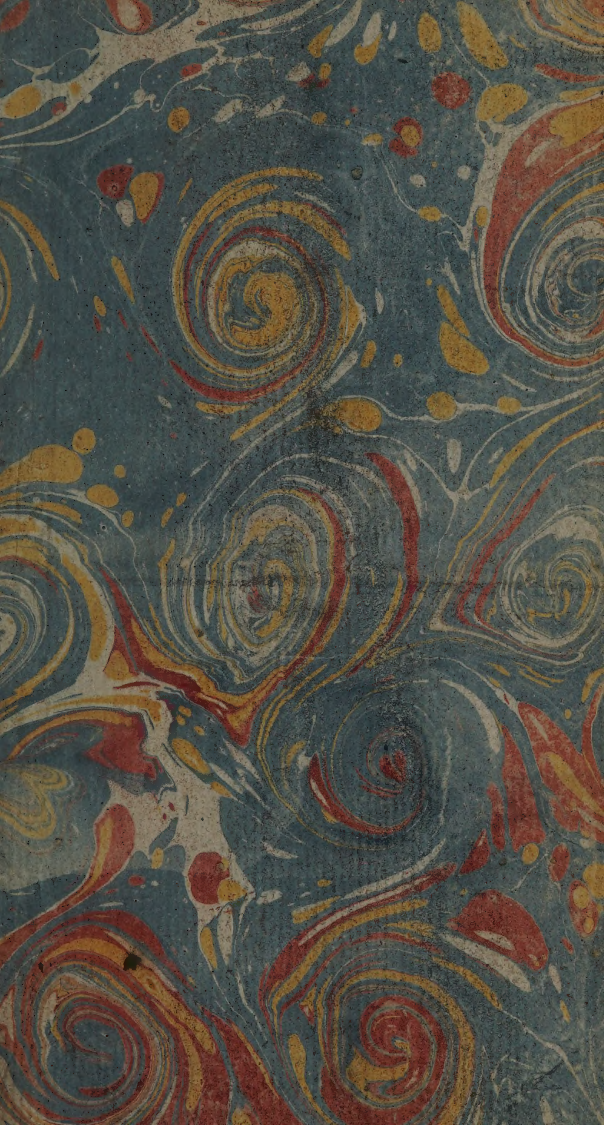






LA MEDECINE NATURELLE,

CONTENANTE

LES TABLEAUX DES MALADIES ſur le plan de la Médecine naturelle calmante : avec un Eſſai de Méthode pour les traiter.

Par M. HECQUET, *ancien Doyen de la Faculté de Médecine de Paris.*

TOME II.



A PARIS,
Chez GUILLAUME CAVELIER, rue ſaint Jacques, au Lys d'Or.

M. DCC. XXXVIII.

Avec Approbation & Privilege du Roi.

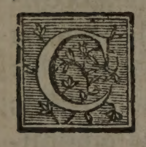
TABLE
DES ARTICLES
Contenus dans ce second Tome.

Fin de la Table.



LA MEDECINE NATURELLE.

TABLEAUX DES MALADIES ſur le plan de la Médecine naturelle calmante : avec un Eſſai de Méthode pour les traiter.



E ne ſont donc ni de nouveaux Dogmes, ni des principes brutes ou mal travaillés que l'on introduit en Médecine ; c'eſt la nature *gueriſſante* miſe dans de nouveaux jours, ſans rien emprunter de ſuppoſé ou d'é-

tranger à la ſtructure du corps humain, puiſque dans elle ſeule ſont priſes les idées des Etiologies & des notions de pratique que l'on y donne. Or ces connoiſſances appartenant à toutes les maladies, voici des Tableaux pris ſur leurs principales eſpeces, ſoit aigues, ſoit chroniques. Et pour rendre plus complettes ces répréſentations de maladies, l'on en choiſira de principales dans les ſexes, & les âges, pour donner de juſtes idées ſur les maladies des hommes & des femmes, & eû égard encore aux differens états des perſonnes du ſexe; ſans omettre les exemples pris des maladies de vieillards & d'enfans. Ce ſeroit embraſſer d'immenſes matieres, ſi l'on ſe propoſoit de traiter chacune de ces maladies en particulier. Auſſi ne ſont-ce que des points

Idée de cette partie de la Médecine naturelle.

de vûë qui portent sur le général de ces maladies ; & cependant par eux, comme par le *fil d'Ariadné*, un jeune Praticien parcourera toute l'œconomie animale, jusques dans ses plus secrets réduits. Par là donc toujours contenu dans le cours de la nature, & guidé par ses régles, il ne s'échapera ni dans des étiologies étrangeres au corps humain, ni dans des remedes que le systême d'imagination, bien plus que l'étude de la nature autorise dans la Médecine vulgaire. Auroit-on le malheur de se tromper dans les vûës qu'on se propose ici ? Du moins sera-ce payer de bonne volonté dans une affaire si importante, & ç'en est assez, quand on ne peut plus. *In magnis voluisse sat est*. Quelque autre main habile viendra t'elle achever l'exécution de ce projet ? L'on en benira Dieu, con-

C'est de donner des guides en pratique.

tent d'avoir ouvert un ſi beau champ pour le progrès de la Médecine, & pour la conſervation de la ſanté des hommes.

Par Tableaux de maladies s'entend non la peinture par une déſcription exacte de leurs ſymptômes, mais comme dans un Miroir l'on conſidere ce qui ſe paſſe dans la nature & la maniere dont elle ſe ſert dans les combats qu'elle livre à la cauſe du mal. Or ces combats ne ſont nulle part ſi ſenſibles que dans la fiévre qui eſt d'ailleurs la maladie univerſelle, qui fait ou qui accompagne toutes les autres. L'exemple eſt donç le plus convenable au deſſein de cet Ouvrage, où il s'agit de faire voir la Médecine Naturelle, ou l'Art de la Nature pour ſe déffendre contre ce qui la trouble. Ici donc comme dans *l'uvin* & le *thumin* de la Loy

Miroir de la nature.

V. la diſ-

naturelle, un Médecin confidere, & prend les regles de l'ordre & de l'harmonie des Loix éternelles que le Créateur a établies dans le grand & le petit monde. C'eſt comme le Miroir de la Médecine, dans lequel un Médecin aprend par les ſignes & les témoignages de la nature ce qu'il a à ſuivre ou à imiter. *Hpipocrate* avoit ſenti la force & la diſtinction de l'agent principal inſtitué par la nature (le Créateur) pour entretenir ou rétablir l'ordre de ces loix ou des mouvemens qui font la ſanté ou les maladies : c'eſt l'action de l'air, un ſpiritueux animal, qui roule dans les nerfs, où comme un vent il ſoufle, pour pénétrer & animer toutes les parties. Or dans quelle maladie s'apperçoit plus manifeſtement la préſence, l'action & le trouble de cet air, ou du ſpiritueux animal, que dans

ſert. du P. Calmet ſur *l'uvin* & le *thumin.*

Tome I. les fiévres, comme le prouve solidement l'habile & docte Praticien *Morton* dans sa *Puretologie*. Lafiévre donc est comme le Tableau original de l'Art de la Nature dans la production & la guerison des maladies. Mais pour donner à cette matiere toute son évidence, on la simplifie autant qu'il est possible sur un si grand nombre de fiévres differentes, en les rapellant toutes à celle qui souvent les commence; sinon dans laquelle l'on démêle mieux la cause & l'origine d'où elles naissent.

La fiévre Miroir de toute une maladie.

La fiévre Ephémere est cet original, la *fiévre matrice* ou mere de bien d'autres, dans laquelle s'annoncent les symptômes les plus graves qui peuvent arriver en toutes, un feu soudain, une chaleur non annoncée par les signes prodromes, comme dégoûts, lassitude, insomnies, bâille-

Fiévre Ephemére est l'original de toutes les fiévres.

mens importuns qui auroient précédé, sans aucun frisson véritable préssenti; mais seulement quelques légeres horreurs ayant précédé. Une ardeur âcre se répand par tout le corps, par ce que les pores, ces soupiraux naturels de l'air sont bouchés. Tout le genre nerveux & membraneux est en souffrance, mais la circulation du sang n'étant troublée, qu'à proportion que le poux est plus fréquent, c'est sans sortir de son ordre & de son égalité, quoiqu'élevé & fort; le tout accompagné d'une respiration plus élevée & plus fréquente. C'est une fiévre d'un seul jour ordinairement, par ce que la nature ayant défendu la masse du sang & les visceres du trouble qui se passe dans les nerfs, a dissipé l'ennemie qui l'attaquoit avec la même facilité que s'écarte un air. En effet

Sa cause dans les esprits, l'air animal, le suc nerveux l'air inférieur.

l'esprit vital, comme parloit l'ancienne Médecine, ou pour mieux dire l'*air animal*, qui fait le *suc nerveux* ou le spiritueux des nerfs, s'étant mis en légere *phlogose*, avoit excité cette révolte dans l'œconomie animale; c'est le soulevement des *solides*, & à ce trait se montre l'essence de la fiévre, sa nature ou le principe qui lui donne fondement. La fiévre donc dans son origine la plus exacte, est bien moins une maladie des humeurs que des *esprits*, tant que cette fiévre ne sort point de son caractere, parce qu'alors, dit Hippocrate, la bile ni la pituite, (ce sont les fluides) n'y prennent aucune part. Qu'alors *febris prehendit neque ex bile, aut pituita sed à lassitudine aut aliâ causâ*. Mais sort-elle de son caractere, pour lors le corps amassant plus de pituite, parce qu'il

Epid. L. 2. sect. 6.

tranſpire moins, les chairs, ajoûte-t-il, ſe gonflent, parceque la pituite & la bile entrent en lice. *Febres hanc ob cauſam oriuntur, cum corpore humidiore reddito, carnes intumuerint, pituita biliſque* &c. Juſques là donc comme le définit M. *Hoffman*, la fiévre ne conſiſtoit que dans une *diſpoſition ſpaſmodique*, & à ce trait qui ne voit la cauſe originaire des maladies ſelon Hippocrate, ſçavoir cet air, ce volatil animal dont le trouble fait la fiévre? De ſorte qu'elle ne devient humorale, que lorſque les fluides, en partageant l'*éretiſme*, font une cauſe mixte. C'eſt ainſi que la fiévre *Ephémere* venant à durer plus d'un jour le trouble gagne le ſang, il entre en *renitence*, par ſa rareſcence, & il fait la fiévre flatueuſe, *febris flatuoſa*, c'eſt la *ſynoque ſimple*. Alors la laſſitude ſe fait

Synoque ſimple & putride.

ſentir avec la péſanteur de tête, le poux ſe dilate & prend plus de frequence à meſure qu'on le ſent plus plein, un malaiſe prend par tous les membres avec quelques anxiétez, la reſpiration eſt plus difficile, l'urine plus rouge. Tous ſymptômes qui ſont plus ou moins graves ſuivant que le corps eſt plus ou moins replet, plus ou moins échauffé, & voilà les *ſolides* & les fluides mis aux mains; mais encore ſans pouriture, comme parloient les anciens, à la difference de la *ſynoque putride*. Au ſurplus d'où vient aux fluides le mouvement fiévreux? Eſt-ce d'ailleurs que de l'érctiſme des ſolides, du trouble des eſprits? De-là donc doit ſe prendre & s'entendre la véritable cauſe des fiévres.

Ainſi la fiévre *Ephémere*, doit être regardée comme le modele de toutes les fiévres, &

ſa cauſe comme le *protocole* de toutes les *étiologies* de quelque fiévre que ce ſoit ; en elle ſe voïent les traits originaux du Tableau que l'on trace ici pour juger de la vraye nature des fiévres. *L'éretiſme*, la *phlogoſe* ou l'*ataxie* des eſprits par où commence la fiévre éphémere eſt fonciérement & eſſentiellement la cauſe de toutes celles qui s'en enſuivent. La ſinoque ſimple en eſt la premiere preuve, puiſque ſans la préſence d'aucune humeur qui l'entretienne, elle ne laiſſe point que de produire pluſieurs des ſymptômes des fiévres humorales ; & cependant elle & l'éphémere ſa mere ſe gueriſſent, par les ſédatifs, les délayans, les humectans, juſque là qu'un grand Médecin Commentateur d'Hippocrate ne veut à ſon exemple qu'employer les bains, ou les fomentations

Leurs cauſes dans les eſprits.

Martianus.

d'eau chaude dans ces ſortes de fiévres ſeulement pour rétablir la tranſpiration, remettre l'air animal en liberté, & en temperant le ſang le préſerver de l'inflammation dont le menace la phlogoſe des eſprits, qui entretient originairement ces maladies.

Néantmoins le feu prend t-il au ſang, & aux fluides? Ce ſeront des *fiévres putrides*, *continuës* ou intermittentes, des ardentes mêmes dont les accidens ſont ſi terribles. Mais quelque forme que prenne la plus étrange de ces fiévres, jamais ne ceſſe en elles, ou ne s'éteint le caractere de la cauſe qui a fait *l'éphémere* & la *ſynoque ſimple*. Auſſi à quoi & en quoi ſe terminent enfin ces fiévres, dont le principe aura paru de ſi petite importance, parce que l'éphémere les-aura commencées?

Preuve &c.

Dans une fiévre *hetique*, eſt-il preuve plus évidente, que c'eſt dans les eſprits & dans les nerfs qui ſont les ſolides, que doit ſe prendre la véritable cauſe des fiévres puiſqu'il eſt naturel à la fiévre éphémere, lorſqu'elle eſt maltraitée de mener directement à la fiévre hétique; n'eſt-ce point à dire que le trouble accidentel paſſager ou ſuperficiel qu'une cauſe exterieure, comme une laſſitude, aura excité dans les eſprits & dans les nerfs, devient inherente ou intimement fixée dans les fibres nerveuſes, par où ſe tourne en habitude le déſordre des eſprits, parce que la *vertu ſyſtaltique* continuellement ébranlée s'accoûtume à l'irrégularité de ſes vibrations. En conſequence les oſcillations des ſolides demeurent habituellement troublées & irrégulieres. Ainſi le broyement des ſucs nourriciers devenant habituellement

Oſcillations fiévreuſes.

altéré, un malade ne ſçauroit prendre de nourriture, qu'autant de fois il ne contracte une irritation fiévreuſe. Et en effet c'eſt un des ſignes pathognomoniques de la fiévre hétique, car elle s'augmente à chaque fois qu'il ſe préſente de nouveaux ſucs nourriciers à cuire, à digerer ou à diſtribuer; en même tems la partie rouge du ſang refuſant de *s'amalgamer* ou ſe lier avec la portion blanche du ſang ſi mal broyée, ſe ſublime vers les parties ſupérieures, ce qui fait la couleur vive & enflammée qui prend à ces malades après leur repas.

Après cela ſe comprend-il qu'une cauſe de fiévre uniquement fixée dans le genre nerveux & attachée aux eſprits irrités, qu'une telle cauſe, dis-je, ſera tout exprès deſcenduë du Ciel ou ſortie de la terre, pour produire une fiévre *hétique*: qui

aura ſuccedé en dernier lieu à quelque fiévre ardente ou continuë, & dans l'origine à une fiévre éphémere, ou à une ſynoque ſimple? Quoi de plus raiſonnable, de plus ſimple & de plus naturel, que de penſer, que ce trouble des eſprits, cet *éretiſme* des nerfs, ſans la préſence d'aucune humeur a commencé l'ephémere, eſt la même altération dans les eſprits, les nerfs & le ſuc nerveux, qui fait enfin une fiévre hétique, qui eſt dégénérée de quelque fiévre précedente. La preuve de la vérité de cette cauſe ou du trouble dans les eſprits, & *d'éretiſme* dans les nerfs devient complette, en conſidérant que ce n'eſt que par les *ſedatifs* que ſe traitent & guériſſent les fiévres continuës, par les délayans, les humectans, les *paregoriques*; car c'eſt à la faveur

Elles font la fiévre éthique.

de ceux-ci que peuvent s'employer les purgatifs, pour lesquels Hippocrate demande en effet tant de ménagement, d'humectation, & de patience, en attendant la coction des humeurs. Et tout cela devient-il impuissant pour guérir une fiévre? Est-il reméde d'une vertu sédative plus certaine que celle du quinquina, le sédatif constant des fiévres les plus rebelles? Et la guérison des cours de ventre, ce symptôme formidable en tant de fiévres, laquelle s'opére par *l'ipecacuanha*, ne devient-elle point un dégré de preuve démonstrative, que les fiévres ne cédent aux remédes sédatifs, que parceque leurs causes ne résident que dans l'érétisme du genre nerveux, & dans la discrasie de son suc?

L'on doute qu'il se trouve quelque trait ou quelque cou-

leur convenable de marque, au premier tableau des maladies, pour en repréſenter la véritable cauſe, la préſence de cet air dont Hippocrate fait celle de toutes les maladies. Mais ce qui ne fait que ſe concevoir par l'eſprit dans ce premier tableau, ſe manifeſte aux ſens dans le ſecond que préſentent les fiévres malignes. Maladies qui ne paroiſſent bizarres, ou héteroclites, qu'en ce qu'elles ſont contraires aux idées vulgaires des cauſes des maladies. On y veut tirer des amas d'humeurs qui leur donnent origine, au lieu qu'elles ſont dûës à la préſence & à l'action d'un volatil étranger au ſuc nerveux, ou aux eſprits animaux, lequel changeant le mode de la vertu ſyſtaltique des nerfs, change l'ordre du mouvement du ſang, de la circulation des eſprits &

Fauſſeté de la Pathologie humorale.

de toutes celles des humeurs séreuses, lymphatiques, bilieuses. Car c'est un prompt & subit déconcertement de toute l'œconomie animale, des fluides & des solides, enfin de toutes les fonctions qui régissent la santé. Par cela se comprend la raison du peu d'ébranlement qu'une vraye fiévre maligne excite dans le poux, de l'apparence de santé, qui se trouve dans les *urines*, en même-tems que le malade se trouve dans un abbatement universel, & dans un manquement de force, qui étonne encore plus le Médecin que le malade. Le mal venant à faire progrès, tout le genre nerveux & membraneux, se souleve, la tête se prend, elle s'appésantit, un leger délire prélude à d'affreuses rêveries, à des inquietudes incompréhensibles à tous les assistans,

la phrénéſie ſuccede, des trémouſſemens convulſifs ſe montrent dans les paupiéres ou autres parties du viſage, des tiraillemens dans le ſommeil, des ſoubreſſauts dans les tendons; tous accidens qui jettent quelquefois le malade dans un tremblement univerſel, ſans en excepter la langue qui ne fait que balbutier dans ſa bouche. Ces ſymptômes dénoncent-ils obſcurement l'érétiſme du genre nerveux ? Cependant l'eſtomac qui eſt tout de membrane & de nerfs, partage à tel point cet érétiſme, qu'il engage le diaphragme dans le ſpaſme, dans lequel il eſt tombé. Alors quels affreux efforts pour vomir, ſouvent ſans vomiſſemens; les hocquets ſenſuivent, le ventre ſe gonfle, les inteſtins changeant leur *périſtole* en irritation, & c'eſt-

Pathologie des eſprits prouvée.

la consommation de l'érétisme, qui met en *colliquation* toutes les secrétions du canal intestinal. Et de-là viennent ces cours de ventre furieux, cet oubli par où des malades ne sont plus avertis de ce qui se passe dans leurs intestins, lesquels se vuident sans qu'ils y pensent.

Que manque-t-il à un tel tableau pour persuader les moins connoisseurs de la violence où est tout le genre nerveux, par les plus frapans accidents dont il soit susceptible ? Ajoûtez à ceci que les fiévres malignes sont épidémiques ou contagieuses ; rien manifeste-t-il tant, que c'est un esprit, un volatil, une vapeur, un air enfin qui commence ces étranges maux ; mais air qui ne fait tant de ravage dans les esprits animaux, & sur tout le genre

La Pathologie épurée par Fernel.

nerveux, que par l'étrange contrariété de ſa nature avec celle de l'air intérieur, & du genre nerveux, en quoi conſiſte précisément cette nature ſi contrariante de celle du corps humain. L'illuſtre *Fernel* a traité cette matiere d'une maniere très profonde, & quoique peut-être il ſe ſoit laiſſé aller un peu trop loin par la ſublimité de ſon genie & de ſes réfléxions, & par la difficulté de la choſe, cependant un eſprit déprévenu des idées groſſieres de la matiere, trouvera dans cette Philoſophie de quoi ſe ſatisfaire à bien des égards ſur des étiologies, où le préjugé populaire a plus de part qu'une Phyſique éclairée. Pour un Médecin Praticien, il ſuffira qu'il prenne dans les réfléxions de ce grand Médecin, de quoi décraſſer ſes connoiſſances en Médecine. Mais ce qui fait à

V. de Febribus l. 4. c. 17. Encore ſon admirable traité *de Abditis rerum cauſis.*

notre ſujet, l'autorité d'un auſſi grand maître en Médecine ajoûte un merveilleux poids au ſyſtême qu'Hippocrate établit ſur les cauſes des maladies dans ſon excellent Traité *de Flatibus*.

Fiévres malignes expliquées.

Mais que ce Tableau, dit-on, a d'épaiſſes ombres, & ſi c'eſt un miroir, qu'il a d'étranges taches! L'on compare les fiévres malignes aux maladies *Epidémiques* ou contagieuſes, (l'on paſſe la comparaiſon & on l'adopte) mais elle défigure abſolument le portrait, que l'on donne de la cauſe des fiévres malignes, l'on en fait un air comparable à un vent infecté: Mais cette cauſe tant ſpiritualiſée prend bien du corps par le paralelle que l'on en fait avec celle des maladies contagieuſes. Eſt-il maladie où le ſang ſe trouve plus intéreſſé ſubſtantiellement qu'en celle-ci, puiſ-

que la double partie du ſang, la rouge & la blanche, compoſe les plus graves ſimptômes d'une maladie contagieuſe? Le *Poupre rouge* & le *blanc* qui accompagne ces maladies, les *ſtigmates* qui ſe montrent ſur la peau ſous la forme de coups de foüet, les taches plus ou moins rouges ou livides éparſes çà & là, tout cet appareil de ſignes, qui tiennent tant de la matiére, repréſente-t-il un eſprit, un air, une vapeur? Le mal ſeroit-il plus grave? Ce ſont des *parotides*, des *bubons*, des *charbons* ou *antrax*; ſont-ce là des vapeurs, des vents, des airs?

Voici, répond-on, l'équivoque qui trompe des imaginations qui ne vont pas plus loin que les ſens; l'on confond la cauſe des fiévres avec les produits de cette cauſe. L'on démêlera plus à fond l'équivoque

en donnant le tableau des fiévres phlegmoneuſes ou inflammatoires, mais en attendant, voici le démêlement de tout ce qu'on vient de confondre. La double partie du ſang, la rouge & la blanche, fait le corps de tous les ſimptômes matériels que l'on a énoncé ; cela eſt vrai ; mais eſt-ce par l'action ou la vertu propre de la partie rouge & de la blanche du ſang que ſe fait l'engagement de l'une & de l'autre dans les fibres de la peau ? Les fluides ont-ils en propre la puiſſance qui les pouſſe, & eſt-ce à autre puiſſance qu'à celle qui pouſſe les fluides qu'il convient d'attribuer les engagemens qu'ils prennent ? C'eſt l'avis d'un célébre obſervateur Phyſicien Médecin ; Il fait remarquer en expliquant l'action des *ventouſes*, qu'il faut bien ſe garder de prendre pour un ſang corrompu

Détail de cette explication.

Boyl. Probl. 15.

corrompu ou gangreneux les marques vergetées, ou les taches rouges qui paroiffent fur la peau qu'une ventoufe aura exceffivement gonflée ; c'eft, dit-il, un fang étranglé par l'extrême preffion où la ventoufe l'a mis enferré dans les capillaires de la peau, tout de même toutes ces marques cutanées qui fe montrent fur la peau dans les maladies malignes, ne font que des portions du fang, blanches ou rouges, que *l'eretifme* des fibres nerveufes tient enferrées. C'eft donc au fpiritueux trop élaftique des fibres qu'il faut s'en prendre de ces engagemens cutanés.

Les *bubons*, les *charbons*, les *parotides* paroîtroient bien plus autorifer une caufe humorale ou matérielle dans les maladies contagieufes. Mais ce font des dépôts de la partie blanche ou

rouge du ſang ; hé qui a fait ces dépôts ? qui a encoigné cette partie rouge ou blanche du ſang dans des glandes & dans des chairs ? La même vertu qui a produit des taches rouges ou blanches dans la *ſubſtance poreuſe* des parties. Par tout c'eſt une force élaſtique, une expreſſion ſpaſmodique, que l'érétiſme des ſolides produit. C'eſt donc un air autant que le ſuc nerveux n'eſt qu'un aërien, ou que l'eſprit animal n'eſt qu'un air, qu'un vent ou qu'une vapeur étherée, qui anime, roidit ou tient en contraction les fibres organiques, qui en ſont ſi merveilleuſement ſuſceptibles.

Etiologies mechaniques des bubons des antrax, des charbons.

Mais quoi ce ſera un air qui aura durci les parotides ? ce ſera une vapeur aërienne qui aura donné corps à un antrax ? l'on ſçait combien ſont peu ſuppurables des parotides, des an-

trax le ſont auſſi peu, parce-que ces tumeurs tiennent leur volume de la partie blanche du ſang infiltrée dans ces concrétions. C'eſt donc la partie blanche du ſang durcie dans ces tumeurs. Mais eſt-il aujourd'hui douteux juſqu'à quel point l'air *s'abſorbe* & ſe fixe dans le corps humain, dans des matiéres lymphatiques, juſqu'à en faire des pierres, telles que celles des reins, de la veſſie, de la veſicule du fiel; des tophus ou concretions *cpetacées* qui ſe forment dans la ſynovie des articles dans les gouteux, ſont ici d'autres preuves. Mais qui a piſté, pétri, & malaxé ces matiéres à tophus & à pierres, comme encore celle des bubons, des charbons & des parotides? qui les a chaſſé vers les endroits où elles ſe ſont fixées & plotonnées? Ne ſont-ce point les ou-

vrages des ſolides, de leur vertu ſyſtaltique, ou pour mieux dire des eſprits qui remuent ces reſſorts ? Cette vertu eſt-elle obſcure pour ceux qui ſont inſtruits de ſon étonnante puiſſance. Toute la phyſique a été ſurpriſe de la prodigieuſe puiſſance qui tranſmit un *épi de gramen* de l'eſtomac dans les vaiſſeaux de la pleure, ce qui cauſa la pleureſie la plus preſſante. A-t-on reconnu pour cet effet une autre vertu que la ſyſtaltique, à l'aide de laquelle on a vû encore une *épingle* avalée, on ne ſçait comment, deſcendre du haut du bras vers l'endroit de la ſaignée, d'où la tira par une très légere ouverture de la peau un Chirurgien habile & connu; tels ſont les effets de la puiſſance ſpiritueuſe qui meut les ſolides; après cela une telle puiſſance peut-

Eſprits. Leur méchaniſme.

M. le Dran le pere.

elle paroître douteuse ou impuissante?

Par un semblable principe le célébre *Morton* se trouve autorisé à abandonner les étiologies des humoristes anciens & modernes pour embrasser le sistême des esprits comme cause de toutes les fiévres. *Ex diuturnâ & accuratâ naturæ observatione ducti, non tantum veterum humoristarum, verum etiam neotericorum spargyricorum castra, in etiologia morborum acutorum eruenda ac methodo medendi adhibenda quadamtenus deserere cogimur, dum fomitem febriferum asseramus esse deleterium quid in spirituum systemate delitescens, quod fermenti adinstar eos adoriens, atque æstro primùm exagitans, deinde humoribus ...... quasi momento, varias mutationes atque qualitates morbosas nobis sensibiles impertit.* De là donc

Il supplée à la pathologie humorale.

doivent se prendre les causes primitives de tous les changemens que prennent les humeurs & des différentes consistences que les sucs nourriciers acquierent, d'où se forment des tumeurs de différent genre. Ainsi la *partie blanche* du sang cantonnée dans les glandes *parotides* par l'impulsion du genre nerveux, y fait ces tumeurs insupurables qu'on nomme parotides. Cette même lymphe, qui fait la fibre du sang se mettant elle même en contraction, parcequ'elle est organique, se plotonne & fait par la même compression spasmodique ce durillon charnu, nommé bourbillon dans les antrax. Mais de telles concretions sont-elles sans fondement, vû les polypes prodigieux qui se forment dans les artéres si communement? Ce ne sont donc point d'épaisses om-

Voyez Malpighi de polypo.

Partie blanche du sang, l'air animal causes d'épaississement ou de concretion.

bres dans les tableaux des maladies qu'on vient de tracer, que ces produits vicieux des humeurs. L'ataxie du ſuc nerveux d'où eſt formé le trop d'élaſticité dans *l'eſprit animal* eſt l'ouvriere & comme l'architecte de ces concretions plus ou moins lymphatiques ou ſanguines. Car les *bubons* ne ſont plus *ſupurables*, que les *charbons* & les *parotides*, que parce que la partie rouge y entre en plus grande partie que dans les charbons & les parotides.

C'eſt donc une obſervation à ne pas perdre de vûë dans tous les ſymptômes des fiévres, que la diſtinction de la partie rouge & de la partie blanche du ſang, dont chacune étant déſunie par le déſordre des vibrations artérielles, ſe dérange en des ſécrétoires étrangers, d'où naiſſent des eſpeces de dépôts auſſi

différens que la matiére qui les compose, que les lieux qui les renferment, & le broyement qui les piste, les amalgame & les forme. C'est aussi la raison des différentes congestions plus ou moins sanguines, plus ou moins lymphatiques, mais toutes phlegmoneuses. La dessus va se tracer un quatriéme tableau de maladie, mais en effet ce n'est suivant la pensée du sçavant *Morton* que le sang modifié sous différentes formes, & productions que l'esprit animal dégénéré fait produire aux solides, qui mêlent ou désunissent, fondent ou durcissent les sucs comme la chaleur du feu durcit ou liquefie des matiéres sur lesquelles elle a à agir.

Affections phlegmoneuses expliquées.

Un malade, c'est un enfant, est surpris en bonne santé & inopinément par des frissons ou frissonnemens, une tête acca-

blée, des yeux larmoyans & étincellans, une toux importune, un mal de gorge; la fiévre s'allume, & soudainement se montrent éparses sur la peau de petites taches rouges, non fastigiées, lesquelles disparoissent en moins de deux jours; des saignemens de nez, peut-être des crachats sanglants se mettent de la partie, la poitrine se prend, & alors le sang se montre davantage en toussant jusqu'à sortir par le nez. D'où vient cet éclat explosif du sang? A-t-il assés de ressort en propre pour prendre de telles saillies? Le cerveau appésanti est-il en cet état par le séjour d'un sang gâté, lui qui la veille entretenoit une santé fleurie? Les nerfs ont les premiers ressenti ce mouvement explosif; sera-ce autre chose qu'un volatil trop développé dans le sang,

Petites veroles, leur étiologie.

Embarras de tête.

un air trop élaſtique, qui faiſant dilater exceſſivement les tuniques des vaiſſeaux, les jette en contraction.

Le ſang ſublimé au cerveau fait par ſa rareſcence une pareille violence aux membranes. La fiévre en ce cas eſt certainement inflammatoire, puiſqu'elle fait la *rougeole* qui eſt une inflammation, morcelée pour ainſi dire ou miſe en miettes dans le tiſſu de la peau : & c'eſt un ſpiritueux, une vapeur aërienne trop élaſtique qui opere tous ces ſymptômes. Un autre, c'eſt un adulte, ſage dans ſa conduite, mais buvant & mangeant bien & de bonnes choſes à dîner & à ſouper tout plein de ſanté, & rempli de bons ſucs, ſent des laſſitudes, le ſommeil inquiet, l'appetit diminué, un gros friſſon le ſurprend, avec de cruels maux de

Rougeole, Sa nature propre.

cœur, la tête péſante, la reſpiration difficile: c'eſt une groſſe fiévre qui excite cet orage, avec un poux fréquent dur & peut-être ſerratil, eh qui fait cette fiévre? L'érétiſme qu'excite dans les artéres un ſang boufant, ardent, impetueux, dont la plethore faite, tant par la quantité du ſang ou ſon volume trop groſſi, que par ſa raréfaction, force à s'étendre les tuniques au de-là de leur *ton* naturel. C'eſt donc le reſſort des tuniques forcé. Qu'eſt-ce qui fait la vertu du reſſort naturel? Ce ſont les eſprits animaux. Sera-ce donc autre choſe que ces eſprits qui comme un air trop élaſtique, feront cette extenſion forcée des tuniques artérielles? Ce ſang ainſi trop abondant chargé de ſucs nourriciers ſort du ventricule droit du cœur imparfaitement pétri,

c'eſt donc une lymphe qui ſe porte par les carotides dans les vaiſſeaux du cerveau. Là faiſant *ſtagnation* avec le ſang ; c'eſt un poids qui jette le malade dans un aſſoupiſſement phlegmoneux , parce que les membranes des vaiſſeaux ſont en *phlogoſe*. Il deſcend par les jugulaires dans le poumon , où les artéres pulmonaires contractant la même ardeur font l'inflammation de la poitrine. Le malade ſe trouve donc avec une fluxion de poitrine plus ou moins inflammatoire , il a de l'oppreſſion , il touſſe , & cette toux répond dans le cerveau , parce que la phlogoſe eſt commune au cerveau & à la poitrine. Une abondance de crachats plus ou moins ſéreux ou viſqueux termine cette fluxion de poitrine , mais en eſt-elle le principe ? Ce n'eſt que l'effet ou le

produit de l'érétisme des solides qui a fait & qui entretient la fiévre, lui seul donc doit être reconnu comme la cause principale de cette fluxion de poitrine.

Ce sang inflammatoire enfilera-t-il les artéres mammaires ou les intercostales ? Ce sera l'inflammation de la pleure, ou une vraye pleuresie. Mais la cause n'ayant point dessaisi le poumon, l'inflammation sera double, d'où naîtra une *pleuropneumonie*; cette maladie de toutes la plus mortelle. Sont-ce les humeurs qui la causent ? Aucune ne tient tant au genre membraneux, puisqu'originairement elle tient sa *phlogose* des membranes du cerveau, puis de celles du poumon & de ses vesicules, de la *pleure*, du *mediastin*; sans peut-être en excepter les membranes, du dos, des épaules; enfin

Inflammation du poumon du côté de la gorge, raisons là-dessus.

une telle communication phlegmoneuſe n'aura-t-elle point atteint les membranes du diaphragme , & des parties audeſſous ? Car une pleureſie qui monte juſqu'à la gorge & qu'on nomme *aſcendante* ſe répand ſouvent juſques dans la région de la rate, ce qui fait une pleuréſie *deſcendante*. Quoiqu'il en ſoit, le principe eſt-il différent ? Toujours la même inflammation attachée aux membranes, toujours entretenuë par l'éréthiſme qui lui a donné naiſſance. Eſt-ce donc autre choſe qu'un ſpaſme des fibres nerveuſes , que la ſtricture des membranes qui fait cette inflammation par tout où elle a gagné. Ce Tableau de maladies les plus inflammatoires, peut-il paroître défectueux ? Le vice des eſprits, le trop d'élaſticité dans la lymphe nervale , ne

ſe montre-t-elle point par autant d'endroits que de membranes qui ſont en ſtricture ? Le ſang, tant ſa partie rouge que ſa blanche eſt intercepté dans les vaiſſeaux des membranes, elles pleurent de ſeroſitez, des muſcilages, des *ichoroſitez*, ou des *purulences*, par toutes les iſſues des capillaires qui font les pores de ces membranes ; mais toutes ces expréſſions colliquatives ne ſont certainement que des effets d'une violence ſpaſmodique que ſouffrent les membranes.

Inflammation de foye.

Ce ſang inflammatoire ſe ſera t'il échappé à travers des parties ſuperieures ? L'artére céliaque viendra le tranſmettre dans le foye ? Les membranes ſuſceptibles de ſpaſme & de ſtricture ſont autant multipliées dans ce viſcere, qu'il a d'enveloppes communes & particu-

licres. Chaque grain glanduleux & chaque *excrétoire* a sa membrane. Quel désordre pour une telle partie que l'inflammation peut mettre en bouillie purulente, sanieuse & sanguinolente en peu de jours? Sera-ce matiere ou objet à amas d'humeur? Cette pourriture n'étant que la suite d'une inflammation dûë au spasme des vaisseaux & des membranes, autre chose qu'une force spasmodique en est-elle la cause? Ici donc comme dans la poitrine & dans le cerveau, la disposition phlégmoneuse est la suite de l'irritation des esprits, de la contraction des vaisseaux, dont les expréssions sont des humeurs postiches au principe qui les a produites. Ce sont aussi quelquefois des tumeurs tellement inflammatoires qu'elles sont autant de petits abcès qui viennent à

Inflammations partagées.

ſuppuration. Telles ſont les puſtules de la *petite verole*, & les *furoncles* qui les accompagnent ou les ſuivent de près. Quelles ſont encore les cauſes matérielles de ces ſortes de tumeurs? Le corps du ſang composé de ſa partie rouge & blanche, ſur-tout la rouge, qui pouſſée par l'érétiſme des fibres nerveuſes, force les diametres des artéres lymphatiques dans l'habitude du corps, & qui pis eſt quelque-fois dans le cerveau même, & dans les viſceres qui ſe trouvent couverts de ces petits abcès dans les corps de ceux qui meurent de la petite vérole. Elle a été alors très-maligne, & en effet c'eſt un volatil très-développé, un eſprit trop élaſtique, & très-exalté qui fait dans cette maladie les ſymptômes les plus étranges. Et un trait capital & ſingulier auquel ſe

reconnoît ordinairement la petite vérole naiſſante dans les enfans, c'eſt la *convulſion* qui annonce la ſortie prochaine des puſtules dont on vient de parler. Sont-elles donc des ouvrages que l'on puiſſe attribuer à des humeurs, autant épaiſſes ou corporelles, qu'eſt ſpiritueux le principe qui les fait éclore.

Tous les Tableaux des maladies inflammatoires, qui ſeroient autant nombreux que les viſceres qui en ſont les ſiéges, ſe reconnoiſſent par-tout au trait de l'irritation ſpaſmodique des ſolides, laquelle excite par le déſordre de leurs oſcillations tous les engagemens phlégmoneux que la partie rouge du ſang prend dans les artéres lymphatiques. Ainſi la rate en particulier, parce qu'elle eſt un repaire au ſang artériel, eſt ſujette à tant de gonflemens ſpaſmodiques phlég-

Irritation des eſprits, cauſe de la petite vérole.

moneux. Les membranes ſi amples du *péritoine* ſont comme la toile du Tableau de l'inflammation que contracte ſi aiſément le bas ventre, & les *hypochondres*, dans les fiévres continuës, ſur-tout quand elles ſont malignes. En ces membranes ſe trouve le terme pour leur cotepart de bien des fibres nerveuſes, dont les expanſions font les membranes communes & particulieres, c'eſt-à-dire toutes les *enveloppes* propres & communes des viſceres du bas ventre. En elles donc ſe trouvent tous les aboutiſſemens de tant de nerfs qui ſe développent pour faire leur étenduë. Mais ces aboutiſſemens de nerfs forment les iſſues dans les membranes par où exude le ſuc nerveux qui a fait l'eſprit animal dans les nerfs, & qui devient la lymphe des veines lymphatiques. A quelles

crispations donc, à quels éréthismes, & à quelles extensions spasmodiques ne seront point exposées ces membranes, quand un sang phlégmoneux leur fournira un esprit tumultueux, qui comme un stimulant domestique les pénétrant intimement; causera ces tensions de bas ventre, qui le menacent prochainement d'inflammation. Nulle part donc se manifeste plus évidemment l'irritation qui cause en premier les inflammations.

Inflammation des intestins.

Les *intestins* sont-ils moins démonstratifs de cette cause aërienne spiritueuse? Autant membraneux que le *péritoine*, autant sont-ils par l'identité de substance, leur parité & continuité de tissu, par leurs positions & leurs inclinations, comme les *récipiens* des restes du suc nerveux qui les pénétre & les rend si sensibles. Dans ces cir-

conſtances combien le ſeront-ils au volatil ſpiritueux qui leur viendra d'un ſang ardent impétueux ou *exploſif*? A quoi s'en prendra-t-on de l'inflammation qui leur arrivera alors? Et pour comble de démonſtration, les vents & flatuoſitez ſi abondantes, ſi tumultueuſes, qui comme étant l'air inné des cavités, rempliſſent les intéſtins, ſont-ce rien moins que des témoins parlans de l'air qui domine par tout le ſang & ſes ſucs, & qui par ſes *exploſions* ſe fait des iſſuës à travers les glandes ou les excrétoires lymphatiques des intéſtins comme par des *æolipiles*?

La peinture donc des maladies *ſpaſmodiques inflammatoires* ne fait point des Tableaux défectueux ou des copies infideles, tout y reſſemble parfaitement à l'original, c'eſt-à-dire à l'eſprit

Inflammations spasmodiques.

élastique, irritant, tumultueux, qui fait l'origine des fiévres & en conséquence de toutes les maladies.

Des *hæmorrhoïdes* sont encore un Tableau au naturel de la cause spiritueuse aërienne, cette origine principale de toutes les grandes maladies. Un enfant en qui la croissance, comme une végétation hative ou trop forte, prend trop d'avance, saigne du nez. Un adulte qui se nourrit trop ou d'alimens, boissons ou mangeailles trop succulentes, est tourmenté cruellement de ces sortes de saignement; en pareil cas une jeune fille est attaquée de furieuses pertes, sera-ce autre chose qui fera dans les uns & dans les autres ces évacuations explosives *sanguines* contre nature, qu'un excès de la force *végetative* qui préside à l'accroissement des

corps, mais qui fournit dans les ſujets qu'on vient de déſigner, une ſéve trop abondante animée d'un air d'un ſpiritueux trop élaſtique.

C'eſt un même cas que celui des jeunes filles qui prennent les *pâles couleurs*. Le ſang à ces âges eſt ſpiritueux & flatueux par la raréſcence où il ſe met pour développer dans ces jeunes perſonnes les organes qui doivent ſervir à leur deſtination. Un tel ſang mettant le trouble dans les eſprits à meſure qu'il cauſe des gênes, des diſtractions ou des criſpations dans les tuniques des vaiſſeaux, dans celles des nerfs, dans les pléxus qui s'en forment, & dans toutes les membranes qui enveloppent chaque partie du corps, eſt-ce rien moins qu'un foyer univerſel, d'où partent les ardeurs, les feux & toutes les ſortes de

Pâles couleurs. Un ſang flatueux les cauſe.

vapeurs explosives qui les menacent ? Où prendre dans ces cas qui sont si fréquens des amas d'humeurs, tandis que tout est esprits, dans lesquels s'éxalte le sang, pour donner aux organes présents & à venir, aux fluides formés & à former, enfin au suc nerveux ou à l'esprit animal qui doit régir la machine telle qu'elle est dans de jeunes filles, ou telle qu'elle deviendra.

Deviennent-elles meres ? Leur état devient le Tableau le plus frappant de l'action primitive des esprits animaux, pour cause des congestions sanguines ou de maladies semblables. En effet la premiere annonce de grossesse, se fait par l'impression des nerfs sur ceux de l'estomac, par les maux de cœur, les dégoûts, les pesanteurs & les vomissemens qui sont les préludes

Etat du sang & des esprits dans les femmes grosses.

préludes de tous les accidens prodromes qui menacent pendant la grossesse, & tous ces accidens appartiennent en premier à la vertu systaltique. Les cordes d'un Luth se montent en proportion pour la cadence avec certaines pieces qui doivent se jouer sur lui, parce qu'elles lui sont nouvelles. Tout de même les fibres nerveuses s'ajustent dans un corps aux besoins de tous les changemens qui lui arrivent dans son nouvel état d'une grossesse. Les secrétoires changent de fonction. C'étoit la partie rouge du sang qu'ils avoient à évacuer avant la grossesse, ce sera désormais la partie blanche qui s'en séparera pour la nourriture d'un enfant. Ce sont des diametres à changer, & ces changemens passent dans les grands vaisseaux qui doivent se remplir de la por-

tion de ſang qui faiſoit la *pléthore* particuliere des vaiſſeaux utérins. *L'uterus* lui-même qui n'eſt que nerfs & membranes qui n'a de capacité que quelques lignes, va devenir capable d'extenſion juſqu'à pouvoir contenir un volume de 8. ou 10. livres. Peut-on ne pas voir en ceci les cauſes fondamentales de toutes les maladies qui accompagnent ou qui ſuivent une groſſeſſe? Ce tiſſu nerveux, membraneux, tendidineux même, qui doit prêter pour la ſortie d'un enfant, ne ſera-t-il point la cauſe principale des accouchemens laborieux, de l'atrocité de leurs douleurs, des aſſoupiſſemens léthargiques où tombent des femmes en travail, des convulſions qui s'en enſuivent, nulle part donc ne ſe montre ſi évidemment le déſordre des eſprits & l'érétiſme des ſolides ou de tout le

Plethore particuliere aux perſonnes du ſexe.

genre nerveux, mais indépendamment de ces cruels symptômes, toutes les sortes de gonflemens qui arrivent dans la grossesse, sont-elles des marques équivoques de l'action des esprits, sur tout les mammelles, elles qui sont d'une tissure nerveuse la plus délicate, sont des premieres à contracter ces gonflemens. Enfin les suites des couches, les pertes, & les suppressions qui en sont de si puissans dangers, ne sont que les effets de l'affection spasmodique où la grossesse met tout le systême des nerfs & des membranes dans une fille qui devient mere.

Ces réfléxions amenent naturellement celles qui regardent les *maladies convulsives*; elles qui sont particulierement attachées au sexe féminin. Car quoique les hommes ne soient pas exempts d'affections spas-

Maladies des nerfs. Leur cause dans le sang & les esprits.

modiques, puiſque leurs corps comme ceux des femmes, ne ſont tiſſus que de nerfs & de membranes; cependant la fineſſe d'organes autant grande qu'elle eſt ſinguliere dans les femmes, les rend infiniment plus ſuſceptibles d'affections convulſives. C'eſt donc comme en original le Tableau des maux qui manifeſtent aux ſens la cauſe ſpiritueuſe ou le ſpaſme originaire qui les fait naître ou les entretient, & qui donne occaſion à cet érétiſme? Sont-ce des humeurs pourries, viſqueuſes & groſſieres? Un coup d'œil donné en eſprit ſur le général de ces maux ne prouve rien moins. Le volume du ſang groſſi par quelque cauſe que ce ſoit, ne fut-ce qu'une raréſcence qui s'y fit, c'eſt une violence à faire & à ſouffrir aux diametres des vaiſſeaux, par où doit ſe faire

la circulation des fluides. C'eſt une dilatation forcée, un ton violenté dans les ſolides, c'eſt-à-dire dans les tuniques muſculeuſes des vaiſſeaux. Ce ſont en conſéquence des ralentiſſemens que le ſang a à ſouffrir, & des congeſtions ſanguines qui s'en forment. Mais la vertu des fluides en pareil cas n'étant que *paſſive*, ce ſont les déſordres qui en reſultent ſur les nerfs ou les membranes, d'où naiſſent les ſymptômes les plus nombreux qui accompagnent les affections ſpaſmodiques. Les eſprits donc en ſont le principe; eux donc ſont le capital dans les étiologies de ces maux. Cette peinture d'affections convulſives eſt frappante par les horreurs de leurs accès, mais l'on cherche dans ce Tableau la cauſe pretenduë qui en fait les eſprits, le principe & l'ori-

gine. L'on s'entendroit dire très-volontiers que le ſang par ſon trop de volume & de corps produit ces maladies dans les vapeurs hyſteriques par exemple, & dans celles des hypochondriaques. Mais ce ſang fut la cauſe que le ſçavant *Higinor* objectoit au célébre *Willis* comme cauſe des paſſions hyſteriques ; & l'on ſçait avec quelle ſolidité ce dernier répondit à ſon adverſaire. En effet ce ſang eſt celui qu'Hippocrate appelle *flatueux*, pourquoi il appelle ces perſonnes *flatuoſos homines*, comme l'a expliqué ſi ſçavamment & ſi ſolidement le ſçavant *Drelincourt*. C'eſt donc un ſang tout mis en rareſcence qui ſoufle dans les nerfs un air ou une vapeur élaſtique, mais étant étrangere, elle remplit le genre nerveux d'un volatil turbulent, qui tient en érétiſme

Sang flatueux dans les vapeurs, les melancoliques&c

ſes fibres nerveuſes, au lieu d'y couler tranquillement. De-là même ſe forme comme une ſuye dans le ſpongieux des nerfs, ou une fuliginité continuelle par où ces maladies, qui ont un principe ſpiritueux, ſont entretenuës par une craſſe fine; mais qui bouche la ſubſtance poreuſe ou ſpongieuſe des fibres nerveuſes. Ainſi un principe qui dans ſon origine eſt eſprit, fait à la longue une ſorte de craſſe. Fut-ce celle que les Praticiens ſe propoſent d'épuiſer ou de diſſiper? A la bonne heure, ils ſeroient au fait de la vraye cure des affections ſpaſmodiques. Mais en prenant la *craſſe* dans les premieres voyes, c'eſt manifeſtement s'éloigner du but de la gueriſon. Ce ſont ces points médicinaux (car ce ſont des atômes de vapeur) *puncta medica*, que

V. sa dissert. de punctis medicis.

le sçavant *Wedelius* cherche & établit si solidement & dans les causes & dans les remedes des maladies. *Points* qui selon lui deviennent les points cardinaux, sur lesquels, comme sur les *poles* de la Médecine, pose essentiellement l'art de guerir.

Tome 3. Med. syst.

D'ailleurs peut-on s'aveugler sur l'esprit ou l'air qui fait les maladies convulsives? L'illustre Hoffman (que la Médecine ne sçauroit trop regreter) a démontré combien les convulsions sont susceptibles *d'Epidemie*, par toutes les Histoires qu'il en rapporte. De plus les convulsions étant d'une contagion qui se prend par les yeux & par les oreilles, se comprend-t-il quelque chose de plus spiritueux que la cause de telles maladies. Mais ce qui fait ici une démonstration qui tombe sous les sens, c'est la remarque constante

qu'ont fait tous les Praticiens sur l'*Epilepsie*, que souvent les accès commençent par une vapeur qui se sent monter du petit orteil à la tête. L'air donc n'st point un ambigu de cause dans les affections convulsives. Mais la démonstration sur ce sujet va bien plus loin. Car qu'est-ce autre chose qu'un air le plus délié que ce qui passe dans le corps d'une personne, que certains insectes auront piquée? La convulsion, & le gonflement des parties le prend. Témoin la morsure de la Vipere, la picquûre de la Tarentule, insecte dont la picquûre a la singularité de changer en danse les mouvemens convulsifs, qui laissent dans les nerfs l'habitude telle que les personnes picquées en souffrent long-tems jusqu'à en courir le danger de mort. Ce sont des atômes, ou

Air manifeste dans ces dispositions.

des miettes d'atômes matérielles qui jettent tout le genre nerveux en convulſion. Rien donc ne manque à la reſſemblance d'un eſprit morbifique dans les Tableaux tracés ci-deſſus ſur les maladies convulſives.

Au reſte ce ſeroit donner d'étroites bornes au ſyſtême de la *Medecine des eſprits*, ſi l'on alloit s'imaginer qu'il n'a lieu tout au plus que dans les maladies aigues, & dans celles des adultes ou des jeunes gens, parce que dans ces ſujets l'on peut ſe figurer un eſprit remuant, un volatil trop développé & trop actif, un air ſi l'on veut étranger au ſuc nerveux, qui en altere la craſſe, & par conſéquent les oſcillations des fibres nerveuſes. Mais, demande t'on, eſt-il déraiſonnable d'imaginer un tel eſprit trop

remuant & impetueux dans des maladies chroniques, où toutes les parties solides & fluides sont dans l'*inertie*, ou dans l'*atonie*, incapables par conséquent de l'érétisme que l'on donne pour cause des maladies ! Celles des vieillards ressemblent encore à ces égards aux affections chroniques ; enfin celles des *enfans* dont les corps sont mous, le sang si humide, & les nerfs si foibles, parce que leur ton n'est pas encore pris. De telles dispositions dans les personnes d'un jeune âge ne sont-elles point comme des préservatifs ou de sages prévoyances de la nature contre le trop de volatilité des fluides, & le trop d'élasticité des solides. Ainsi donc la nature se sera mise en garde dans les corps des jeunes personnes contre les impétuositez de l'air animal ou des esprits, & con-

L'air intérieur cause des maladies chroniques.

tre le trop de reſſort dans les ſolides. Après cela convient-il d'imaginer en de ſemblables temperamens, des eſprits mutins, des airs, ou des volatils trop élaſtiques? Et ſi la Médecine des eſprits eſt défectueuſe dans la production des maladies des enfans, que deviendra t'elle dans celle des maladies des adultes & des vieillards, *ſi hoc in viridi, quid in ſicco.*

Toutes ces réfléxions ſont foncierement vrayes, mais elles ne peuvent aujourd'hui être tournées en preuves contre le ſyſtême de la *Medecine des eſprits.* C'étoit de l'inſtitution du Créateur que des enfans dans le ſein de leurs meres, ne ſe nourriſſent que d'une lymphe douce, non ſaline, non ſulphureuſe, qui fut même plus une ſéroſité laiteuſe, qu'un véritable lait. Avec un tel ſuc devoient ſe pêtrir des *ſolides*

mous, mucilagineux, parce que leur ſubſtance auroit toujours tenu d'une telle nature. En même-tems les fluides ſe ſeroient formés dans le même goût de lymphatique ou de laiteux. Nos ayeules donnoient de ſemblables ſucs aux enfans qu'elles portoient dans leur ſein, parce que leur vie laborieuſe, leurs alimens farineux, leurs boiſſons aqueuſes, ſans ſe permettre ni chair ni ſang d'animaux, ni vin, ni liqueur vineuſe. La nature ſimple non diſtraite vegetoit à ſon gré dans leurs entrailles; & leurs enfans n'y ſuçoient rien que d'aqueux, de laiteux ou lymphatique. Le régime des meres d'aujourd'hui reſſemble t'il à celui-là? Elles boivent du vin & des liqueurs en toutes occaſions, elles mangent de la chair, & la plûpart menent une vie oiſive ou déſoccupée. Après cela

Tempérament changé, & pour quoi.

eſt-on étonné de voir le ſilence des anciens Auteurs ſur la Médecine de ces tems où les remedes devenoient inutiles ; parce que les cauſes des maladies y étoient très rares. Au contraire les hommes d'aujourd'hui ne ſont qu'infirmitez. Quelle en eſt la ſource ? Leurs meres ne les ont nourris dans leur ſein que d'une lymphe frelatée par le mélange des ſaveurs ou qualitez qu'elle a contractée du ſang de ces meres. Eſt-ce ici une imputation imaginée ? ſe refuſe t'on à cetre conjecture, en voyant des vomiſſemens de ſang qu'un enfant comme on l'a vû, vuide par la bouche, & par les ſelles dès-au-ſortir du ventre de ſa mere ? d'où vient ce ſang dans un corps, en qui preſque n'eſt pas encore formé le ſang rouge ? La conſéquence eſt donc juſte, la partie rouge du ſang

ſurabondante dans le corps d'une mere ſanguine a enfilé les vaiſſeaux lymphatiques de *l'amnios* mêlée avec la partie blanche, & l'enfant ſuce le ſang avec la lymphe. L'eſtomac qui s'en décharge ſitôt après la naiſſance, laiſſe-t-il rien à douter là-deſſus? A la vérité il eſt rare que la partie rouge du ſang, aille ainſi ſouiller le ſuc de *l'amnios*. Mais par là il eſt naturel de comprendre comment & juſqu'à quel point les qualitez du ſang de la mere, & ſes ſaveurs paſſent par la lymphe dans le corps d'un enfant.

Autre conſéquence, quelles qualitez contracte la lymphe nouriciére dans le corps d'une mere qui ſe ſera licentiée dans le régime? Sera-ce encore cette eau limpide, lymphatique, laiteuſe ſi l'on veut, dont ſon enfant for-

mera les parties de son corps? Cette lymphe qui sera le résultat du chyle qui se travaille dans le corps de la mere. Sera t-elle dépoüillée ou exempte de la vertu & d'impression vineuse, succulente, sulphureuse, dont une femme grosse aura fait un usage ordinaire. Un exemple familier fait comprendre ce qui arrive de ceci. Le lait d'une ânesse se ressent des mauvaises herbes que l'ânesse aura mangées. La lymphe donc de *l'amnios* ne sera plus cette eau *neutre* suivant l'idée de *Sydenham* sur la nature *propre* à l'eau, un délayant indifférent *adiaphora*, comme doit être, ce qu'elle est en effet, un *dissolvant universel* ou capable de se mêler avec presque toutes sortes de substances. Au contraire cette lymphe s'impregnera pendant neuf mois

Change ment du sang dans les femmes grosses & dans les enfans.

de molecules vineuſes, tartareuſes, ſulphureuſes, toutes ſemences ſecretes qui ſe déveloperont à meſure que les organes du corps d'un enfant prendront leur conſiſtance, leur tiſſure, leur ton, leur élaſticité. N'apperçoit-on point dans ces ſecretes réſerves tous les changemens de conſiſtance, de ſaveur & d'énergie qui peuvent ſe faire dans les ſolides & les fluides de ces jeunes corps : qui ne voit d'avance les exaltations que prendront les fluides, l'élaſticité que contracteront les ſolides ? Ce n'étoit d'abord qu'un érétiſme *en puiſſance*, & dans les occaſions il ſera le fondement réel & effectif des troubles qui ſe mettront dans les eſprits, & de la contractilité exceſſive que prendront les fibres nerveuſes. En effet la premiere maladie d'un

enfant, c'eſt la retenuë du *méconium.* Eſt-ce autre choſe qui en fait la cauſe, que la *ſtricture* des parties ? S'enſuivent bientôt des vomiſſemens. Autre preuve de l'érétiſme déja conçu dans les fibres de l'eſtomac, puis dans celles du *diaphragme*, & il ſe montre par les toux extrêmes (*per tuſſes*) qui tardent peu à prendre à quelques enfans. Mais quelque choſe de plus évident ce ſont les *convulſions*, & les *épilepſies* qui ſont familiéres aux plus jeunes âges.

Cauſes des maladies priſes dans les qualitez des ſucs originaires.

Un tableau tracé ſur toutes ces diſpoſitions primordiales, originaires & de tous ces ſymptômes, eſt-il infidele ou défectueux pour faire comprendre comment les eſprits en déſordre, & les fibres en érétiſme font dans les enfans, comme dans les adultes les caractéres & les cauſes des maladies. L'en-

ſant avance-t-il en âge ? Ce ſera à travers mille diſpoſitions fiévreuſes, mille ſymptômes plus fâcheux les uns que les autres & tous fondés ſur les troubles du genre nerveux ou du ſuc qui habite ſes fibres. Ce détail meneroit trop loin. Mais ce qui eſt généralement vrai, c'eſt que les enfans ſont ſujets à tous les vices ou défauts que contracte la partie rouge du ſang, & à tous ceux qui prennent à ſa partie blanche. Les *petites veroles* ſi ordinaires à leur âge, avec les ſymptômes les plus malins, démontrent combien ils ſont ſujets aux fiévres inflammatoires & malignes. Les voilà donc dans le même Tableau que les adultes, eu égard aux affections phlegmoneuſes plus ou moins malignes. Voudroit-on incidenter ſur les maladies attachées à la partie blanche du ſang ? Les

convulsions deviennent là contre des preuves sensibles, & plus évidemment encore le *rachitis*, qui est en propre aux parties solides comme les os, qui prennent dans ces tendres corps des figures ou des courbures tant disgracieuses & tant incommodes. Ce sont même les parties *spermatiques* qui sont ici en faute, puisque le rachitis naît souvent avec les enfans. Leurs nerfs par conséquent, ou pour mieux dire, la partie blanche du sang qui leur a donné origine, est-elle dans sa pureté naturelle? Au contraire rien prouve-t-il tant jusqu'à quel point elle s'est souillée? Sera-ce d'ailleurs que par le mêlange des *miasmes* salins, vineux, tartareux, sulphureux qui seront passés du sang de la mere dans le suc nourricier que l'enfant suce dans l'amnios.

Il est pourtant bien remar-

quable, & à ce trait ſe reconnoît la juſteſſe du Tableau des maladies eſſentiellement ſpaſmodiques, ou originairement produites par le vice des eſprits, ou l'érétiſme des fibres nerveuſes; qu'aucunes maladies tant que celles des enfans, n'ont ſi manifeſtement un amas d'humeurs dans leur commencement; puiſque le trop de mangeailles ou de ſuc nourriciers (*adiphagia*) de l'aveu de tous les Praticiens, occaſionne ces maladies dans les plus jeunes enfans. Trop de lait qu'une nourrice indiſcrete donne à ſon enfant, & de la bouillie prématurement donnée, peut-être même trop épaiſſe dérange l'eſtomac d'un nourriſſon. Le ſigne d'une *cacochimie* précoce, qui va groſſiérement maſſonner le corps humain, eſt-il obſcur? Par où ce volume de ſucs

Maladies des enfans viennent du trop manger.

nourriciers va-t-il déranger la ſanté de cet enfant ? Les *vomiſſemens*, *les coliques*, les cours de ventre qui s'en enſuivent en ſont les premiers effets ou produits. En ſont-ils les cauſes ? l'érétiſme qui ſe fait dans le genre membraneux cauſe ces déſordres. Voilà la cauſe matérielle, quelle en eſt l'efficiente ou l'occaſionnelle ? La diſproportion qui ſe trouve entre les *ſolides* & les *fluides* qu'on leur donne à travailler. La gravitation de ces fluides fait la gêne des fibres membraneuſes. Elles entrent en irritation, pour prendre une nouvelle force ; c'eſt cette nouvelle force, ce reſſort irrité, ce ſurcroit de vertu ſyſtaltique qui fait tout le trouble dans les entrailles d'un enfant. Mais enfin cet excès de ſucs nourriciers paſſant dans le ſang fera cette ſorte

Bouffiſſures des enfans.

de fiévre continuë familiére à ce jeune âge, dans laquelle tout le corps d'un enfant se bouffit comme par une *anazarque*, ou pour mieux dire, se met dans un emphiséme universel. La plethore des vaisseaux fait ce symptôme. La partie rouge du sang artériel prématurément accrue, & devenuë flatueuse, est poussée par l'ardeur de la fiévre dans les artéres lymphatiques de l'habitude du corps. C'est une phlogose universelle de la peau & de ses graisses. Or la preuve que l'érétisme fait ce symptôme, c'est que la saignée ne fut-elle que de quelques onces sur ces jeunes corps, dissipe cette enflure, que la purgation rend très dangereuse. Tant s'en faut donc que le Tableau des maladies des enfans obscurcisse ceux des autres maladies spasmodiques, il en

écarte toutes les ombres ou les éclaircit.

Se présente celui des maladies des vieillards, dans lesquelles tout paroissant en *inertie*, en *refroidissement*, en sérosité, l'on ne conclut à rien moins sinon qu'à l'atonie, car l'on en fait le caractére propre aux maladies des personnes âgées. Mais cette prétention d'atonie est précisément en quoi consiste la méprise sur l'état des vieux corps. Est-ce l'amolissement, le relâchement ou le trop d'humectation qui soit arrivée aux fibres nerveuses dans ces personnes? Est-il ignoré de qui que ce soit, que nos corps dépérissent en se desséchant? L'humide Radical, comme parloient les anciens, se desséchoit, & comme parlent les Modernes, le suc nerveux manque ou perd de sa *crase* oleagineuse, de son mucilage

Maladies des vieillards non froides.

mucilage ètheré; les nerfs, les membranes, les tuniques tombent dans l'aridité. C'eſt une *ſtricture* univerſelle qui ſe fait dans toutes les parties du corps. Or cette aride *ſtricture* tient-elle les parties dans un état de moleſſe ou de roideur? Tout ce qu'on a de connoiſſance va à convaincre l'eſprit que toutes les fibres ſe roidiſſent, ſoit les nerveuſes, ſoit celle du ſang, d'où vient donc la notion d'atonie que l'on s'eſt faite la deſſus? Une pure erreur fait la mépriſe. Tout eſt en inertie, en pareſſe, en inaction, ſi l'on veut, dans le corps d'un vieillard, mais n'eſt-ce pas uniquement parce que les *ſphincteres* de tous les excretoires ayant perdu leur ſoupleſſe, tiennent comme beans ou entrouverts les canaux de décharge? Les ſéroſitez diſtillent ou s'échap-

pent par tous les endroits, parce que le *ton* des parties devenu ſpaſmodique tient ouverts les diametres de leurs canaux.

Seroſité forte dans les vieillards.

C'eſt donc ſouvent un érétiſme univerſel que l'état de la ſanté d'un vieillard. Des prurits de tout le corps le fatigueront jour & nuit, les ardeurs d'urine, des âcretez de veſſie, des affections graveleuſes, des toux irrémediables, & ſemblables accidents acres & piquans de la vieilleſſe travaillent la fin de la vie dans la plûpart du genre humain ; ſont-ce là des ſignes d'une atonie cauſée par le relâchement, la flétriſſure, ou l'amoliſſement des parties fanées. Dans les vieillards donc comme dans les enfans une diſpoſition ſpaſmodique donne naiſſance à leurs maladies. Et delà s'enſuit qu'il n'en eſt pas qui ne doivent leurs cauſes pri-

mitives, principales & fondamentales au vice des esprits, à l'altération du suc nerveux, & à celle de la vertu systaltique qui régit les solides, qui contrepese le volume des fluides, & qui fait la justesse d'équilibre entre les uns & les autres. Ainsi une conséquence bien naturelle d'une vérité constante & générale en médecine, c'est que ce n'est que par le déconcertement de toutes ces choses; par les disproportions, les raports manqués entre-elles que l'équilibre qui fait la santé tombe & dépérit: & c'est en revenir à la pensée de Sydenham, ce sage imitateur de la nature, dont les démarches firent toujours son étude & l'objet de sa Médecine. Il étoit bien persuadé, & s'en déclare nettement que les maladies ne sont point des êtres nouveaux, mais de

nouvelles maniéres d'être dans les organes du corps humain. Aussi s'occupe-t-il uniquement de rétablir les disproportions d'entre les parties, de rabattre les troubles des fluides, de remettre la circulation du sang dans son niveau, ses régles & son ordre ; raisons pour lesquelles il employoit les calmans, les anodins, les narcotiques même, en tant de maladies. Est-ce un dangereux modele à proposer ? Peut-on s'égarer avec un si sage guide & un pilote en médecine autant expérimenté ?

Essai de méthode pour guérir.

Essai de méthode de guérir dans la Médecine naturelle calmante ; *compris dans l'attention générale où un Médecin doit être en traitant les maladies.*

Ce ne sont ici ni des Loix

nouvelles, ni un nouveau joug auquel on entreprenne d'aſſujettir les Praticiens. Ce ſont les mêmes vûës, les mêmes indications, les mêmes remédes qui ont rempli la méthode de guérir de nos peres. Ils ſaignoient, purgeoient, faiſoient ſuer, faiſoient uriner. Tous ces moyens ou remédes ſont ici les mêmes, ſans s'occuper qu'à les faire placer ſuivant les loix de la nature, aujourd'hui mieux que jamais connuës. Ainſi mettant pour baſe de la Médecine naturelle cet avis ſi important d'Hippocrate, que le premier ſoin d'un Médecin eſt de ſoulager autant qu'il lui eſt poſſible, mais de s'étudier ſur tout à ne pas faire de mal aux malades, *ſi non proſis, ſaltem ne noceas*. Pour exécuter ce conſeil, l'on fonde cette Médecine ſur les loix éternelles

Mêmes indications, mêmes remédes dans la Médecine calmante, que dans l'ordinaire.

du Créateur pour la conservation du corps humain, & c'est cette *pathologie vivante*, d'où l'on prend dans ce Traité les causes des maladies, c'est-à-dire dans les causes qui entretiennent la santé. Est-il précaution plus sûre contre toute méprise ? Un Praticien trouve comme son thême tout fait dans la nature, & dans les maniéres dont cette nature se sert pour se soutenir & se défendre contre les insultes qui la menacent, & apprend celle qu'il a à imiter pour les lui restituer. Ce ne sont point même des raisonnemens de suppositions que l'on propose ici, ni de simples curieuses recherches à faire, l'on prend dans la nature ce qu'elle montre aux sens. Instruit donc par la structure des organes, par les rapports des parties, des

Ici point de supposition, tout y est simple.

ſolides avec les fluides, le tout conſtaté par la ſcience de la diſtribution des vaiſſeaux ſanguins & nerveux, l'on ne perd jamais de vûë celle de la diſtinction de la partie rouge du ſang & ſa partie blanche par où ſe démêlent les cauſes matérielles de chaque maladie en particulier. Toutes ces connoiſſances ſont ſenſibles & à la portée de tous les eſprits, mais elles renferment toutes les circulations différentes des fluides, du ſang, des eſprits & de la lymphe, leſquels tous & un chacun ayant leurs cours en propre, impoſent à un Praticien le ſoin d'en étudier, & d'en ſçavoir les marches. Ce ſoin s'étend il bien loin? Faut-il pour cela faire les frais d'eſconter les qualitez préciſes de ces fluides pour en déterminer la nature & l'eſſence? Trois

Trois observations capitales.

petites obſervations bien aiſées vont ſuffire. 1°. De ne jamais perdre de vûë l'endroit d'où part la cauſe d'une maladie. 2°. Bien démêler le fluide qui eſt envoyé de cet endroit; eſt ce du ſang ? Eſt-ce de la lymphe ? Sont-ce des eſprits 3°. Où va tomber ce fluide, par quel chemin, quelle partie il traverſe, pour bien ſuivre le dépôt par tout où il pouroit s'en faire. Ce ſont deux ſiéges à connoître dans chaque maladie, celui qui fournit la matiére, celui qui la reçoit; & ſurtout ne jamais oublier la force qui fait ces envois. Cette force eſt-elle obſcurément connuë dans le corps humain ? L'inertie où tombent les fluides quand elle leur manque, la démontre. C'eſt le reſſort des *ſolides*; le cœur le fait ſentir aux doigts & aux yeux. Les artéres qui partent

du cœur, montrent cette vertu de reſſort par leur vibration dans chacune des parties. Il eſt donc notoire que c'eſt une vertu ſyſtaltique qui meut les fluides. Eſt-il moins certain que les eſprits ou le ſuc nerveux ſont le principe ou la cauſe de cette vertu. Sera-ce donc à une autre cauſe qu'il faudra s'en prendre des déſordres ou des dérangemens qui arriveront à la circulation des fluides?

Principe des mouvemens, mobile, terme des mouvemens connus.

Ainſi l'on a en Médecine plus d'une vérité démontrée. 1° D'un principe du mouvement ou d'un premier moteur. 2°. D'un mobile. 3°. D'un terme où ce mobile eſt envoyé ou chaſſé par cette puiſſance motoire ou maîtreſſe de tous les mouvemens qui ſe paſſent dans le corps humain. 4°. Du chemin que ce mobile a à traver-

ſer. Cette puiſſance eſt unique, maîtriſante juſqu'à ſe ſoumettre toutes les autres. Le mobile qu'elle fait agir eſt auſſi unique, c'eſt le ſang. Le terme vers où il eſt chaſſé eſt ſeul, & toujours le même, ce ſont les capillaires. Tout donc eſt ici ſimple, car un vaiſſeau qui fait ce chemin eſt auſſi unique. Le paradoxe eſt frapant? Au contraire il y en a ici ſi peu, que fut-ce la partie rouge du ſang, fut-ce la blanche, un ſeul canal fait les artéres & les veines ſanguines, les artéres lymphatiques, les nerfs & les veines lymphatiques; ce n'eſt par tout que des différentes circonvolutions de ce canal ſuivant la doctrine des ſçavans *Keil*, *Boerhaave*, *Bellini*, *Vieuſſens* &c.

Voilà toutes les connoiſſances qu'offre elle ſeule la Méde-

cine naturelle, pour guider un Praticien, puiſqu'en elle ſeule il trouve le fond d'une *pathologie vivante*, par la raiſon que ce qui montre la cauſe de la ſanté, montre celle des maladies. C'eſt l'ordre, les proportions, la juſteſſe des rapports qui fait celle de l'équilibre de la ſanté; par ou tombe cet équilibre? Y intervient il quelque choſe d'étranger? Quelque humeur nouvelle qui oppoſe un contrepoids à la puiſſance naturelle? Le déconcertement ſe met entre la puiſſance motrice, le mobile qu'elle chaſſe, & le terme qui doit la recevoir; c'eſt un dérangement, une décadence dans l'uniformité des mouvemens, & les loix de l'œconomie venant à ſe troubler ſes fonctions s'altérent, le mobile ſort de ſes directions, il s'arrête, il ſe

ralentit, il eſt retardé ſur ſa route, il ſe donne un autre terme, il s'y fixe ; l'idée de maladie ne peut guéres ſe faire mieux ſentir. D'où ſe prennent les cauſes de ces déconcertemens? L'énorme portée des vaiſſeaux qui portent le ſang depuis le cœur juſques dans le profond des capillaires, ſoit de l'habitude du corps en général, ſoit de chaque viſcére en particulier eſt la cauſe naturelle & primitive des retards ou ralentiſſement du ſang. A qui donc s'en prendre de ces inerties ou pareſſe des fluides, ſinon à la vertu ſyſtaltique, à l'affoibliſſement que prend le reſſort des fibres nerveuſes dans une ſi longue route, c'eſt le vice du genre nerveux qui fait les cauſes des maladies, car les ondulations qui ſe font par les artéres pour pouſſer le ſang dans

Equilibre de la ſanté cauſe de ſon déchet.

ces lointains doivent être soutenues, par celles des vaisseaux qui ont à rapporter le sang au cœur. De telles atonies dans les solides sont donc les causes originaires de bien des maux, tant est inimaginable tout ce qui a à se passer dans les capillaires des artéres pour l'achevement de la circulation entiére des fluides, sanguins, lymphatiques & spiritueux. Et c'est pour ceux-ci que tout paroît fait dans la structure, les distributions, les aboutissemens des artéres, qui toutes vont à former des *vaisseaux de rencontre* par la continuité, & l'abouchement des capillaires artérielles avec les racines des nerfs ; & cela non seulement dans le *cerveau*, mais encore dans la *moëlle épiniere*, ces deux sources publiques, ces ouvroirs banaux pour la pro-

duction & la distribution des esprits qui doivent animer tout le corps, & conserver aux fonctions leur intégrité.

Ici donc se manifeste à l'esprit le fond autant réel qu'effectif d'une *pathologie vivante*, puisqu'autant que la *crase* louable du suc nerveux, l'abondance des esprits, l'ordre de leur circulation entretiennent les causes de la santé, autant l'altération du suc nerveux, l'éclypse, le manque & les désordres des esprits animaux donnent origine à mille infirmitez, autant que le changement de broiement ou d'oscillation fait celui du sang, de ses humeurs & de ses secrétions. Cette idée paroîtroit elle étrange ou exagerée? Elle est encore au dessus de tout ce que présente à l'esprit l'immense quantité d'*air* ou de spiritueux que portent les artéres

Esprits, leur source dans le cerveau & la moëlle épiniere.

dans les nerfs ; quantité qui devient étonnante par la ſeule conſidération du nombre infini d'artéres qui vont s'aboucher dans la ſubſtance corticale du cerveau avec les racines des nerfs, que forment les fibres de la *ſubtance médullaire.* Les carotides exécutent cette fonction dans le cerveau, mais ç'en étoit trop peu pour la moëlle épiniere. La nature leur a donc donné pour ajointes les *artéres vertebrales*, qui de compagnie avec elles portent par la ſubſtance cendrée de la moëlle épiniere les eſprits abondans que ſa ſubſtance médullaire doit faire paſſer dans tous les nerfs vertébraux pour ſervir aux mouvemens des muſcles de tout le corps ; comme la ſubſtance médullaire du cerveau eſt chargée de fournir tous les eſprits neceſſaires à l'exercice des fonctions de tous

les viſceres. D'où vient cette affluence d'eſprits au ſang artériel ? De ſa deſtination naturelle. Il eſt le dépoſitaire immediat des ſucs nourriciers, & ces ſucs ſont uniquement dans leur origine ſortis des végétaux, plantes ou fruits, car c'eſt ſe méprendre que de perdre ce point de vûë, qui s'obſcurcit cependant dans les eſprits de trop de gens, qui oublient que les chairs des animaux qu'ils mangent ne ſont que les produits des ſucs des plantes, dont ces animaux ſe ſont nourris pour faire de la chair & du ſang. Mais ce n'eſt ni la chair, ni le ſang qui nourrit préciſément les hommes. Les ſucs des végétaux qui ſe ſont métamorphoſés dans les chairs des animaux, ſe raréfient dans les entrailles des hommes; de ſorte que ces chairs ne réuſſiſſent

bien à conſerver la ſanté qu'autant que les chairs des animaux auront été pétries de bons ſucs. Raiſon pourquoi les chairs des jeunes animaux ſont préférées à celles de ceux qui ſont plus vieux, quand il eſt queſtion de réparer l'embonpoint des parties que de grandes maladies auront conſommé.

Le prodige donc ! Que la quantité étonnante d'air, qui doit entrer dans le ſang artériel par le moyen des ſucs nourriciers; ceux qui étant tirés originairement des végétaux ſont intimement impreignés d'air ? Quantité énorme prouvée cependant par la Phyſique & la Chimie expérimentales. Ainſi eſt-ce à faux *qu'Hippocrate* donne l'air pour cauſe générale des maladies du corps humain, car rien ne démontre tant la vérité de ſon ſyſtême ? En effet le

V. *Boyle*, *Hales* ſur la ſtatique des végétaux.

Leur abondance, & par conséquent de l'air animal.

plus ſobre des hommes, ne mit-il dans ſon corps qu'une livre ou deux d'alimens ſolides & fluides, à quelle quantité d'air ſe montera celle qui s'en dévelopera dans le ſang artériel? Les exemples tirés des *Pois*, des *Pommes*, des *Raiſins*, des *Groſeilles* en ſont des démonſtrations. Mais le prodige du prodige, eſt celui de l'inconcevable abondance d'eſprits qui paſſeront dans les nerfs, ſi les eſprits animaux ne ſont qu'un air à la nature du corps humain. Or qui peut en douter, vû que tout va à faire comprendre que l'eſprit animal n'eſt qu'un air aërisé, ſpiritualiſé & rédiſtillé par les artéres dans les nerfs, tant du cerveau, que de la moëlle épiniere? Les inſtrumens de la Chimie naturelle tous faits comme ils ſont pour de telles opérations, convainquent un eſprit

Ibid.

capable de réfléxion, de la réalité d'une *rédiſtillation* de l'air à travers les vaiſſeaux capillaires artériels, dans les fibres nerveuſes. C'eſt que les diſtillations dans nos corps, ne ſont que des *rectifications*, des *affinages*, des *cohobations* dans des *vaiſſeaux de rencontre* naturels. Or la capacité des vaiſſeaux *diſtillatoires* & des recipiens qui forment avec eux des vaiſſeaux de rencontre naturels, cette capacité eſt telle en elle même, & l'immenſe pluralité de ces vaiſſeaux, que l'on ne peut ne pas concevoir que ce qui diſtille des artéres dans les nerfs eſt plus fin, plus menu, plus leger même que l'air extérieur. Ainſi *l'eſprit animal* eſt l'air de l'air dont-il eſt plus l'émanation que le corps ou la ſubſtance. V. Mayou.

L'incompréhenſible quantité de rameaux capillaires artériels,

feroit donc bien capable de faire concevoir l'exilité du fluide qu'ils ont à distribuer. Cependant dès que l'on sçait que le plus petit rameau capilaire d'une artére n'a en grosseur qu'un cinq centiéme de l'épaisseur d'un cheveu, le nombre des vaisseaux capillaires sera inimaginable suivant le calcul des Sçavans Modernes. Une artére capillaire, disent-ils, est cinquante mille fois plus petite en capacité que celle de la grande artére. L'imagination peut-elle se représenter un matériel d'une finesse proportionnée à de tels calibres? C'est pourtant la sorte de *vaisseaux sublimatoires* qui doit transmettre dans les nerfs l'aërien du sang artériel. Le calcul de ces ingenieux Modernes va encore bien plus loin. Ayant comparé la capacité d'un tel capillaire avec les bouches

Lewenhoek. Verdries *de æquilibrio.* 24.

Etonnante quantité & finesse des vaisseaux.

des vaiſſeaux excrétoires qui ſervent à la tranſpiration , ils ont trouvé que le diametre de ce vaiſſeau capillaire , eſt vingt-cinq fois plus large que les diametres des vaiſſeaux excrétoires de la tranſpiration , & ils le prouvent par ce ſurcroit de calcul , que le diametre d'un excrétoire de la peau eſt moins large douze millions cinq cent mille fois que celui de l'aorte , démonſtration que ces curieux Obſervateurs ont pouſſé ſi loin qu'ils aſſurent qu'il eſt dans le corps humain des vaiſſeaux ſi menus , d'une capacité ſi prodigieuſement étroite , qu'ils ne rougiſſent point d'aſſurer que le fluide qui coule dans ces vaiſſeaux eſt ſi peu corps ou matiere , qu'en en ſuppoſant la diſtillation qui s'en feroit continuellement , elle ne donneroit point plus d'un grain dans l'eſpace de

Ibid.

cent soixante & dix-huit mil trois cens soixante ans que cette distillation dureroit. Après cela y a t'il de quoi rougir en assurant que l'esprit animal n'est qu'un air dans son origine modifié à la nature du corps humain? C'est à-dire que l'esprit qui fait la vie de l'homme est un air élémentaire, analogue en quelque maniere à cet esprit vivifiant que le Créateur répandit sur les eaux pour faire végéter la nature, en lui faisant déployer tous ses germes. C'est raprocher la nature du corps humain, du principe & des loix que le Créateur lui a donné pour l'entretien de ses Œuvres, y a-t-il à perdre pour lui?

Toutes précisions, dit-on, d'une Physique Angloise que ces minuties anatomiques de vaisseaux & des parties fluides qu'ils contiennent. Voilà une défaite,

eſt-ce d'eſprits éclairés ? Cependant c'eſt ainſi qu'une nonchalance criminelle en pratique de Médecine, autoriſe des eſprits capables d'ailleurs de connoiſſances plus exactes, à ſe repoſer ſur des notions vulgaires, ſans s'élever à la nobleſſe des idées de la vraye nature. D'ailleurs ces Anglois ſont-ils les ſeuls qui ſe ſont élevés en Phyſique au-deſſus d'une Anatomie ou Phyſiologie populaire ? Les Sçavans d'Allemagne, *Stahl*, *Verdries*, *Hoffman* & bien d'autres ont porté leurs vûës auſſi loin, & les *Hollandois* ſont ſi peu là-deſſus demeurés en retard, que l'illuſtre M. *Boerhaave*, le Heros de la Médecine en Hollande, penſe pour le moins d'une maniere auſſi étonnante ſur l'exilité, la multiplication, l'immenſité même des vaiſſeaux ſanguins & nerveux qui compoſent

Elle eſt connuë de toutes les nations.

De natura vasorum corporis humani. le corps humain, car il ne craint point de croire comme une chose démontrée, qu'il n'y a pas de point dans le corps humain qui ne soit vaisseau *Luculenter evictum fuit nullum esse in corpore punctum quod non sit vasculare*, & le combie de ses preuves c'est que dans le corps d'un adulte, l'on peut compter des milliards de vaisseaux dans l'espace d'un pouce quaré, que cependant encore les vaisseaux contenus dans l'œuf qui renferme tous les organes de l'animal, sont moins comparables par leur volume à celui des capillaires dans un corps adulte, qu'un grain de sable n'est comparable au globe de la terre.

Ibid. p. 55.

Verdries *de aquilibrio*. p 25.

Mais à quoi bon ces idées d'*incommensurables* dans la pratique de la Médecine? A faire précisément comprendre l'immense quantité d'esprits, d'*air* par conséquent

conſéquent qui ſe ſépare néceſſairement dans le cerveau, & dans la moëlle épiniere pour l'entretien des fonctions de la ſanté. Car de voir avec les ſçavans *Malpighi*, *Santorini*, *Verdries* &c. qu'au cerveau ſeul eſt envoyée la moitié de toute la maſſe du ſang, pour ſe filtrer dans ſa partie corticale eſt-il poſſible de ne pas appercevoir l'énorme abondance d'eſprits qui ſe filtrent dans ce laboratoire fait pour eux ? Ajoûtez l'étrange encore quantité que portent néceſſairement les artéres *carotides* & *vertebrales* à la moëlle épiniere, tout le travail de la circulation des fluides, toute la force, toute l'occupation des ſolides, tout cela eſt principalement pour la production des eſprits animaux; de cet air dont Hippocrate a cru tout le ſang impreigné. Il en a fait la cauſe

Tout ſe fait dans le corps pour l'affinage des eſprits.

ou l'origine des maladies, cette doctrine eſt-elle douteuſe, puiſque dans les cauſes de la ſanté l'on trouve celles de la maladie ?

Mais pour ne pas ſortir du ſujet preſent, par où les eſprits entrent-ils ſi ſingulierement dans l'idée des cauſes des maladies ? En ce que ces eſprits manqueront à ſe produire, & cette cauſe peut-elle paroître rare quand l'on ſçait l'immenſe puiſſance qu'il faut que le cœur employe pour pouſſer le ſang artériel juſque dans les réduits des ſubſtances *corticale* & *cendrée*, tant dans le cerveau que dans la moëlle épiniere. *Borel* ſi ſçavant ſur les Mécaniques avoit calculé que pour cette opération le cœur employoit une force capable de ſurmonter le poids de cent trente cinq mille livres. Mais un autre Sçavant dans la

même ſcience, meſurant cette force par rapport aux diſtances infinies dans leſquelles ſe trouvent les artéres capillaires dans le cerveau & dans la moëlle épiniere par rapport au cœur, il donne à comprendre de combien eſt ſupérieure à la puiſſance du cœur définie par *Borel*, celle qui lui eſt nécéſſaire pour achever les ſécretions de ces artéres. Or cette puiſſance eſt-elle inaltérable? Au contraire étant toute dépendante des eſprits qui font le ton des tuniques artérielles, rien eſt-il tant variable? De plus cette abondance de ſang artériel n'eſt-elle point expoſée à ſoufler comme un vent dans les nerfs un air trop abondant & trop élaſtique? Eh cette cauſe de maladie ſera-t-elle rare parmi un Peuple accoûtumé à la bonne chere, aux ragoûts, au vin & aux liqueurs ardentes?

V. Keil.

Verdries de *æquilibrio.*

Force des eſprits.

Un ſang ſi ſubſtantiel ne bouchera-t-il pas l'entrée à ſa partie ſpiritueuſe dans les nerfs ? Ce ſera un manque d'eſprits, une éclypſe dans leur cours, le malade ſe trouvera ſans force, eſt-ce manque de matiere ſpiritueuſe ou faute de ſa diſtribution? Ce ſpiritueux forçant les diametres ſecrets des racines des fibres nerveuſes, paſſera-t-il tranquilement dans les cordons des nerfs? Ne ſera-ce point de ces occaſions, où l'eſprit animal, ſuivant la penſée de *Willis*, ſe fait des alliages incongrus de particules exploſives (*copulæ exploſivæ*) ce qui eſt un volatil ou un exploſif étranger, qui porte le ſpaſme, l'érétiſme ou le trouble par tout le genre nerveux. La ſtructure des parties, en particulier les diſpoſitions du genre nerveux, revelent ces ſecrets de l'œconomie animal. L'air ſpiri-

Dyſcraſie des eſprits

tueux vicié, impur ou souillé par les alliages qu'il porte dans les fibres nerveuses, les parcoure comme un *air* infecté d'une extrémité du corps à l'autre, par tous les visceres & par toutes les régions du corps humain; par où s'éxécutent tant de mouvemens flatueux qui souflent souvent tout-à-la-fois, quoique dans des organes très-éloignés les uns des autres? C'est le travail ou la fonction des *ganglions*. Les nerfs ne sont pas plûtôt sortis du cerveau qu'un ganglion (c'est le cervical) se trouve incontinent sur leur chemin. Cette structure est encore plus sensible dans les nerfs vertébraux, car des plexus les accueillent dès leur sortie d'entre les vertébres. Or ces plexus suivant l'observation du sçavant *Lancisi*, sont des especes de petits cœurs, qui chassent l'esprit animal ou le

Ganglions sont de petits cœurs.

V. Morgagni op.

ſuc nerveux dans les endroits où ils ont rapport par toutes les branches ou ſions des nerfs qu'ils envoyent ç'a & là, & qu'ils reçoivent eux-mêmes des autres plexus. Ainſi remplit tout le corps l'air ou le ſpiritueux animal, dont Hippocrate fait la cauſe univerſelle des maladies.

Exiſtence des eſprits.

Voilà encore, dit-on, nous jetter non dans des eſpaces mais des idées imaginaires, ou des routes inévidentes, cachées aux ſens & à l'eſprit. Mais pourquoi appeller inévident ce que l'Anatomie montre aux yeux dans la diſtribution des nerfs, ce que l'eſprit conçoit, d'un fluide réel qui coule continuellement dans leurs fibres, & qu'enfin les yeux voyent ſortir ſous la forme d'une liqueur auſſi luiſante que ſubſtantielle. C'eſt la lymphe qui remplit les veines lymphatiques, ces canaux criſtalins qui ſe dé-

couvrent à la vûë par tous les endroits du corps, ſur tout au milieu du bas ventre. Là en effet ſe trouve opérer tous les jours ce que la Phyſique aidée du plus ſurprénant des calculs n'oſoit eſperer. Il eſt (y dit-on) des vaiſſeaux d'une telle fineſſe ou exilité dans le corps humain, que l'on ſeroit cent ſoixante & dix-huit mille cent ſoixante & ſept ans à attendre qu'il en dégoûta la valeur d'un grain de fluide qui y coule, & voilà que tous les jours il diſtille de l'extrémité des nerfs une quantité notable & ſenſible d'une eau limpide : & par quel art s'opére cette merveille? Parce qu'il ſe trouve à chaque inſtant dans le corps humain autant de bouches excrétoires que de vaiſſeaux inſenſibles, qui tous les jours toutes enſembles diſtillent un fluide pour lequel Meſſieurs les Phyſi-

V. Verdries de *æquilibrio* p. 24.

Exilité des vaiſſeaux.

ciens demandent tant d'années. C'étoient cent ſoixante dix-huit mille trois cent ſoixante & ſept ans, & cent ſoixante dix-huit mille trois cent ſoixante & ſept bouches qui ſont dans les entrailles la diſtillation du ſuc nerveux. Autre paradoxe! L'illuſtre M. *Boerhaave* le leve par ce calcule. L'on compte 409600000000. vaiſſeaux dans l'eſpace d'un pouce quarré, l'on donne de ſuperficie extérieure quatorze ou quinze pieds quarrés au corps humain. Combien s'en trouveroit-il de plus en meſurant les ſuperficies de toutes les parties intérnes? Déja les ſeules ſurfaces des membranes du poumon, communes & veſiculaires donnent 41035. pouces quarrés ſur le poumon d'un Veau, car cela iroit plus loin de l'homme. Que l'on partage en pouces quarrés, tous ces pieds quarrés

Preuve calculée de cette éxilité.

qui feront les ſuperficies générales & partculieres du corps, ce ſera multiplier le nombre de 409600000000. autant de fois, qu'il y aura de 178367. d'années que les Phyſiciens demandent pour obtenir un grain d'un fluide, qui couleroit dans des vaiſſeaux imperceptibles. Que devient le paradoxe ? De l'inatention d'eſprits précipités dans leur jugement.

L'on reprend & l'on inſiſte que c'eſt du moins réduire la Médecine des *infiniment petits*, & par conſéquent la couvrir de nouveaux nuages & la jetter en de nouvelles incertitudes. Autre imputation autant injuſte que déraiſonnable, l'étude des *infiniment petits* fit-elle jamais titre d'ignorance ou d'incertitude ? La ſolide ſcience des Géometres ou des Mathématiciens confond, ridiculiſe même

Etude des infiniment petits, de quelle importance.

cette penſée. Ils apprennent au contraire que le moyen de conſtater ou de rendre certaine une ſcience, c'eſt de la ſimplifier dans ſes principes le plus qu'il eſt poſſible. Ainſi d'un point ils paſſent à la connoiſſance de la ligne, de la ligne à la ſuperficie, de la ſuperficie à la connoiſſance de toutes les autres quantitez, meſures, étenduës &c. Sur ce modele la Médecine moderne qui ambitionne ſi fort de ſe confondre avec la Géométrie, ſe trouveroit-elle ſi mal de commencer ſes connoiſſances du corps humain, par celle des vaiſſeaux (pour infiniment petits qu'ils fuſſent) dont toutes ſes parties internes & externes communes & particulieres ſont intimement tiſſuës? Un terrain fouillé donne à connoître la nature du ſole qui le couvre, par celle des terres, des eaux, des

mineraux &c. qu'il contient. Tout de même, le fond des viscères ou des parties du corps humain étant connu par les sortes de vaisseaux qu'il renferme, le tissu qui les couvre manifesteroit & les causes de tout ce qui se passe en lui, & dans le fond qui le soutient : si donc comme le démontre le Heros de la belle Physiologie M. *Boerhaave* ce tissu est tout de nerfs, n'en sera-ce point assez pour avertir des commençans, qu'ils entreprennent de traiter ou gouverner une machine où tout est infiniment sensible ; exposée en tout & par tout à des érétismes, à des irritations, à des spasmes qui lui sont comme en propre ? De-là venant à concevoir qu'une telle sensibilité est dûë aux désordres ou à l'*ataxie* des esprits animaux, ou à la *discrasie* du suc nerveux, ne sera-ce point les convaincre,

V Boerhaave *de vasorum* &c.

Tissu des nerfs & des artéres.

que tout le corps humain eſt eſprit ; & cet eſprit ne pouvant bien ſe comprendre que ſous l'idée d'un air modifié au Méchaniſme naturel de ce corps, de tels Médecins ſe trouveroient inſtruits de la doctrine d'Hippocrate, le plus grand des Maîtres en Médecine, doctrine qui les tiendroit au fait du ſyſtême de *l'air* qui occupe tout le corps & remplit tout le ſang. Science qui eſt celle du Traité *de flatibus* d'Hippocrate. Ainſi la Médecine naturelle calmante trouveroit confiance dans l'eſprit des Praticiens. Ils ſe déprendroient de ces notions groſſieres d'humeurs, de glaires ou de craſſes qu'ils donnent pour cauſes des maladies. C'eſt donc pour familiariſer les eſprits avec ces idées du ſyſtême d'Hippocrate que l'on a hazardé les réfléxions que l'on vient de don-

Abandonner les notions groſſieres des maladies.

ner ſur le général des maladies, & le propre des idées qu'un Praticien doit ſe faire de leurs véritables cauſes. Pour y parvenir on les a diſtinguées par des Tableaux où l'on a renfermé ce qui a paru plus convenable à les faire connoître par leurs caractéres. Reſte à donner là-deſſus quelque ſorte de détails pour la pratique en chacun des genres qui compoſent ces Tableaux. En voici encore l'Eſſai.

Vûës générales ſur les indications & les remédes propres à la cauſe, l'état & la nature de chaque genre de maladie.

Ces notions ſe prennent dans celles de la fiévre, la fiévre étant la maladie mere, ou *matrice* de toutes les maladies, c'eſt comme le caneva ſur lequel ſe tracent, ou la toile ſur laquelle ſe peignent tous les ſymptômes de

quelque maladie que ce ſoit. Ce ſont alors des couleurs, des ombres, des contraſtes qui ſe repréſentent aux yeux. Cependant les traits tracés ſur ce caneva, ou le deſſein tracé ſur cette toile, ſont toûjours les mêmes dans ces Tableaux. Ils en ſont le fond, la baſe & le ſoutien, de ſorte que par eux ſubſiſte ou tombe tout le *poſtiche* ou les coloris ajoûtés comme en détrempe aux traits originaux. La fiévre donc la plus ſimple ou la plus dénuée d'accidens ou de ſymptômes, conſerve dans ſon naturel la cauſe qui l'a produite. C'eſt le cas de la fiévre *éphémere* qui a en effet été donné ci-devant pour la fiévre originale, dont toutes les autres ſont des copies des empreintes ou des productions, qui lui forment une poſtérité ſouvent dégénerante, en apparence, cependant puiſqu'elle tient toûjours à ſa cauſe mere, com-

Indication priſe ſur le vrai caractére des maladies.

me l'arbre le plus toufus tient indiſpenſablement à la racine, d'où il eſt originairement ſorti ; c'eſt donc à cette cauſe originaire des fiévres qu'il faut s'en prendre de tous les excès que prend une fiévre ou de tous les échecs qu'elle reçoit; comme encore tous les obſcurciſſemens qui la défigurent juſqu'à en faire des Métamorphoſes bizares, qui la rendent méconnoiſſable aux ſens ; mais ce ne ſont que des marques d'autres maux ſous leſquels ſubſiſte la cauſe primordiale du produit qui frape & ſéduit les ſens.

Cauſe originaire des maladies ſemblable à celle de la fiévre éphémere.

Au ſurplus qu'eſt-ce que la fiévre, dont la cauſe s'étend ſi loin? L'effort que fait la nature contre ce qui trouble ſon travail, pour la conſervation de la ſanté *naturæ conamen materiæ morbificæ exterminationem, in ægri ſalutem, omni ope molientis.*

Sydenham de morbis acutis c. 1.

Un Médecin a-t-il un autre objet ? Et ſans donner dans l'erreur qui fit un culte à la fiévre en en faiſant une divinité, peut-il ſe propoſer rien de plus raiſonnable, que de pouvoir ſe mettre à la ſuite de cette nature qui lui enſeignera par la fiévre, à ne jamais prendre le change dans les maladies, en concevant comme leurs cauſes les ſymptômes qui n'en ſont que les effets : ce n'eſt point que la nature ſoit toûjours triomphante dans les maladies, trop ſouvent elle y eſt traverſée ; elle y ſuccombe même quelquefois, mais elle n'en devient pas moins la régle ordinaire d'un bon Praticien, à qui il ſuffit de la voir ordinairement triompher dans un même genre de maladie où elle aura ſuccombé pour s'aſſurer du pouvoir qu'elle a pour le maintien ou le rétabliſſement de la

Ne pas confondre les effets de telles cauſes avec leurs effets.

ſanté. Ce ſont des efforts de nature auſquels s'aſſocie un Praticien. Contre quoi ſe portent ces efforts? L'état du malade, la diſpoſition où ſon corps ſe trouve d'abord, le fait connoître. Une fiévre *éphemere* ſurprend un homme au milieu de la ſanté la plus fleuriſſante, & dans un embonpoint le plus riant. Une laſſitude inopinée ſurvient, une colere, un excès ſans crapule d'un peu trop de vin, la fiévre s'allume, les humeurs en ſont-elles cauſes. Tout étoit louable dans le ſang & dans ſes ſucs au moment qu'a pris la fiévre, & ſur cela l'aveu de toute la Médecine ancienne & moderne eſt général. Les *eſprits* échauffez font le trouble du ſang. Rien reſſemble-t-il mieux à une *élaſticité* trop développée par l'exploſion des eſprits? L'état du corps qui tombe malade prou-

Ces cauſes ſont des efforts *conamina.*

ve bien cette cause. Il est plein de sang dans des vaisseaux, & le tissu des solides n'ayant pas de *point* qui ne soit un *point creux* comme parle *Wedelius punctum cavum*, ou qui ne soit un vaisseau, *punctum vasculare*, comme parle M. *Boerhaave*; quels sont ces vaisseaux si déliés que leurs extrêmitez ne sont que des points? Ce sont des nerfs, ce sont des extrêmitez d'artéres lymphatiques qui étoient dans l'état de santé, des soupiraux qui répandoient dans l'intérieur du corps, d'abondantes vapeurs, qu'y entretenoit une transpiration continuelle. Par ces mêmes soupiraux soufle un air ardent, un spiritueux explosif, qui met en spasme le tissu nerveux qu'il pénétre. En faut-il davantage pour faire concevoir que le *ton* étant changé dans les solides par le spasme de leurs fibres,

les capacitez des vaiſſeaux ſe retréciſſent, les diametres des ſécrétoires ſe ſerrent. Ainſi les fluides trop preſſez, & ſur tout la fibre du ſang trop gênée, oppoſant d'étranges renitences à la preſſion des ſolides, ce ſont de fortes reſilitions de la part des tuniques des artéres, leurs vibrations s'augmentent, le poulx devient dur & la fiévre ſe manifeſte d'autant plus, & tout cela eſt l'effet des *eſprits* trop animés. Le danger n'eſt d'aucune importance, tant que les eſprits ſeuls font le déſordre. Mais la plus legere fiévre éphémere venant à gagner la maſſe du ſang, & à exalter la bile, il s'allume un feu qui ſe prend à toute la maſſe des humeurs. Alors ſe font des fiévres *ſynoques* plus ou moins inflammatoires. C'eſt comme qui diroit ſimples ou *putrides*. Dans cette conjonctu-

Ce ſont les renitences des membranes les vibrations des artéres.

re un Praticien, perdant de vûë la cause qui a donné origine à la fiévre, s'occupera-t-il de l'état de *pourriture* ou de corruption du sang ? L'ardeur & l'explosion des esprits est-elle cessée pour être passée dans le sang & dans les sucs qui le composent. Cette *pourriture* ou corruption est-elle autre chose que l'inflammation ? Que le feu, l'ardeur & la flâmme qu'ont allumé les esprits. C'est donc comme un air infecté qui traversant toutes les parties du corps solides & fluides, les infeste toutes d'*érétisme* qu'il excite & entretient en ceux-ci, & de disposition à révolte ou soulevement par la renitence qu'exercent trop souvent les fluides contre la pression des solides.

Pourriture du sang est son inflammation coëneuse.

Jusqu'ici continuë & s'étend l'action des esprits animaux, sans que le fond de la cause

qui fait une fiévre ſimple change dans une autre plus composée. Mais avec quelle différence? Un air leger, un élaſtique qui n'eſt point inhérent dans les fibres, leſquelles il ne fait que tenir en oſcillations non naturelles, capables de ne porter dans le ſang qu'un trouble paſſager, tel eſt l'air animal enflammé qui fait des fiévres *ephemeres*, ou de celles qui ne ſont point putrides. Le changement qui lui arrive quand il fait des fiévres putrides continuës, inflammatoires malignes, c'eſt qu'il devient inhérent aux ſolides. Et qui eſt la cauſe de cette inhérence? Par où arrive-t-il que la ſubſtance des parties devienne comme impreignée d'un ſpiritueux aërien ſtimulant? Quel vent coulis ou ſecret vient ſoufler dans les interſtices de ces fibres? La ſtructure du tiſſu des

Ce ſont les effets des eſprits enflammés.

ſolides découvre l'origine de ce ſoufle. Ce tiſſu n'eſt que de nerfs, d'où naiſſent les points creux de *Wedelius* ou les points vaſculeux de M. Boerhaave (*punctum vaſculare*): or ces points étant les iſſuës de vaiſſeaux nerveux, s'en exaltera-t-il autre choſe que le ſpiritueux du ſuc nerveux, lequel échauffé par l'ardeur de la fiévre tient le genre nerveux dans une ataxie intime & habituelle qui trouble l'ordre & le mode de ces oſcillations, & ce changement ſe comprend par la nature connuë des fibres nerveuſes.

Vaiſſeaux & glandes abſorbantes.

Ce ſont des vaiſſeaux *abſorbants*, tels qu'il n'y en a point dans le corps humain. Il eſt des *glandes abſorbantes*, mais elles ne ſont que dans quelques parties ou région du corps. Il y a encore des veines abſorbantes, ſeulement en quelques endroits

des viſceres ; mais les nerfs ſont de tous les endroits du corps, de toutes les régions, de tous les viſceres, & là partout ils concentrent & abſorbent le ſpiritueux vital, un aërien animal, c'eſt le ſuc nerveux tout grouillant d'air ou d'eſprits qui impreignent le fond & la ſubſtance de toutes les parties ; car il n'en eſt point de l'eſprit animal comme du ſang ou des autres fluides. Ceux-ci coulent dans des capacités creuſées dans des canaux qui les contiennent ; au contraire les fibres nerveuſes ſont comme d'une ſubſtance moëlleuſe, ſpongieuſe que l'on compare à la moëlle du ſureau. Ainſi les nerfs ne donnent paſſage aux eſprits pour leur circulation qu'en les tranſmettant ou les imbibant de véſicule en véſicule, comme d'un ſachet dans un autre, à l'aide de l'action com-

Cavités des artéres porosité des nerfs.

preſſive ou ſyſtaltique des tuniques communes & propres aux nerfs & à toutes leurs fibrilles. Ce ſont donc comme des éponges que les troncs des nerfs, qui boivent l'eſprit animal ou le ſuc nerveux qui leur vient du cerveau ; & depuis cette origine, cette lymphe ſpiritueuſe tombe dans toutes les parties comme fait l'eau dont une liſiere étant mouillée s'écoule le long de ſes fibres, ou à travers de ſon tiſſu juſques dans ſa derniere extrémité. Ce ſont de tels vaiſſeaux qui font le tiſſu le plus intime des parties. A quels inconvéniens donc n'expoſe point un air retenu, ardent & trop élaſtique, renfermé par conſéquent dans d'étroites parties les plus ſenſibles & les plus ſuſceptibles d'*eréthiſme* ou d'irritation ?

C'eſt pourtant où en vient le déſordre des eſprits quand une fiévre

fiévre devient phlegmoneuse. Le sang que l'on tire dans ces fievres est coëneux. Et d'où lui vient cette disposition qui fait de ce fluide un véritable solide dans les vaisseaux ? C'est, dit-on, un acide qui fait ce *coagulum*. Mais d'où vient cet acide ? Un sang aussi pur que celui qui étoit dans le corps d'un malade qui prend une fiévre *éphémere*, paroit-il de nature à faire des acides, aussi fixes que ceux qui produisent de tels *coagulum* ? Pourquoi d'ailleurs changer les loix naturelles qui sont simples autant que générales ? Ce même esprit, cet air enflammé qui commence une fiévre, devient inhérent, il se fixe dans la substance des solides comme sont les tuniques des artéres, il en altére si étrangement l'ordre, la molesse & la regularité des vibrations, que celles-ci devenuës impetueuses, por-

Cause des acides, des duretez, des coagulum.

tent leurs coups d'une maniere ſi ſerrée & ſi dure ſur le ſang, que devenu compact, & lui-même ſerré étroitement dans ſa fibre, il s'épaiſſit, ſe durcit même comme fait le fer, qui devient acier ſous le Marteau, juſqu'à ſe forger, ce ſemble, & ſe mouler au calibre des artéres.

Voilà la ſource des congeſtions phlegmoneuſes du ſang, & c'eſt l'ardeur des eſprits, un air enflammé qui en eſt la cauſe. Quelle cauſe de plus qui devient celle de ces fiévres ſoudainement meurtrieres, ce ſont les malignes; encore des chroniques, comme la fiévre hétique, ſuite trop ordinaire de la fiévre éphémere, enfin de ces affection rhumatiſantes, qui font des langueurs que laiſſent les grandes maladies. D'ici donc doit ſe compter l'époque de la Phlogoſe puiſſante des eſprits,

Ce ſont les cauſes des congeſtions phlegmoneuſes.

non ſeulement dans la partie rouge du ſang, mais dans la partie blanche. Or celle-ci étant la ſouche de la lymphe nervale, qui eſt le vehicule des eſprits animaux, à combien de maladies & d'infirmitez ne mene point la diſpoſition phlegmoneuſe allumée dans les vaiſſeaux? Alors donc commence comme à s'enrayer le principe ou la cauſe motrice de la ſanté? Une pente à fixité fait ce déſordre & cette inclination vers la fixité qui paroît manifeſtée dans la diſpoſition coëneuſe du ſang atteint le ſuc nerveux, n'eſt-ce point aller à fixer ou à ralentir le cours des eſprits? De maniere donc qu'en même-tems que ſe font dans les vaiſſeaux ſanguins des congeſtions phlegmoneuſes, il ſe fait dans les nerfs des ralentiſſemens de la lymphe qui les remplit, des fixations ou des *ſtaſes* dans les eſ-

prits. Ainsi l'on voit des malades dans des abatemens & des manquemens de forces, souvent même dans les tems, où ils ne paroissent aucunement manquer de sang; qui en est la cause? La fixité de la lymphe nervale ou le ralentissement du mouvement des esprits, infestés d'un air impur, salin ou autrement étranger. L'on demande la cause de cette fixité? Celle du *coagulum* qui fait une coëne, cette dureté peauciere dans le sang que l'on tire, la découvre. Il en est de ces *concretions-lymphatiques-polypeuses*, comme des concretions *pierreuses*, *graveleuses*, *osseuses* qui se font dans le corps humain. Aucune de ses parties ne concentre tant d'air que ces matieres corporifiées, puisqu'aucune ne rend tant d'air par la distillation; & elle n'en concentre tant, que parce qu'au-

Causes de fixité qui absorbent l'air animal.

cune n'abſorbe tant de l'air qui eſt dans le corps humain. Sur ces modeles l'on conçoit que rien n'abſorbe tant l'air vital que ces épaiſſiſſemens coëneux du ſang. Ce ſont des reſiſtances immenſes qui naiſſent dans les vaiſſeaux, & qui menacent d'arrêter la circulation du ſang, ce qui eſt le comble de la fixité des fluides. Trouvera-t-on étrange que cet air vital ſi mutin, ſi vif & ſi impétueux, tel qu'on l'a vû ci-deſſus, tombe dans une telle dépreſſion, qu'il tombe dans l'inertie, l'inaction & l'impuiſſance, juſqu'à ſe laiſſer lier & empêtrer dans les fibres de la partie blanche du ſang. L'effet paroît ſurprenant, & cependant la Phyſique expérimentale montre qu'il ne faut qu'une vapeur plus ou moins ſulphureuſe pour produire de tels effets, des exhalaiſons *acides*, un mélange de

V. *Halles* de la Statique des végétaux.

quelques aigres, de vinaigre, de verjus, de crême de tartre; cela ſuffit pour abſorber des quantitez conſiderables d'air. Manque-t-il de ces matieres vaporeuſes, ſulphureuſes, tirant ſur l'aigre dans les entrailles du corps humain? Combien les feux de la fiévre rempliſſent-ils les capacitez du corps de vapeurs de cette nature? Où donc chercher ou prendre d'ailleurs les cauſes qui fixent les fluides; puiſque de telles cauſes ſont capables de faire des pierres. Car où ſe font-elles ces pierres? Dans la veſſie ſi ſujette à s'infecter de vapeurs aigres, acides, d'un chile croupiſſant aigri. Et les pierres qui ſe forment dans la veſicule du fiel, au milieu par conſéquent, ou dans le centre de ce qu'il y a de plus ſulphureux dans le corps, car telle eſt la bile, ne ſont-ce point comme

Exhalaiſon, fumée abſorbent l'air.

des témoins parlans ou ſenſibles de ce que peut faire le ſulphureux dans nos corps ?

C'eſt un alkalin que le ſuc bilieux, ſur tout celui qui eſt propre à la veſicule biliaire, car la bile en eſt plus acre. Cependant liquefie-t-il, comme on le penſe des alkalis ou des ſulphureux ? Il faut en juger par l'enduit *ſavoneux* qu'il fait dans le *duodenum*, ce premier inteſtin. Or un ſavoneux tient ſi peu du fluide, va au contraire ſi directement au fixe, qu'une ſubſtance ſavoneuſe ſe durcit comme une pierre. Par le duodenum défile tout le chile qui doit paſſer en ſang, après avoir perdu tout le ſulphureux & le coloré de la bile dans ſon trajet par les inteſtins, tandis que le chile conſerve ſa blancheur & tout ſon mucilagineux. C'eſt donc une lym-

Le ſulphureux du ſang cauſe de fixation.

phe encline à la fixation par l'impreſſion qu'elle a contractée par le ſavoneux de la bile. Faut-il chercher plus loin la cauſe des ralentiſſemens qui arrivent aux fluides, & de ceux qui paſſent du ſang dans les nerfs ou le ſuc nerveux ? Enfin ce ſulphureux qui impreigne le chile, & qui avec lui paſſe dans les vaiſſeaux y fera-t-il autre choſe que ce qu'on obſerve de vapeurs ſulphureuſes dans les expériences de la phyſique ? Ces ſortes de vapeurs abſorbent l'air qui eſt dans les mixtes. Celles du ſouffre de la bile ne feront elles point capables *d'abſorber*, de déprimer & fixer l'air vital, c'eſt-à-dire cet air dont tous les mixtes, & en particulier ce qui pénetre intimement & largement toutes les parties du corps humain ? Les cauſes de fixation ne ſont

V. Halles ſur la Statique des vegetaux.

V. *Volfius*, aëromettria.

Bernerus, de Aere in corpore humano.

donc ni rares ni ſuppoſées dans le ſang ni dans les eſprits.

Lors donc qu'une fiévre *éphémere* dégénére en fiévre hétique, faut-il en concevoir la cauſe d'ailleurs que de la fixation qu'ont pris les eſprits dans la ſubſtance des parties, qui étant tiſſuës de nerfs tranſpirent d'eſprits, ou de cet air qui les fait dans les nerfs. Quelque choſe de pareil c'eſt la *paralyſie* que l'on voit ſuccéder aux coliques de peintre ou de potier. Ce ſont des coliques bilieuſes de l'aveu public; mais ſont-ce des *acides* qui font ces fixations des eſprits dans les nerfs de ces malades? Qui ne ſçait que ce ſont les vapeurs du *mercure* & du *plomb* qui fixent l'eſprit animal, par l'apéſantiſſement que font ſur l'air animal les exhalaiſons que ces ouvriers tirent par la bouche &

Ainſi des fiévres éphemeres ardentes ſe terminent en hétique.

par le nez, du plomb qu'ils fondent. Cela eſt-il d'imagination ? la peau de ces malheureux tranſpire le plomb d'une maniére ſenſible. Telle eſt donc la cauſe des fiévres hétiques, c'eſt une fixité ou un ralentiſſement habituel du ſuc nerveux, parceque la lymphe ou la partie blanche du ſang contenant plus particulierement, & plus de l'air animal, elle en communique immédiatement le vice aux parties qu'elle arroſe. De-là doit ſe prendre encore la cauſe de tant d'affections Rhumatiſantes qui ſont les appendix ordinaires des maladies mal jugées ou peut-être mal traitées. C'eſt-à-dire donc que le ſang mal dépuré par des ſecrétions ſenſibles ou matérielles, ſoufle dans les nerfs un élaſtique ou une vapeur étrangere aux eſprits, laquelle tient toutes les parties membraneu-

ſes dans un travail continuel, pour exprimer ou faire exuder par où elles pourront cet air héteroclite dont elles ſont impreignées. Et par où ne parviennent-elles point à ſe faire des iſſuës! Un grand Médecin bien inſtruit du méchaniſme du corps humain va juſqu'à conſeiller aux perſonnes infirmes, de faire couper ſouvent les ongles de leurs pieds, parcequ'il a obſervé que par les extrémitez tendineuſes qui font les ongles (par la raiſon qu'elles tiennent au genre membraneux) s'exhale une matiére ſpiritueuſe, c'eſt l'air malin qui dans bien des infirmitez infecte le genre nerveux. C'eſt encore une obſervation bien remarquable dans le ſujet préſent que celle du célébre *Ettmuller*, ſuivant laquelle les gouteux s'apperçoivent qu'un accès de

V. *Cheyne*, de ſanitate infirmorum.

goute va les prendre, dès qu'ils voyent qu'une certaine moëteur manque de se faire entre les doigts du pied. L'observation est particuliere, mais une générale qui est au vû & au sçû de tout le monde, c'est qu'une grosse fiévre, que l'on attribuoit dans la Médecine vulgaire à d'abondantes humeurs, se termine absolument, sans retour, & sans autre inconvenient, par des pustules les plus legeres qui se montrent sur les levres, comme par les soupiraux d'un air qui s'est évadé par les pores de la peau, ces *points creux de Wedelius*, ou ces *points vasculeux de M. Boerhaave* Est-il moins familier de voir de furieuses fiévres se terminer promptement par de legeres éruptions dartreuses en des personnes sujettes aux *dartres*. Tant il est vrai que les mala-

Aërien, cause par sa fixation de beaucoup de maux.

dies ſont cauſées & entretenuës par des cauſes bien moins matérielles ou humorales qu'aëriennes ou ſpiritueuſes, & voila les vents ou les eſprits du livre d'Hippocrate de *Flatibus*.

Mais il eſt dans le corps humain un autre & ample fond de *vapeurs abſorbantes*, ou de celles qui dépriment l'élaſticité aërienne, & fixent les eſprits. Ce ſont les vapeurs vineuſes en ceux qui font bonne chere, & boivent leur vin pur ou peu trempé d'eau. C'eſt le cas familier parmi bien du monde. Mais celui qui regarde particulierement les malades, c'eſt la coutume où l'on eſt de les nourrir de boüillons ſucculens faits avec les chairs des animaux. Une perſonne donc accoûtumée à une bonne table tombe malade, & ſa boiſſon aura été ordinaire du vin. Ses

entrailles exhaleront-elles d'autres vapeurs que celles du vin ? Suivant l'exemple de l'haleine de ceux qui ont coûtume d'en boire largement, c'est une vapeur aigre échauffée & mal digerée. Sera-ce donc dans le corps de ce malade d'autres vapeurs que des vapeurs acides ? Ce seront encore de succulens boüillons à la viande que l'on aura donné en maladies de trois heures en trois heures. Quelles épaisses fumées n'exhaleront point des soufres des chairs d'animaux dont les boüillons seront composés. Au milieu de ces épaisses vapeurs de soufre, les esprits se trouvent absorbés & étouffés, ils perdent leur élasticité, de sorte qu'impuissans pour entretenir le mouvement des fluides, & les oscillations des solides, sera-ce merveille si les uns & les autres

Vapeurs absorbantes dans les entrailles.

déchus de force ou animés d'esprits turbulens, tombent les fluides dans des ralentissemens dangereux, & les solides dans des érétismes qui troublent les digestions, les coctions & pervertissent ou empêchent les crises.

Car cette fixation des esprits n'est point une extinction entiere de la vertu systaltique, ni un déchet consommé de cette force, elle est déchuë de l'ordre & de la régularité qu'elle entretenoit dans les vibrations des artéres, & dans les oscillations du genre nerveux. C'est une ataxie des esprits qui porte le désordre & le dérangement par toute l'œconomie animale; les secrétions se dérangent, les sucs se déplacent, & le sang mal distribué formant des congestions phlegmoneuses, les viscéres s'engagent, les inflamma-

tions s'y allument, puis gagnant le genre membraneux, ce ſont des congeſtions, mixtes, formées par la partie rouge du ſang, & par ſa blanche; & celle-ci miſe en *ſtaſe* dans les fibres nerveuſes, les gêne, les fronce, & par la forte criſpation où elles tombent, les douleurs accompagnant les inflamations, font tout à la fois des maladies ſpaſmodiques & inflammatoires, autant laborieuſes que mortelles ou dangereuſes.

D'ici donc un Praticien doit ſe mettre dans le point de vûë qui doit le guider pour la cure de ces maladies, parce qu'ici ſe montre l'indication principale & générale ſuivant laquelle il aura à choiſir & à placer les remédes convenables. Et cette importante indication étant uniquement fondée ſur

Phlogoſe des eſprits, érétiſme des ſolides,

la phlogose des esprits ; sur l'érétisme des nerfs, enfin sur l'état spasmodique qui tient les membranes en de cruelles crispations, jamais il ne doit se déssaisir de l'idée d'érétisme, d'irritation, de spasme, de crispation, comme étant les dispositions qui font le fondement de quelque symptôme qu'il arrive dans les maladies. Par où comprendra-t-il le but de cette indication générale? En se rappellant continuellement l'état de plenitude, où une fiévre *éphémere* aura pris un malade. Cette plenitude étoit un amas de sucs sulphureux, la phlogose ou l'ardeur des esprits une amorce bien capable de mettre le feu dans ces matiéres sulphureuses, & c'est cette amorce qui va enflammer le sang, portée qu'elle est par l'érétisme des solides dans tou-

causes de maladies.

te la masse des fluides. Une autre réfléxion est aussi simple & aussi naturelle ; c'est que les capacitez des vaisseaux préoccupées par la plenitude où étoit le malade, se trouvant retrecies par la contraction, où l'érétisme tient leurs tuniques, il devient nécessaire au sang de s'accumuler dans les vaisseaux qui le contiennent.

Une double cause vient incessamment augmenter le trouble des solides & le volume, des fluides ; d'une part les oscillations qui reviennent des extrémitez de l'habitude du corps à rebrousser sur les solides des grands vaisseaux, & en même tems l'immense quantité de sucs transpirables qui viennent à refouler dans les capacitez des mêmes vaisseaux, c'est pourquoi l'idée de la plethore la plus complette est celle

qui doit ſinguliérement occuper l'eſprit d'un Praticien. Eſt-il un calmant qui puiſſe faire face à ces doubles déſordres, à ces troubles des eſprits qui font l'érétiſme univerſel des ſolides & au volume des fluides qui s'accumulent dans les vaiſſeaux? La ſaignée eſt ce calmant, comme le plus tempérant & le plus rafraichiſſant des remédes; qualitez que ne lui ont diſputé ni les anciens ni les modernes. Les avantages de ce puiſſant calmant ſeront obſervés dans la ſuite; mais il doit préluder à tous les autres, & c'eſt la raiſon de la mention que l'on ſe hâte d'en faire ici.

Cauſe de plethore.

Sans donc ſortir du point de vûë où ſe ſera mis un Médecin, il préviendra l'inflammation du ſang en lui ſouſtrayant les ſucs inflammables, & ce ſera par le régime; en feront donc

exclus les bouillons de viande trop forts ou trop chargés des ſucs de chairs d'animaux, & en les mêlant de ceux des légumes, comme Ris, orge, gruau & les plantes potageres, car de ces alimens ſortent des pulpes, des mucilages, des onctueux bien capables de radoucir les irritations des nerfs, & en même tems de faire au ſang & aux eſprits, une ſubſtance molle, douce, proportionnée à la craſe du ſuc nerveux & au vehicule lymphatique de la maſſe du ſang. Par de tels ſecours & de telles précautions, un Médecin épargnera au malade les accidens les plus terribles, parce qu'il contiendra la circulation du ſang, tant précipitée fut-elle, dans ſes directions. Ce feront des dépôts prévenus, des ſupurations manquées, & ce qui doit

Regime de légume en quoi avantageux.

ſans ceſſe tenir attentif un Praticien, c'eſt qu'à l'aide de ces calmans, habituellement tirés des alimens, les fluides ayant leur aiſance pour la circulation du ſang, & les ſolides conſervant leur ſoupleſſe pour les oſcillations, la double circulation du ſang & des eſprits s'execute & ſe paſſe paiſiblement; le malade eſt ſans douleur, le ſommeil ou eſt doux, ou du moins les inſomnies ſont ſans anxieté & ſans inquietudes, ni de l'eſprit ni du corps. Ce ſont des calmans bien naturels & qui ſont propres à toutes les conditions, les ſexes & les âges.

Les délayans entrent dans les mêmes vûës, deſorte que ce ſera ménager à un malade bien des douceurs ou des adouciſſemens dans ſes maux

que de le mettre tout dès les commencemens d'une maladie, dans l'usage des boissons, les plus aqueuses sont les plus propres, & souvent conviendra-t-il de ne faire boire que de l'eau, la plus simple, pourvû quelle soit la mieux choisie. C'est le *dissolvant universel* que le Createur a fait capable de se mêler dans le grand monde avec la plûpart des mixtes, & dans le corps humain avec tous les sucs qui le font vivre, sanguins, lymphatiques, spiritueux, chacun d'eux se prête volontiers à l'association de tels délayans. Telle est l'affinité de la parenté, ce semble, entre les calmans & la Médecine naturelle, tel est le naturalisme, la Médecine calmante. Les preuves s'en présenteront en marquant l'usage & la place de ces re-

Délayans choisis.

médes. Mais auparavant il convient de faire ſentir la vérité de l'indication capitale qu'un Médecin doit avoir dans toutes les maladies qu'il a à traiter. Cette vérité eſt autant conſtante, qu'il eſt certain qu'en quelque maladie que ce ſoit, ſans exception d'âge, de tempérament, de ſexe, de condition, de pays, il n'eſt point de ſymptôme, pour grave qu'il ſoit, qui n'ait pour cauſe le trouble des eſprits; l'érétiſme des ſolides qui les tient fixés, arrêtés, permanens, & attachés à quelque endroit du genre nerveux ou du genre membraneux. Par là donc les directions des fluides venant à ſe troubler, les diſtributions des ſucs ſe changent, & l'uniformité de la circulation du ſang ſe perd. Un peu d'attention ſur la ſtructure des organes, ſur les raports

de leurs fibres, la nature des ſucs qui coulent dans ces endroits, la route naturelle de ces ſucs ; concevoir que les directions des fluides ſe changent en impétuoſitez, que le cours des eſprits devient turbulent exploſif, n'eſt-ce point concevoir les raiſons des congeſtions phlegmoneuſes, des ſpaſmes, des engagemens, des dépôts, des fontes & des colliquations, des hœmorrhagies & des cautéres, fluxions ou rhumatiſmes. Ce ſont en général des ſymptômes qui ſont de toutes les maladies, eſt-il donc indication plus généralement vraye, que celle d'adoucir, de tempérer, de délayer, de calmer des eſprits, & rompre des impétuoſitez, ſuivant que leur commande l'Hippocrate latin, *morborum impetus frangere* ? Une telle Médecine n'expoſe pas aux

aux malheurs de drogues qui vont à maitriſer la nature ; les calmans au contraire l'établiſſent dans ſon repos, la laiſſant maîtreſſe de continuer ou reprendre ſes erremens pour le recouvrement de la ſanté.

Mais où paroît en tout cela la fixation des eſprits, à laquelle on a donné tant de part dans les cauſes des maladies ? La queſtion eſt réſolue, en ramenant ici les termes au vrai de leurs notions. Toute aliénation du cours des eſprits en fait la *fixation*, par le ralentiſſement qu'ils ſoufrent dans les fibres qui ſont en ſtricture, & c'eſt l'état ſpaſmodique où ſont les membranes des viſcéres, dans quelque maladie que ce ſoit. Il n'en eſt donc aucune où l'on ne puiſſe dire que les eſprits ſont fixés, comme il n'en eſt aucune de grave où le

ſang que l'on tire ne ſoit coë-neux, aucune qui n'expoſe encore à ces ralentiſſemens d'humeurs croupiſſantes ou pareſſeuſes, qui font des enflures, qui enfin ne puiſſe ſe terminer à cette extinction d'eſprits, qui finit les maladies par la mort.

Sur ces réfléxions trouvera-t-on exempts de fixation les eſprits dans quelque corps que l'on ſuppoſe, d'enfans, d'adùltes, d'hommes, de femmes, de jeunes, de vieux? Car tous les corps, du dernier des miſerables, comme du premier des princes, étant tous faits ſur le même modele. (Le Créateur ayant établi pour tous un même méchaniſme, parce qu'en tous il a établi les mêmes rapports qui font l'admirable harmonie des parties.) Les dérangemens de cette ſtructure, deviennent là par tout les mêmes. Faudra-

t-il d'ailleurs prendre les causes de ces dérangemens, que de la fragilité des organes & de leur propre caducité? Ils n'ont des esprits que par mesure, la puissance de ces esprits est bornée, elle a ses affoiblissemens naturels, ne lui arrive-t-il rien du dehors? Elle ne peut donc éviter de déperir & de périr enfin. Et ces déperissemens sont-ils autre chose que des défaillances, des faux pas, des éclypses que soufrent les esprits dans leur cours où un rien les fait choper, un rien les arrête? Rien ressemble-t-il de plus près à un air, à une vapeur qui se dissipe à mesure qu'elle s'affoiblit. *Vapor ad modicum parens*, c'est comme l'écriture appelle la vie, dont elle ne fait qu'un soufle; ce soufle manque & c'est la mort, il s'affoiblit & ce sont les mala-

Fragilité des organes du corps.

dies. C'eſt donc un ſoufle qui fait la vie & la mort. Hippocrate eſt-il en tort d'attribuer à des ſoufles (*Flatibus*) toutes les fonctions de la vie ? Au contraire c'eſt comme ſuivre la nature à la piſte, que de prouver par ce ſiſtême des cauſes naturelles des maladies dans les cauſes ſpontanées de la ſanté, & ces cauſes ſpontanées étant attachées par l'inſtitution du Créateur, aux ſolides, & aux fluides, au reſſort de ceux là & à l'élaſticité de ceux-ci ; peut-on ne ſe point convaincre du pouvoir des eſprits, & de la vertu ſyſtaltique des parties nerveuſes, dans la production des maladies ? Des exemples vont le prouver en repaſſant legerement ſur chacun des genres de maladies qu'ont repréſenté les Tableaux. L'on verra qu'indépendamment des cauſes

ſpontanées de la ſanté, qui dépendent de la force, de la *teneur* & de la perſeverance de l'élaſticité réciproque des eſprits & des nerfs, un aërien étranger vient altérer la vertu des eſprits & la ſoupleſſe des fibres nerveuſes; ou bien une vapeur ſulphureuſe vient tomber ſur le genre nerveux, autant le broyement des fluides devient oppoſé au naturel, autant de fois il fait des maladies. Et quel genre de maladies? Les plus graves & les plus connuës, car où ne ſe trouve-t-il point que l'air vital, ce moteur de la vie, ne ſoit altéré par un ſpiritueux étranger, ou une vapeur qui retombant ſur les nerfs, le déprime, le fixe même dans l'endroit des nerfs qu'il met en érétiſme.

Air vital comment alteré.

Un homme ſans être débau-

ché ni au vin, ni à la bonne chere, uſe tous les jours de ſa vie d'alimens ſucculens, ſpiritueux, ſulphureux, vineux, ſe remplit les vaiſſeaux d'un ſang qui tranſpirera dans les viſceres des vapeurs ſulphureuſes; en même-tems ce ſera un air diſproportionné ou mal conditionné que les alimens journaliers porteront dans la maſſe du ſang. Dans cet état les eſprits ayant à ſe défendre contre l'abord d'un air nouveau & étranger, en même-tems à ſe maintenir contre la dépreſſion, à laquelle l'aſſujettiſſent des vapeurs ſulphureuſes, c'eſt un combat que leur livre cet air & ces vapeurs. La nature y entre, elle s'efforce pour diſſiper ces attaques, voilà un combat par lequel elle travaille à ſe maintenir dans l'ordre de ſes mouvemens *naturæ conamen materiæ*

Effort de la nature pour ſe préſerver.

morbificæ expulsionem omni ope molientis, c'eſt la maladie ou tout ce qui en fait l'eſſence. Cet homme tombera dans une inflammation de côté, de poumon &c. Le ſang que l'on tire eſt coëneux & fixé par ſa dureté, mais ce n'eſt que la ſuite de la roideur des fibres nerveuſes qui eſt paſſée dans la fibre du ſang, ce ne ſera donc qu'en amoliſſant, ou en détendant les fibres des ſolides, que l'on parviendra à réſoudre le *coagulum*, où ſont tombés les fluides ou les ſucs qui compoſent la maſſe du ſang. Sera-ce une femme qui dans une groſſeſſe tombera dans quelque congeſtion phlegmoneuſe? Neuf mois pendant leſquels ſe concentre tout le ſpiritueux de la quantité du ſang qui auroit dû s'évacuer tous les mois, ne font-ils point appercevoir un aërien abondant

étranger à la vertu syſtaltique & ſupérieur à la quantité des eſprits qui regiſſent naturellement la circulation des humeurs. Ce ſera encore par un regime ſpiritueux & ſucculent qu'elle aura gardé pendant ſa groſſeſſe que ſon ſang devient coëneux, dur, & fixé dans ſa conſiſtance, mais eſt-il la cauſe originaire de la congeſtion phlegmoneuſe ? Ou n'en eſt-il que l'effet ou la ſuite nécéſſaire ? Ce ne ſera point une femme, mais une jeune fille qui prend des pâles couleurs, des maux de tête intolérables, des laſſitudes accablantes, des batemens par toutes les artéres, des palpitations de cœur les plus preſſantes lui ſurviennent. Rien montre-t-il tant la preſence d'un ſang flatueux tout bouffant d'air ou d'eſprits, qui tout-à-la-fois tient le ſang en *rareſcence*, &

Maladies qui ſe font ſans la preſence d'aucunes humeurs.

les membranes dans une diſtenſion générale. C'eſt un double état ſpaſmodique, tant de la fibre du ſang qui ſe reſilie contre la preſſion des tuniques artérielles, & de la furieuſe contractilité de ſes fibres membraneuſes ; mais tout cela n'eſt-il autre choſe que l'effet d'un air trop élaſtique qui ſe déploye & ſur les ſolides, & ſur les fluides de tout le corps de la malade ?

Prenons l'exemple d'un jeune enfant, encore au maillot. Il prend une fiévre violente, ſa Nourrice boira du vin & mangera beaucoup de viandes, peut-être aprêtées. Elle accablera ſon nourriſſon à force de lui donner à teter, indépendamment d'une quantité de bouillie dont-elle lui farcira les entrailles. A quoi les comparer ces entrailles ? Qu'à une laiterie

où tout respire un aigre laiteux, un acide autant abondant dans un petit corps, ne menace-t-il point les esprits, qui ont à en regir les fonctions, de la dépression ou fixation la plus dangereuse? Le spiritueux qui viendra au sang par un lait trop succulent de la Nourrice, ne viendra-t-il point encore disputer du domaine, contre les esprits naturels à cette petite machine animale? Dans les maladies donc des enfans comme en celles des adultes, des hommes & des femmes, l'indication capitale ne doit rouler que sur ce qui doit réformer les désordres des esprits ou calmer l'éréthisme des nerfs.

Lait trop succulent & plein d'air & d'esprit.

Est-ce une autre cause que celle qui fait des maladies dans les personnes âgées? Ce doux volatil, ce soufre leger etheré, cet esprit qui comme un air

faisoit végeter de jeunes corps, & faisoit la mobilité des fluides ne se montre point de même nature, dans de vieux corps, mais en est-il exclus? Y manque-t-il? Il est absorbé dans la substance des solides, fixé dans leurs fibres, ou dans les cellules qui les composent. Ce n'est plus qu'un air condensé qui tient ces fibres dans l'*inertie*. Mais dans cet état peut-on douter de la dépression des esprits, de la fixation de ce volatil? Et en effet tout est en aridité sur certaines vieilles peaux en des personnes âgées. Les *points creux de Wedelius* ou les *points vesiculaires* de *M. Boerhaave* sont ici bouchés, du moins ne sont-ce plus que des pores d'un diametre sorti du naturel, qui ne vaquent plus à la secrétion des humeurs, mais à des excrétions de serositez

Maladies des vieillards d'où elles viennent.

acres & salines, qui se font plûtôt des issuës, qu'elles n'en trouvent. Aussi ces peaux ne sont-elles qu'en prurits, qu'en poussieres farineuses plus ou moins écailleuses jusqu'à produire de petits graviers sur la sur-face de ces peaux. Mais cette sorte de fixation des esprits, est dès-lors une véritable cause de maux sans compter les concrétions pierreuses, graveleuses, topheuses, polypeuses, osseuses, autant de maladies que de maux, comme il est connu parmi les Praticiens qui ont suivi de près les maladies des vieillards. Aucune donc ne montre si évidemment combien la fixation des esprits fait de causes de maladies.

Mais les affections phlegmoneuses, où il paroit tant de soufres, & un sang autant ardent que dans de jeunes per-

ſonnes, ſont-elles abſolument hors du reſſort des vieux corps? Ne les voit-on point attaquées de pleureſie, d'inflammation de poumon, de fluxion de poitrine, tous maux où certainement ſe montre bien évidemment l'action d'eſprits enflammés par l'ardeur qui les accompagne. Le fait donc démontre que dans les corps des vieillards, comme dans ceux des jeunes gens, la phlogoſe des eſprits qui eſt un air enflammé, fait l'eſſence de leurs grandes maladies. Car les hæmorrhagies, le crachement de ſang, les douleurs énormes ne ſont pas moins fréquentes en ces maladies, lorſqu'elles attaquent un vieillard, que lorſquelles ſe trouvent dans les viſceres des jeunes gens. Auſſi l'indication ci-deſſus marquée a t'elle autant de lieu dans les maladies des vieillards, qu'en

Elles ſont phlegmoneuſes & comment.

celles des jeunes personnes. Le lieu viendra où il sera montré que l'opium ou les narcotiques se pratiquent aussi heureusement dans les maux de vieillards, qu'en ceux des jeunes gens.

Ceci est rapeller, répêter même, si l'on veut, ce qui a déja été dit sur l'érétisme, comme étant la cause originaire des maladies, mais ce n'est que pour rapprocher le plus qu'il sera possible les remedes convenables, en mettant comme vis-à-vis les indications qui y conduisent, & en cela c'est suivre l'avis d'Hippocrate, qui enseigne qu'un Médecin ne guerira bien une maladie, qu'autant qu'il aura bien pris l'idée de la cause qui la produit originairement. *Illum optime curaturum quem primæ causæ cognitio non fefellerit.* Dans cette confiance l'on retouche ici ce qui a été dit de

l'érétisme qui fait la cause des maladies chroniques, autant que celle des maladies aigues. Et une raison qui autorise ici singulierement cette répetition, c'est que dans les maladies chroniques, l'érétisme est permanent, par la fixation des esprits resserrés par une *stricture* devenuë habituelle dans les parties nerveuses. Au surplus un tel érétisme ne se guerit bien que par les calmants, & par là se trouve aussi autorisée l'indication générale & capitale que l'on a donné pour la cure des maladies. L'on ne craint point même de prendre pour exemple celle des maladies chroniques, où l'on s'avise le moins d'accuser le genre nerveux, c'est l'hydropisie. Elle accompagne très souvent les fiévres opiniâtres, comme les quartes ou les tierces dégénerées. Par où vient-on

Disposition spastique dans les maladies des vieillards, par quelle raison.

à bout de ces ſortes d'hydropiſie ? En y employant ſuivant la remarque du grand Obſervateur Sydenham , un des plus grands Calmants qui ſoient en Médecine. Car en eſt-il un comparable à celui qui apaiſe en gueriſſant infailliblement les fiévres ? C'eſt le Quinquina qui efface la ſtricture ou la criſpation des fibres nerveuſes, qui entretient le déſordre de la circulation du ſang , & qui eſt le ſiege ou le foyer de ces ſortes de fiévres. Les eſprits dégagés par la ſoupleſſe que reprennent les fibres irritées, l'uniformité ſe remet dans la circulation du ſang ; les diſtributions de ſes ſucs reprennent leur ordre , & les ſecretions le leur. C'eſt la criſe ou la gueriſon de ces fiévres. Que devient alors la collection d'eau renfermée dans le bas ventre ? Ou les re-

medes pour les évacuer achevent la guerifon, ou la nature reprenant le deffus lâche les fecretoires, comme en levant les éclufes qui les retenoient.

Les *pâles couleurs* font encore du genre des maladies chroniques. Dans aucune ne font fi ordinaires, les enflures, les bouffiffures & femblables hydropifies. A quoi tient-il que les ferofitez infiltrées dans la *fubftance poreufe* des parties, n'y trouvent leurs iffuës ? A l'éretifme fixe & permanent qui tient ferrés les fecrétoires propres à l'évacuation du fexe, de là fe répand par les *plexus* ou bas ventre le *fpafme* par tout le genre membraneux qui entretient ce fpafme. Le fang évidemment flatueux, tant il eft *aërifé*, & comme artériel dans les pâles couleurs, les aperitifs, les défobftruans, les purgatifs, Sang aërifé dans les pâles couleurs.

les ſpécifiques en ce genre, échouent tous. C'eſt qu'il y a un érétiſme à lever préalablement à tous ces remedes. Le mars donné après les préludes ſuffiſans, calme cet érétiſme. Eſt-ce ſuppoſition ? Les battemens d'artéres, les palpitations, les maux de tête, enfin les accès de fiévre s'apaiſent, la nature retrouve ſes voyes, & toutes les bouffiſſures s'évanouiſſent. Les *hæmorhoïdes* ſi communes dans les deux ſexes ſont encore une maladie chronique de l'aveu de tout le monde. Des coliques, des flatuoſitez douloureuſes, des tenſions par tout le bas ventre, des opréſſions, des maux de tête deviennent habituels. Par où les finit-on ? En levant l'obſtacle ſpaſmodique qui s'oppoſe à l'évacuation de ce ſang. Les graiſſes, les onguens, les baumes ſont ou de

foibles ou de dangereux remedes, jusqu'à ce que les calmants ayent relâché les fibres nerveuses, qui étoient en érétisme. Autre calmant donc, mais des plus avoués en Médecine, c'est la saignée qui remédie à tous les symptômes des hæmorhoïdes, parce qu'en relâchant les parties qui étoient resserées dans leurs fibres, ou l'évacuation du sang hæmorhoidal s'en suit, ou bien la circulation reprend ce sang pour le remettre en ordre & dans son courant. Mais en tout ceci ne sont comprises que les idées générales des calmants, leurs noms & leur place, suivant les occasions & leurs circonstances, seront marqués ailleurs. Mais au préalable il faut démêler l'équivoque des humeurs, ces simulacres de causes que l'on donne pour causes au-

teurs ou pour foyer des maladies.

Ces humeurs, comme il plaît de les appeller, ſe manifeſtent ou dans les commencemens des maladies aigues, ou ſur leurs fins, ou bien pendant toute la durée des maladies chroniques. Les unes ſont de la partie rouge du ſang, les autres de la partie blanche; mais il faut juger de la nature de toutes, par celles de la portion rouge. Ce ſont des pertes qui prennent aux femmes, des anticipations, des frequences dans leurs regles; des hémorrhagies par le nez & des crachemens de ſang dans les deux ſexes: Enfin c'eſt par toutes les parties du corps que le ſang ſort dans les fiévres de *Siam*. En tout cela eſt-ce un ſang pourri, corrompu qui s'évacuë? Une exploſion dans ces fiévres malignes le fait ſortir

Grandes maladies ſans humeurs.

presque par tous les pores; & dans des fiévres ordinaires, l'irritation de la fiévre, l'ardeur du sang le chasse des vaisseaux, tel qu'il y étoit dans la meilleure santé. Cela ressemble-t-il à une humeur ou à des sucs corrompus? Sera-ce de la bile, des serositez, des pituites ou des lymphes? C'étoit la veille une humeur louable que cette bile, & ces sucs sereux lymphatiques faisoient les enduits des membranes, la moëteur, la souplesse & l'humectation des parties. Tout cela est expulsé par la fiévre dès les premiers troubles qu'elle excite. Ce sont donc des secrétions changées en excrétions, des déplacemens de fluides chassés de leurs reservoirs. Sont ce des ordures? La pourriture en est-elle la cause? Au lieu que l'érétisme est manifeste dans l'irritation de tous les organes.

Ce ſont des ſeroſitez qui s'amaſſant, font des collections en des endroits,ou qui ſe rependant ſur d'autres, terminent de grandes maladies. Ces débordemens, ce ſont des rhumatiſmes, des fluxions, des catheres, & ces collections (*ſeri colluvies*) ne different dans ces débordemens, que parce que les impétuoſitez ont précipité la lymphe du ſang vers un ſeul endroit. Or la cauſe eſt la même, tant celle qui fait les débordemens, que celle qui fait les collections. La partie rouge du ſang s'engageant trop à la fois dans les capillaires, rend *variqueuſes* les artéres & les veines ſanguines; la ſtricture des vaiſſeaux s'en en ſuit, elle fait ces ralentiſſemens, la ſeroſité s'en exprime dans la ſubſtance poreuſe des parties ſur leſquelles ſe font ces infiltrations & ces décharges. Mais

là pourriture a auſſi peu de part à ces évacuations que l'érétiſme l'y a toute entiere. Ici donc encore eſt évident le trouble des eſprits, comme cauſe des maladies, peut-être ſera-ce un paradoxe pour des eſprits prevenus que de donner à penſer que l'érétiſme ait une part ſi ſinguliere dans les évacutions sereuſes, mais où eſt le paradoxe puiſque dans l'évacuation la plus ſereuſe, l'érétiſme y a la part toute entiere. Cette évacuation eſt la *diabette*, qui eſt une maladie chronique & cependant l'affection la plus ſpaſmodique, puiſque l'érétiſme qui la commence par l'évacuation de la pure ſeroſité du ſang la conſomme en faiſant progrès, par l'évacuation de cette ſeroſité devenuë chileuſe lymphatique, en finiſſant par une colliquation parfaite des ſucs

Diabette, c'eſt une inflammation dans les eſprits.

nourriciers ; fonte telle quelle représente une fiévre absolument étique, après qu'une fiévre lente, suivant la remarque d'un sçavant Médecin, a accompagné toute cette fâcheuse maladie. Une telle phlogose dans les esprits & dans le sang suivant la même observation n'efface t'elle point tout sujet de doute sur l'étiologie donnée, & que l'on a donnée sur l'ataxie des esprits & le désordre de la vertu systaltique. L'avis donné sur la cure de cette maladie, par l'illustre *Willis*, fait ici des *narcotiques*, les principaux remedes, supérieurs même à tous les autres qui se pratiquent. *Præter hæc... extat aliud, scilicet hypnoticum* & pour quelle raison donne-t-il cette preference aux narcotiques ? Parce qu'il a compris que dans aucune autre maladie

Lister.

Willis pharmac. c. 3.

die l'œconomie animale n'a tant besoin de calmants ou de sedatifs *quod scilicet œconomiæ animali sufflamen ponendo, regimen vitale multò sedatiùs, proindeque cum minori sanguinis fusione aut serosi nutritiique humoris præcipitatione peragi facit.* L'occasion reviendra de prouver par l'exemple des grands Praticiens l'usage indispensable des calmants narcotiques pour la guerison de la diabette. Mais ce qui vient d'être remarqué suffit pour convaincre de la réalité dominante & primitive de l'érétisme dans la production des maladies ou évacuations sereuses. Ainsi l'indication ci-dessus recommandée se trouve parfaitement établie.

Les narcotiques y conviennent.

Ibid.

Mais, demande-t-on, la bile n'est-elle point une humeur & des cours de ventre bilieux ne se montrent-ils point dès le

premier début d'une grande maladie ? C'eſt une humeur, mais toute naturelle qui agit paſſivement, expulſée qu'elle eſt par l'érétiſme qui en fait la précipitation. Les vomiſſemens de bile ſont de la même ſorte dans ce cas, & la raiſon en eſt bien manifeſte. C'eſt dans le *duodenum* que coule la bile. Or cet inteſtin ſe trouve en force ſyſtaltique comme en communauté d'action en raport avec l'eſtomac, parce qu'il en a la plus forte membrane. La même irritation donc pouſſe haut & bas dans l'eſtomac & dans les inteſtins la bile toujours preſente dans la veſicule du fiel. Autre organe membraneux qui partage cette vertu ſyſtaltique avec l'eſtomac & le *duodenum*. La bile donc eſt la production de l'érétiſme, qui reſte tout ſeul cauſe pri-

Bile comment humorale.

mitive de cette évacuation bilieuſe. Une telle cauſe inſpire-t-elle une autre indication que celle que l'on a donnée pour générale dans toutes les maladies, c'eſt celle des calmants.

Au reſte l'on doit continuellement ſe reſſouvenir, que les humeurs dont-il eſt ici parlé, ne regardent que les commencemens des maladies. Car l'on eſt bien éloigné d'exclure abſolument les humeurs dans quelque-tems que ce ſoit. Un ſang troublé, agité, battu & ſecoué en mille manieres avec les ſucs qu'il contient dans les vaiſſeaux, doit contracter des *altérations*, des vices ou des corruptions de plus d'une ſorte. Il ſuffit que toutes ces manieres de dégénerer dans les fluides, ſont dûës abſolument & indiſpenſablement à la vertu

Crudités. Leur cause

des solides tombés en éréthisme. Ces fluides ainsi mal broyés, mal façonnés, dégénerés donc de ce qu'ils devoient être, font les materiaux de toutes les *cruditez* qui s'accumulent dans toutes les maladies. Mais là dessus l'on ne sçauroit trop distinguer les *cruditez* qui se font dans les premieres voyes, c'est-à-dire dans l'estomac, dans le duodenum qui en est le coadjuteur, & dans les intestins qui en sont comme les égoûts. Il faut bien distinguer ces sortes de *cruditez* de celles qui s'amassent dans les vaisseaux, quoique les unes & les autres soient les productions ou les œuvres des solides ou de la vertu systaltique. Les bouillons & les boissons fournissent le fond des cruditez qui se forment dans l'estomac & dans les premieres voyes. C'est la

premiere coction manquée, vice qui ne se couvre qu'imparfaitement par la seconde coction dans les vaisseaux, & moins bien encore par la troisiéme dans l'habitude & dans la substance des parties. La cause originaire de ces indigestions se trouve dans la nature, le volume & la multiplicité des bouillons, tous sucs de viande par la quantité & la qualité de celles des animaux qu'on employe si largement dans les pôts des malades.

Or quelles que soient ces chairs d'animaux, ce sont des substances graisseuses, des composés de soufres plus ou moins grossiers, dévelopés, exaltés ou volatilisés, telles qualitez repugnent, ou s'opposent à l'action des fibres de l'estomac, qui ne broye qu'imparfaitement des substances grasses, huileu-

ſes ou coriaces, par la compoſition des parties fibreuſes dont ſont pétries les chairs des animaux ; en même-tems la conſiſtence graiſſeuſe de ces alimens, ſe mêle mal avec la liqueur *gaſtrique* ce diſſolvant aqueux qui ne s'allie que groſſierement avec les ſoufres. C'eſt ce qui charge l'eſtomac de ſucs mal digerés, & ce ſont les cruditez des premieres voyes. Les *tiſannes* trop chargées de racines ou de ſemblables ingrediens, fuſſent des graines ou des plantes, augmentent la quantité de ces ſucs indigeſtes, dont le fond par conſéquent eſt auſſi ample. Que la licence de multiplier les bouillons autant que l'on fait, & de les rendre ſucculens, eſt grande & étenduë

Cependant ces ſucs tout mal façonnés qu'ils ſont paſſent

dans le ſang, où la vertu ſyſtaltique des vaiſſeaux qui le contiennent, ne pouvant dompter aiſement la groſſiereté d'un chyle mal broyé, le laiſſe indigeſte, & ainſi mal dégroſſi ou plus épais qu'il ne comporte pour faire la matiere de la *tranſpiration*, une glue légere (*gluten* comme parloient les anciens) ou repandre dans l'habitude du corps ou des parties cette roſée, ce fluide qu'ils ne pouvoient nommer (*ros, humor innominatus.*) C'eſt l'a tranſpiration manquée. Manquement donc double, & celui de la premiere coction, & celui de la troiſiéme, c'eſt-à-dire que d'une extrêmité du corps à l'autre, du moins de ſon centre à la circonference tout eſt rempli de cruditez. Aucune Médecine tant que la naturelle calmante, montra-t-elle tant

Vrayes notions ſur les humeurs.

d'humeurs. Elle eſt donc bien éloignée d'en exclure la préſence, & le ſoin qu'elle demande de l'attention & de l'habileté d'un Médecin dans la cure des maladies la juſtifie pleinement. En effet qu'arrive-t-il à la ſeroſité du ſang, qui ſe trouve preſque tout-à-la-fois comblé, & d'un chyle indigeſte qui lui vient de l'eſtomac, & d'une lymphe non digerée dans les grands vaiſſeaux? Chargée donc de tous les ſucs, qui devoient s'évacuer par la tranſpiration, leſquels au contraire refoulent dans la maſſe du ſang; que devient alors cette légereté où ſe trouve en ſanté la ſeroſité du ſang? Légereté telle que ce fluide aqueux ſe diſſipe & s'envole ſans laiſſer aucun réſidu? Ne ſera-ce point l'occaſion au ſolide qui *leſte* naturellement

V. Hoffman obſer. Chim.

la maſſe du ſang, de s'appeſantir dans les grands vaiſſeaux ? Source féconde, fondement réel de tous les ralentiſſemens qui ſe font dans les humeurs. Car ce ſolide s'y trouve au poids d'environ deux livres répandu dans toute la maſſe des fluides, à quoi il monte en les mettant à ſoixante livres dans l'état naturel. Et cette obſervation revient parfaitement à celle-ci, que chaque livre peſant d'urine dans ſon état naturel, contient demie once de matiere ſolide. Veut-on s'en rapporter à ſes yeux tout ſeuls ? Ces maſſes, ces coagulum auſſi épais que de la chair ou un poumon de Veau, qui ſe voyent au fond de l'eau dans laquelle on aura fait une ſaignée du pied, des concrétions ſi étranges & ſi énormes, ſi peſantes, ne ſont-elles point des témoins ſenſibles

Solides dans le ſang.

V. Keil.

Hoffman. Ibid.

de la quantité de ſolide que renferme le ſang dans ſon ſein ? Ce ſeront donc de tels ſucs qui ſe trouveront retenus, accumulés & appéſantis dans les vaiſſeaux. Eſt-il exemple d'une *cacochilie* moins équivoque & d'une cacochimie mieux prouvée ? Il ne s'agit que de s'y bien prendre pour tarir ou digerer ces cruditez, & c'eſt à quoi l'on verra que la Médecine calmante s'entend parfaitement.

Quantité d'humeurs.

La quantité d'humeurs va pourtant encore bien plus loin ſelon elle. Car chaque ſuc retardé dans ſon *ſecretoire*, y conſervera-t-il ſa ſaveur naturelle ? Sera-ce une lymphe ? L'acide caché dans ces ſortes de ſucs ne s'y développera-t-il point ? Et alors cette liqueur douce, inſipide, mucilagineuſe, limpide & adouciſſante devient un ſalin, un ſaumuré,

un ſtimulant qui tiendra en irritation les tuniques qu'elle devoit tenir ſouples, ou *ſouplement elaſtiques*. Sera-ce une bile? Ce ſoufre, ce volatil huileux, ce ſavonneux dans ſa deſtination venant à s'échauffer lui-même, ne prendra-t-il point la qualité d'une huile que le feu avoit renduë acre lixivielle? C'eſt donc reconnoître bien ouvertement *l'acide*, *l'acre* & *l'alkali* qui ſe forme dans le ſang, & avouër la ſource trop feconde de ſucs ſalins, *ſcorbutiques*, & de toutes les ſortes de ſéroſitez brulantes, cauſtiques ou rongeantes. Ici cependant ne ſe termine point la notion de *cacochymie* dans la Médecine calmante. Elle donne à comprendre qu'une ſorte de *cachexie* va bien plus loin & au-de-là des vaiſſeaux ſanguins. La maſſe du ſang comblée des

décombres de tant de ſucs indigeſtes & incongrus, ſur tout dans la partie blanche du ſang qui donne des veſicules à chacun de ſes ſucs ; cette maſſe de ſucs mal dépurés, ne portera-t-elle point dans la lymphe nervale des atômes impurs, qui iront ſouiller & obſcurcir la ſérénité des *eſprits animaux*, & altérer la craſe du *ſuc nerveux* ? Car c'eſt la penſée du ſçavant *Willis* que le *ſuc nerveux* eſt ſujet à ſe charger d'impuretez. Par-là donc ſe reconnoît pourquoi le genre nerveux prend tant de part aux déſordres qui ſe paſſent dans la maſſe du ſang pendant une grande maladie. Cependant ce n'eſt pas encore tout ; dès que le vice ou la corruption s'eſt miſe dans la partie blanche du ſang, toutes les lymphes qui en partent, portent leurs mauvaiſes

qualitez dans les endroits où la lymphe a ſon ſéjour & ſa deſtination. Ce ſont les *glandes*, ainſi autant qu'elles ſont nombreuſes par tout le genre membraneux, par tous les viſcéres & leurs ſecrétoires, autant loin ſe répandra la cauſe morbifique de la lymphe, quand une fois elle a perdu ſa douceur, & qu'elle eſt devenue une ſéroſité acide plus ou moins fixe.

Caufes des ſquires & ſemblables maux.

Après cela, pourquoi ſe manifeſte tant de *durillons*, des *ſquires*, des glandes durcies ou gonflées qui ſuccedent aux grandes maladies. Eſt-il prévoyance plus digne d'un habile Praticien que d'aller au devant de tant de mauvais reſtes de maux qu'il traite tous les jours ? Et c'eſt l'attention qu'inſpire & enſeigne la Médecine naturelle calmante.

C'eſt le double ſoin de ne

jamais perdre de vûe la vraye cause de la maladie, & la nature de ses symptômes, pour toujours être au fait de ce qui est cause ou effet, & par là s'accoûtumer à ne pas regarder les humeurs comme des agens immédiats, ou absolus, mais comme des productions d'une force qui les domine, & qui continue d'influer dans tout ce qu'elles font. Comme donc cette puissance accompagne tous les symptômes dont les humeurs sont la matiére ; les remédes qui seront employés doivent en toute occasion se conformer à l'action de cette puissance. La pratique des calmans entre parfaitement dans ces vûës, parce qu'en moderant les *impétuositez* de la force ou cause dominante, ils temperent la qualité des humeurs. Ainsi c'est pour un Médecin une nécessité de se con-

certer dans ses ordonnances avec la nature, pour surmonter & la cause du mal, & la défaire des accidens qui troublent son travail. C'est comme entrer dans la mêlée, ce combat d'entre la maladie & la nature, mais pour ne suivre que les mouvemens de celle-ci, & les revendiquer, sans se livrer aucunement aux mouvemens de l'autre. Dès les premiers pas d'une grande maladie se font des évacuations de différentes sortes, des *vomissemens*, des *cours de ventre*, des *sueurs*, & la partie rouge du sang emportée vers la peau, s'y engage, & y peint des taches, des marques rouges, pourprées, violetes, & des stigmates de différentes figures, d'aussi differentes couleurs, en différens endroits. Un Praticien peu connoisseur des voyes

Soin d'un Médecin pour bien démêler la nature des humeurs.

de la nature ſe lâche après ces ſymptômes, & par-là il ſuit les mouvemens de la maladie ; car l'exploſion des eſprits, l'ardeur du ſang, le reſſort des ſolides en érétiſme fait tous ces envois, toutes ces expulſions, ces précipitations d'humeurs, ces engagemens de la partie rouge du ſang. Mais en conſéquence d'une premiere erreur, ce Praticien commence ſa cure, par des *émétiques*, des *purgatifs*, des *cordiaux*, des ſudorifiques ; c'eſt-à-dire qu'il commence par ſe ranger du côté de la maladie contre la nature, il ſuit les impétuoſitez de celle-là ; en s'oubliant ſur ce qu'il doit d'égard à la ſageſſe des régles de celle-ci. La Médecine calmante accorde ces différences, en rendant commune l'action calmante : & à la cauſe de la maladie, & à la

Médecine calmante. Son art.

nature de ſes ſymptômes. Ici s'élevent d'injuſtes ſoupçons contre la Médecine calmante, comme ſi par calmants elle n'avoit à ordonner que de *l'opium* ou des *narcotiques*, remédes qui ſont la bête en pratique pour ces Médecins à qui l'on a inſpiré que ces remédes ſont les peſtes de la vie, *leo eſt in via*, leur a-t-on dit, gardez-vous de paſſer par l'uſage des narcotiques, pour aller à la ſanté. Au contraire la ſureté & les avantages de ces ſecours ont été prouvez dans un traité ſingulier, cependant ce n'eſt point de ceux-ci dont il eſt ici queſtion. Cette Médecine a à calmer tout à la fois & la cauſe & l'accident d'une maladie ; & pour remplir ces deux indications, un ſeul calmant lui ſuffit, ſans y appeller la pharmacie. C'eſt la ſaignée qui tout enſem-

Voyez le Traité des calmans.

ble eſt le *ſédatif des eſprits*, *l'anodin des nerfs*, le *calmant* du ſang & des humeurs ; toutes vertus que lui ont acquis des ſiecles entiers, & que la Médecine moderne ne peut lui refuſer, pour peu qu'elle réflechiſſe ſur les cauſes qui régiſſent la ſanté, parceque par la raiſon des contraires, ſe trouvent les cauſes des maladies, dans celles de la vie. Ici donc comme les eſprits bien temperez font la ſanté, ce ſont les eſprits en *phlogoſe* qui donnent naiſſance à une maladie, parce que le ſang prend la détermination des eſprits, & en emprunte les impetuoſitez ; & de là s'enſuivent les évacuations d'humeurs bilieuſes, ſereuſes &c. Et les *éruptions* de toutes les ſortes ſur la peau. La ſaignée vient diminuer le volume du ſang, & fait tomber d'autant la force des

La ſaignée calmant principal.

esprits, qui excitent les *explosions* puis les expulsions, soit de la partie rouge du sang, soit de sa partie blanche. Est-il un *calmant* plus sûr moins équivoque, plus universel, lui qui va tout à la fois à moderer l'érétisme des nerfs, à reprimer la rarescence du sang, & à en contenir les sucs ou les humeurs dans les bornes, où doit les trouver ou les remettre la nature pour les conduire à ses fins.

Mais quoi la Médecine calmante fait saigner dans les cours de ventre ? L'on n'y parle que d'impétuositez à rabattre pour éteindre les fiévres, & les cours de ventre étoient des circonstances où la saignée passoit parmi les Praticiens pour égorger les malades ? *Fluente alvo sanguinem mittere ægrum jugulare est.* Ainsi parloient nos anciens maîtres. *Celse* s'explique de même

sur les impetuositez des grandes fiévres, *si vehemens febris urget, in ipso impetu ejus sanguinem mittere, hominem jugulare est.* Sont-ce là des preuves de la sureté de la pratique calmante? Mais au même endroit Celse fait voir la sureté de la saignée dans les maladies de cruditez, parmi lesquelles l'on met vulgairement les cours de ventre. *Cum sit crudo minime mittendus sanguis, tamen nec id quidem perpetuum est &c.* Et en effet tous les avis sur la pratique de ce grand Médecin ne laissent rien à douter sur la persuasion où il étoit que le soin des Médecins doit s'étendre sur tout ce qui va à calmer & à prévenir les ardeurs des fiévres & leurs impetuositez. Saigner selon elle, quand le *pourpre* paroît ou semblables marques malignes *petechisantes*,

L. II. c. 10 p. 79. 81.

Son usage dans les irruptions & cours de ventre &c.

dans une fiévre *ſudatoire*, comme parloient les anciens, *Febris ſudatoria helodes* ou dans la *ſuette* comme parlent les Modernes? Saigner enfin une femme en qui les regles viendront à paroître? Sont-ce rien moins que des ſcandales meurtriers autoriſés dans la pratique calmante?

L'état où la maladie aura pris une perſonne décide ou juſtifie tous ces cas. Les vaiſſeaux étoient dans une plethore complette produite par d'abondans ſucs nourriciers, ſulphureux: volatils, ſalins, vineux. Là contre cependant tenoit bon le reſſort des ſolides, de maniere que le contrepoids des fluides ne l'emportoit point, & ainſi ſubſiſtoit l'équilibre qui faiſoit la ſanté la plus fleurie. Mais les *ſolides* mis à une trop forte gêne ſe ſont irritez par l'ardeur qu'ont conçûë les eſprits. La

fiévre *éphémere* d'abord, ou simple *synoque* est passée en putride, en inflammatoire, puis en maligne. Les capacitez des vaisseaux trop pleines ont forcé les diametres des capillaires & de là se sont faites des évacuations de la partie rouge & blanche du sang; ont-elles pris sur le nécessaire de la santé? Ces sucs étoient de superflu dans les vaisseaux & à la charge de la nature, elle n'a donc pû en être appauvrie. Ceci bien entendu, les cours de ventre bilieux, séreux, lymphatiques, plus ou moins tormineux ou tranchans les entrailles, dans une maladie naissante, sont-ils du genre de ceux où d'anciens Praticiens prononçoient, que la saignée égorgeoit les malades? Leur avis rouloit sur ces sortes de flux de ventre qui viennent de foiblesse, *d'atonie* ou par faute de

chaleur naturelle. Ce Tableau eſt-il celui d'un cours de ventre, qu'une bile enflammée, qu'une irritation cruelle dans les ſolides, excite ? Sera-ce donc un crime en pratique, de moderer le feu ou l'abondance d'une telle bile, par un reméde qui tout-à-la-fois calme l'irritation des ſolides, & rabat l'ardeur ou l'élaſticité des eſprits ? Cela eſt l'effet de la ſaignée dans ce cas, va-t-elle à égorger un malade ?

Saignée dans la petite verole, rougeole, pourpre &c.

Mais c'eſt la *petite verole*, c'eſt le *pourpre* qui paroît ſur autant d'endroits de la peau que peut-être il y aura de points. La penſée de bien des gens eſt-elle partagée là-deſſus ? Tous prononçent l'anatême ſur la ſaignée. Mais leur jugement eſt-il conforme à la ſtructure des parties, ou à la nature de l'œconomie animale ? Les *échimoſes*

les *meurtrissures*, les *contusions*; où le sang paroît arrêté dans le tissu de la peau, ces maux excluent-ils la saignée? Pour en juger il suffit d'examiner si le sang qui fait le pourpre a une autre cause que la structure des parties, laquelle retient engagée la partie rouge du sang tombée dans *l'inertie*, parceque les fibres des solides sont tombées en *spasme tonique*, qui fait la retenuë de la partie rouge du sang dans les capillaires. Quelle est la différence des échimoses avec les taches de pourpre? En celles-là le sang intercepté dans la partie meurtrie, est semblable à celui des grands vaisseaux; il en est de même dans les taches de pourpre, le sang y est semblable à celui des grands vaisseaux. En ceux-ci il est inflammatoire. Il sera donc de même dans les taches pour-

preuſes. Or à quoi convient tant la ſaignée qu'à l'évacuation d'un ſang inflammatoire ? Saignée d'autant plus convenable dans les fiévres pourprées, que leur malignité (terme fatal qui a coûté, dit le célébre Sydenham, au genre humain autant d'hommes qu'en auroit fait périr une cruelle guerre) que cette malignité dis-je ne conſiſte que dans le comble de l'inflammation. Ces Praticiens *hæmophobes* mettent les cordiaux & les volatils à la place de la ſaignée : l'équité medicinale juge de quel côté eſt le plus grand danger.

Saignée dans la ſuette & ſemblables ſortes.

Sera-ce une fiévre *ſudatoire*, où les malades tombent tout d'abord dans des ſueurs qui ne les quittent qu'à la mort ? C'eſt l'évacuation de la partie blanche du ſang. Elle ſeroit louable ſi elle étoit *critique*, mais le tems du commencement des

maladies oblige à lui refuſer ce titre. C'eſt donc un pur ſymptôme, vraye fonte, vraye colliquation, vraye fuſion de la lymphe du ſang; une effuſion forcée qui s'en fait par la violence de l'érétiſme des parties contenantes. Un Praticien ſuit ce mouvement, c'eſt celui préciſément de la maladie. C'eſt donc tourner le dos à la nature, ou ſe déclarer autant contre-elle que de telles évacuations ſe font contre ſon gré; & par une telle mépriſe ſont péries des provinces que la ſuette a dépeuplée. Jamais la ſaignée ne fit tel dommage au genre humain. Et tous ces malheurs arrivent par la mépriſe ſur le miſerable ſymptôme d'une ſéroſité exploſive, expulſée par l'ardeur du ſang, & par *l'érétiſme* des *ſecretoires*. La ſaignée le petit lait, le jus de citron,

de verjus, d'ozeille, de groseille, le régime temperant, sans *émetique*, sans purgatif, sans cordiaux, font cesser cette évacuation forcée. Ce sera une femme en qui les régles paroîtront dès les premiers jours d'une grande maladie; sera-t-il permis de la saigner? Mais sera-ce autre chose que le cas d'une perte de sang? Maladie où la saignée du bras est indispensable, supposé que l'évacuation se fasse prématurément, c'est-à-dire avant son terme ordinaire. Alors donc ce n'est pas une secrétion naturelle, mais une *excretion maladive* qui suppose un superflu dans la masse du sang, où il faisoit plethore par sa quantité ou par sa rarescence. En pareil cas la saignée gâtera-t-elle quelque chose? Son secours vient à celui de la nature, où sera le mal? Mais ces

Dans les maladies des femmes.

regles viendront dans leur ordre qui se trouvera en concurrence avec le commencement d'une grande maladie, rien interdit-il plus absolument la saignée? Alors tout dépendra du soulagement de la malade. Les symptômes urgens seront ils soulagez par cette évacuation? La Médecine expectative suffit. Au contraire la fureur de la fiévre & de ses accidens n'est aucunement rabattuë par cette évacuation. Donc sans trop craindre de faire mal à la malade, il faut commencer par mettre sa vie en sureté en lui épargnant les collections phlegmoneuses, les dépôts & les engagemens qui se feroient dans les viscéres, & la saignée est licite à ces conditions. Le préjugé excitera-t-il trop de clameur, il faut lui accorder de ne pas saigner du bras, parce-

Du bras ou du pied. Regles & avis là-dessus.

qu'une ſaignée du pied y ſupplééra pourvû qu'on la faſſe copieuſe, non pour faire une ſimple dérivation des vaiſſeaux prochains, mais capable de faire la révulſion du ſang contenu dans les grands vaiſſeaux, d'où pourroit partir la matiére de quelque dépôt. Sur quoi il faut obſerver la double maxime de la Médecine calmante. 1°. De s'y prendre de bonne heure pour placer à tems les dérivations & les révulſions. Doctrine qui lui eſt plus à cœur dans l'uſage des ſaignées, pour n'en faire aucune ou inutilement ou dangereuſement. Sa ſeconde maxime revient à celle-ci, c'eſt de tenir comme éparſe toute la maſſe du ſang, en rendant ſa circulation égale ou uniforme par toutes les parties, moyen ſûr pour prévenir tout dépôt.

Mais le Dogme général outre cette maxime, c'eſt de recommander ſoigneuſement aux Praticiens de ſuivre en tout & par tout l'indication principale, c'eſt de porter le calme par tout dans les ſolides & dans les fluides, en quelque maladie, quelque âge, quelque ſexe & quelque condition que ce ſoit, & cela en rendant calmants tous les remedes qui conviennent, évacuans, alterans, vomitifs, purgatifs, ſudorifiques, diuretiques, enfin les *digeſtifs* & les *diapnoiques*. L'on a déja vû les moyens d'employer ces vûës empruntées du régime, eû égard aux bouillons & aux boiſſons, les mêmes vûës doivent entrer dans l'uſage des ſecours pris de la pharmacie.

Ainſi ſuivant l'obſervation qui a été faite ſur l'état de plethore, où la fiévre aura pris

un malade, par la même observation il a été remarqué, qu'une telle plethore arrivoit après avoir fait un usage continuel de succulens & abondans alimens. C'est le cas où la fiévre peut se trouver en concurrence avec l'amas de mangeailles mal digérées, & dont la fiévre aura interrompu la parfaite coction dans l'estomac, & c'est celui de hâter l'usage d'un *vomitif*, aussi est-ce le conseil du docte Sydenham, qui par cette prévoyance avoit reconnu qu'on épargnoit aux malades de fâcheux cours de ventre. Sera-ce en donnant des antimoniaux, ou semblables *stimulans* ? La Médecine calmante offre un vomitif qui porte avec soi la vertu *sedative*, parce qu'étant un *tonique*, il laisse affermies les fibres qu'il a excitées pour le vomissement. Ce Indication générale.

vomitif eſt l'*ipecacuanha* donné ſans le mêler, & ſouvent ſans le faire ſuivre d'aucun purgatif. Huit ou dix grains d'ipecacuanha étant donnés dans un petit bouillon, l'eſtomac & les premieres voyes ſe trouvent ſuffiſamment allegées, il n'en reſte aucune irritation, de ſorte que la nature n'en eſt aucunement détournée dans ſon travail.

Purgatifs convenables.

Conviendra-t-il d'attirer la bile à couler ſans violence dans les inteſtins? Le petit lait où l'on aura fait bouillir deux ou trois onces de Tamarins ſur chaque pinte, ſe donne par verrées, en y faiſant fondre, s'il eſt à propos, un gros ou deux de *magneſie blanche*, ſans omettre le frequent uſage de lavemens d'eau, rendus eux-mêmes ſédatifs, en y mêlant un gros ou deux de *criſtal-mineral*. A tout ceci joindre l'u-

ſage des *abſorbans* fixes, *ſalins* ou *terreux*. Ce ſont des poudres, *d'yeux d'Ecreviſſes*, de *Coquillages*, de *Nitre purifié*, de *Corne de Cerf*, de *Craye de Briançon*, de racine de Chicorée ſauvage ſechée au four, donnant quinze ou vingt grains d'un tel mélange arroſé de quelque goutte de jus de Citron avant chaque bouillon.

Tout ceci rendra le courant d'une maladie moins dangereux, pourvû que par une prevoyance abſolument neceſſaire, l'on ait ſoin de procurer au malade de bonnes nuits. Car le meilleur digeſtif eſt le ſommeil, le promoteur le plus efficace des coctions, ſans donc attendre que les inſomnies ou que les anxiétez de nuit prennent aux malades, il faut regulierement leur donner tous les ſoirs une priſe d'émulſion faite

Maladie rendue plus traitable.

avec un gros de ſemence de Pavot blanc, autant de graine de Melon ſur un verre d'eau d'orge, où l'on diſſoudra trois gros de ſyrop de Diacode & autant de celui de Nenuphar. Cette priſe ayant été précédée d'une premiere toute ſemblable ſur les cinq ou ſix heures du ſoir, le malade & le Médecin ſeront conſolés par l'aiſe où cette conduite met & laiſſe un malade. Sera-t-il néceſſaire de lui procurer plus ſurement encore le calme de la nuit : ce ſera en recommandant de ne lui rien donner, aucuns bouillons dans les redoublemens, mais ſeulement quelque eau de poulet ou d'orge ou de ris. Ce ſont tous artifices innocens de la Médecine calmante, & ils ſuffiſent ordinairement pour éteindre le feu des plus grandes fiévres. Cependant faudra-

t-il un calmant plus efficace & plus prompt ? L'on trouvera par la conduite ci-dessus marquée le moyen de pratiquer le *Quinquina*, qui est le calmant spécifique des fiévres, & on lui trouve par ces moyens une place plus prompte & plus sûre.

Quinquina dans les fiévres continuës.

Malgré donc toute précaution prise, la fiévre ne rabat-elle rien de ses redoublemens, le cerveau s'en trouve-t-il accablé, la bile se porte t'elle impétueusement à la tête ? Alors se donne par verrée très-utilement le *Quinquina* calmant lui-même, mais rendu tel en y faisant fondre une once de sel d'*Angleterre*, qui est un purgatif *sedatif*, comme est vomitif l'ipecacuanha, c'est que comme celui-ci, il ne laisse dans les nerfs aucune irritation semblable à celle du Sené, lequel a toujours quelque chose de

tormineux, au lieu que le ſel d'*Angleterre* ne tranche en aucune maniere. Voilà l'art de purger ſans danger ; mais en tout cas la délicateſſe le demandant en certains temperamens ou certaines circonſtances où le genre nerveux eſt plus aiſé à ébranler, comme dans les perſonnes d'étude, & dans celles du ſexe, l'on ſe raſſurera contre l'impreſſion d'un purgatif en ſuivant le conſeil du
V. Praxis. ſçavant Pitcarne, qui fait remarquer que les purgatifs ſont bien moins à craindre, depuis que l'on s'eſt appris à donner l'*opium* le ſoir où l'on eſt obligé de purger un malade. Telles ſont les ſages précautions de la Médecine calmante. Mais elles n'épuiſent ni ſes reſſources ni ſes facilitez.

Ces reſſources ſe trouvent encore dans la ſaignée diffe-

remment placée. Car elle eſt tant un remede pacifique, que par tout où on l'applique, elle porte le calme. Ainſi le ſang emporté vers le cerveau eſt-il en chemin d'y aller faire une congeſtion phlegmoneuſe? La coutume vulgaire eſt de pratiquer la ſaignée du pied. Mais *Celſe*, (& cela eſt conformement aux loix de la circulation) en juge autrement. L'exemple d'une fracture qu'auroit ſouffert le cerveau le décide *videtur uſus ipſe docuiſſe, ſi caput fractum eſt, ex brachio potius ſanguinem mittendum eſſe.* Maxime qu'il raporte au ſujet de la ſaignée du pied. Auſſi dans le cas dont-il eſt ici queſtion, la ſaignée du pied eſt bien moins ſûre que la ſaignée de la gorge. Elle ſe pratique donc avec infiniment de ſuccès, ainſi le prouve le ſçavant

Saignée du bras, du pied ou de la gorge.

Celſe L. II. c. 10.

Freind. de febribus.

Freind. Dès que l'on voit le ſang ſe ſublimer à la tête, la diſtribution des vaiſſeaux, & leurs directions font comprendre les ſuccès de cette ſaignée, par la raiſon qu'évacuant le ſang par la jugulaire à meſure qu'il eſt porté par la carotide, c'eſt prévenir la congeſtion que d'en écarter ainſi les materiaux, & ce ſera la diſſiper que de pratiquer cette ſaignée, dès qu'on s'aperçoit que la collection ſe forme, parce qu'elle diſſipe incontinent l'amas du ſang.

Nonobſtant toutes ces prévoyances, les vaiſſeaux du cerveau ſe ſeront-ils laiſſé engorger? Ce ſeroit alors un débordement de ſeroſité qui accableroit toutes les parties. Quel calmant remediera-t-il à ce déluge? Ce ſera l'affaire des veſicatoires. On les applique derriere les oreilles, ſur la nuque du col, entre les

épaules ; toutes iſſues que l'on ouvre à la ſeroſité pour en dégager les vaiſſeaux. Ces endroits parurent inſuffiſans à un célébre Médecin dans ſon tems, dans un cas où tout le cerveau abbreuvé & imbibé de ſeroſité entretenoit la plus forte *apoplexie*. Il ne craignit point d'appliquer un veſicatoire par toute la tête, & par ce remede le malade reçût tant de ſoulagement, qu'il eut la conſolation, en recouvrant la connoiſſance, de pouvoir ordonner de toutes ſes affaires ſpirituelles & temporelles avant que de mourir. L'étrange calmant qu'un tel ſtimulant ! C'eſt la penſée commune, mais outre ce qu'avoit dit le célébre *Willis* de l'effet anodin des veſicatoires, *Freind* encore ſi éclairé prétend y avoir apperçû une vertu ſedative febrifuge. En tout cas

Spon.

Véſicatoires. C'eſt un anodin, & comment.

l'on peut en rendre l'application plus ou moins vive, en mêlant les cantarides dans l'onguent *populeum* ou ſemblable anodin, & ſi cet adouciſſement paroit inſuffiſant, l'on peut y mêler quelques *gouttes anodines* comme le ſçavant *Glandorp* mêloit l'opium avec les cauſtiques. Au reſte tout ceci n'empêche point l'uſage du *Quinquina* donné par verrée; où, ſuivant les beſoins, il feroit permis d'ajoûter le ſyrop de Diacode. Encore ces grands remedes n'interdiſent point l'uſage des jus d'herbes comme de *Chicorée ſauvage*, *d'Endive*, *d'Ozeille ronde* pilées avec quelques grains de Nitre purifié, puis arroſées d'eau de Pourpier & de ſuc exprimé de ces plantes, l'on met quelques cuillerées dans les bouillons du malade, moyen certainement beau-

coup plus sûr comme plus efficace que celui des *Apozémes*, car celles-ci portent toujours dans le sang quelques parties ignées du feu qui a cuit les plantes, & qui en a dissipé le volatil naturel, & altéré le *sel essentiel*, au lieu que les sucs d'herbes preparés par la seule trituration, se portent plus franchement dans le sang avec toute la vertu que la nature a répandu dans leur substance.

La *phrénésie* est le comble de l'inflammation du cerveau, un aussi grand mal donc demande le plus grand des remedes. C'est le comble de l'*érétisme* phlegmoneux, jusque-là que Martianus, ce célébre Commentateur d'Hippocrate explique cette inflammation par celle des esprits; preuve que la Médecine des esprits a été connuë & autorisée par de

grands Praticiens. A quoi il faut oppoſer le calmant le plus puiſſant ; l'*opium* lui-même, la *liqueur minerale anodine* y ſont très-utiles & ſouvent ils ſuffiſent. Sinon il faut en
I. 2. p. 8. venir au grand *calmant* de l'*artériotomie*, ce que Celſe appelle ſaigner de la tempe. C'eſt donc
Artériotomie. l'artére temporale que l'on ouvre hardiment, ſans craindre même de couper, plûtôt que piquer le vaiſſeau pour faire la plus prompte dérivation qu'il eſt poſſible. Or quelle dérivation plus prompte & plus expéditive, que de couper chemin au même ſang qui ſe porte immediatement aux parties enflammées ? Le danger auroit arrêté par la crainte de répandre trop de ſang ; mais cela même fut l'intention des anciens Praticiens qui, comme on l'a dit, ne ſe tenoient bien ſûrs de

cette ſaignée, qu'autant qu'elle étoit abondante ou copieuſe.

Tous ces remédes conviennent avec d'auſſi bons ſuccès dans la petite vérole, parce qu'étant une des maladies des plus inflammatoires, tout ce qui va à rabatre le feu de la maſſe du ſang, & à calmer l'érétiſme des eſprits enflammés y convient directement. C'eſt ainſi que la ſaignée du bras & de la gorge en rabat les plus furieux accidens. Les calmants regardent d'ailleurs tellement en propre la petite vérole, que toute la ſûreté pour réuſſir dans ſon traitement conſiſte à y employer de bonne heure ces remédes. C'eſt pourquoi il y eſt eſſentiel de pratiquer la ſaignée de bonne heure, ſans craindre de la réitérer, lors même quelle ſort *confluente*, jusqu'à ce qu'on voye que la

Calmant ſont en propre à la cure de la petite verole.

petite vérole étant ſortie, la fiévre ceſſe ou diminuë conſidérablement; de ſorte qu'en telle abondance que ſortent les grains de la petite vérole, autant bien faſtigiés fuſſent-ils, il faut réitérer les ſaignées, & les placer ſuivant la *vergence* du mouvement du ſang. Car ſi l'on s'apperçoit qu'il ſe porte au cerveau, la ſaignée déciſive ſera celle de la jugulaire. Les *calmants* ou *ſédatifs* ſont de la même importance. Il faut donc, ſi l'on veut être heureux à traiter les petites véroles, commencer dès les premiers jours à employer le ſyrop de *Diacode*, ſur-tout ſi dès les premiers jours le malade a des nuits trop inquiettes. Alors ſans attendre un plus preſſant beſoin, il faut donner tous les jours une once ou environ de ſyrop de *Diacode* dans trois

onces d'eau d'*oxytriphillum*. Mais ſur-tout il faut profiter de l'obſervation de pratique du célébre *Sydenham*, qui ordonne l'uſage de ce ſyrop, non en ſe mettant pour dormir, mais ſur les cinq ou ſix heures du ſoir, pour prevenir ou le redoublement de la fiévre qui ſe fait vers le ſoir, ou pour aller au devant de l'ardeur que le ſang prend dans ces maladies à l'entrée de la nuit. Un uſage formé par la ſageſſe de ce grand Médecin, nous a valu cet important avis; ſans quoi l'on tombe dans l'écueil de la fiévre ſecondaire ou de ſuppuration qui coûte la vie à tant de malades, & l'honneur à tant de Médecins.

Les multiplier. Tems de les placer.

D'où viennent ces malheurs ? De l'inattention où l'on eſt vulgairement ſur la ſtructure du corps humain, & ſur ce qu'il

eſt plein & pénétré d'un eſprit aërien, capable de la plus étonnante expanſion. C'eſt donc cet air ſuivant la penſée d'Hippocrate, dont l'élaſticité ſe déployant à l'occaſion de la maturation des grains de la petite vérole, il met le ſang en telle raréſcence qu'il ſe bouche à lui-même toute voye pour ſa circulation, & par là perit ſoudainement & inopinément un malade de la petite vérole, lors même que les grains en ſont le mieux fleuris. Or peut-on ſe diſſimuler ou ignorer la force de l'élaſticité du ſang quand il entre en chaleur? Ce n'eſt naturellement qu'une lymphe, & par conſéquent une eau limpide, qui roule dans ſon ſein des globules qui en font la rougeur. Mais quelle énorme quantité d'air ſort d'une goute d'eau, ſuivant l'expérience

du célébre M. *Mariotte*, qui témoigne qu'une goute d'eau poussée par la chaleur donne huit à dix fois le volume de la même goute, à un air qui en sort (ce qui revient directement au sujet present.) C'est l'observation faite sur la vapeur de l'eau, dans la machine à élever l'eau par le moyen du feu, l'effet est étonnant, mais l'élasticité immense de l'air renfermé dans l'eau chaude, où la chaleur en fait la plus étrange raréfaction devient sur-tout surprenante, en ce quelle se termine à la fixité, telle qu'après une expansion la plus violente, elle va jusqu'à faire glacer l'eau. Là-dessus est-il raison plus évidente de la mort promte & soudaine d'un malade, dont les grains de la petite vérole, hauts ou élevés, gros & bien nourris vers le tems

Essai de la nature de l'air, p. 111.

V. *Hales* appendice. p. 339.

Mort inopinée dans le petite vérole, raison là-dessus.

de la ſuppuration, laiſſent perir ſur le champ ces malades. L'élaſticité de la lymphe vérolique infiniment déployée, & dans les vaiſſeaux, & dans les puſtules en déchoit ſur le champ. C'eſt un air en conſidence qui s'abſorbe & tombe en fixation comme il lui eſt ordinaire de faire ; c'eſt une extinction de force, & cette extinction fait celle de la vie. C'eſt donc en vûë de prévenir cette expanſion exorbitante des eſprits que l'on donne le ſyrop de Diacode, parce qu'étant donné tous les jours, quelquefois même deux ou trois fois le jour, les fibres nerveuſes ſont contenuës dans leur *ton*, & étant préſervées de ſpaſme, la nature s'en ſert utilement, tout échauffés qu'ils ſont, pour achever la maturation de la petite vérole, dont l'achevement opere la convaleſcence

lescence des malades. M. *Hoffman* employoit ordinairement sa *liqueur anodine* dans la petite vérole, sur-tout dans les phrénesies, mais le célébre Morton pousse l'usage des calmants très fréquens dansla petite vérole jusqu'à donner communement & en assez forte dose l'opium lui-même, reméde qui a si peu étonné pour ses prétendus dangers les Médecins Anglois, que l'illustre *Freind* l'appelle un reméde divin, & le sage & sçavant Cheyne donne l'opium avec tant de confiance que la mort des malades survenant, il ne veut pas qu'on s'en prenne à d'autres raisons que celle de la mortalité, attachée aujourd'hui à la nature de l'homme, parce qu'il meure de maladie quelque reméde dont on se serve.

V. Son histoire de la Médecine.

V. *de sanitate infirmorum.*

Jusqu'ici c'est la malignité

Malignité des fiévres intermittentes.

des fiévres manifeſtement inflammatoires & continuës, dont il a été queſtion ; Mais il eſt une malignité propre aux fiévres intermittentes que le ſçavant & habile M. *Torti* a ſi bien démêlée. Or rien eſt-il tant à l'honneur & pour la ſûreté comme la vérité de la Médecine calmante, que la methode que ce grand Praticien employe pour la cure de ces fiévres malignes ? Il deffend abſolument tout uſage des *purgatifs*, voulant comme il l'a éprouvé, qu'on s'en tienne au ſeul uſage du Quinquina donné très promptement, & en très forte doſe quoique répété pluſieurs fois dans le jour. Ceux qui ont ſuivi ſa methode l'ont trouvé ſûre. L'uſage donc des calmants, puiſque le Quinquina eſt le ſédatif par excellence dans les fiévres, renferme la Médecine

la plus certaine dans ſes ſuccès, & la moins dangereuſe pour ſes remédes.

Mais comme il eſt une *rage muette*, qui eſt la plus dangereuſe comme la plus traitreuſe, ainſi en eſt-il d'une malignité ſourde, qui tue les malades en traître & lorſqu'on ne s'y attendoit point ; de toutes par conſéquent la malignité la plus meurtriere. L'on voit en tems de *peſte* des perſonnes pleines de ſanté tomber mortes dans les ruës, ſans que rien leur ait fait ſentir la cauſe de mort qu'ils portoient dans leur ſang. Sur ce modele doit ſe prendre l'état d'un malade qui ſe ſent défaillir de toutes parts, ſans qu'il paroiſſe qu'il ait de fiévre, ſans que la langue, ni les urines la témoignent ; de ſorte que la mort enleve au Médecin un malade, dont-il

Des fiévres continuës traîtreuſes.

auroit aſſûré la guériſon, à n'en juger que par les ſymptômes ordinaires aux grandes maladies. Des cas ſi inſidieux en matiere de fiévre ne font-ils point connoître avec évidence qu'il ne faut point juger qu'une perſonne a la fiévre parce que ſon pouls demeure dans ſon état naturel de ſorte qu'elle ira & viendra, ſe ſentant hors de ſon état naturel, quoique le Médecin le trouve ſans fiévre. Une telle obſervation prouve bien que ce n'eſt pas par le pouls que ſe manifeſte l'eſſentiel de la fiévre. Elle eſt réelle dans un tel malade, puiſqu'un état de ſemblable langueur aboutit à quelques jours de-là, à une maladie très grave. Ce malade n'a donc pas, ſi vous voulez, le ſigne que l'on donne vulgairement à la fiévre, ſçavoir le déréglement du pouls;

mais il en a la réalité dans ses entrailles. Comment donc juger de la fiévre en quelque occasion que ce soit. C'est en se tenant certain que la nature est secretement aux prises avec quelque cause morbifique, dès aussitôt que les fonctions de l'œconomie animale se montrent altérées pendant plusieurs jours de suite. Un homme perd l'appetit, quelque goût extraordinaire le prend, il aura envie de boire du vin, lui qui n'en boit jamais. Tirez la consequence, un fond de fiévre occupe sa nature; celle-ci lute contre elle, quelqu'embarras qui se passe dans les lointains des capillaires; le cœur ne sent point ce travail, parce que les oscillations lui en viennent de trop loin. Mais les efforts que la nature tente dans ces endroits imperceptibles au cœur, est un

Signe & regle sur cette malignité.

travail réel contre une humeur morbifique. Celle-ci venant à prendre le dessus, elle souleve le genre nerveux, l'alarme prend au cœur, le pouls se manifeste fiévreux. L'on ne prononce que dans ce tems que le malade a de la fiévre, cependant elle étoit réelle dès auparavant, & dès plusieurs jours. Leçon importante pour prevenir les maladies en ne se trompant jamais sur la presence de la fiévre, dont pourtant il ne faut pas douter dès que les fonctions capitales de l'œconomie animale conçoivent de l'altération.

Sur ce principe jugeons de ces fiévres malignes qui commencent avec un bon pouls, des urines naturelles, mais avec un accablement assommant. Dans aucune maladie la nature n'a tant à travailler, & en effet dans aucune elle n'a tant

d'efforts à faire pour ramener des fonctions alienées dans l'ordre de la santé. Pour comprendre cette étiologie il faut se ressouvenir, & sans jamais le perdre de vûë, que comme la circulation du sang a ses dérangemens, par où se forment des congestions phlegmoneuses, qui avertissent les sens de l'état d'une maladie, aussi le *suc nerveux* soufre dans sa circulation des ralentissemens; ce sont des *stases* de la lymphe nervale, des *fixations* de l'air animal ou des esprits animaux. Une maladie commence t'elle par cette inertie dans la puissance des nerfs ou dans la vertu systaltique, le malade perit de foiblesse, avant que la partie rouge du sang, ait eû le tems de prêter son ressort pour relever celui des solides, & se liberer de leur oppression. Une telle malignité

Suc nerveux cause de cette malignité.

eſt donc foncierement dans l'impuiſſance du genre nerveux dans l'affoibliſſement des oſcillations. C'eſt l'endormiſſement ou la conſidence des vibrations des tuniques artérielles. En effet le poulx ſera tranquille, & le malade n'en ſera pas moins ſur le chemin de la mort.

Car rien n'y mene tant que la fixation des eſprits ou de l'air animal, c'eſt le ſuc nerveux, qui tombant en *ſtaſe* arrête le cours de tous les fluides, ce qui eſt l'extinction de la vie. Ainſi les fibres nerveuſes paroiſſent dans le corps humain, ce que ſont dans les plantes les vaiſſeaux qui ſont faits pour diſtribuer l'air à toutes les parties de la plante ; vaiſſeaux d'un mechaniſme ou d'une ſtructure telle, que par l'arrangement des fibriles qui les revêtent intérieurement, il eſt clair qu'ils

ne ſont faits que pour élever l'air juſqu'à la cime d'un arbre. Les nerfs font un pareil office. Ils diſtribuent & tranſmettent l'air animal ou les eſprits, juſque dans les plus fines extremitez des capillaires. Quelque vapeur, en manque-t-il dans les entrailles, vient par ſon *ſoufre* ſecret à abſorber cet air, en fixant ſon élaſticité? C'eſt le cas d'une fiévre maligne muette, celle qui épargne le moins la vie. Car en cas de fixation de l'air, ou de la concentration des eſprits, la reſſource de la nature conſiſte en ce qu'un tel air, comme celui d'autres mixtes, puiſſe reprendre ſon premier être vû ſon reſſort. Cette remarque eſt fondée ſur l'obſervation du célébre M. *Newton*, cet illuſtre Philoſophe donnant à obſerver que *l'air des corps denſes rareſié reprend ſon premier être*. Ce

Hales append. page 330.

Idem. La ſtatique des vegetaux page 264.

Fixation des esprits Raison là-dessus.

sera ainsi que l'air animal fixé ou concentré dans les nerfs pendant les frissons des fiévres intermittentes, reprend son être & recouvrant son élasticité, fait que le chaud de la fiévre succede, & par là un malade évite la mort. En effet quand un febricitant a à mourir, c'est dans le froid ou le frisson de la fiévre qu'il périt. Voilà donc l'affreux danger d'une fiévre maligne muette, bien désignée. Il y est ordinaire que les esprits succombent à la concentration où ils sont, puisque la fiévre ou ne s'allume pas à tems ou suffisamment, pour remettre les fluides en ordre de circulation, & c'est l'air vital qui demeure sans relever son élasticité. La vie du malade ne peut donc être plus menacée.

De-là encore se tire le dan-

ger des fiévres *etiques*; elles sont les suites d'un air infiniment rarefié dans une fiévre éphémere par la phlogose des esprits animaux ; cette rarefaction se termine à la fixation du suc nerveux, il demeure enchevetré dans la tissure des fibres nerveuses. Son élasticité sans être éteinte ne fait que de foibles efforts, de sorte que les vibrations des artéres étant trop molles, elles languissent sans faire qu'une fiévre *lente étique*. Le suc nerveux recouvre avec infiniment de peine son élasticité, raison pourquoi cette fiévre est si peu guérissable.

Fiévre étique.

Au surplus est-il possible sur ces exemples de se dissimuler que les nerfs & les esprits ont une part entiere dans la production des fiévres les plus dangereuses; & une seconde conséquence à tirer, est il indica-

tion plus évidemment marquée que les calmants ſont l'ame de la pharmacie qui peut être employée pour la cure de fiévres, même des plus malignes. Mais quels calmants paroiſſent ſupportables, quand les eſprits ſont fixés & dénués d'elaſticité, ce qui eſt une eſpece d'*atonie* ? Quels feront les calmants praticables dans une fiévre *maligne muette* ? La ſaignée eſt le calmant principal, aidé des ſédatif convenables, ſur tout du quinquina, cet antidote contre l'empriſonnement des eſprits, qui font la fiévre, comme l'enſeigne le célébre *Morton.* L'on n'oubliera point les *diapnoiques*, & les *cordiaux* temperés *anodins*, tous ſecours qui en relevant la vertu ſyſtaltique, mettront la nature à portée de reprendre ſes droits en prenant le timon de la cure de concert avec le

Choix des calmants.

Puretolog.

Medecin. Il commencera donc par saigner promptement le malade, par la raison que ce n'est point ici une congestion phlegmoneuse, qui se passe dans les grands vaisseaux, c'est unephlogose secrete qui reprend aux membranes arachnoides de toutes & chacune des fibriles nerveuses, tenuës par-là en spasme ou en *stricture*, laquelle rendant ces fibres compactes & serrées, le suc nerveux ou l'air animal se trouve fixé dans ces menuës capacitez. Jusque-là donc doit aller l'effet de la saignée, laquelle en dégageant la partie rouge du sang qui pénétre les membranes *arachnoides* déliera le suc nerveux, en le remettant dans son élasticité naturelle. Cette saignée se fera par tous les endroits du corps, vers lesquels il convient que la circulation du sang soit

Methode de guérir.

Saignées différentes. Leurs raisons,

étenduë ou éparse. Ce sera sans se priver des saignées des bras & des pieds qu'on fera celle de la gorge, pour préparer les voyes à l'opération du quinquina, donné à la maniere du sçavant & expérimenté Praticien M. *Torti*. Or la pratique de tant de différentes saignées est fondée sur ce qui a été dit de la situation de la *phlogose* qui occupe les membranes des nerfs. Car comme suivant l'observation du sçavant *Hoffman*, la cause de la *catalepsie* réside dans le spasme ou la stricture des membranes qui enveloppent les racines des nerfs au sortir de la moëlle allongée dont ils naissent, aussi la phlogose dans les fiévres malignes muette occupant profondément de telles membranes; il n'est sorte de saignée, qu'il ne soit à propos d'employer pour rap-

peller le ſang. Or comme ce ſont les artéres qui dardent leur ſang juſque dans ces réduits ſecrets, il convient parmi toutes ces ſaignées de faire appliquer des *ſang-ſues* ſur les artéres temporales. En même tems que l'on pourvoyera à détourner la partie rouge du ſang, l'on ſongera à ouvrir des iſſuës à la partie blanche, pour dégager les vaiſſeaux par tous les moyens poſſibles. C'eſt l'affaire des *veſicatoires* dont un emplâtre bien chargé ſera appliquée à la nuque du col, pour tout à la fois vuider la ſéroſité maligne, & entretenir ou relever les oſcillations des fibres nerveuſes, qui ſe terminent à la peau, dont il faut faire un émonctoire artificiel à l'endroit du cerveau par où l'on peut lui ouvrir un égoût.

Comment d'ailleurs encore

faire pénétrer ſi profondement les *cordiaux anodins diapnoiques* ? Ne perdront-ils point leur vertu avant que d'arriver dans les lointains du cerveau ? La *pathologie vivante* découvre l'art de pourvoir à cet inconvenient, qui d'ailleurs eſt bien penſé. Elle montre cette pathologie dans l'homme vivant les rapports néceſſaires & prompts, les ſympathies certaines ; concert entre le cerveau & l'eſtomac, tant on les trouve compatiſſans l'un avec l'autre. Une commotion du cerveau excite des maux de cœur, des envies de vomir &c. L'eſtomac de ſa part ne ſçauroit être chargé juſqu'à un certain point, qu'il n'excite des maux de tête, des étourdiſſemens &c. C'eſt donc par l'eſtomac que l'on va à la ſource d'un mal qui a ſes cauſes intimes dans le cerveau. Le

Pouvoir de l'eſtomac dans les maladies.

nombre étonnant de nerfs dont ce viſcére eſt partagé a même fait penſer à *Vanhelmont* que le ſiege de l'ame étoit dans l'orifice de l'eſtomac. Du moins eſt-il manifeſte & ſenſible qu'il a un empire autant ſouverain qu'univerſel ſur tout le genre nerveux. En effet prend-il une foibleſſe, une ſyncope ou ſemblable évanouiſſement à une perſonne ? Une goute ou deux d'une eſſence, une petite quantité de liqueur ſpiritueuſe, la rappelle incontinent à elle. Un effet ſi prompt ne permet pas d'imaginer que ce peu de volatil ſe ſoit porté ſi promptement par les vaiſſeaux ſanguins au cerveau : c'eſt donc par les nerfs que ſe fait une impreſſion ſi prompte & ſi puiſſante. Il ſeroit inutile de dire que c'eſt l'action d'un volatil, car encore la *pathologie vivante* déſabuſe de

Prompte communication de l'eſtomac par les nerfs.

cette méprise, parce qu'elle fait voir qu'un verre d'eau froide fait revenir d'un étourdissement apoplectique, certaines personnes repletes, sanguines qui en auront été jettées par terre; de sorte qu'elles se relevent sur le champ; tandis que de telles personnes ont l'expérience, & en ont averti leur famille, que les choses spiritueuses vineuses ou volatiles augmentent ou entretiennent leurs vertiges en les tenant abbatus par terre. Mais de-là ne se manifeste-t-il point l'étonnant pouvoir du *contact immediat* des remédes sur l'estomac d'où partent comme des éclairs les impressions subites de choses ou sensiblement froides ou notoirement rafraichissantes. De telles impressions seront-elles autre chose que des ondulations qui se font des extremi-

tez des nerfs vers leur origine?

C'eſt donc encore un expedient bien naturel pour faire paſſer au cerveau des anodins fort ſimples, ou des ſédatifs cordiaux fort temperés, juſques dans l'intimité du cerveau d'un malade attaqué d'une fiévre maligne, muette. Ces anodins ſont les *nitreux*, dont l'uſage eſt d'autant plus sûr, qu'on les mêle moins avec quoique ce ſoit. Et c'eſt la raiſon pourquoi le nitre purifié agit plus ſurement quand on le donne tout ſeul ſans le mêler ni dans le boüillon, ni dans les boles. Ainſi l'on donnera à de tels malades cinq ou ſix grains de nitre purifié demie heure avant chaque boüillon. Et les nerfs de l'eſtomac en feront paſſer au cerveau ſur le champ, le doux calme qui en réſulte. Encore le *quinquina* donné diſſout

Anodins dont il tranſmet la vertu.

& en forte doſe, ſuivant la methode de M. *Torti*, imprime ſi promptement ſa vertu ſédative, parce que c'eſt un contact qui ſe fait du poids & de toute la vertu de cette poudre ſur les membranes de l'eſtomac. Celles-ci donc changeant d'oſcillations, en portent d'anodines ou de ſédatives vers le cerveau, & en même tems les fibres des tuniques des vaiſſeaux ſanguins changeant de vibration, s'amortiſſent & s'appaiſent par la douce impreſſion tonique que le quinquina fait ſur les membranes.

Au ſurplus paroîtroit-il par quelque ſourde envie de vomir, que l'eſtomac ſeroit chargé de quelque mauvaiſe lymphe, dont l'enduit plûtôt que la quantité moleſteroit les fibres de ce viſcére? Quelques grains *d'ipeca-*

cuanha entreront dans les vûës sédatives dont il n'eſt pas permis de ſortir dans le traitement de ces maladies ſi l'on eſt curieux d'y réüſſir. Ce doux vomitif pourvoit à l'indication de débarraſſer les premieres voyes, ſans porter ni laiſſer *d'érétiſme* dans les nerfs de ces endroits. Au contraire étant un *tonique*, ou il releve le ton des parties membraneuſes ou le maintient. Ainſi non ſeulement l'eſtomac eſt déchargé, mais encore ſes fibres étant déchargées d'une glue lymphatique, elles redoublent d'oſcillation, pour tranſmettre en direction naturelle dans les vaiſſeaux & dans les nerfs, l'action des cordiaux anodins diapnoiques. Le quinquina donné en poudre & diſſous par gros pour chaque priſe, de trois en trois heures, dans trois onces d'eau de

Sureté de l'ipécacuanha pour faire vomir ſans trouble.

coquelicot ; mordra, comme l'on parle, utilement ſur la cauſe de la fiévre, ſans préjudice à quelques grains de *teriaque celeſte* qui ſe donneront de tems en tems avant un bouillon, dans chacun deſquels on aura fait infuſer une pincée ou deux de feuilles de *chardon benit*, *d'ulmaria* & de *bugloſe*, mêlées enſemble & bien hachées. Enfin en donnant les ſoirs de petits juleps faits avec l'eau de *ſcabieuſe*, le ſyrop de diacode, & quelques gros d'eau *de canellé orgée*. Le reſte de la cure des fiévres malignes muettes, retombe après tout ceci, dans la methode ordinaire.

L'on inſiſte ſur la difficulté qu'il paroît y avoir à donner des ſédatifs pour la guériſon des fiévres *étiques*. Mais eſt-il maladie pour leſquelles la Médecine ait trouvé auſſi peu

de remédes efficaces? Ne ſeroit-ce point une occaſion légitime de ſe porter à quelque autre methode, pour venir à bout des maux qui ſont demeurez preſque incurables? Dans cette conjonɛture ſeroit-ce un crime de propoſer quelques nouveaux mais ſages eſſais? Or c'eſt l'intention de la Médecine calmante. Elle croit voir dans le fond de la methode ordinaire de guérir des fiévres *étiques*, laquelle cependant eſt demeurée courte, dequoi ou l'achever ou la perfeɛtionner. Quels ont été juſqu'à préſent les remédes pratiquez pour la guériſon des fiévres étiques? Les *rafraichiſſants*, les *humeɛtants*, les *delayants*, les *adouciſſants*; toutes intentions qui ont été celles des nourritures & boiſſons ordonnées dans ces cas. Il y eſt entré l'uſage du lait d'âneſſe, ou de petit

Sages eſſais pour la guériſon des fiévres étiques.

lait diſtillé avec des plantes convenables ; les chairs des *tortuës* ; les poiſſons *ſaxatiles* ou ſemblables de mer, bien frais ; ajoûtez les *écreviſſes*, les *grenouilles*, les colimaçons ; enfin les chairs des jeunes animaux. Tout cela renferme-t-il autre choſe qu'une idée de *ſédatifs*, *d'anodins* & de *calmants*, que toute la Médecine a jugé naturellement indiqués pour la cure des fiévres étiques ? Et ce qui met le ſceau à cette indication généralement approuvée, c'eſt l'uſage des bains. Quels bains ? Ceux d'huile mêlée dans des ſortes de décoctions d'herbes amoliſſantes. De grands Médecins, Galien à leur tête, n'ont pas craint d'employer ici les bains froids, ſi célébres dans l'antiquité. Eſt-il ſédatif plus manifeſte, plus ſenſiblement réel, puiſque les *bains froids*, en

V. *Floyer.* de Baln. Frigid.

Bains froids.

en fortifiant ou redreſſant le *ton* des fibres, guériſſent les maladies les plus ſpaſmodiques de leur nature, ce ſont les vapeurs des hypochondriaques, & des femmes hyſteriques. Or l'état des ſolides dans les fiévres étiques étant préciſément une diſpoſition *ſpaſtique*, une *ſtricture* devenue habituelle, ce qui eſt auſſi *ſpaſmodique*, y eſt-il tant oppoſé? Dans cette vûë ſera-t-il hors de raiſon, de propoſer les *nitreux*, mêlés avec quelques grains de ſafran, les cinnabres mêlez avec les nitreux la theriaque céleſte ſagement & habituellement donnée, ſans oublier l'uſage de la caſcarille en ſyrop pour en inſinuer l'action & l'impreſſion plus doucement ou avec toute la précaution imaginable.

Il eſt étonnant qu'il ne ſe trouve point dans Hippocrate

nulle mention de la fiévre étique. Et c'eſt la remarque de ſon ſçavant interpréte. Car ſuivant ce même interpréte le *morbus exſiccatorius* dont parle Hippocrate, n'eſt autre choſe que l'affection hypochondriaque qui jette les malades dans l'*atrophie*. Seroit-ce le fruit de la ſageſſe d'Hippocrate, qui auroit ſçû traiter les fiévres avec une telle habileté, que jamais dans ſes mains elles ne ſeroient dégénérées en fiévres étiques? En ce cas quel reproche pour une méthode contraire à la ſienne? On reproche au ſage *Stahl* qu'il ne ſe ſervoit point d'opium dans ſa Pratique. C'eſt, répondit-il, que la maniere (ſédative) dont je traite les maladies, me diſpenſe de tout narcotique. Juſque là donc mene la ſageſſe d'un Praticien à traiter les maladies.

Martianus comm. in lib. de locis.

Pourquoi pas de fiévre ét que dans la pratique d'Hippocrate.

Auſſi depuis qu'Hippocrate n'a rien laiſſé ſur la fiévre *étique*, il ne ſe trouve rien de bien poſitif pour ſon traitement dans les Auteurs, ſi non que tous ſe rencontrent dans l'indication d'adoucir, d'humecter & de calmer dans cette maladie. Au ſurplus chacun y a fait de ſon mieux. On trouve par exemple qu'un ſçavant Médecin employe pour guerir *l'atrophie* les *ventouſes* séches par les *cornets*. Un autre a imaginé l'uſage des *véſicatoires* pour attirer les ſucs nourriciers à la peau; & cette imagination a ſi peu déplû au ſçavant *Wedelius* qu'il approuve ſingulierement l'uſage de la racine de grande conſoude malaxée dans l'eau de fontaine, pour faire un cataplaſme, afin de conſerver les ſucs nourriciers dans les parties où les véſicatoires les auront attirées.

Tulpius obſerv.

Hartman Chymiatr.

Mais un autre célébre Praticien persuadé que le spasme a une part singuliere dans les *atrophies* se loue beaucoup d'une eau distillée de poulet avec le *chamædrys* & les fleurs de petite *centaurée*, comme étant des antispasmodiques singuliers en ce cas. Et pour appuyer son sentiment il en appelle au systême célébre de Willis sur les impuretez ou la dyscrasie que contracte le suc nerveux.

Waldschimid observ

Donc à cette indication capitale se raporte toute la cure de la fiévre étique. Sans oublier la sage précaution qui pouroit avoir été dans la pratique d'Hippocrate de pourvoir à éviter que les fiévres ne dégénerent dans l'*étique* en pratiquant les sédatifs, comme il convient dans les fiévres précédentes. Et peut-être ne se répentira-t-on point d'employer les nar-

Spécifique dans la fiévre étique.

cotiques mêmes pratiqués avec ſageſſe dans la cure de cette maladie. L'exemple des Phtiſiques favoriſe cette pratique, rien n'aydant tant à leur rendre ſuportable l'incurabilité de cette maladie, que l'uſage de l'opium, ce calmant avoué de la poitrine (*ſilentium pectoris.*) L'on peut en mille manieres rendre les narcotiques cordiaux & conſolans, & ce ſera du moins l'art innocent de procurer l'*euthanaſie* aux malades que la Médecine ne peut guérir.

Le Traité des calmants.

La vieilleſſe qui eſt une *phtiſie* naturelle & par conſéquent une ſorte de fiévre étique appartient par cette raiſon au ſujet préſent de la fiévre étique. En effet toutes réfléxions faites ſur les maladies des vieillards, il eſt manifeſte que l'origine de toutes leurs infirmitez

La vieilleſſe eſt une phtiſie naturelle.

n'eſt autre choſe qu'une diſpoſition *ſpaſtique*, une ſtricture habituellement convulſive, dans laquelle tombent en deſſéchant les fibres de leurs organes. Contre une telle diſpoſition eſt-il rien de plus propre que l'uſage des remédes qui aillent à aſſouplir ces fibres roidies, & en calmer les érétiſmes continuels, où les fait tomber & les entretient la *dyſcraſie* du ſuc nerveux. A cela conviennent parfaitement les *potions*, *onctions*, *fomentations* huileuſes, anodines, calmantes; en banira-t-on les narcotiques? Ce ſera les priver d'un ſecours auſſi ſûr qu'étendu dans la Médecine des vieillards, puiſque non-ſeulement ils tirent de l'opium des ſoulagemens continuels dans les maux préſens qui les tourmentent, mais encore dans la précaution qu'ils

y trouvent de ſe préſerver d'affreuſes infirmitez en faiſant uſage de l'opium des années entieres ſur la fin de leur vie. L'erreur priſe contre les narcotiques pour les vieillards eſt fondée ſur le préjugé, qu'étant très froids ils ſont diametralement opposés à la conſervation de corps qui periſſent par le refroidiſſement. Mais les corps des vieillards ne ſont refroidis, & l'opium lui-même eſt ſi peu froid, qu'il eſt le *cordial-ſudorifique* le moins incertain. Encore donc dans les maladies des vieillards, les calmants narcotiques mêmes ſe trouveront d'une merveilleuſe utilité.

Le ſuccès des calmants ſera-t-il pareil dans les maladies à *congeſtions ſanguines ſyſtrophiques*, bien formées & ſenſibles, ſoit par leur volume, ſoit par le

tact, de maniere qu'on ne peut toucher l'endroit enflammé que le malade n'en ſoufre. L'amas du ſang engagé par ſa partie rouge fait le fond de ces maladies, & le ſçavant *Ettmuler* fait voir dans ſon excellent Traité ſur l'opium, que les narcotiques n'agiſſent point ſur le ſang. Que fera donc ici l'opium & tous ſes conſorts les calmants? Les nerfs & les eſprits ont paru avoir une part ſinguliere dans les maladies précedentes. Les aperçoit-on de même dans ces congeſtions ſanguines? Mais la douleur *poignante*, *lancinante* ou piquante qui preſſe ſi étrangement un pleuretique, l'étranglement ſi urgent qui cauſe une *ſquinancie*, de tels ſymptômes n'appartiennent-ils point en propre au genre nerveux? Là c'eſt un érétiſme, une *criſpation*, *un froncе-*

De vi opii diaphor.

Erétiſme dans toutes les inflammations.

ment dans tout le genre membraneux, qui revêt intérieurement & extérieurement le côté du malade; ici c'eſt une compreſſion dans tout ce que le *larinx* & le *pharinx* ont de muſculeux, de nerveux, de membraneux. Ces parties ſont-elles obſcurement nerveuſes, & par conſéquent peu expoſées au ſpaſme? Voilà donc l'objet trouvé à l'action des narcotiques. Ce ſont toutes les jointures qui ſe trouvent enflammées par tout le corps dans les *rhumatiſmes gouteux*, cela ſe paſſe-t-il ſans les plus cruelles douleurs? Et en effet tant de parties *nerveuſes*, *tendineuſes*, *membraneuſes* qui envelopent les articulations ne ſont-elles point des nerfs bien avoués? Ainſi eſt-ce à tort ſi pour pareils maux l'on ordonne les *narcotiques*? Que feront-ils contre

des amas de ſang qui eſt en ſtagnation ? Ils apaiſeront les douleurs en effaçant les *criſpations*, en diſſipant l'*erétiſme*, & en rétabliſſant les eſprits & le ſuc nerveux dans leur circulation. Cela eſt-il douteux dès là qu'on aura eû ſoin de préparer les voyes aux narcotiques, en vuidant promptement le ſang, ralenti dans ſes vaiſſeaux, afin que le ſpiritueux narcotique pénétre promptement juſque dans le genre nerveux ? Combien de tems, de douleurs & de drogues, *purgatives* & *ſudorifiques* n'epargne point à un malade une telle methode ? D'ailleurs ceux mêmes qui l'ont éprouvée peuvent certifier que les ſudorifiques réuſſiſſent infiniment mieux, & avec infiniment moins d'angoiſſes, de feux & d'anxietez quand les narcotiques ſe mêlent de leur

Les narcotiques préparent aux évacuations.

operation. Voilà donc encore la place trouvée aux narcotiques dans les maladies à congeſtions ſanguines les plus étoffées par la quantité de ſang qui eſt en *ſtagnation*.

Mais ici plus que par tout ailleurs, le calmant principal aſſure l'opération de tous les autres c'eſt la ſaignée ; & le ſçavoir faire à la placer à tems & en lieu convenable, en fait la valeur & le prix. La plus généralement reçûë & de tout tems pratiquée eſt celle du bras ſur-tout du côté malade. Le ſyſtême des vaiſſeaux ou les poſitions des artéres & des veines montrent cette préférence. Eſt-elle de faveur ou mal fondée ? Les vaiſſeaux qui ſont gorgés de ſang dans la partie ſoufrante, reſſortiſſent tous des artéres & veines *ſouclavieres* ou prochaines. Le ſang que l'on

La ſaignée le grand calmant.

tire du même côté de la veine qui le reporte dans la souclaviere du même côté, étant soustrait par la saignée du bras de ce côté c'est retrancher d'autant la crûë de sang qui doit être renvoyé au cœur, pour être rédistribué par l'artére souclaviere du même côté qui est en soufrance. Ainsi sans vouloir absolument exclure la saignée du côté opposé, l'on croit plus sûr de la faire du côté malade. Mais en même-tems il devient évident combien peu a d'utilité, généralement parlant, la saignée du pied dans les véritables pleuresies. Le sang évacué de si

I. 2. c. loin vuide bien plus, suivant la pensée de *Celse* les vaisseaux prochains que ceux qui sont au-dessus d'eux, puisque ceux-ci ne se vuident que, comme l'on parle, *par consecution*. Cependant la stagnation gagne

Faux de la saignée du pied dans son effet.

& se confirme dans l'endroit malade ; & il reste à décider, si dans une telle pratique on perd plus de tems que de sang. Celui-ci est vuidé inutilement, & le tems perdu devient une avance à l'engagement de celui qui est ralenti dans le point de côté. Hormis donc des cas particuliers dans les maladies des femmes encore quelle attention ne faut-il pas y apporter ! La saignée du pied doit être exclue dans la cure des pleuresies.

La préférence de la saignée du bras du même côté est bien confirmée par une double observation. 1°. Une *ventouse scarifiée* sur l'endroit du point de côté le dissipe efficacement, & cette pratique a de bons exemples pour elles. 2°. L'expédient proposé par le célébre *Lancisi*, acheve de confirmer cette préférence ; il conseille d'enfoncer

V. *Morgagni* adversaria.

profondément la pointe d'une bonne Lancette, & précisement sur l'endroit du point de côté; il est autant habile en anatômie, que versé dans les connoissances des maladies; en faudroit-il davantage pour autoriser un tel remède? D'ailleurs cette pratique n'a pas été inconnuë aux anciens Maîtres. Car ces Praticiens non-seulement aprouvent d'enfoncer profondément une Lancette très aigue sur le point de côté, mais encore d'appliquer par dessus *une ventouse* scarifiée le lendemain, si cette ponction ne réussissoit point. Ces opérations, dit le grand Praticien *Severinus*, ne sont plus aujourd'hui d'usage, parce qu'elles sont cruelles. Sur quoi il laisse à décider, s'il est plus permis de laisser perir des malades, que convenable de leur administrer

Aetius.
Trallianus.
Aeginette.
Saxonia.

des remédes douloureux.

De plus la ſaignée eſt tellement le calmant de la pleureſie, que les grands Médecins ſont occupés à chercher les veines qu'il convient particulierement d'ouvrir. C'eſt pourquoi un grand Anatomiſte Médecin, ouvrit avec ſuccès la veine qui ſe montre ſur le côté de la poitrine. Un célébre Praticien va plus loin à ce ſujet que qui que ce ſoit. Il eſt perſuadé que l'*arteriotomie* gueriroit les pleureſies les plus déſeſpérées ; convaincu qu'un ſang artériel ou flatueux fait la cauſe la plus dangereuſe de cette maladie. Il inſiſte courageuſement ſur cette vûë, en ſe reprochant d'avoir manqué la cure de certains malades dont-il avoit prodigué le ſang, leſquels, dit-il, ſeroient gueris, ſi je les avois fait ſaigner de

Spigelius.

V. *Rhodius.* obſerv. *Heurnius* in Aphor.

Artériotomie dans les pleureſies.

l'artére des tempes. Il ajoûte que c'eſt le cas de ces pleuréſies, qui ſont cauſées par des flatuoſités ; (ce ſont des *ſpaſmes*) c'eſt-à-dire par une humeur qui a moins de corps que d'action & de vivacité. Je cherche, dit-il, en faiſant mention de cette *artériotomie*, & j'attens les ſuffrages des habiles gens, car je propoſe ſans décider. *Hæc non ſtatuo obſervatione, ſed Doctorum ſuffragia exambio, nam quid ſuſpicer in medium affero.*

Saignée de la Jugulaire par même raiſon.

Avec de telles réſerves l'on propoſeroit ici la ſaignée de la jugulaire, laquelle n'ayant pas plus d'inconvénient, dit *Willis*, que la ſaignée du bras, qui eſt adoptée de tout le monde, paroîtroit en cas de pleuréſie, d'un avantage ſupérieur à celui de la ſaignée du bras. L'on a déja donné un éthiologie là-deſſus : mais en faiſant remar-

quer ici, qu'il ſe rapporte par la jugulaire plus de ſang au cœur, que par la baſilique; que celle-ci remonte le ſang de bas en haut, à l'aide de quantité de valvules, au lieu qu'il eſt rapporté par la jugulaire de haut en bas ſans valvules. Comparant d'ailleurs diſtances à diſtances, les foibles efforts d'une veine qui remonte le ſang avec l'impétuoſité avec laquelle il ſe précipite par un canal, comme la jugulaire, lequel eſt horiſontal, l'on ſera convaincu d'un ſuccès plus prompt & plus diligent par la ſaignée de la jugulaire que par celle du bras. L'on demande cependant la même indulgence qu'*Heurnius*, avec cette difference que l'on ne fait ici que changer de veine, au lieu qu'Heurnius change l'uſage des veines pour celui des artéres. Au ſurplus,

peut-on faire des crimes en Médecine à des personnes attentives à la difficulté de la profession, lorsqu'ils ne proposent que leurs réflexions en les soumettant à un plus grand examen.

Ventouses scarifiées.

Les Ventouses scarifiées sont une autre sorte de saignée pour dissiper la douleur mortelle de la pleurésie ; elles ont été approuvées par de grands hommes de l'antiquité, & un Auteur plus moderne, en montre l'avantage, en faisant remarquer que c'est une maniere d'ouvrir des artéres. Cette pensée est-elle si éloignée de celle d'Heurnius sur l'*artériotomie* ? Ces ventouses s'appliquent sur les Epaules, le dos, &c. Ne seroit-ce pas une maniere de terminer ces cruelles douleurs que des pleurétiques endurent dans les épaules, dans le dos &c. Car d'où

Rubeus, *in Cels.*

viennent ces douleurs, ſinon d'un ſang arrêté dans des parties, que le ſpaſme occupe, parce qu'il s'eſt étendu par les membranes juſques-là ? Que font alors des ventouſes ? Elles évacuent de l'endroit même un ſang ralenti, qui ne peut que très-difficilement être ramené au cœur par la ſaignée du bras; ce ſont de ces lointains ſur leſquels doivent s'appliquer directement les remédes, ſi l'on veut ſoulager plus ſûrement & plus promptement. C'étoit de ſemblables maladies dont traite *Celſe* ſous le nom de *vexata*, parce que c'étoient des parties tourmentées & vexées par des douleurs habituelles, fixées ſur des endroits particuliers. *Vexata*, dit-il, *in quacumque parte corporis ſint, quàm primùm ſic curari debent, ut quâ dolor eſt, ea ſcalpello cutis crebro incidatur.* Celſe, L. 7. c. 1.

Ces notions fondées sur ces observations de l'ancienne Médecine, sont celles des differentes saignées dont l'on voudroit rappeller l'usage dans la pratique moderne, pour s'accoutumer à ne laisser jamais croupir le sang, quand il est en *stagnation* dans les endroits d'où il ne peut regagner le cœur par le moyen des saignées du bras.

Tous ces calmants ne sont pourtant pas les seuls qui s'employent pour la cure de la pleurésie. Les douleurs atroces, poignantes & piquantes qui accompagnent cette cruelle maladie, dénotent si ouvertement une affection *spastique*, une *fixation* si marquée des esprits, une *stase* si sensible du suc nerveux, qu'il n'est guéres de maladie où les narcotiques soient si clairement indiqués. Aussi un Praticien très-célébre donne-t-il pour

Riverius.

avis d'employer de bonne heure l'*Opium* pour la guérison de la pleurésie, si l'on veut de bonne heure en arrêter le progrès. Et en effet le genre membraneux est ici singulierement attaqué ; la *crispation*, l'*éretisme* & *la tension* de ses fibres en phlogose, sont en évidence ; de maniere que tout-à-la-fois & les vaisseaux sanguins, & les nerveux sont en *stricture*. C'est donc en même tems arrêter la circulation du sang & celle des esprits, & comme un *nœud gordien*, un double nœud à couper, c'est un dénouement à faire : Quoi de plus singulier pour une telle *résolution*, que l'usage de l'*Opium*, le plus puissant des *résolutifs*, en même tems que le plus efficace des *diapnoiques* ? Les accusations formées contre lui, & fondées sur sa prétendue vertu *astringente* & *reconcen-*

Nœud à dénouer dans les maladies. L'*Opium* le fait.

trante, ont été diſcutées & diſſipées ailleurs. On fait revivre ici cette ſorte d'accuſation, en diſant que l'opium ſupprime les crachats, par leſquels cependant ſe termine le plus heureuſement une pleureſie. Mais cette difficulté ayant plus de rapport à la *péripneumonie* qu'à la *pleuréſie*, il en ſera parlé dans un moment. Or il eſt de l'adreſſe & du ſçavoir faire d'un Praticien de prévenir la *péripneumonie*, qui eſt très-ſouvent la ſuite de la pleuréſie, laquelle ſe reproduit, par ce que les Praticiens appellent *per epigeneſin*: & c'eſt préciſément pour prévenir l'inflammation du poumon que les Praticiens ordonnent les narcotiques dès les premiers jours d'une pleuréſie. Eſt-il en effet moyens de brider d'abord ou de mettre un frein aux oſcillations du genre

V. le Traité des Calmans.

nerveux plus convenables à l'état par où il est furieusement irrité dès les commencemens d'une grande pleurésie. C'est d'abord lever la *stricture* qui fait le *spasme* d'où partent des oscillations capables de soulever des fibres nerveuses, dont le poumon est composé, par tout ce qu'il a de membranes communes & propres. Il n'est donc pas étonnant de voir Galien si occupé à moderer la douleur dans la pleurésie, qu'il ne craignoit point d'employer la *Jusquiame*, la *Mandragore*, &c. *L'Opium* est devenu ensuite le calmant par préference dans cette cure. Les plus célébres en pratique l'employoient avec autant d'habilleté que de hardiesse : ils ont été suivis par bien d'autres, & avec les mêmes succès. L'usage familier du *coquelicot* dans cette mala-

Zacut.
Fabr Hild.
River.
Mayerne.

die désigne assez la pensée des Praticiens sur les narcotiques.

Calmant pour toutes les indications & occasions.

Aussi la Médecine calmante employe-t-elle avec succès le *diacode*, l'*opium*, ou solide ou en gouttes dans les potions, & dans les *loochs*; & en le donnant assiduement tous les jours, l'on a le plaisir d'épargner bien de la douleur & bien du tems à un malade de pleurésie. La douleur sera-t-elle exorbitante ou rhumatisante, l'*opium* ou les gouttes anodines dissoutes dans les linimens, sur-tout avec le *baume tranquil*, apporte un soulagement sensible & prompt au malade. La *liqueur minérale anodine* mêlée par gros dans ce baume, a aussi de bons succès. Enfin si c'est d'une toux qu'il soit nécessaire de s'occuper, les *pilules de cinoglosse*, y remédient d'une maniere comme spécifique, & c'est un opium très-mitigé

mitigé, très-affoibli, en ce que réduit dans ces pilules à une très-petite dose, il ne laisse point cependant que d'appaiser les toux les plus cruelles.

Mais ce sera une congestion phlegmoneuse qui se sera fixée dans le foye ou dans la rate; une autre aura pris siege dans le poumon, & ce sera une *péripneumonie*; aura-t-elle gagné le gosier, ce sera une *esquinancie*, l'inflammation la plus urgente: enfin ce sera une *congestion* sanguine qui aura enflammé le cerveau, & l'inflammation sera une apoplexie, une léthargie, une phrénésie; où prendre dans toutes ces inflammations un tissu de fibres nerveuses, ou tendineuses dont l'érétisme exigera l'usage des calmans? Que peut-être il ne convient point dans les inflammations systrophiques du foye, de la rate, Inflammation fixée à une partie.

du poumon. C'eſt un examen à faire ſur quelque cas de ces maladies. Mais ici vient à propos le conſeil du fameux Praticien de Montpellier, qui avertit que la ſûreté des narcotiques conſiſte à les donner de bonne heure, c'eſt-a-dire, avant que la fluxion ſe ſoit fixée dans un viſcére mou. Ainſi c'eſt à un Praticien à ſe hâter de donner ces remédes dès que la vergence des humeurs lui annonce quel ſera le ſiege de la maladie qui ſe forme ; & voilà l'adreſſe de la Médecine calmante de parer à la conſommation d'une phlogoſe qui paſſe du ſang dans les viſceres. Au ſurplus l'*eſquinancie* n'eſt pas abſolument dans le cas des autres remédes. Celle qui s'attaque au larinx, ſe prend à des cartilages, à des membranes, à des glandes, qui toutes ont

Riviere.

les leurs : ce ſont toutes parties très-ſuſceptibles de *ſtrictures* ſpaſmodiques. L'étranglement qui menace les malades d'une ſoudaine ſuffocation, laiſſe-t-il à douter de l'étrange conſtriction de tous ces endroits? Veut-on par-là inſinuer l'uſage des narcotiques en pareil cas? Un autre calmant, c'eſt la ſaignée, ou des *ranines*, ou de la *jugulaire*, ou même de l'*artere*; car comme c'eſt de la *carotide* que part le ſang qui s'engage dans les parties cartilagineuſes & membraneuſes du larinx, le ſecours qui doit être prompt dans une *eſquinancie* autant aigue qu'il y en a, l'artériotomie ſe trouve à ſa place.

Ouvrir toute-à-la-fois pluſieurs artéres.

Sera-ce une apopléxie, une léthargie, une phrénéſie? Encore l'artériotomie des deux côtés dans une forte apopléxie, ſera un remede très-efficace; &

d'où vient cette efficacité, ſinon du relâchement que reçoivent les membranes enflammées, effet bien reſſemblant à celui des narcotiques ? Mais eux-mêmes ſont d'une telle vertu dans la phrénéſie que la ſeule diſtinction qu'il convient d'y faire, c'eſt de bien diſcerner ſi l'on doit en venir à l'*opium*, ſinon s'en tenir à l'uſage de la liqueur minerale dont l'effet eſt ici ſouvent ſuffiſant.

Plus penſer en Médecine que raiſonner.

En tout ceci ſe remarquent les cauſes, les notions, enfin les idées des maladies inflammatoires, leſquelles toutes ſont accompagnées d'enflure, d'amas ou de collection, ſoit de ſang, ſoit de ſéroſité. Mais ſeroit-il interdit à un Médecin qui, à l'exemple de Sydenham, ſe renfermeroit bien moins dans la lecture des Auteurs *ſyſtématiques*, que dans les réflexions, ou les manieres de penſer ſur

les maladies. Cet illuſtre Praticien diſoit qu'il mettoit à penſer ce que d'autres mettent de tems à lire. Tout le monde n'eſt pas capable d'une telle réſolution, mais le fond en eſt imitable, & l'on doit pardonner à un Médecin qui prend la liberté d'ouvrir de nouveaux jours ſur des maladies ou incurables, ou du moins mal compriſes & mal expliquées. Peut-être donc ne donne-t-on point à l'idée d'inflammation toute celle qui lui eſt duë. Le préjugé des humeurs a arrêté l'eſprit ſur cette matiere. L'on s'eſt accoutumé à voir des tumeurs ſuivies de ſuppuration, & comparant cette idée avec tout ce que l'on a conçu d'inflammation, il paroît être échapé à la Médecine de compter parmi les affections inflammatoires, tout ce qui en a toute l'eſſence, ſans en avoir le maté-

riel. Tout ce qui eſt ardeur eſt-il ſi éloigné de ce qui eſt inflammation? Une flamme pour être déliée, & comme aërienne eſt-elle moins feu qu'un charbon allumé? Celui-ci a plus de volume, l'autre a-t il moins de pénétration? C'eſt donc une eſpece d'inflammation que l'ardeur qui fait l'eſſence d'une maladie. Le *diabete* eſt de ce genre. A quoi paroît-il tenir? Quelle humeur en fait la cauſe? Le Malade ne ſe plaint que d'ardeur, ſurtout dans ſes urines dont le flux énorme eſt d'autant plus étonnant que le fond s'en prend aux parties ſolides, ou *contenantes*, qui ſe mettent en fonte ou en colliquation, ſans qu'il paroiſſe qu'aucun amas d'humeur ait préludé à la naiſſance de ce dangéreux mal, & ſans qu'aucune humeur ſoit venue s'immiſcer pour entretenir une

telle évacuation. Une fiévre y auroit-elle quelque part? Des Praticiens l'y reconnoissent, & en effet la fiévre étique qui termine cette maladie paroît bien n'être que la suite de la fiévre *lente* qui l'accompagne.

V. *Lister*, *Ettmull.* *&c.*

L'idée d'inflammation est donc évidente dans le *Diabete*, l'ardeur qui dévore les entrailles, le feu qui dissout ou liquifie la substance des parties, l'enflure qui prend aux reins, pour peu que les urines soient retenues, enfin la soif inimaginable qui désole ces pauvres malades, tout cela est tellement parallele aux effets d'une inflammation avouée, qu'il ne paroît point que ce soit témérité ou inattention de ranger le diabéte parmi les affections inflammatoires. Ce sera la classe des maladies d'inflammation dans les esprits, l'inflammation en

Diabete, quelle sorte d'inflammation.

ſera-t-elle moins réelle ? L'éclair qui enflamme l'atmoſphere ou l'air extérieur, eſt-il moins feu que celui de la foudre & du tonnerre qu'il annonce & qui met tout en incendie, en fonte ou en cendre par tout où il tombe? Nous avons vû un premier exemple de l'inflammation des eſprits dans la *phlogoſe* du ſuc nerveux, d'où ſont produites les *fiévres éphéméres*, la *phrénéſie*, & enfin les *étiques*; mais ici ne finit point le tableau des maladies inflammatoires réſidentes dans les eſprits. Ces fiévres malignes *muettes*, qui ſont le maſque inſidieux du *non fiévre* conduit un malade dans le tombeau, ont-elles ailleurs leur ſiege, que dans les eſprits ? Plus évidemment encore ces *peſtes* atroces qui tuent les hommes dans les rues, ſans qu'ils y penſent; peſtes qui ne devront leur ori-

gine, qu'à un air contagieux apporté de loin. Une telle maladie tient-elle à autre chose qu'à un double air, & l'animal enflammé & dévoré sur le champ & l'air extérieur qui a apporté l'amorce qui a mis le feu dans les esprits animaux. Tant d'autres maladies nommées malignes, parce qu'on n'y voit point de *matiere humorale*, ont-elles leur cause ailleurs? En conséquence est-il étonnant que toutes maladies, ou tuent, ou demeurent incurables? Un Médecin, dit Hippocrate, qui est trompé dans la cause primitive & originaire d'un mal, ne peut le guérir, comme il a été dit ailleurs. L'*hydrophobie* qui met en fureur des gens pleins de santé, d'où tire-t-elle son origine? De la morsure d'un chien, dont l'haleine empestée du feu de la rage, porte cet air enflammé précisément

Point humoral.

dans les esprits animaux de l'homme. Cette action congénére, cette affinité d'air à air prouve évidemment que ce n'est qu'un air enflammé dans le corps de l'homme par celui qui est parti du corps du chien. Est-il besoin d'autres preuves de l'*immatérialité* de causes en certaines maladies? Ces maladies sont les affections inflammatoires des esprits.

Toute dans l'inflammation des esprits.

Le *Diabete* tombe précisément dans ces idées, rien n'y est connu que le feu, l'ardeur, la soif, la colliquation, la sécheresse ou l'étisie. A quoi s'en prendre qu'à l'inflammation des esprits? Une réflexion en convainc; c'est celle de l'impétuosité avec laquelle les urines se précipitent par les urétheres dans la vessie; car il est démontré que les fluides n'ont de mouvement *progressif* que par la puis-

ſance des ſolides qui les pouſſent : & d'ou vient aux ſolides leur puiſſance compreſſive, ſyſtaltique & expulſive, que de l'élaſticité des eſprits qui fait leur reſſort ? Par là vient manifeſte la cauſe du diabete : c'eſt une maladie des *ſolides*, les humeurs n'y entrent pour rien, de ſorte que l'*érétiſme* tout ſeul en fait l'eſſence.

Cette maladie eſt demeurée incurable par l'incertitude où l'on voit les Auteurs & les Praticiens pour ſe faire une méthode de la guérir. Ecoutons Cardan, il ſe vante de n'avoir manqué aucun diabete, tandis que tous les habiles de ſon temps étoient en contradiction ſur la cauſe & ſur les remedes de cette maladie. *Quotquot in manus venerunt, curavi, cùm in aliorum manibus omnes perierint, etſi primarii exiſtimarentur. Abſtinebam à pur-* Pourquoi incurable ?

Epist. *gantibus, illi dabant .... Calidis utebar, illi frigidis &c.* Tout cela fait connoître, à n'en point douter, que les remedes efficaces pour la guérison d'une telle maladie ne leur ont manqué que parce qu'ils se sont trompés dans la connoissance de la cause originaire de ce mal, comme parloient d'anciens Praticiens. *Eum*
Cels. *Præf.* *ritè curaturum esse dicunt, quem prima origo causæ non fefellerit.* L'on doit cependant ici une justice à d'anciens Médecins qui ont jugé que les narcotiques étoient les vrais remedes du
Epist. diabete. Aëtius est de ce sentiment au rapport d'Augenius, & ce Praticien-ci ne le contredit point. Cette vérité pratique est demeurée dans l'oubli ou ignorée jusqu'au tems du célébre *Willis*. Il ne laisse pas oublier toutes les incertitudes sur les causes & les remedes du dia-

bete. Il parcoure tous ceux-ci dont il fait ſentir toute l'inſuffiſance ; c'eſt pourquoi il conclut : *Præter hæc .... extat aliud non ſecundarium (remedium) ſcilicet hypnoticum, quod œconomiæ animali ſufflamen ponendo, regimen vitale multò ſedatiùs, proindeque cum minori ſanguinis fuſione, aut ſeroſi nutritiique humoris præcipitatione peragi facit.* Un autre grand Praticien s'en prend auſſi de l'incurabilité de beaucoup de fiévres, au trop peu d'uſage que l'on fait des narcotiques pour la cure des maladies ; & là-deſſus il eſt ſi peu ignorant ſur tout ce que l'on dit contre les *narcotiques*, qu'il traite de bagatelles les faux raiſonnemens que l'on apporte contre leur uſage, tandis que pour leur efficace il guérit des maladies les plus difficiles, *alios febricitantes ſimili ejuſdem potionis*

Son Reméde dans les narcotiques.

Willis, Pneumat.

(hypnoticæ) cardiacæ vi & beneficio feliciter ſanavimus, quo argumento Medicos quoſdam timidos opiatorum uſus & facultatis ignaros monere volo, ne futili ſuo ratiocinio pollecti, ejuſmodi medicamentorum uſum reformident. Cette penſée eſt auſſi celle du fameux Praticien Portugais, & encore du fameux Praticien de Montpellier.

Poterius. cent. 2. curat. 49. Zacut lib. 1. River. de Febrib. Peſtilent.

Que ſur ces modeles de Praticiens, il ſoit ici permis d'ajoûter que c'eſt ſouvent à l'omiſſion des remédes calmants, qu'il faut s'en prendre des mauvais ſuccès des remédes, cependant excellens, indiqués, mis même ou employés à tems, & dans leur place. Ils n'ont pas les ſuccès qu'ils devroient en attendre, & pourquoi? Parceque ceux qui doivent en être non-ſeulement les moderateurs, mais encore qui guident &

modulent les ſecrétions, c'eſt en ajuſtant les ſucs aux diametres, aux capacitez & à la direction des fibres des ſecretoires. Ainſi ſera-t-il queſtion de quelque retenuë ou ſuppreſſion dans les femmes? Les apperitifs les plus forts, comme les mieux choiſis, non-ſeulement ne retabliſſent rien dans ces évacuations, mais encore ils y mettent le trouble & le déſordre plus grand qu'il n'y étoit, & cela pour avoir manqué à joindre les apperitifs avec l'opium. Car par la raiſon qu'étant aſſocié aux *purgatifs*, comme le pratiquoit communement M. *Hoffman*, l'évacuation par les ſelles en eſt plus abondante, ſans être tormineuſe, de même les narcotiques étant joints aux apéritifs dans ces maladies des femmes, ils moderent *à point* les mouvemens des humeurs qui

Omiſſion des calmants, combien préjudiciable à la Médecine.

doivent s'évacuer, parcequ'ils ajuſtent & approprient les bouches ou diametres des *ſecretoires* qui doivent leur ouvrir paſſage. La même réfléxion eſt commune pour le ſuccès des *ſudorifiques*, des *diuretiques*, & même des *ſalivaires*, puiſque ſuivant l'utile obſervation du ſage *Sydenham*, rien ne favoriſe tant le *ptyaliſme* dans les petites veroles que les narcotiques, tant il eſt vrai que les narcotiques ſont les guides & les modulateurs des évacuations. Cette penſée eſt bien différente de celle qui donne les narcotiques pour de très-dangereux *aſtringens*; auſſi les heureux ſuccès juſtifient la premiere penſée, & la ſeconde a été convaincue de faux dans un ouvrage fait exprès.

Le Traité des calmants.

L'on ſaiſit cette penſée, & l'on demande par où les narco-

tiques seront supportables pour la cure du diabete ? L'on ne veut point qu'ils soient astringens, comment donc arrêteront ils le flux exorbitant des urines dans cette maladie ? La reponse est renfermée dans les observations du sçavant *Cardan* & du célébre *Willis*, en ce que leurs récits se rapportent, & que les *astringens*, les incrassans, ont été jusqu'à eux très insuffisans pour guérir le diabete. Ce sont donc d'autres remédes qu'il faut pour cette guérison. *Cardan* regarde comme le specifique du diabete la plante qu'il appelle *ravanellus*, que l'on croit être le *leucoïum luteum* croissant sur les murailles, *Willis* leur préfere les narcotiques, parcequ'il n'est pas question de boucher, de temponner les voyes & les humeurs dans le diabete. Mais de faire

Incertitude des remédes du diabete.

cesser la vertu qui précipite les urines. Elle n'est point dans les fluides qui n'ont par eux même que de l'inertie, elle est donc dans les solides, dont la systole empressée redouble de vibration pour expulser les fluides qu'ils contiennent. Cette vertu est un érétisme, les narcotiques l'appaisent, & les fluides (ce sont ici les urines) rentrent dans leur pouvoir naturel, pour s'écouler, elles se soumettent, & voilà le diabete guéri.

L'idée populaire a donc gâté l'esprit à bien des Médecins. Ils ont crû avec le peuple qu'arrêter un flux, c'étoit lui donner des entraves, & de lui boucher le chemin. La structure des parties leur apprend un art là-dessus bien différent de la grossiereté de ces idées populaires. Suivant cette philosophie, arrêter une humeur

Véritable notion des astringens,

qui se précipite, c'est calmer la force de la vertu systaltique dont l'excès poussant avec trop d'impétuosité l'humeur qui lui est assujettie, la tient dans une évacuation excessive. C'est donc un excès de ressort qui fait le mal, les narcotiques repriment cet excès, la vertu systaltique reprend son *ton* & sa modulation ordinaire; des fluides rentrent dans leur repos, & ne se vuident que suivant les loix de l'œconomie naturelle. C'est guérison en pareil cas, & les narcotiques la procurent. Après cela rentrant dans l'objet qui nous a jetté dans ces réfléxions, l'on est autorisé à donner des bornes moins resserrées à l'idée de maladies inflammatoires. Car dès que le feu prend aux esprits (hé dans quelles maladies ne sera-ce point) dont un Praticien ne

doit jamais perdre l'idée pour être toujours au fait des symptômes ou douloureux ou inquietans qui tourmentent si souvent les malades, les insomnies, les mesaises, les anxietez, le fond de tristesse, d'ennui & de chagrin qui prennent en tant de maladies, étant les effets du trouble des esprits ; peut-on attribuer ce trouble qu'à une ardeur secrette qui tient les solides en érétisme, & les fluides hors de la direction de leurs mouvemens ? C'est l'idée de *chaleur* & de *secheresse* qui a toujours occupé l'attention des bons Médecins. De-là leurs principaux soins sont allés à temperer, à moderer, à adoucir, toutes notions qui renferment tout-à-la-fois celle de phlogose ou de *l'accension* des esprits & du sang, puis celle des anodins, des calmants, des

Calmants suppléent aux astringens.

narcotiques même ; car peut-on s'en passer dans les affections mélancoliques, & où ne voyent ils point de *l'atrabile* dans la plûpart des maladies chroniques, des rateleuses, des vaporeuses, des hypochondriaques ; tout cela sera-t-il en petit & caché en beaucoup de maladies ? La connoissance aujourd'hui si confirmée dans la structure des parties & dans les rapports des nerfs, suffit grandement pour faire sentir de quelle importance il est de toujours songer qu'un érétisme, comme un feu secret sous la cendre entretient les maladies les plus opiniâtres ; desorte que le genre nerveux y entre pour beaucoup, & que l'usage des calmants équipollé à la nature, & au génie de tous les maux, doit s'étendre bien plus loin que l'on ne se l'imagine ordi-

nairement. Ainſi le diabete tout aqueux qu'il eſt, étant entretenu par l'ardeur ſecrete des eſprits, ne reçoit ſoulagement ou guériſon que par l'uſage des narcotiques.

L'hydropiſie eſt-elle moins une affection ſereuſe ? Cependant ſont-ce les ſéroſitez auxquelles il faille s'arrêter ? Un grand Médecin cité par *Ettmuller* autre ſçavant en Médecine, défend ſingulierement la purgation à qui veut guérir une aſcite. C'eſt qu'en effet le comble de l'intempérie chaude & ſeche comme parloient les anciens fait la cauſe des plus fâcheuſes hydropiſies. Le feu a pris à la bile, elle en a perdu la couleur, ſon baume & ſes utiles qualitez, c'eſt un ſel lixiviel, une huile brulée, le foye s'en trouve comme calciné, le ſang en eſt impreigné. Les eſ-

Lindanus.

prits ne s'en ſentiront-ils point ? En effet un Praticien peut-il ſe paſſer de narcotique, quand de telles diſpoſitions jettent les malades dans des douleurs énormes, & dans des tenſions étonnantes dans les fibres membraneuſes ? Car ce ſont des gênes ſi étrangement *ſpaſmodiques*, que les extenſions que ſe font les membranes communes & particulieres des parties dans les aſcites, & on les voit telles en pratique que ceux qui ſont le moins portés pour les narcotiques ſe réſolvent d'en donner à leurs malades, & les ſoulagemens qu'ils leurs procurent par cette indulgence les met en goût & en inclination pour ces remédes, juſqu'à abjurer les préjugez dont on les avoit prévenus contre l'opium.

Idée de la cauſe & de la cure de l'hydropiſie

Ce n'eſt pourtant point le ſeul calmant que la Médecine

naturelle calmante offre dans les hydropiſies, les *nitreux*, les *martiaux*, le quinquina, les *jus d'herbes*, les ſucs *d'écreviſſes* dont l'on fait des coulis, dans les bouillons des hydropiques; enfin le grand calmant, ſçavoir la ſaignée, trouve d'heureuſes places pour la guériſon des hydropiſies entre les mains de Praticiens verſés dans ces ſortes d'habilitez. Les nitreux joints à des diuretiques bien choiſis, comme les *coques-d'œufs*, & les *coquillages*, en particuliers les *écailles d'huitres* préparées, procurent aux malades d'hydropiſie un double avantage à leur ſang. 1°. Entretenu frais & fluide, ce qui eſt l'effet naturel du nitre, il previent ces extenſions douloureuſes ſpaſmodiques, qui obligent ſouvent à donner l'opium, parce que les fibres étant entretenuës ſouples & liantes, s'entretient

La ſaignée. Les nitreux.

s'entretient libre la double circulation du ſang & des eſprits, & le calme ſe conſerve ou ſe remet dans les fonctions de l'œconomie animale. 2. Les ſéroſitez prennent de libres iſſuës par les urines: ici cependant ſe préſente un avis à donner aux non prévenus contre les narcotiques, c'eſt de mêler quelques grains de pilules de cynogloſſe dans ces poudres diuretiques, quelques grains encore de caſtor s'y mêlent avec ſuccès pour les perſonnes du ſexe, enfin le ſafran oriental & un peu de fleurs de benzoin deviennent des ſingularitez de ces remédes, quand la poitrine paroît être intereſſée dans les hydropiſies, ſur tout en celle de poitrine. Les martiaux unis aux poudres diuretiques enveloppées dans la conſerve de *cynorrhodon* rendent très efficaces les *precis au bain Marie.* Mais un jus d'herbes ſinguliere- Apéritif.

ment calmants ſuivant l'obſerva-
Barbette. tion d'un Praticien célébre, c'eſt le ſuc de *taraxacum*, on le donne tiré avec l'eau de *parietaire* par petites doſes de deux ou trois onces, trois ou quatre fois dans un jour, ajoutant ſur chaque doſe un gros d'eau de canelle orgée. Car pour le dire en paſſant l'on ne ſçauroit trop garder d'égard pour la vertu de l'eſtomac dans l'uſage des apéritifs. Sa vertu ſyſtaltique, eſt comme le centre d'où partent les oſcillations nerveuſes qui dirigent les diſtributions des ſucs, & c'eſt de ce centre qu'il faut attendre la juſteſſe que l'on ſouhaite à l'action des
Egard pour l'eſtomac. apéritifs pour conduire les ſucs à leurs veritables ſecrétoires. Ceci donc eſt encore une reſſource de la Médecine calmante, qui inſpire de flater le genre nerveux par toutes les ma-

nieres poſſibles, comme le ſouverain dans l'adminiſtration de l'œconomie animale.

L'oppoſition de long-tems formée dans la cure de l'hydropiſie contre la ſaignée eſt & trop connuë & trop univerſelle, pour qu'on s'avance ici ſans bonnes raiſons à demander crédit à cette évacuation ſanguine dans l'hydropiſie. La nature s'eſt-elle bouchée là-deſſus de telle maniere, que jamais elle ne montre à un Praticien, à répandre le ſang dans cette maladie? Ceux qui l'ont ſuivie pour y mettre à profit toutes les démarches où les mouvemens de la nature, ont remarqué qu'il eſt rare qu'un hydropique meure ſans avoir ſur la fin de ſa maladie vuidé du ſang par quelque endroit de ſon corps, juſqu'à le voir cracher abondamment le ſang

Combien le ſang a de part dans l'hydropiſie & plus que la ſéroſité.

après des années entieres d'hydropiſie. Rien paroît-il plus un reproche pour un Praticien, aux yeux duquel le ſang ſe vuide à profuſion, tandis qu'il n'aura eû ni le courage ni l'induſtrie d'en ſacrifier quelque portion pour aſſurer la vie du malade ? A ceci ſi l'on joint une obſervation très commune parmi les Praticiens ; voudra-t-on avoir les yeux ouverts par la nature, & s'aveugler ſur ſes intentions ? D'où naît-il plus d'hydropiſie que de la ſuppreſſion des regles dans les femmes & des hémorrhoides dans les hommes ? Cette vérité ſe trouve en remontant à l'origine de bien des hydropiſies. Une ſemblable origine ſe trouve dans les hydropiſies qui ſuccedent aux *pâles couleurs* dans les jeunes perſonnes, tous cas où un ſang même par ſa partie rouge cher-

che des iſſuës. Ce ſont là des efforts, & les bouffiſſures, l'hydropiſie même ſuccedent à ces inutiles efforts d'une nature à qui ſont refuſés les paſſages à la circulation du ſang. Voilà la premiere cauſe efficiente & matérielle. Un Praticien peut-il l'oublier à tel point, que tandis qu'il eſt notoire que la partie rouge du ſang a commencé la ſcene hydropique, ce Praticien s'occupe uniquement pour la terminer de ſa partie blanche ou de ſa ſéroſité. C'eſt un déluge qui l'emporte, une ravine qui l'entraîne, mais où? Dans un goufre de préjugés populaires & qui rendent tous ſes remédes inutiles ou dangereux & la maladie incurable.

C'eſt manifeſtement tomber dans l'erreur nommée en Philoſophie, *non cauſe, pour cauſe, cauſæ non cauſæ*. Et d'où vient

cette erreur ? C'eſt que l'on s'écarte d'une maxime capitale dans la *Médecine naturelle*, *vûë de Pathologie vivante*. C'eſt en fait d'affections ou maladies lymphatiques ſereuſes, de ne jamais perdre de vûë les efforts reſtés ou entretenus par quelque fond d'hémorrhagie qui a à ſe faire, ou qui a manqué. *Si cuipiam morborum lymphatico ſeroſorum cauſas primarias perſpicere cordi eſt, ille hæmorrhagiarum, & conaminum ad illas tendentium doctrinam & connexionem probè explorantem debet habere.* C'eſt l'avis de la ſage école de M. Stalh, & le moyen eſt-il dit, de ne ſe point tromper dans le *diagnoſtique*, le *prognoſtique*, & la cure de ces maladies. *Hac enim ratione in diagnoſi, prognoſi, & curatione aget feliciter, nec unquam in illum errorem cauſæ non cau-*

v. *Juncker* conſpect. Pathologiæ p. 205.

Efforts naturels pour procurer des évacuations.

ſæ, ut Philoſophi aiunt, incidet. L'on ne peut ſe donner une leçon plus convenable eû égard aux exemples pris ici pour modeles. Ce ſont des évacuations retenuës ou manquées, c'eſt donc la partie rouge du ſang qui eſt la premiere en faute, & qui fait la cauſe primitive des amas de ſéroſités qui font les hydropiſies.

Or ſuivant toûjours les routes marquées & certaines dans la *Pathologie vivante*, où voit-on ſe porter cette partie rouge du ſang qui reflue à la place des hémorrhagies manquées ? Les artéres devoient pouſſer ce ſang vers les iſſuës des hémorrhagies manquées, & ce ſont les artéres qui chaſſent cette partie rouge vers leurs extrêmitez *coniques*. C'eſt un volume pour lors diſproportionné avec les capacitez de ces capillaires, & de-là ſe forment des

congeſtions ſanguines. Cependant la partie blanche ou ſereuſe du ſang étant deux fois plus ample que la quantité de la partie rouge, elle s'engouffre dans les artéres collatérales, ce ſont les lymphatiques qui tranſmettent ces ſéroſitez par tout dans les chairs, voilà des hydropiſies, mais les ſéroſitez n'y ſont qu'en ſecond, eû égard à la cauſe primitive, ſur le modele cependant de laquelle un Phyſicien eſt tenu de ſe gouverner pour ne point prendre la *non cauſe pour la cauſe*, ou l'effet pour ce qui l'a produit. Si à ceci l'on ajoûte, que cette premiere cauſe eſt ſubſiſtante pendant tout le cours d'une hydropiſie, puiſqu'enfin cette même partie rouge du ſang ſe montre par l'évacuation qui s'en fait par quelque endroit du corps avant qu'un malade meu-

re d'hydropiſie. Suivant ces idées nettes & préciſes de la Pathologie vivante, il eſt décidé que le grand calmant eſt le vraye reméde de l'hydropiſie, c'eſt la ſaignée, qui étant pratiquée dès auſſi-tôt que commence une hydropiſie, en previendroit le progrès, parce qu'elle rapelleroit hors du corps la portion rouge du ſang, qui va fonder des digues inſurmontables à la circulation du ſang dans les capillaires artérielles. De plus l'on ne peut raiſonnablement accuſer le malade ni de foibleſſe ni de refroidiſſement dans ſon ſang, puiſque ſes forces ſont auſſi entieres qu'elles étoient pour procurer les hémorrhagies manquées. C'eſt d'ailleurs la partie du ſang la plus chaude que l'on a à traiter; ainſi donc ceſſent les frayeurs d'affoiblir le malade

Foibleſſe mal entenduë.

& d'augmenter le refroidissement du sang ; & les autres calmants venant à l'appui de la saignée qui assure leur succès, ce seroit le moyen de prévenir d'affreuses innondations de sérositez qui font les hydropisies les plus dangereuses. Car les *anasarques* & les lencophlegmaties les plus notoires tirent leur origine du vice ou de l'engagement vicieux de la partie rouge du sang. Tels font les épanchemens de lait si familiers parmi les nouvelles accouchées, en qui la surabondance du suc lymphatique innonde les parties charnuës, parce qu'à force de nourritures, ou d'alimens succulens, l'on a comblé leurs vaisseaux de sang. La cause véritable des hydropisies étant ainsi manifeste, il est évident pourquoi les purgatifs, les hydragogues & les apéritifs

reuſſiſſent ſi mal pour les guérir.

C'eſt que ces drogues excitent ou fomentent la diſpoſition inflammatoire que couve toujours quelque hydropiſie que ce ſoit. L'état ſpaſmodique où ſe trouvent les ſolides & les tuniques des vaiſſeaux, manifeſte les dangers de tels remédes. Et en voici la raiſon. Ces tuniques dilatées forcément par l'engagement du ſang, ſe trouvent dans une gêne ou contrainte convulſive, laquelle dans la ſuite attire dans le tiſſu des parties un ſang qui s'y pourrit. C'eſt la penſée, comme l'avis d'Hippocrate; *ſi convulſio in vena facta ſit ..... progreſſu temporis ſanguinem ad carnem tranſmittit, qui in carne putreſcens in pus vertitur.* Ainſi donc ſe trouve dans l'hydropiſie la double cauſe que com-

Le ſang gêné par le ſpaſme.

Hippoc. L. 2. de morbis.

bat la Médecine calmante, ſçavoir la diſpoſition inflammatoire de la part des fluides, & l'état ſpaſmodique des ſolides.

Deux maladies congéneres, car toutes deux tiennent à l'hydropiſie, donnent entrée à ces notions, l'une eſt l'hydropiſie *tympanite*, l'autre l'*emphyſême*. La premiere s'appelle hydropiſie ſeche, c'eſt donc à plus juſte titre *une non hydropiſie*. L'autre eſt une enflure des chairs telle que fait une *anazarque*. Mais à cette différence près, qu'en celle-ci la peau eſt moins rebondiſſante ou moins réſiliente que dans l'autre. Rien donc de plus marqué dans ces deux hydropiſies, qu'une diſpoſition plus ou moins élaſtique ou *ſpaſmodique*. Or elle eſt atroce dans

Tympanite. la tympanite, & profondément attachée aux parties membra-

neuſes. Cela ſe comprendra par ce que l'on va dire là-deſſus, au lieu que dans l'emphyſême, cette diſpoſition n'eſt preſque que ſuperficielle dans les fibres de la peau. Par ceci tout ſeul ſeroit ſuffiſamment prouvé ce qui a été avancé du ſpaſme qui eſt joint à l'hydropiſie. Mais il eſt ſi ſenſible, ce ſpaſme, ou ſi manifeſte dans la tympanite qu'il en fait toute l'eſſence & toute l'étenduë. La maniere dont commence la formation d'une tympanite ſuivant l'obſervation d'Hippocrate, fait bien ſentir que cette maladie eſt eſſentiellement convulſive. *Quibus tormina, & circa umbilicum dolor qui neque purgante neque aliter ſolvitur, in hydropem ſiccum firmatur.* Que font comprendre en effet des douleurs inſurmontables dans les parties les plus nerveuſes

Aphor. 4. 11.

comme les lombes, & les plus membraneuſes comme le nombril? C'eſt donc voir annoncée la maladie la plus intimement ſpaſmodique? C'eſt un ſentiment bien prouvé par le célébre *Willis*, de maniere qu'il eſt démontré à l'eſprit que la tenſion extraordinaire qui bande ſi énormement les parties du bas ventre doit être conſiderée comme une eſpece de *tetan* de toutes les fibres muſculeuſes & membraneuſes du bas ventre, idée qui renferme celle d'une affection ſpaſmodique la moins douteuſe. Cependant l'on eſt en doute comment toutes ces fibres peuvent demeurer tenduës & élevées en cintre, parce que naturellement des fibres tenduës dans leurs extrémitez devroient prendre une étenduë plate. Mais c'eſt par là que ſe comprend

Notion ſur l'hydropiſie tympanite.

l'étenduë de la diſpoſition ſpaſmodique qui fait l'eſſence de la tympanite. Car n'eſt-ce point une eſpece de ſpaſme que la dilatation ou l'expanſion que prend l'air intérieur qui eſt dans le bas ventre, lequel par ſa grande raréſcence fait élever les membranes, comme le ſoufle pouſſé dans une veſſie de cochon qui étoit flaſque, dont les parois ſans être ſoutenu que par l'air qui y eſt ſouflé, font en ſe voutant une capacité qui rend une veſſie de cochon groſſe comme la tête; elle en qui on auroit pû tout au plus trouver quelques lignes d'épaiſſeur. Auſſi eſt-ce un air ſouflé dans la capacité du bas ventre, par toutes les bouches des *ſecrétoires* de la capacité interieure, leſquels comme autant d'œolipiles ſouflant des vents par tout l'abdomen en font le

L'air intérieur en eſt la cauſe.

balon de la tympanite. Une expérience trivial ou vulgaire vient ici à propos en preuve démonstrative, c'eſt la pratique journaliere des Bouchers. Par où parviennent-ils à faire prendre volume & comme de l'embonpoint aux chairs des animaux qu'ils habillent dans leurs Boutiques ? Par le moyen de gros ſouflets, avec leſquels ils introduiſent dans les ventres des corps morts d'animaux, une quantité d'air ſi abondante que toutes leurs parties même après leur mort conſervent dans ces animaux des volumes qui ne ſe perdent que dans la cuiſſon de ces chairs, leſquelles, dit-on, s'en retournent à la Boucherie. Voilà donc l'air qui faiſant office de piliers par toutes les colomnes qu'il forme dans le vuide du ventre d'un malade de tympanite, tient l'abdomen

tendu en cintre ſans s'affaiſſer. Mais pourquoi ſortir du Méchaniſme merveilleux qui s'exerce à tous les inſtans de la vie dans le poulmon ? Son volume meſuré par l'extenſion que prennent chacune de ſes veſicules eſt équipollée à dix fois l'étenduë de toute la ſuperficie du corps humain ; l'air ſeul par ſa raréſcence ſoutient les parois de ces véſicules dilatées ſans s'affaiſſer, & autant de fois que l'on compte de reſpirations dans vingt-quatre heures. Ainſi eſt levée la fameuſe objection que l'on faiſoit au ſyſtême de *Willis*, & l'on en trouve la ſolution dans la Pathologie vivante. Au ſurplus il paroît par toutes ces réfléxions combien l'air où les vents entrent en part de cauſe, dans les plus grandes maladies, & combien par conſéquent elles

Comment l'air tient les parties tenduës en cintre.

ſont ſpaſmodiques. La diſpoſition inflammatoire y eſt-elle moins réelle & même moins ſenſible.

Emphyſême.

L'emphyſême va le faire connoître, car on la prend (l'emphyſême) pour une hydropiſie dans les maladies aiguës des enfans, tandis que tout y paroît fiévreux & inflammatoire, par la couleur luiſante de toute l'habitude du corps & le bourſouflement de toutes ſes parties ſans *œdematie*. Ce ſeroit déja une obſervation d'hydropiſie inflammatoire, mais elle eſt (cette obſervation) infiniment plus notable dans les *pâles couleurs*. Quelle eſt la ſorte d'enflure que l'on nomme vulgairement hydropiſie, parce qu'en effet elle ſe termine ſouvent à l'épanchement de ſéroſité dans les chairs ou les capacitez du corps, quand la maladie dure

long-tems ? C'eſt une enflure qui ne paroît qu'une expanſion des parties véſiculaires, qui ſont toutes infiltrées d'un air igné ou trop élaſtique, enflure accompagnée d'une fiévre très ſenſible, de maux de têtes intolérables, de laſſitudes cruelles par tout le corps, de vertiges, de ſaignemens de nez, de crachemens & de vomiſſemens de ſang. A quoi tout cela reſſemble-t-il ? C'eſt à rien moins qu'à une congeſtion ſanguine, à une diſpoſition inflammatoire ? Elle peut à la vérité ſe terminer à un épanchement de ſeroſité dans les parties malades, mais qui ne voit ici l'ardeur du ſang & la phlogoſe des eſprits, ce qui eſt l'élaſticité de l'*air animal* excédée; telle qu'il s'en fait dans l'eau qui eſt ſur le feu ? Sur ce portrait qui n'eſt point de caprice,

Sa cause dans l'air animal.

mais pris dans la nature du mal; sera-ce une hydropisie causée par le froid de l'eau que celle qui se fera dans les *pâles couleurs*. C'est donc la double cause des hydropisies découverte, & l'inflammatoire & la spasmodique. La Médecine calmante y propose des secours, ils ne sont point suivant l'idée du vulgaire, il est vrai, mais sont-ils hors de celle de la nature, & du Méchanisme, par où s'operent les fonctions de la santé? Saigner dans une tympanite! C'est apprêter à rire, mais à qui? Aux ignorans qui veulent demeurer tels dans les connoissances de l'œconomie animale. Car l'on saigne & l'on a guéri par ce reméde des tympanites confirmées. *Willis* y propose les *hypnotiques* parce qu'il trouve que tous les remédes célébres en cas d'hydropi-

ſie y ſont pernicieux. La Médecine calmante adopte cette indication, & en prouve la raiſon. En effet eſt-il maladie où le genre nerveux ſoit plus en faute ? L'ancienne Médecine ſoupçonnoit un comble d'intemperie dans l'hydropiſie aſcite, & la calmante juge que dans la tympanite ſe trouve le comble du ſpaſme. Les eſprits n'y ſont qu'un air exploſif continuellement ſoufflé par les battemens de la dure mere du cerveau dans tous les cordons des nerfs, & à quoi ſe termine ce vent animal ? A tenir toutes les membranes auſquelles aboutiſſent les nerfs, en extenſion, en bandemens, & dans des élaſticitez forcées, *toniques*, *ſpaſtiques*, *tetaniques*. Voilà l'idée de l'étiologie de la tympanite. Les calmants doivent-ils paſſer pour ſupects pour ſa cure?

Part qu'il a dans la tympanite.

Tous les remédes pratiqués jusqu'à present ont laissé cette maladie incurable, tandis que les malades sont reduits avant que de mourir à de cruelles douleurs par les énormes extensions, qu'ils sentent prendre aux membranes de leur bas ventre, n'est-ce point un reproche à la Médecine qui n'aura pas pourvû à tems à de si cruels accidens, vû l'Aphorisme d'Hippocrate qui apprend à les prévoir comme d'affreuses irritations dans le genre nerveux? Aussi est-il bien connu en pratique, que comme les forts purgatifs donnés pour guerir les hydropisies attirent la tympanite, une telle tympanite est bien moins guérisable que toute autre.

V. Stahl.

Tout donc prouve combien le spasmodique a de part dans la production de la tympanite. Ce n'est pourtant pas l'opinion

du sçavant *Stahl* (lui qui fut si occupé du genre nerveux dans sa pratique) mais *Homere* s'endort quelquefois, *aliquando bonus dormitat Homerus*. Or ici se méprend visiblement la Logique de ce sçavant homme, qui met en preuve ce qui est en question. Une affection venteuse, dit-il, suppose bien plus du relâchement dans les fibres nerveuses, que de la tension; mais ne lui en déplaise, il falloit qu'il commençât par prouver que les vents sont la cause de la *tympanite*; & au contraire il convient qu'il ne se trouve dans les corps qui en sont morts que des parties simplement gonflées. Reste à conclure que le systême de *Willis* est le plus raisonnable, & c'est sur lui que la Médecine calmante régle les indications qu'elle a insinuées ci-dessus, & les remédes qu'elle

propose ici : d'où vient donc demande-t-elle la tympanite ne guérit-elle point par tous les remédes qui sont répandus dans les Livres ? C'est, repond-t-elle, que l'on prend cette cure par la queue. Ce sont les extrémitez des nerfs ausquels l'on applique les remédes, soit sur le ventre, soit en donnant de forts purgatifs. Les topiques n'agissent que sur les extrémitez des nerfs ; & ce sont ces mêmes extrémitez que sollicitent les plus forts stimulants ou purgatifs ; au lieu que c'est en traitant le genre nerveux dans son origine que l'on peut se promettre d'empêcher le progrès de cette facheuse maladie. C'est un air *Dyscole*, un volatil étranger, une vapeur ennemie qui se filtre avec le suc nerveux à travers la *substance corticale* du cerveau, pour passer dans les ra- cines

Discrasie du suc nerveux.

cines des nerfs. C'eſt donc cette vapeur ennemie qu'il faut détourner de cette route, ſoit en la détruiſant dans les vaiſſeaux ſanguins, ſoit en en faiſant la dérivation par la ſaignée la plus convenable dans ce cas. C'eſt celle de l'*artére temporale*, la plus capable de détourner le ſang des carotides, ſoit que l'on ouvre cette artére par la lancette, ſoit que l'on y applique des *ſang-ſues*. En même tems l'on fera paſſer dans le ſang l'action d'autres calmants, qui pénétrent le genre nerveux ſans l'irriter, & ce ſont les *cinnabres*, la *thériaque* celeſte, les *pilules de Vildeganſe* recommandées ici par M. *Stahl*, celles de *cynogloſſe* de *Styrax* : former de petites pilules de ces ſortes de drogues que l'on donnera par de petites doſes tous les quatre heures avant un bouillon ou une

Remédes là-contre.

ſoupe ; donner d'ailleurs par de cuillerées fréquentes, une potion faite avec de l'eau de *ceriſes noires*, de *tilleul*, avec le ſyrop de *Stechas*, des infuſions théiformes de fleurs de *primevere*, de *camomille*, de *guimauve*, donner des crémes de ris aſſaiſonnées d'un peu de ſafran, boire beaucoup d'une tiſanne de guimauve & de régliſſe, appliquer des *véſicatoires* ſur la nuque du col ou derriere les oreilles ; de fréquentes ventouſes séches ſur l'épine du dos ; tenir ſur le ventre des flanelles trempées dans les ſucs ou décoctions de *juſquiame* & de *guimauve*, dans le lait ; faire porter ſur les lombes une grande emplâtre de *tacamahaca* & *caragne* malaxées avec la thériaque, ſur-tout faire dormir le malade par des émulſions de graine de pavot blanc, avec le ſyrop de même pavot,

ou celui de nénuphar. Tout ceci paroîtra-t-il du neuf en Médecine ? Les raiſons qui autoriſent ces remédes ſont auſſi anciennes que les loix de la nature. Au ſurplus que fait-on que propoſer des manieres de ſoulager des malades qui n'ont eu juſqu'à préſent qu'à ſouffrir des remédes uſités, en leur en ſubſtituant de ceux, qui ſuivant le conſeil d'Hippocrate, ne peuvent faire de mal, pendant qu'ils apportent de grands ſoulagemens. Mais avant que de quitter cette matiere, il convient de lever une peine que l'on pourroit ſe faire ſur les véſicatoires, qu'on vient d'inſinuer pour la cure de la tympanite. Mais en ſe reſſouvenant de ce que Willis remarque ſur la *diſcraſie* du ſuc nerveux, l'on comprendra ſuivant la conſéquence qu'il en tire, par quelle

Véſicatoires.

raiſon les véſicatoires conviennent ici. Le ſuc nerveux, dit-il, eſt ſujet à ſe ſouiller par le mélange des vapeurs impures, c'eſt donc une *dépuration*, que l'opération appliquée par les véſicatoires, par laquelle les nerfs ſe dégorgent, pour ainſi dire, de ce que le ſuc nerveux en croupiſſant a contracté d'impur. Il ſe loue donc très-fort de l'uſage des véſicatoires dans les affections ſpaſmodiques. *Freind* en a la même bonne opinion; & d'après d'auſſi grand-maîtres l'on peut prendre quelque confiance à l'uſage de ce reméde.

Pâles couleurs mal entendues.

Les pâles couleurs ſont une ſorte d'hydropiſie; nous l'avons rangée ſous l'idée des *emphysêmes*, parce qu'en effet l'on ne ſçait preſque quel nom leur donner, en matiere d'hydropiſie. Les Auteurs varient à tel point que chez les uns c'eſt une *cache-*

xie ou *cacochimie* (généralement parlant). D'autres voulant les définir plus ſingulierement, les traitent d'*anazarque*, ſans crainte de les donner pour des *hydropiſies*, par la raiſon que l'épanchement des ſéroſitez ſe manifeſte ſur la fin par des collections ſenſibles, ou dans le tiſſu des chairs, ou dans les capacitez du corps. L'idée d'emphysême léve ces perplexitez en faiſant comprendre que les pâles couleurs ſont dans leur origine une enflure ou un bourſoufflement, qu'un ſang artériel produit; & voilà la double diſpoſition inflammatoire & ſpaſmodique bien déſignée. De ce ſang artériel intercepté dans les capillaires, s'enſuit un épanchement de la lymphe, dont eſt tout impreigné un ſang artériel. Cette conſéquence ſe comprend, comme on le dit ail-

leurs, par la diſpoſition des diametres, par les directions des artéres collaterales lymphatiques; & ces idées ſont nettes, préciſes à la portée de toute connoiſſance en Anatomie.

C'eſt une phlogoſe à traiter par les calmants.

Les calmants ſont-ils déraiſonnablement propoſez, employez même en pareille conjoncture? C'eſt une phlogoſe dans les eſprits à temperer, une congeſtion ſanguine à remettre en régle de circulation. Le grand calmant c'eſt la faignée, elle ſatisfait à tous les deux: l'adreſſe c'eſt de la bien placer & de la varier à propos, du bras principalement, enſuite du pied, puis de la gorge; car juſques-là faut-il en venir, quand ſe font des maux de tête inſupportables, accompagnés d'étourdiſſemens, de ſaignemens de nez, de battemens d'artéres.

La vigilance doit encore aller à pratiquer les juleps anodins avec les eaux temperantes, le ſyrop de diacode, le ſyrop de nénuphar & le nitre purifié, y mêlant, s'il eſt beſoin, dix ou douze gouttes de la *liqueur minérale anodine*. Que de légeres émulſions aſſaiſonnées de même, ne ſoient très-utiles, l'on en convient; mais les eaux miſes en julep, vont plus directement à pénétrer un ſang qui s'empâte ſouvent dans cette maladie; c'eſt pourquoi l'uſage de la limaille de fer porphyriſée, vient ici tout à propos comme un calmant des plus efficaces, parce qu'il n'eſt pas concevable combien promptement tombe l'ardeur ou le feu de la fiévre des *pâles couleurs* quand on donne le mars à propos. *Baglivi* recommende fort dans les maladies des femmes

d'employer le *castor* ; aussi est-ce un calmant ; d'autres conseillent le *camfre*, mais quelque efficace que soient ces remedes, il faut sçavoir les concerter avec les tempéramens & la sensibilité du genre nerveux dans les personnes du sexe. Les *narcotiques* ont même quelque chose de moins douteux ; & ils sont sujets à moins d'inconvéniens dans ces maladies en les mêlant avec les absorbans & les martiaux. Enfin le *safran* est en grande faveur dans ces sortes de maladies, & sa vertu calmante anodine est notoirement connue ; mais il faut avouer qu'il n'est pas sûr dans les pâles couleurs qu'autant qu'on sçait l'associer en petite quantité avec les martiaux anodins. Après toutes ces preuves peut-il rester du doute sur la préference qui est dûe à la Médecine calmante,

Calmant pour les maladies séreuses.

ſi adroite par ſes calmants à réprimer en même tems, la phlogoſe des eſprits, le ſpaſme des ſolides, & l'inflammation du ſang ou des fluides?

Ce ſeroit bien aſſez pour prouver que les calmants ſont praticables dans les maladies *ſéreuſes*, parce qu'en elles ſe trouvent tous les caracteres, les ſignes ou les indices de la double cauſe des maladies, la diſpoſition inflammatoire, & la ſpaſmodique. Mais il eſt mention ſi fréquente par tout le monde, d'une maladie qui occupe les eſprits des Médecins, & qui fait l'épouvante des malades & de tout le monde. Elle eſt d'ailleurs du genre des madies chroniques ſéreuſes, ſanguines tout-à-la-fois & inflammatoires: très cruelle enfin, & par conſéquent appartenante au genre nerveux: Il convient

de la donner à traiter à la Médecine calmante pour juger de ce qu'elle peut dans les cas importans, ou ce qu'elle ne peut pas, *quid ferant humeri, quid ferre recusant.* C'est le *scorbut*, l'épouvantail de la Médecine courante. Et qu'est-ce que le *scorbut* de nos Hôpitaux, des armées & des pauvres gens? Rien moins que ce qui est vraiment scorbut. Celui-ci dans sa juste notion est double; l'un le *stomacace*, l'autre le *Scelotyrbe*: ce sont-là les vrais scorbuts, & ils sont en propre aux Peuples du Nord & aux gens de mer. Dans celui-ci les malades sont dévorés de douleurs jusques dans la moëlle des os: dans l'autre qui est le *stomacace*, ce sont des gencives flasques, pâles, saigneuses; ces deux signes font le caractere propre du vrai scorbut. Qu'est-il arrivé? Le dia-

Juncker, Consp. Medic. prax. p. 7..

gnoſtique s'étant infiniment altéré dans la pratique moderne, la confuſion s'eſt miſe dans les ſignes des maladies, parce que l'on ne s'eſt point aſſez mis en garde contre les reſſemblances, ſur leſquelles Hippocrate avoit précautionné les vrais Praticiens, ſes vrais diſciples; en les avertiſſant que ces reſſemblances peuvent faire prendre le change. De plus la méthode de guérir ayant auſſi ſouffert de grands affoibliſſemens, les remédes donnés à contre-tems ou mal-à-propos, ont fait dégénerer les maladies. Des eſprits précipitez ont pêle-mêle recueilli des ſymptômes de maladies dégénerées, & des aſſemblages que leurs imaginations en ont fait, ont été pour ces Praticiens des ſimulacres de maladies, des affections monſtrueuſes, & toutes méconnoiſſables; tel eſt le

Scorbut mal entendu.

ſcorbut d'aujourd'hui : c'eſt le *ſcorbut de terre*, bien différent du *ſcorbut de mer*. Mais ce qui a principalement défiguré le ſcorbut, ce ſont les ſymptômes mal démêlez des affections rateleuſes, mélancholiques, hypochondriaques, parce qu'en effet les ſymptômes qui diſtinguent les vrais ſcorbuts, ſont ſi reſſemblans aux ſymptômes des malades Hypochondriaques-rateleux, ou mélancholiques, qu'un œuf n'eſt guéres plus ſemblable à un œuf. Les cauſes cependant ſont bien différentes dans les unes & dans les autres. Ces maladies rateleuſes ſont les effets d'un ſang brûlé, d'une atrabile, & d'un *ſel lixiviel*, au lieu que c'eſt un ſel fixe marin, qui donne origine au véritable ſcorbut ; bien different donc de ces maladies qui ſont bilieuſes : ce qui n'a point été

Ces differences pour le traiter.

distingué par les Praticiens modernes, & introduit suivant la remarque du sçavant Auteur qui a traité expressément du scorbut ; c'est aussi l'observation du sçavant *Lamzwerde*. Qu'en est-il arrivé ? qu'aujourd'hui rien n'est si vrai que les accusations de scorbut sont ordinairement très-fausses. *Hoc verissimum est, scorbutum apud nos communissimè falsò accusari.* C'est le jugement porté dans l'Ecole de M. *Stahl* ; & il va ce jugement jusqu'à appeller le scorbut l'azile de l'ignorance, parce que les Praticiens qui ne sçavent quel nom donner à des maux qui les embarrâssent, ils les appellent des scorbuts. *Antiquorum cacochymiæ & Modernorum scorbutus æqualia habent fata, nam nomen suum in omnibus illis affectibus dare debent, ubi causæ morborum & symptomatum, nullo alio vo-*

Eugalenus, de Scorbut. Monit salutare 122.

V. Compact. p. 748.

Ibid.

cabulo exprimi, & sic tanquam asylum ignorantiæ, hæc nomina consideranda veniunt. Le célébre Moniteur ci-dessus cité, témoigne que cet abus sur les maladies scorbutiques, est très-commun en Allemagne; & par-là il est notoire de combien est déchu le diagnostique dans la pratique moderne.

A propos donc, & en grand Praticien comme il étoit, M. Stahl rappelle le scorbut à la notion ordinaire des maladies dépuratoires où la nature fait ses efforts pour résoudre & dissiper des humeurs lymphatiques-sanguines, demi-pourries, à raison d'une dyscrasie singuliere, *Scorbutus est corruptio lymphatico-sanguinea, semi-putridosa à peculiari humorum dyscrasia.... ad quam corrigendam ... spastici à naturâ motus varii instituuntur.*

Conspectus, p. 739. Et à quoi se réduit suivant cette

sage école la cure du scorbut? Au tems, à la patience long-tems continuée, en des secours qui aillent plus à préparer des issues aux humeurs, qu'à les forcer par des purgatifs, des vomitifs &c. qu'on ne sçauroit trop épargner en pareil cas. *Et sanè in scorbuto methodus placida successiva ac continua, quæ magis ad exitum humores disponit quam stimulat, unde fugiantur purgantia, vomitoria &c. Prudens moderamen &c.* La Médecine calmante s'exprimeroit-elle en termes plus précis sur les remedes sédatifs-anodins? A quoi, si l'on ajoûte le conseil du sçavant *Drelincourt* pour la guérison des maladies mélancoliques & atrabilaires, qui sont certainement confondues avec les affections scorbutiques, l'usage des *calmants narcotiques* se trouve clairement autorisé, *Nusquam*

Les Remédes qui y conviennent.

excludantur anodina atque hypnotica, en parlant des maladies des rateleux. *Becker* penſe de même & encore *Tilingius*. Les nitreux, qui ſont d'un ſi heureux uſage dès qu'une affection ſcorbutique ſe donne à connoître, enſemble l'uſage des *abſorbants* fixes, non *lixiviels*, tous remedes qui vont à adoucir, à concentrer, à rabattre les feux ou les ardeurs; à quoi encore ſervent très-utilement les ſucs d'*ozeille*, d'*alleluiæ*, de *pourpier*; & tout cela éloigne-t-il de l'idée des calmants pour la cure du ſcorbut.

Drelincourt de Lienosis p. 784.

Micr. p. 57.

Anchora Sacra, c. 20.

Scorbut de Mer different de celui de Terre.

Elle ſeroit bien différente, cette cure, s'il s'agiſſoit du *ſcorbut de mer*, qui eſt le véritable ſcorbut, parce qu'autant que la cauſe qui le produit, eſt différente de celles qui font le ſcorbut de terre, ceux qui peuplent les Hôpitaux des villes & des

armées ; autant les remedes de ceux-ci doivent être différens de ceux de l'autre. Le ſcorbut de mer doit ſa principale cauſe au ſel marin, auquel ſont ſinguliérement expoſés les gens de mer. Et juſqu'où va cette expoſition ? A les pénétrer de telles vapeurs dont l'air de la mer eſt chargé, & c'eſt l'effet de cet air que les gens de mer reſpirent jour & nuit. L'effet de cet air ſe termine-t-il à tout ceci ? Son poids qui fait ſur l'habitude du corps une *gravitation* extraordinaire en bouche les pores, & les comprime. C'eſt donc la tranſpiration extérieure infiniment gênée. L'intérieure eſt-elle moins en ſouffrance ? Le régime de vie des gens de mer par la ſorte d'alimens qui leur ſont ordinaires le donne à connoître. La plûpart de l'air qui va dans le ſang y entre par le moyen des ali-

mens & du chyle qui eſt impreigné des qualités du boire & du manger qui lui ont donné origine. Or quels ſont d'ailleurs ces alimens? Des chairs ſalées & par conſéquent imbibées du même ſel marin. Un plus long détail pour faire connoître les qualités qu'un ſang doit prendre par l'abord de tels ſucs, nous détourneroit de l'examen de la cauſe qui eſt propre au ſcorbut de terre ou des Hôpitaux. De tels maux y ſont familiérement les reſtes de langueurs, de maladies maltraitées, & encore plus mal jugées ou avortées. Ainſi ce ſont des ſangs mal dépurés, tout impreignés de ces reſtes de maladie qui en font d'autres, ou des rechutes, ſuivant la penſée d'Hippocrate. Et quels reſtes? De quelque fievre, ou quarte; car ſouvent étant maltraitée elle dégénere en affection ſcorbuti-

Son origine, ſa nature.

que, comme en avertit M. *Stahl*, ou bien d'autres maladies chroniques négligées au milieu de la pauvreté, de l'indigence, de la malpropreté, jetteront de pauvres gens ou des ſoldats dans ce qu'on appelle ſcorbut. Cependant c'eſt un ſang ſalin, épaiſſi, *mélancolique*, brulé, *atrabilaire* qui fait le fond de ces maladies, qui ſont de l'appartenance des affections rateleuſes, ſuivant les recherches ſi ſçavantes du ſçavant Drelincourt dans le Traité qu'il a fait exprès ſur ces ſortes de maladies. Mais à la ſeule mention d'*atrabile* ſe comprend l'étrange différence qui eſt entre la cauſe d'un ſcorbut de terre & celle d'un ſcorbut de mer. L'on a dû ſentir quelle eſt la véritable idée de la cauſe du ſcorbut de mer par ce qui a été dit ci-deſſus à ſon ſujet ; peut-on ſe former une pa-

De Lienosis.

reille idée de l'*atrabile* qui fait le fond des affections scorbutiques de terre ? C'est ici une bile gâtée ou dégénérée ; c'est le beaume du sang, cette huile douce naturelle qui devoit impreigner le chyle, laquelle étant comme passée par le feu, est devenue noire, chargée d'un sel lixiviel. Et qu'est-ce qu'un sel lixiviel ? Un composé de particules ignées d'une matiere éthérée capable de prendre des mouvemens les plus impétueux, & cette matiere inhérente dans ce sel, rend cette bile capable de la chaleur la plus pénétrante. C'est l'idée que donne M. Hoffman d'un sel lixiviel ; & cet endroit qu'il seroit trop long de copier ici, mérite d'être lû dans les sçavantes observations chymiques de ce célebre Auteur.

V. Lib. 3. Observ. 4 p. 280.

Une différence certainement essentielle, trop peu cependant

apperçue ou remarquée dans la cure du ſcorbut, c'eſt celle qu'il y a entre un ſel naturel, bienfaiſant & inſtitué pour conſerver la ſanté des hommes, & un ſel dégéneré de ſa nature, & par là artificiel. Le ſcorbut véritable eſt cauſé par le ſel marin; c'eſt le ſel commun ſingulièrement ami du corps humain, comme l'appelle M. Hoffman. Au contraire le ſcorbut de terre eſt cauſé par un ſel autant différent du naturel, qu'un ſel lixiviel eſt oppoſé à celui d'où il eſt dégéneré. Une réflexion donc bien ſimple, c'eſt que dans la cure du ſcorbut de mer, un Médecin ſe trouve aidé par le naturaliſme du ſel qui l'a produit, & qui tient toujours de ſi près à la nature, qu'il ſe rectifie en ſe réconciliant avec elle, ſans autre artifice que de ſe remêler avec un air bien pur, qui le volatili-

Le bon air tout ſeul guérit le ſcorbut. V. *Monit. ſalut.*

Obſerv.

ſe ſans l'effaroucher. C'eſt en effet l'obſervation conſtante de ceux qui vont à la mer, & dans les voyages lointains où ils prennent le ſcorbut, qu'ils n'aſpirent qu'à aborder dans quelque Iſle où l'air ſoit d'une telle pureté connue : telle eſt l'air de l'*Iſle Bourbon* ; & là en effet ſans le ſecours d'aucune drogue, des équipages entiers, que le ſcorbut déſoloit, ſe trouvent en convaleſcence pour peu qu'ils ſéjournent en cette Iſle. Par une ſem-
V. Monit Salut. blable raiſon *Lanzwerde* avertit les Médecins Allemands de s'abſtenir d'envoyer les ſcorbutiques aux eaux chaudes, parce, leur dit-il, que l'ardeur de ces eaux développant trop promptement les ſels lixiviels qui entretiennent les ſcorbuts de terre, c'eſt le moyen de rendre ces maladies incurables ou mortelles. Ce ſage Auteur ajoute un avis très-

important, qu'il tient d'un ſçavant Praticien, & cet avis apprend à s'aſſûrer de la différence qu'il y a du ſcorbut de terre avec le ſcorbut de mer. Dans celui-ci l'uſage du lait réuſſit à ſouhait, au lieu que dans l'autre le lait augmente le mal & ſes dangers, c'eſt pourtant la tentation bien commune parmi beaucoup de Médecins, de mettre les malades au lait pour toute nourriture, quand ils ſoupçonnent qu'il y a une *révivification* à faire dans la maſſe du ſang, pour la changer en bien en tout ce qu'elle contient. Cette pratique répond ſouvent très-mal à leur intention : la raiſon en eſt claire. C'eſt une bile ardente dégénérée en lixiviele, qui entretient la plûpart des grandes maladies, dans les pays comme le nôtre où l'on boit beaucoup de vin, & où la bonne-chere innonde

Cause du scorbut de terre.

toutes les tables, en pareille conjoncture tant s'en faut que le lait dompte la qualité du sang, lui-même emporté par l'ardeur qui y regne, la fiévre s'en ensuit & le mal prend de nouveaux accroissemens. Y a-t-il à s'en étonner ? Des matieres combustibles jettées dans le feu en augmentent la flamme, à proportion, des sucs aussi inflammables que ceux que fournit le lait à la masse du sang, multiplient ses feux, ses ardeurs, & portent l'incendie par tous les visceres.

Ces accidens qui ont été vrais dans tous les tems, lors même que l'*atrabile* y auroit passé plûtôt pour un terme exagéré que pour une expression de quelque chose de réel, se trouve convenable par la nature de la bile laquelle se montre dans l'analyse des pierres de la vésicule du fiel, qui sont les produits plus ou moins

moins noirs de la bile qui y forme ces concrétions. Or ces pierres rendant par la distillation six cent quarante-huit fois en air le volume de leur masse, est-il douteux combien une bile noire ou une atrabile est élastique ou explosive? En faut-il davantage pour faire comprendre les *ouragants* en flatuosités & en gonflemens, ausquels les mélancoliques-rateleux, qui renferment les scorbutiques de terre, sont si sujets. De telles dispositions exigent-elles des remedes chauds, volatils, tumultueux? Au contraire c'est un sel fixe que le marin, & il fait l'essence du scorbut de mer. Par où fait-il cette maladie? En appésantissant les globules du sang, lesquelles par cette *gravitation* deviennent moins roulantes. Une livre d'eau commune dissout si parfaitement six onces de sel marin, qu'elle

Statique des Végétaux, p. 169.

Hoffm. obs. p. 188. &c.

n'en perd rien de ſa limpidité, ni de ſa conſiſtance. Ne ſera-ce point juſqu'où la ſéroſité du ſang pourra aller dans un état de ſanté ſans la troubler? Juſqu'où cette quantité de ſel marin s'accroît-elle dans la maſſe du ſang d'un homme qui eſt jour & nuit ſur mer, & ſouvent dans des mers où l'air eſt plus peſant. Cette préciſion nous eſt encore inconnue; mais il nous ſuffit de comprendre que la ſéroſité du ſang dans un tel homme prendra par livre plus de ſix onces de ſel marin; puiſque cette ſéroſité a perdu ſa limpidité & ſa conſiſtance, perte qui ſe démontre & par l'inſpection du ſang des ſcorbutiques, & plus ſenſiblement encore dans les taches ſcorbutiques, dans leſquelles la lymphe ſanguinolante prend une couleur bien éloignée de la limpidité & bien différente de la

Cauſe du ſcorbut de Mer.

V. Stahl.

pureté de ce véhicule de toutes les humeurs. Voilà l'objet ſur lequel un Médecin a à travailler en fait de ſcorbut de mer : c'eſt une fixité à réſoudre, des ſucs à liquéfier, & c'eſt la place des antiſcorbutiques. Trouvera-t-on bien longue l'étiologie qui vient d'être expliquée à l'occaſion du ſcorbut ? La mépriſe aux dépens des malades s'étend ſi loin dans le monde Médecin qu'il faut nous ſouffrir de telles longueurs.

Ho bien ! demande-t-on après cette tolerance quels ſont donc les calmants pratiquables dans les affections ſcorbutiques ? Le lait en paroiſſoit un bien naturel, très facile & très étendu, on l'en exclut, quels ſeront donc les calmants favoriſez ? La ſaignée ſe trouve-t-elle dans cette maladie, où les ſaignées locales trouvent plus de place & d'occaſion ? Par elle donc

Choix des calmants,

pratiquée d'abord l'on pourvoit à tous les ralentissemens, qu'un sang mélancolique est capable de prendre dans toutes les *lacunes* où il s'affaissera, comme dans des fosses. C'est pourquoi la saignée renduë locale en ouvrant à propos les endroits *variqueux* par de legeres ponctions, c'est un supplément très utile à la saignée générale. Les sang-sues encore entrent dans ce supplément, desorte que leur sucement de sang souvent artériel, évacuë à propos des sucs traîneurs, qui deviennent les matériaux & la source de tant d'ulcerations & d'excretions sanguinolentes qui se remarquent dans les scorbutiques. Ces secours sont calmants donc à plus d'un égard; cependant d'autres calmants se joignent utilement à leur usage tels sont le *petit lait amer* fait

avec la chicorée ſauvage, le *nitre* purifié, le *ſuccin* préparé, le *ſafran* oriental; l'on fait de ces ingrédiens des poudres merveilleuſement calmantes en y mêlant à propos la *caſcarille*, le cinabre naturel, la theriaque céleſte? Eſt-il queſtion de purger? Le ſel d'Angleterre le fait d'une maniere ſi douce, quoique très efficace, que les malades y trouvent tout à la fois le calme où reſtent leurs humeurs après l'opération, & l'avantage d'être déchargé d'une quantité conſidérable d'humeurs croupiſſantes. Quelle eſt la raiſon phyſique de la douceur d'une telle opération purgative? C'eſt la conformité de ſubſtance qui ſe trouve entre le *ſel d'Epſom* & le plus puiſſant des calmants, c'eſt-à-dire de l'opium. Celui-ci tient ſa vertu calmante de la légereté de ſon

Eſſence des calmants ou de leur vertu.

volatil plus abondant dans l'opium qu'en bien des mixtes ſulphureux , puiſqu'une livre donne ſix onces de volatil. Le ſel d'Epſom eſt donc en paralelle avec lui , en abondance de volatils , de fineſſe , d'attenuation & de légereté. En effet une once de ſel d'Angleterre ſe diſſout commodement dans une once d'eau commune , & cela à raiſon de l'extrême ſubtilité des molecules de ce ſel. C'eſt le précieux préſent que la Médecine calmante fournit pour purger les malades ſans les mettre en trouble , ni en douleur. Eſt-elle donc courte de remédes ? La liſte que l'on en donnera inceſſamment ne laiſſera rien à douter là-deſſus.

Hoff obſ. page 189.

La vieilleſſe eſt un état de décadence qui paſſe pour celui où ſe relachent les ſolides &

toutes les liaiſons qui affermiſſent l'œconomie animale, parceque le ſang tombant dans l'état *d'éliquation* ou de *fluor*, par où perdant ſon ſpiritueux, il devient comme un vin pouſſé (*vappa*) ce cadavre de ſang fourniſſant très peu d'eſprits au genre nerveux, l'on doit lui épargner tous les remédes qui vont à l'affoibliſſement, à la deſtitution des eſprits, ou à les concentrer, les déprimer du moins ou les étouffer. Ce ſont les raiſons par où l'on donne l'excluſion abſoluë aux principaux calmants dans les maladies des perſonnes âgées. Les ſaigner, c'eſt leur ôter le petit fond de vie qui leur reſte, c'eſt éteindre l'étincelle de chaleur naturelle qui les tient dans une foible vie. Les narcotiques ſont les poiſons des eſprits animaux, en les liant & les faiſant tom-

Cauſe des maladies de la vieilleſſe.

ber dans l'inertie. Les calmants ſubalternes, ne fuſſent-ils que des rafraichiſſans, ſont des délayans, qui dans les vieillards noyent les principes de la vie dont ils ruinent le reſte d'élaſticité qu'ils ont. Les maladies donc des vieillards ſont celles où l'on ne laiſſe rien à douter ſur l'excluſion que l'on y donne aux calmants, ſur tout s'ils ſont narcotiques, parceque l'opium tue l'eſprit animal.

Mais ce ſont-là tous monſtres que le préjugé a formé, & que la raiſon renduë à elle détruit ou diſſipe abſolument. Tout ſe relâche, dit-on, dans les corps des perſonnes âgées; ce préjugé a été détruit ci-deſſus en montrant que tout ſe reſſerre au contraire dans ces perſonnes. L'état de *fluor ou de vin pouſſe* dans le ſang eſt une fable, parceque rien ne reſſem-

Erreur à ce ſujet.

ble ſi mal au ſang que le vin : auſſi a-t-on montré qu'il s'en faut bien que le ſang des vieillards tombe dans le refroidiſſement. L'acreté qu'il contracte au contraire en donne une idée bien différente. D'ailleurs diminue-t-il de quantité ou de maſſe dans la vieilleſſe ? L'aveu général que l'on fait de la diminution de tranſpiration qui ſe fait dans les vieux corps, prouve combien cette accuſation du ſang eſt mal fondée, puiſqu'autant qu'une tranſpiration naturelle & aiſée évacue de ſucs, autant en fait-elle rentrer dans la maſſe quand elle vient à ſe ſupprimer. Voilà donc déja une crue de ſang ſur laquelle la ſaignée peut prendre ſans interreſſer le fond de la vie. Ce ſang d'ailleurs peut-il ſe réfroidir par l'âge, puiſque tant d'années, pendant leſquel-

les il aura été comme ſous le marteau de la ſyſtole, qui continuellement l'a battu, il a dû s'échauffer à proportion que la vertu ſyſtaltique opere dans nos corps les dévelopemens des ſoufres, l'attenuation des humeurs, l'exaltation des eſprits, ou la volatiliſation de la lymphe. Rien de tout cela a-t-il manqué au ſang des vieillards à quelque âge qu'ils ſe trouvent? Au contraire il eſt d'obſervation que des vieillards ont prolongé leur vie & leur ſanté juſqu'à l'âge de 80. ans & au-delà en ſe faiſant ſaigner, quelques uns tous les mois, d'autres pluſieurs fois l'année. Un très ſçavant Médecin, très habile Praticien fut dans l'uſage de ſe faire ſaigner du bras tous les mois, & il a vêcu plus de 80. ans. La ſaignée d ne n'eſt pas moins un calmant con-

Deſſein de la nature dans l'inſtitution des artéres.

venable à la vieilleſſe qu'à la fleur de l'âge. Elle préſerve les perſonnes âgées de tant d'ardeurs qui les déſolent en les rapprochant, ce ſemble, de l'enfance ou de la jeuneſſe, par le renouvellement du ſang, qu'opére en eux la ſaignée; en retranchant un ſang trop acre pour lui ſubſtituer un laiteux par un régime convenable dans les âges avancés. Les frayeurs que l'on donne des narcotiques ou de l'opium dans les maladies des vieillards ont auſſi peu de fondement quand elles ſont miſes à l'examen d'une raiſon déprévenuë. Qui le croira en effet que l'âge qui eſt le plus environné de peines, de ſouffrances, & de douleurs, *labor & dolor*, comme parle l'Ecriture en découvrant la miſere de l'homme; qui pourra le penſer que Dieu l'ait laiſſé ſans

Saignée & autres calmants dans la vieilleſſe.

Pſ. 89. *v.* 10.

secours, pour adoucir ses maux, lui qui a voulu que toutes les nations de la terre partageassent
Sap. c. 1. v. 19. les secours de guerison. *Sanabiles Deus fecit nationes orbis terrarum.* Et quels sont ces secours? Des adoucissans, des calmants propres à appaiser les douleurs.
Ecclesiast. c. 38. v. 4. &c. *Altissimus creavit de terra medicamenta..... in his curans (medicus) mitigabit dolorem, nonne à ligno indulcata est aqua amara*: ce sont donc des amertumes contre lesquelles le Createur a établi des adoucissans; il a bien voulu qu'on les employât pour adoucir les amertumes des eaux. Auroit-il oublié celles des vieillards? Ils ont donc leurs calmants, leurs adoucissans. Sera-ce l'opium qu'on voudroit en exclure? Voici les titres & les raisons de sa défense.

L'opium vient tout crud d'o-

rient ſans renfermer aucun *virus*. C'eſt le témoignage du ſçavant *Wedelius*, deſorte que ce n'eſt pas pour le corriger que la chymie le prépare, mais pour le *modeler* par rapport aux differentes circonſtances dans leſquelles l'on a à l'employer. Cependant les ignorans, dit-il, le chargent d'invectives autant injuſtes que mal fondées, puiſque la pratique des grands Médecins l'a juſtifié, & en a prouvé la ſureté & l'innocence. Ces Praticiens ont été *Plater*, *Geſner*, *Horſtius*, & du depuis *Wedelius* lui-même après les *Sylvius d'Hollande* &c. car les autres ont été nommés ci-devant. Au ſurplus l'opium trouve-t-il de la différence dans la ſtructure, l'organiſation & le mechaniſme des parties du corps des adultes qui les rendent différentes de ceux des vieillards?

Wedelius Opiolog.

Eſtime de l'opium parmi les Praticiens.

Celse ne veut point que l'on compte les années des perſonnes âgées pour pratiquer ſur tout la ſaignée, il ſuffit, dit-il, que les forces s'y trouvent ; tout de même il ne s'agit pas du nombre des années pour trouver à placer l'opium, tout dépend de la diſpoſition des parties qui permet ſon uſage. Et en effet lit-on *qu'Hippocrate* ait recommandé une diſtinction à faire entre les maladies des vieillards & celles des adultes, comme il avertit de la différence qu'il y a des maladies des hommes, d'avec celles des femmes? *Nequaquam*, dit-il, *mulieres pariter ac viri morbis tentantur . . . multùm mulieribus morbi à virilium curatione differunt*, C'eſt donc une même ſcience de ſçavoir manier les narcotiques eu égard aux corps des vieillards ou aux corps des

Hip. Epid. libro 6. de morbis mulier. c. 1.

adultes, & l'opium lui-même entre dans ce sçavoir faire. Sera-ce une maladie aigue dans une personne âgée? Ce sont les mêmes symptômes qui sauvent ou qui tuent, autant impetueux dans de vieux corps, que dans de jeunes personnes. Ce seront des *phrénesies*, des *rêveries*, des *convulsions*, des *fluxions de poitrine*, des *crachemens de sang*, des *pleuresies*, des *cours de ventre*, des *dissenteries*, également douloureuses & inflammatoires, dans les uns comme dans les autres. Donc toutes proportions gardées, les calmants trouvant les mêmes indications trouvent leur place. Tantôt le diacode, les nitreux, les huileux, les délayans, les absorbans; tantôt les narcotiques eux-mêmes dosez & modifiez à raison des circonstances. Quelques essais de formules qui sui-

vront inceſſamment faciliteront cette pratique, non ſeulement dans les maladies aigues des perſonnes âgées, mais dans leurs affections chroniques.

Enfin nous voilà arrivé aux maladies des enfans, l'objet capital du préjugé de ceux qui ſont encore en retard ſur l'intelligence de la Médecine calmante. Ce ſont des étincelles de chaleur naturelle, pour ainſi dire, que le foyer de la vie dans des corps d'enfans, quoi de plus aiſé à étouffer. Eſt-ce là, diſent-ils, matiere à expoſer à l'action des narcotiques, tous faits pour étouffer une flamme auſſi légere ? La vie d'un enfant commence par des étincelles de feu, bien plus ce ne ſont encore que des étincelles de ce feu, qui n'auront qu'à ſe multiplier pour la conſervation de la ſanté. Mais voilà donc

ces *infiniment petits*, *ces points medicaux* (*puncta medica*) comme l'a ſi habilement fait obſerver *Wedelius*, des atomes de matiére, ou pour mieux dire des riens *materialiſez*, qui ſont les cauſes de la vie, ſera-ce autre choſe que des points medicamenteux, ou des atomes de remédes qui ſe concilieront avec les étincelles de ce feu vital, dans les maladies pour rétablir la ſanté ? Par où les *narcotiques*, ces *mixtes* les plus abondans & atomes ſpiritueux ne pouroient-ils point entrer dans ces vûës de conſervation pour la vie ? Ce ſont, ajoûte-t-on, des poiſons qui offuſquent la chaleur naturelle ; c'eſt dire que le bois eſt le poiſon du feu, parcequ'en effet il l'étouffe quand l'on y en met trop à la fois, & c'eſt l'erreur ſuivie dans la pratique mal entenduë des

De punctis medicis.

Narcotique dans les maladies des enfans.

narcotiques. L'on veut en faire des *hypnotiques*, ou *assoupissans*, & toute l'habileté consiste à en faire des *temperans*, des *adoucissans*, des *calmants*, qui moderent le ressort des solides & l'élasticité des fluides, sans leur faire des entraves qui les lient & les arrêtent absolument. C'est en effet le conseil d'Ettmuller, qui conseille de compter les grains de theriaque que l'on a à donner à un enfant, sur le nombre des années où il se trouve en maladie. Mais *Wedelius* qui a singulierement étudié l'opium pose pour regle générale, que l'on peut en sureté donner l'opium à un enfant nouveau né, en cas de besoin, pourvû que ce ne soient que des riens d'opium qu'on lui donne. L'on a encore l'expérience, qu'une goutte ou deux de liqueur minerale anodine qui est certaine-

Ettmuller Valetudinar. infantile. *Voyez* Opiolog. de punctis medicis,

ment un calmant très efficace conviennent en cas pressant de tranchées qui vont tuer un nouveau né; en faut-il davantage pour rassurer les timides & les mettre sur les voyes dans l'usage des narcotiques. La principale adresse c'est de les rendre cordiaux; & d'autres atomes, c'est à-dire de très petites doses de quelque eau spiritueuse, comme celle de *canelle* ou quelque confection connuë, comme celle *d'alkerme*, & ces doubles atomes mêlés avec un peu de lait de la nourrice, passent sans crainte aucune pour la vie dans le corps de ce nourrisson. Ce qui a été dit ci-devant sur les maladies des enfans supplée à ce qu'il y auroit ici à repeter. Il suffit que la Médecine naturelle calmante se trouve innocentée, justifiée & amplement autorisée par toutes les réfle-

V. le Traité des calmants.

Medecine calmante innocentée.

xions que l'on a jusqu'à présent proposées. L'on a donné des *Tableaux* des maladies, comme pour servir de miroir à tout ce que l'on avoit à faire voir, l'on y a ajoûté des modeles d'*indications* générales & particulieres. Rien donc à présent de plus convenable, ou de nécessaire que de donner des essais de *formules* ou de pratique sur les différens remédes calmants, saignées ou medicamens, topiques ou internes, & c'est ce que l'on va tâcher d'executer.

Essais de pratique pour l'usage des differentes saignées.

C'est ici comme la description topographique des endroits ou lieux où doivent se placer les différentes saignées, dressée sur la disposition naturelle &

anatomique des viſceres ou ſur la ſeule diſpoſition des vaiſſeaux. Ce ſont les vûës que l'on expoſe, ou que l'on met ſous les yeux d'un Praticien qui veut achever des gueriſons qu'il commence. Or par ces moyens ſe prouve la vérité inconteſtable de l'éminente vertu calmante de la ſaignée étant habilement maniée; non-ſeulement elle apaiſe les troubles préſens du ſang mais encore elle les previent, la preuve en eſt effective en ce que par ſon moyen ſe remet l'ordre dans la circulation du ſang par le maintien ou le rétabliſſement de l'équilibre entre les fluides & les ſolides. Car c'eſt l'effet du double calme que procure la ſaignée, de reconcilier les uns avec les autres, de plus de préſerver de maladie & d'en délivrer. C'eſt donc dans la juſteſſe à conſer-

Effet de la ſaignée qui rétablit

l'ordre de la circulation.

ver dans la diſtribution du ſang, ou à l'y remettre, que conſiſtent les moyens de ſanté par leſquels il doit être raporté par les veines, la même quantité de ſang qui eſt partie du cœur par les artéres. Ainſi comme dans une machine *hydraulo-ſtatique*, le cœur eſt la pompe qui chaſſe les fluides vers les extrêmitez des tuyaux de la machine, car c'eſt ce qu'il fait, en pouſſant la maſſe du ſang vers & juſque dans les capillaires, & c'eſt la même quantité de ſang que le cœur a pouſſé, qui doit lui être exactement raportée. Cette juſteſſe vient-elle à manquer au retour du ſang par les veines ? C'eſt une plethore qui s'amaſſe inceſſamment dans les grands vaiſſeaux, par l'affluence des ſucs qui y abordent, ſans être à proportion renvoyée au cœur. Par là le trouble ſe met dans

les grands vaiſſeaux, d'autant que les tuniques des artéres chargées au-deſſus de la force de leur ſyſtole, s'engouent de ſang. Ainſi ſe fait une double plethore, le ſang ſurabondant & dans les artéres & dans les veines, la maladie qui prend naiſſance dans une telle diſpoſition, appartient donc uniquement au ſang; & tout ſon vice eſt de ſe ralentir, parce que la chute s'en fait par les veines, ſans pouvoir ſe remonter au cœur. C'eſt le cas de pratiquer la ſaignée. Laquelle ſera-ce? La générale c'eſt-à-dire, celle qui débaraſſe immédiatement les grands vaiſſeaux. Reſte à examiner quelles ſont les veines qui peuvent en pareil cas lever plus promptement les embarras, que la circulation du ſang ſouffre dans les grands vaiſſeaux. Ces veines ſeront celles par

Plethore dans les veines & dans les artéres.

lesquelles il revient plus promptement une quantité considérable de sang. Et cet examen ne peut se faire qu'entre les veines des bras, celles des pieds, celles de la tête, puisque tout le sang qui revient au cœur, n'y aborde que de ces endroits & par ces vaisseaux. C'est donc l'une de ces veines qu'il convient d'ouvrir incessamment, dès qu'une grande maladie prend naissance. Suivant ces notions il n'y a qu'une observation, elle est de fait & décide necessairement la question. Est-ce par les veines du pied qu'il remonte plus de sang ou plus promptement, ou est-ce par celles du bras? Celles-ci n'ont à ramasser que le sang qui revient des mains & des bras au cœur; celles du pied ont à ramasser tout le sang qui circule dans les pieds, dans les jambes,

bes, dans les cuisses, dans tout le bas ventre, sur-tout dans la veine-porte, dans le foye, dans la rate &c. comparez ces volumes ou masse de chair ou de parenchime, & cette immense quantité des veines qui raportent le sang au cœur, avec le nombre de celles qui le raportent des mains & des bras. En même-tems mettez en paralelle le volume des muscles ou des chairs qui composent les bras avec ces masses de chair; comparaison prodigieuse! Par où le sang doit remonter au cœur. Deviendra-t-il douteux que le retour du sang par les veines des pieds, doit être incomparablement plus tardif que celui qui doit se faire par les veines des bras. Cependant avant que ce retour de bas en haut soit accompli, celui qui se fait par les veines du bras

Cours du sang dans les viscères differens.

ſe multiplie à proportion, que les axillaires déchargent plus ſouvent du ſang dans le cœur, c'eſt donc laiſſer à l'amas du ſang ralenti le tems de groſſir, en conſéquence le déſordre augmente dans la circulation du ſang dans les grands vaiſſeaux. La ſaignée du bras n'a aucun de ces inconveniens, elle fait de bien tout ce que celle du pied pourroit faire, ſans faire encourir l'inconvenient du retard à l'embarras du ſang dans les grands vaiſſeaux. Le titre donc de préférence qui a été de tout tems celui de la ſaignée du bras, au commencement des grandes maladies, lui eſt démonſtrativement acquis.

Mais par la même raiſon qui adjuge le droit de préférence à la ſaignée du bras ſur celle du pied, ne ſeroit-ce point

une justice à rendre à une veine, qui plûtôt encore, plus promptement & en plus grande quantité, raporte le sang dans les souclavieres pour se précipiter dans le cœur? Cette veine est la jugulaire qui par son canal horisontal & très court ramasse la prodigieuse quantité de sang qui se porte au cerveau, Ouvrir donc la jugulaire, sera-ce rien moins que d'arrêter promptement la cruë de sang qui se fait si abondante dans le cœur par la voye des jugulaires? L'anatomie fait-elle apercevoir quelque raison de douter de tout ce qu'on vient de dire sur la fonction des veines jugulaires? Autant donc qu'il est démontré que les veines du bras dégagent plus promptement les grands vaisseaux, autant est-il évident que par les jugulaires on prévient une

Raisons pour la saignée des jugulaires.

crûë de ſang très conſidérable au cœur, & par une parité de juſtice, de droit & de raiſon le titre de préférence pour dégager diligemment les grands vaiſſeaux, apartient à la jugulaire. Suivant cette Méchanique qui eſt connuë, la ſaignée de la jugulaire devient, non plus une ſaignée particuliere, mais une générale, parce qu'elle dégage auſſi & plus immédiatement tous les grands vaiſſeaux. Eſt-ce à tort puiſqu'aucune ne dérobant autant de ſang à toute la maſſe, aucune ne la préſerve tant de congeſtion ? C'eſt du moins matiere à examiner, pour ſortir des préjugez qui ont été pris juſqu'ici là-deſſus. La choſe en eſt-elle moins vraye, ſi les anciens Praticiens ne ſont pas entré dans cette idée, & ne paroît-il pas évident que les

ſciences bornées qu'ils avoient ſur le mouvement du ſang ne leur ont pas permis de penſer juſque-là ? D'ailleurs deux avantages très-conſidérables devoient meriter à la jugulaire, la conſidération qu'on lui demande ici. Les accidens qui tuent plus de monde dans les grandes maladies, ſont les embarras du cerveau & les fluxions de poitrine, ou les engagemens que le ſang prend dans les poumons. Quel moyen de ne point voir que le ſang diligemment évacué par le vaiſſeau qui le ramene abondamment & promptement du fond de ce viſcere doit nécéſſairement le préſerver de ces *ſtaſes* ſanguines qui terminent malheureuſement de grands maux. Au ſurplus ce même ſang qui vient innonder ou comme ſubmerger la poitrine étant promptement évacué,

il doit préſerver le poumon des amas phlegmoneux qui s'y font faute d'une telle précaution. L'on s'en rapporte au bon ſens & à l'Anatomie, s'il eſt poſſible de ſe promettre de tels dégagemens de la ſaignée du bras, & encore moins de celle du pied. Fondé ſur de pareilles connoiſſances anatomiques, l'on propoſe à l'examen des ſages, s'il y auroit le moindre inconvenient à faire les ſaignées de l'artére temporale, quand l'on voit que malgré la ſaignée de la gorge le cerveau ſe laiſſe inonder de ſang. Par où ſe fait cette affluence? Eſt-il douteux que ce ſoit par l'artére. C'eſt donc à dire que la congeſtion ſe forme continuellement nonobſtant la quantité de ſang que l'on évacue par le vaiſſeau qui pourroit tarir le fond d'un tel amas. En ce cas l'artére ouverte ne

Elle préſerve le poumon d'engagement.

fourniſſant plus la même quantité d'un ſang artériel à l'endroit de la congeſtion, ne ſera-ce point un moyen bien naturel en rompant les impétuoſitez de la diſſiper? Des eſprits puſillanimes ou des complexions trop délicates mettroient-elles obſtacle à l'artériotomie? L'application des *ſang-ſuës* ſur *l'artére temporale* peut y ſuppléer? raiſon trouve-t-elle de l'équité à priver la Médecine & les malades d'un ſecours ſi efficace, & qui n'expoſe à aucun danger? L'on ſçait à quelle cenſure l'on s'expoſe en oſant ainſi aller de front contre des opinions invétérées. Mais l'on ne veut faire violence à quelque eſprit que ce ſoit. Seulement le notre expoſe ce qu'il penſe pour ne manquer à rien à la profeſſion qu'il a méditée & pratiquée avec ſoin ſans d'autre vûë que

celle de l'équité & de la vérité. Ainsi se reconnoit la vérité du conseil que l'on a raporté ci-devant, que les Médecins devroient s'appliquer davantage à l'usage des *sang-sues*. Car ce n'est pas seulement sur les veines qu'elles s'appliquent très utilement, mais encore sur les artéres. L'on ne pense pas à cette distinction, par elle se trouve cependant une maniere de pratiquer sûrement une sorte d'artériotomie. Et encore ce qu'il est à propos de faire observer, c'est que comme on les applique avec tant d'utilité sur l'artére temporal, avec un pareil succès on les applique sur la *jugulaire* quand pour quelque raison que ce soit l'on ne peut en faire la saignée. Par leur sucement donc l'on pourvoit à empêcher le sang de se porter trop abondamment au cerveau,

Nécéssité d'étudier l'usage des sang-suës.

& encore l'on ſupplée à ce que ce ſucement n'a pû achever pour diſſiper la congeſtion ſanguine, en appliquant des ſang-ſuës ſur la jugulaire ; ce ſont donc des ſecours tous faits pour achever le dégorgement des vaiſſeaux ſanguins, artéres ou veines. Ne ſera-ce donc point le moyen de perfectionner des cures mutilées, parce qu'il leur manque de pouvoir achever les dégagemens qu'elles laiſſent dans les parties ? De-là cependant ſe font tant d'affections rhumatiſantes qui tourmentent les perſonnes le reſte de leur vie. Ne ſont-ce pas des cas d'appliquer les ſang-ſuës dans tous les endroits *variqueux*, où comme dans des foſſes ou des lacunes, le ſang veinal croupiſſant occaſionne des débordemens de ſéroſitez dans les parties voiſines, leſquelles devenuës com-

me marécageuses, entretiennent ces stagnations d'humeurs qui font tant d'affections chroniques ? Ce sont d'ailleurs des secours qui n'emportent avec eux nul inconvenient, fussent-ils sans l'effet que l'on en attend. Du moins sont-ils constamment exempts des dangereuses suites qui succedent à mille drogues.

Utilité des scarifications sans ventouses.

Les *Scarifications* sans ventouses, ou les ventouses avec scarifications sont encore des saignées substituées, c'est-à-dire, des supplémens à ce que les saignées véritables ne peuvent procurer. Ne sera-ce, si l'on veut, que des évacuations particulieres ou locales ? Soit. Mais des Praticiens les croyent aussi capables de diminuer la pléthore des grands vaisseaux même. Et en effet il en est une raison bien naturelle. Qu'arrive-t-il quand on ouvre des extrémitez d'arté-

res, comme il s'en ouvre certainement beaucoup par les ſcarifications? L'on vuide certainement le ſang des capillaires, mais c'eſt dans ces capillaires, où le ſang des grands vaiſſeaux ne peut paſſer. Ce ſont les pointes des *cones* dans leſquelles ſe terminent les ramifications des artéres latérales. Or les obſtructions des vaiſſeaux commençant toujours par le ralentiſſement du ſang dans les branches des artéres, couper donc les pointes de ces cones, c'eſt comme ôter les bouchons qui empêchoient la circulation. Ce n'eſt donc plus alors ſeulement vuider le ſang des extrémitez des vaiſſeaux capillaires; car le ſang des grands vaiſſeaux profitant de ces débouchemens, acheve de ſurmonter les digues qui ſont rompues. Eſt-il un effet plus général de quelque évacuation que ce ſoit. Cet-

te étiologie eſt fondée en raiſon. Mais encore les ſcarifications ne fiſſent-elles qu'évacuer les extrémitez des vaiſſeaux, on les trouvera très-utiles pour diſſiper les diſpoſitions *léthargiques*, comateuſes, carotiques qui accompagnent les fiévres malignes. Au ſurplus ſeroit-il hors de raiſon de s'en ſervir dans des corps *pléthoriques*, où le ſang eſt tellement infiltré dans les chairs que les ſaignées ordinaires ne peuvent porter leurs dégagemens juſques dans ces profondes retraites. Ce ſont ces perſonnes toujours dormantes ou s'aſſoupiſſantes par tout auſquelles des ventouſes ſcarifiées pourroient être plus utiles que toutes les évacuations qu'ils pratiquent, ſans ſortir de l'endormiſſement continuel où ils ſont. En effet l'on a trouvé que des ſcarifications faites ſur les *lombes* ont dé-

Singularitez de cette ſcarification.

gagé merveilleusement le cerveau. L'on sçait avec quel heureux succès la saignée du bras se pratique sur un bras *paralytique* après d'autres saignées. Ne seroit-ce point un signal à suivre en appliquant des ventouses scarifiées sur des parties paralytiques, qui peuvent comporter cette opération. Mais c'est bien un autre effet des ventouses, dont un célebre Observateur fait un secret de son invention qu'il communique pourtant volontiers pour le bien des malades. Il applique de larges ventouses de verre sur la partie & à l'aide d'une étoupe enflammée il fait extraordinairement gonfler la peau, il en ouvre les vésicules, lesquelles ramassées dans une seule d'une grosseur énorme répandent une quantité considérable de sérositez, il s'ensuit un soulagement très-considéra-

Henric. ab Heer. obs. 21.

ble comme l'assûre cet Auteur. Ce n'est donc pas seulement par l'évacuation de la partie rouge du sang que les ventouses sont utiles, mais encore donnant issue à une sérosité abondante (ce qui est la partie blanche du sang dont les ventouses redressent la circulation) elles évacuent ce qui s'étoit ralenti & fixé dans la substance poreuse des parties ; c'est ce qui alloit à entretenir des gênes continuelles dans les vaisseaux ; mais la sortie de ces sérositez décharge les fibres nerveuses de la gravitation où elles étoient ; & l'explosion de l'air qui débouche, cessant sur le champ, c'est un calme que produit l'effet des saignées de quelque nature qu'elles soient ; car ceci est une saignée, à la différence de celle qui s'opere par les scarifications, & qui ensanglantent ; mais c'est une saignée

Etiologie de ces scarifications.

blanche, en ce qu'elle évacue la partie blanche du ſang. Du reſte celle-ci comme l'autre devient générale, ſans être abſolument locale ou particuliere par la raiſon qui a valu ci-deſſus le titre de ſaignée générale aux ſcarifications; c'eſt le débouchement qui ſe fait par l'ouverture des capillaires au ſang des grands vaiſſeaux. Car, comme ſi une bonde avoit été ôtée, la partie *éthérée*, *aërienne* & *lumineuſe*, comme l'appelle un ſçavant Médecin - Phyſicien, ſort comme feroit un vin nouveau qui s'élanceroit hors d'un vaiſſeau: & cependant la maſſe du ſang miſe au large reprend ſa circulation. Eſt-ce une opération différente dans cette ſaignée blanche? Le *ſuc nerveux* eſt ſujet à ſes *ſtaſes*. C'eſt un air fixé capable de reprendre ſon reſſort, quand il peut par une iſſue ſe

Mazin, *Mechanica morbor.* p. 35.

Elles conviennent dans les stases des fluides.

faire jour. Cette issue se fait par autant d'endroits qu'il se fait d'abord de vésicules qui sont les marques d'un air qui s'échappe par les pores de la peau, lesquels la ventouse a ouvert. Mais ces milliers de vésicules se réunissant dans une seule qui tient toute la surpeau boursoufflée, en conséquence ce sang blanc qui étoit en ralentissement dans les capillaires sanguins & en *stase* dans les nerveux, reprend la liberté de son élasticité, par l'échappée de l'air qui s'est fait par tous les pores de la peau. Cette saignée blanche a donc un avantage; c'est la manifestation d'un air sensible qui se montre dans ce boursoufflement de la peau: boursoufflement si énorme, que l'Auteur avertit de prendre la précaution de se servir d'une ventouse de verre, afin qu'on puisse la casser, c'est pour n'ê-

tre pas obligé de l'arracher violemment, ou avec de grandes douleurs; parce que le volume de la tumeur véſiculaire excede de beaucoup la capacité de la ventouſe. Un tel phénomene ne démontre-t-il pas une exiſtence viſible d'un air dans le ſang, & c'eſt cette penſée d'Hippocrate qui fait le fondement de cette Médecine naturelle. Rien donc ici d'imaginé, tout y ayant fondement dans la nature.

Les *Véſicatoires* ſont encore des *ſaignées blanches* par l'abondance de ſéroſitez qu'elles évacuent, & cette évacuation eſt-elle d'un uſage rare dans la pratique? Le célebre *Sévérinus* les conſeille preſque ſur toutes les parties qui paroiſſent cacher les foyers de longues infirmitez, juſques-là que non ſeulement il les applique ſur les bras, ſur les jambes, mais ſur le *ſcrotum* mê- Véſicatoires, combien eſtimables.

me, ſur les mammelles, perſuadé par ſes ſuccès qu'on peut les appliquer ſur tous les endroits charnus & graiſſeux, aſſûrant que par de telles applications il a guéri dans les Hôpitaux, & terminé bien des maux qui auroient paſſé pour incurables. C'eſt donc au moins de quoi faire penſer à ce qui fait obſtacle à la guériſon de maladies très-opiniâtres ſurtout du genre des ſpaſmodiques. C'eſt la penſée de *Willis* que les véſicatoires ſont d'un grand ſecours dans les affections épileptiques. Or le fond des maladies les plus malignes appartenant au genre nerveux; c'eſt le cas d'appliquer les véſicatoires. On le fait quelquefois ſur les épaules; mais la connoiſſance que l'on a que les extrémitez des fibres nerveuſes, dont les expanſions ſont les membranes du bas-ventre, de-

viennent les égouts du *ſuc nerveux* qui diſtille par les pores de ces membranes dans les veines lymphatiques. De telles connoiſſances n'ouvriroient - elles point de nouvelles vûës très-utiles pour la guériſon de fiévres malignes ? Seroit-il donc mal-à-propos ou contraire à la raiſon anatomique d'employer les véſicatoires dès qu'on s'apperçoit que le genre nerveux eſt intimement attaqué, comme il paroît par les treſſaillemens ou les ſoubreſſaux des fibres tendineuſes, tels qu'il en arrive tant en ces malades, ſurtout pendant leur ſommeil ? Mais où appliquer ces véſicatoires, & dans quel tems ? Tout d'abord que ces treſſaillemens ſe font ſentir. Ce ſeroit ſur le gras des jambes que s'appliqueroient de grandes emplâtres de véſicatoires. Ce ſeroit un moyen d'attirer vers le bas-ven-

tre les impuretez du ſuc nerveux; car il a les ſiennes ſuivant l'obſervation de *Willis*. Ce ſeroit un remede calmant d'autant plus sûr qu'aidé des autres calmants intérieurs, celui-ci faciliteroit l'iſſue de la cauſe qui fait l'*éréthiſme* du genre nerveux; & c'eſt encore la penſée de *Willis* que les véſicatoires procurent cette évacuation. N'eſt-elle que locale? L'on ne peut concevoir la liaiſon continuée du ſuc nerveux qui eſt dans les extrémitez des fibres, avec celui qui eſt dans les cordons des nerfs dont elles ſont les productions que l'évaporation du ſuc nerveux qui ſe feroit par les extrémitez des fibres ne facilitât & ne redreſſât la circulation des eſprits par tout le ſyſtême des nerfs. L'on oppoſe à l'uſage des véſicatoires que ce ſont des remedes âcres & brulans très-con-

traires à l'état inflammatoire qui regne dans le ſang pendant une fiévre maligne. Mais c'eſt faute de s'être inſtruit par la pratique de l'intention propre des véſicatoires ; c'eſt d'en faire des ſtimulants & non des *cauſtiques*, moyennant quoi l'irritation ſe termine à celle des extrémitez nerveuſes ſans paſſer dans le ſang : une ſorte de *formule* y remédie. Après cette obſervation il eſt aiſé de comprendre le ſuccès qu'ont les véſicatoires dans la petite vérole même & dans les fiévres peſtilentielles, & ce ſuccès eſt atteſté par de célebres Auteurs, comme *Willis*, *Morton*, *Freind*. Se mettre ſur les pas d'auſſi graves Praticiens, ſera-ce indiſcrétion ou témérité de les donner pour les prendre pour modeles.

Quelle eſt leur vertu ſtimulante.

Ici finiroit ce que l'on avoit à dire ſur les ſaignées, ſi l'on

n'avoit eû d'autres vûës que les rouges, c'eſt-à-dire celles qui enſanglantent ; mais dans le deſſein de ſimplifier les connoiſſances, comme il convient de faire les ſciences, l'on a renfermé ſous une même dénomination les évacuations de différents ſucs ; mais leſquelles ſous différentes apparences produiſent de pareils effets. C'eſt ainſi que l'on a appellé ſaignée des évacuations de ſéroſité que l'on à nommées *ſaignées blanches*, parce qu'elles ſont des évacuations de lymphe, leſquelles cependant ont comme les ſaignées blanches la vertu de dégager les vaiſſeaux ſanguins lymphatiques, nerveux, des ſucs qui y font *ſtaſe*, pléthore, ou irritation. Sur ce pied, ſans parler de la *paracentheſe*, de l'aſcite & de celle de l'hydrocelle, qui ſont des ponctions comme celle

Saignée blanche.

de la lancette, par lesquelles se vuident par jet, comme le sang dans les saignées, des humeurs sereuses ou lymphatiques, il reste de toutes les saignées blanches la plus considérable comme la plus importante. Ce sont les mouchetures non sanglantes que l'on fait sur la peau dans ces anazarques ou enflures séreuses qui terminent généralement parlant, toutes les grandes maladies, puisque toutes finissent par des bouffissures plus ou moins universelles, mais toutes de même nature par les sortes d'humeurs qu'elles renferment, & par la sorte de parties sous lesquelles sont renfermées ces humeurs.

Un événement si constant, une observation si universellement vraie, paroîtroit incroyable à en juger par le peu d'attention que l'on y a apportée; Observation remarquable pour l'indication de cette saignée.

l'obligation cependant imposée à un Praticien par Hippocrate, c'est de suivre les maladies dans toutes leurs mutations : *Mutationes ex quibus ad quænam fiant (morbi) consideranda.* Ce sont des passages de maladies en d'autres qu'un Médecin ne sçauroit étudier avec trop de soin : *Considerare debet Medicus ex quibusnam in quænam transitiones fiant.* Il doit examiner serieusement les changemens sous lesquels des maladies se succédent : *Videndæ sunt quæcumque fiunt morborum vicissitudines & ex quibus in quos succedant.* Et tout cela pour s'assurer des endroits où la maladie s'est portée : *Considerare morbos oportet, ex quibus quasnam formas habeant, ad quos locos conversi sunt.* Ce sont toutes ces importantes observations qui font la matiere de ce petit Traité si rare du célebre *à Castro,* dont

Hip. lib. de humor.

Id. L. 1. de Morb.

Id. L. 1. Epid. sec. 3.

Ib. sect. 8.

Quæ ex quibus Opusculum.

dont cependant tous les Praticiens curieux de guérir devroient s'être meublé la tête.

Après toutes ces véritez communiquées par le Prince de la Médecine, & confirmées par l'étude des grands hommes, il est etonnant dans quelle inattention est tombé un évenement qui termine toutes les grandes maladies. En effet, une telle constance n'insinue-t-elle point une attention la plus sérieuse? Car toujours c'est une même sorte d'humeur qui s'accumule, & toujours les mêmes endroits & les mêmes parties où se fait cet amas. Quelle est cette humeur? Celle-là seule qui peut se répandre dans ces parties, & quelles sont ces parties? Les seules d'où peut sourdre une telle humeur. C'est une sérosité ou une lymphe mêlée d'*air*, & les parties où s'amasse cette

Preuve de cette indication.

humeur lymphatique, ſont celles où aboutiſſent & ſe terminent les fibres nerveuſes, & les artéres lymphatiques, qui deviennent les ſécretoires de la tranſpiration. Tels ſont les endroits de l'habitude du corps recouverts de la ſur-peau, puiſque ſous elle ſe trouve renfermée dans le tiſſu véſiculaire de la *ſubſtance poreuſe*, la lymphe qui fait l'enflure qui ſuccede aux grandes maladies. Concevoir donc la ſuppreſſion de l'humeur compoſée du ſpiritueux aërien qui ſuinte des extrémitez nerveuſes, mêlé avec la lymphe qui doit s'évaporer ſous la forme de la tranſpiration, c'eſt concevoir l'humeur qui fait le fond d'une anazarque. La ſtructure de ces parties, leur deſtination & leur fonction font entendre tout ce qu'on vient de dire: mais l'ob-

Elle donne iſſue à l'air morbifique

ſervation de la ventouſe *véſicante* ou *veſiculaire* du célébre Obſervateur, cité ci-deſſus, prouve & l'abondance d'air que renferme cette ſéroſité : & le fond de cette ſéroſité qui ne ſuccedant qu'à l'attraction que la ventouſe a faite d'un air qui ſe manifeſte par les milliers de grains véſiculaires, qui tous ſe ramaſſent pour faire une veſſie monſtrueuſe. En rapprochant à préſent la fin des maladies avec leur commencement ; une collection aërienne lymphatique, avec un air enflammé ou des eſprits en phlogoſe qui auront cauſé une fiévre *éphemere*, cette mere de tant de grandes maladies, comme on l'a expliqué ci-devant, peut-il paroître douteux que ce n'eſt qu'une lymphe plus ou moins élaſtique par l'air qu'elle contient qui fait tous les déſordres dans les

Henric. ab Heer.

Elle remédie à la tranſpiration arrêtée.

fiévres ? Celles-ci donc n'aboutiſſent qu'à une enflure lymphatique aërienne, que parce que ce n'eſt qu'un air renfermé dans ce véhicule, qui n'a pû avoir ſes iſſues par la tranſpiration. Or de l'aveu commun la tranſpiration dérangée, diminuée ou manquée, fait la cauſe primitive des maladies; donc une telle humeur aërienne en fait le fond & la fin.

Voilà l'objet & la matiere de la ſaignée blanche qu'opérent les mouchetures que l'on fait à la ſur-peau : une telle ſaignée ſera-t-elle autant mépriſable, qu'elle eſt négligée ? L'on ſçait pourtant les grands ſuccès qu'en ſçavoit tirer M. *Helvetius* le Pere, qui fut ſi verſé en pratique : il la faiſoit faire ſur ce qu'on appelle le *bourlet* dans les Aſthmatiques, & l'on tient du célébre Chirurgien M,

le Dran le pere, que cela réussissoit. L'importance est de hâter la ponction de la paracentese, & de vuider tout-à-la-fois toute la quantité d'eau qui est dans le bas-ventre, l'on se trouvera aussi bien de hâter les mouchetures dès que l'on voit l'engorgement commencé dans la substance poreuse. Est-ce seulement à dessein d'évacuer le gros de l'humeur ? C'est une gravitation locale qui demande le soulagement qui résulte de l'évacuation du volume de l'humeur croupissante. Mais l'objet principal comme la fin de cette saignée, c'est de favoriser le débouchement des vaisseaux *nerveux-lymphatiques*, pour réhabiliter la *transpiration* dans l'habitude du corps, & la circulation dans l'uniformité du cours du sang & de ses *sécrétions*. Un double avantage qui revient à

Pratique & succès de la saignée blanche.

un hydropique en avançant la *paracenteſe*. C'eſt 1°. de prévenir la mauvaiſe impreſſion que les viſcéres contractent , étant baignés dans l'eau , laquelle devenant plus ou moins ſaline , durcit les fibres de ces parties, & de-là viennent des durillons, des skirres ou des concrétions glanduleuſes qui rendent une aſcite incurable. 2°. Le péritoine étant préſervé d'une extenſion qui porteroit le reſſort de ſes fibres au-delà de leur puiſſance ; ce qui ſeroit l'*atonie* qui conſommeroit l'incurabilité. Tout de même il arrive qu'en faiſant les mouchetures pour l'évacuation de la lymphe que fait l'anazarque. 1°. En donnant iſſue promptement à cette lymphe , l'on préſerve de l'altération , le mucilage onctueux , ou la glue mucilagineuſe (qui comme le *ſurpoint* dont ſe ſervent

les Corroyeurs, pour conſerver au tiſſu des cuirs la molleſſe) par où ſe conſerve & la glue dans ſa conſiſtance, & le tiſſu de la peau dans ſa ſoupleſſe naturelle. Enfin chaque véſicule qui contient la lymphe de l'anazarque, ceſſant d'être en dilatation, reprend le ton de ſes parois, & par-là redevient capable de répulſion, pour renvoyer le ſang dans les grands vaiſſeaux. Ainſi s'établit un calme univerſel, tant parmi les ſolides que parmi les fluides, & tant dans le ſang que parmi les eſprits. Ceux-ci reprennent leur ſérénité, la maſſe du ſang, l'aiſance de ſa circulation, ſes globules leur volubilité, la partie blanche du ſang, ſa fluidité, ſon volatil; c'eſt cette portion nommée *éthe-rée*, *aërienne*, *lumineuſe*, qui reprend ſa vertu, ſon activité ou ſon élaſticité naturelle pour

Mazin. Mechanic. Morbor. p. 34.

entretenir la fluidité dans toute la masse du sang, & la porter dans les nerfs, & dans le suc nerveux. Tous ces avantages reviennent des saignées *rouges & blanches*; le calme qui en résulte est celui de tout le corps. C'est le rétablissement d'équilibre & d'ordre dans leurs oscillations, les fluides prennent & suivent les mêmes impressions; tout devient ami, uniforme, réconcilié; est-il calme plus réel & mieux prouvé? Ces pratiques singulieres de saignées en sont comme des formules, c'est-à-dire des modéles d'essais qui préludent aux remédes calmants.

Formule dans ces sortes de saignées ainsi détaillées.

Liste des Remédes Calmants 1°. Des Simples pris dans les classes des Vegetaux, des Minéraux, des Animaux. 2°. Des Composés apropriés aux vûes de la Médecine naturelle.

Les Calmants simples.

Les Feuilles
d'Endive,
Taraxacum,
Ozeille,
Buglose, Bouroche,
Cynoglosse,
Jusquiame,
Mauve,
Laitue,
Bouillon Blanc,
Pourpier,
Camomille,
Sempervivum.
Solanum vulgaire,
Cigue,
Bella dona,
Tabac.

Racines
de Guimauve,
Consoude,
Cynoglosse,
Ellebore noir.

Fleurs
de Bellis,
Bouroche,
Mauve,
Nénuphar,
Pavot,
Oeillet,
Violettes,
Tilleul.

Fruits
d'Epine-Vinette,
Cerises noires & acides,
Citron,
Groseilles,
Citrouille,
Potiron.

Semences
d'Avoine,
Orge,
Citrouille,
Concombre,

Melon,
Amandes douces,
Pistaches,
Pavot blanc,
Jusquiame blanche,
Graine de lin,
Pourpier,
Laitue.

Animaux.

Les Absorbans.

Yeux d'Ecrevisses,
Coquillages,
Corne de Cerf,
Grenouilles,
Castor.

Laitage.

Petit lait,
Beure frais,
Beure de Cacao,
Le Jaune d'œuf.

Minéraux.

Cinabre naturel,
Le Nitre,
La Limaille de fer,

Calmants composés.

Les Gouttes anodines de Sydenham,
La Liqueur minérale anodine d'Hoffman,
Le Sel Sédatif,
l'Ens Veneris,
La Thériaque ordinaire celeste.

Les Pilules

de Starkai,
de Cynoglosse,
de Styrax,
de Vildeganse.

Le Syrop

de Karabé,
de Diacode,
de Coquelicot.

Sucs Concrets.

Blanc de Baleine.
Camphre,
Opium

Jus d'Herbes

de Concombre &c.

Eaux distillées

d'Ecrevisses noires,
d'Ulmaria,
d'Oxtriphyllum,
de Canelle orgée;
de Coquelicot,
de Fleurs d'Orange.

Une poignée d'une ou plusieurs de ces plantes, l'endive, la chicorée sauvage, la laitue,

le pourpier (l'ozeille en moindre dose) ces herbes étant hachées & infusées dans un bouillon, calment une bile ardente, sur-tout en y pressant un jus de citron.

Les sucs de ces plantes tirées avec l'eau commune se donnent pour tempérer par petits gobellets, au lieu d'aposêmes.

La cynoglosse n'est rien moins qu'un narcotique suivant l'avis d'un sçavant Auteur. Mais c'est un excellent calmant pour tempérer des fluxions accompagnées de toux. Et voici la formule que ce sçavant Médecin en donne. *Fuller.*

Prenez deux poignées de la plante de cynoglosse, demi-once de réglisse, deux onces de raisins de damas; faites bouillir le tout dans trois chopines d'eau de fontaine reduite aux deux tiers, après y *Cynoglosse.*

avoir ajoûté ſur la fin un peu d'anis en poudre. Diſſoudre dans la colature deux onces de ſyrop de diacode. La doſe de quatre onces, deux ou trois fois dans le jour.

Juſquiame. Les feuilles de juſquiame & de mauve entrent très-utilement dans les cataplaſmes anodins de mie de pain & de lait, ou bien l'on fait des lotions chaudes de la décoction des feuilles de juſquiame ſur les endroits douloureux.

Tabac. Les feuilles de tabac étant amorties s'appliquent heureuſement ſur les parties douloureuſes.

Belladona. Celles de belladona s'appliquent avec ſuccès ſur les cancers, & un célébre Moderne prétend qu'il s'en tire un ſpécifique pour la guériſon de cette affreuſe maladie.

Junker therap.

Solanum, Ciguë. Le ſolanum commun, com-

me encore la ciguë s'appliquent soit les feuilles attendries, soit leur suc sur les glandes scrophuleuses.

Le suc aqueux de joubarbe, sert utilement à faire des lotions quand les gencives ou la langue sont trop échauffées. Joubarbe.

Les racines de guimauve, de réglisse & de grande consoude entrent dans des tisannes calmantes. Guimauve grande consoude.

Les racines d'ellebore paroîtroient mal convenir à la classe des calmants, mais outre le cas si précis que fait Paracelse des racines d'ellebore pour prolonger la vie, les fibres en sont singulieres pour calmer en purgeant très doucement les mélancoliques. Et c'est de l'extrait de ces racines ou d'elles-même que vient le merite des pilules impériales nouvelles qui ne sont en rien inferieures aux

célébres pilules de Stahl. C'est pourquoi les racines d'ellebore peuvent être adoptées parmi les calmants.

De toutes les fleurs ci-dessus mentionnées, l'on fait d'utiles infusions théiformes, eû égard aux differentes indications de calmer ou d'adoucir. Le safran vient d'une fleur, l'on en fait des épithêmes frais ou secs en faisant tremper des linges dans la simple infusion de safran, dans l'eau de safran.

L'on fait des eaux de groseilles, de cerises, de berberis & des limonades avec le citron, ou des orangeades avec les oranges aigres, toutes boissons très temperantes dans les ardeurs des fiévres.

Mais l'on fait des bouillons non moins temperans avec la chair de citrouille, de potiron ou de concombre, demi-livre

de quelqu'un de ces fruits avec un quartron de veau ou la moitié d'un poulet dans les maladies où il faut corriger toute la masse du sang qui s'est mise en phlogose.

Semences ou graines.

Huit pistaches pilées dans huit onces d'eau de coquelicot ou d'hysope, c'est le lait de pistache que l'on donne à la cuillere dans les oppressions asthmatiques y mêlant le syrop de capillaire.

De chacune des semences ou graines énoncées l'on fait des émulsions qui sont d'un très grand secours pour procurer le sommeil ou le calme dans la nuit.

La corne de cerf fait la base du fameux *decoctum album* de Sydenham, deux onces de corne de cerf, autant ou environ de mie de pain blanc, l'un l'autre bouilli dans trois pintes

d'eau réduit à deux, coulez; y ajoûter quelques gros de fleur d'orange & une once de syrop de diacode : la dose un verre tous les trois ou quatres heures.

Grenouilles. Les cuisses de vingt-cinq grenouilles lavées dans l'eau chaude, bouillies avec une once d'orge perlée & un poulet coupée en quatre, les os concassés dans deux pintes d'eau réduites à la valeur de deux ou trois bouillons, donner dans la matinée & le troisiéme à l'entrée de la nuit pour rabatre de l'ardeur de la bile.

Castor. Le castor passe chez Baglivi pour un sédatif specifique dans les maladies des femmes.

Petits laits. Le petit lait tient tout seul la place de calmant étant donné par verrée, & il est plus sûr que l'eau laiteuse faite avec quelques cuillerées de lait de

vache dans une pinte d'eau de fontaine ; calmant cependant qui peut trouver ſa place. Mais un petit lait ſingulierement temperant, c'eſt le petit lait de joubarbe en voici la formule.

Prenez une livre de ſuc de joubarbe, deux livres de lait de vache, les faire bouillir un moment, couler, en donner une livre ou deux dans les fiévres bilieuſes ardentes, dans le même deſſein l'on fait un petit lait purgatif, le voici :

Prenez deux onces de tamarins, pilez les dans le mortier en y ajoûtant quelques cuillerées de lait de vache. Piſter, pour amollir ou attendrir les tamarins. Jetter par deſſus deux livres de lait de vache bouillant, le ſeparer du coagulum qui s'en fait, l'edulcorer avec le ſyrop de guimauve, la doſe quatre onces, quatre fois par jour.

Le beure frais tout ſeul ou mêlé avec un peu de ſafran pour faire cracher dans les toux.

Beure de cacao. Le beure de cacao n'eſt pas moins utile dans les aſthmes.

Cinabre. Le cinabre eſt célébre contre tout ce qui eſt irritant ſur le genre nerveux & en particulier dans les épilepſies. Mais encore il ſe donne avec ſuccès dans les affections croniques & ſpaſmodiques. Tout le ſecret conſiſte à le continuer pluſieurs fois par jour en petite doſe, & en cas de tempérament encore trop vif, il faut le tenir en bride en y mêlant quelques grains de limaille de fer pour en contenir l'élaſticité.

La limaille de fer elle même eſt un ſédatif ſingulier dans les affections hyſteriques ou de pâles couleurs. Mais elle eſt infiniment plus ſure étant porphyriſée, & elle devient plus efficace ſuivant

les concurrences en mêlant avec un peu de ſafran ou un demi-grain d'aloes, quelquefois quelques grains de nitre purifié.

Nitre.

Le nitre lui-même eſt le ſédatif le plus généralement reconnu par tous les Praticiens anciens & modernes. Sa préparation la plus ſûre c'eſt ſa dépuration. Il faut pourtant obſerver de ne le donner qu'à petite doſe comme quatre juſqu'à ſix grains. Le plus devient une ſorte de ſtimulant.

Sucre de Saturne.

Le ſucre de Saturne eſt une préparation du plomb ſi étonnemment ſédatif qu'il remédie aux ardeurs du ſang & des eſprits les plus humiliantes. Mais il n'eſt pas exempt des mauvais effets que produit le plomb ; c'eſt de faire des paralyſies : auſſi ſuffit-il d'en donner un grain ou un peu plus quand d'autres ſédatifs ſont inutiles.

Eaux minerales.

Les eaux minerales froides comme on les appelle ſont des calmants préparés par les mains de la nature. Tels ſont les eaux de Forges, d'Abecourt, de Paſſi, les ſavoneuſes de Plombieres & dans cette claſſe peuvent entrer les eaux aigrelettes de *Pougues*.

Les bains domeſtiques pourvû qu'on ne les donne pas trop chauds, ceux de riviere, de mer même quand on eſt à portée, portent un calme univerſel par tout le corps. Les bains froids ſont en réputation parmi de grands Médecins, c'eſt à la prudence de les placer à propos, & avec les précautions nécéſſaires. A ces conditions les bains froids ſont recommandés dans les affections hyſtériques, mélancoliques, hypochondriaques.

Mais l'art de calmer ſingulie-

rement du bain de la mer, ne permet point que l'on taise l'observation notable que l'on a sur ce sujet. Ce bain employé pour prévenir la rage fit cet effet singulier. Un jeune Gentilhomme phthisique en apparence fut obligé d'aller à la mer, il revint gros & gras. Un effet aussi surprenant le voici sur des personnes du sexe, lesquelles furent envoyées à la mer parce qu'elles avoient été morduës d'un chien, le tems de leurs regles étant survenu, elles ne laisserent pas que de se baigner à la mer, leurs regles s'arrêterent pour quelques heures, étant revenuës d'elles-même, il n'en arriva aucun accident, seroit-ce une preuve douteuse que les calmants ne vont point à éteindre la chaleur naturelle, mais qu'ils ne vont qu'à rabatre les excès de cette chaleur & de l'élasticité

Bain de la mer.

morbifique des esprits & des solides sans interresser le nécéssaire de cette vertu.

Goutes anodines.

Les goutes anodines de Sydenham ont cet avantage au-dessus de l'opium qu'elles causent beaucoup moins de dégoût, quoi qu'on les continuë tous les jours pendant long-tems jusqu'à cent goutes par jour. C'est qu'elles sont cordiales & amies de l'estomac à raison des cordiaux qui entrent dans leurs préparations.

Liqueur minerale.

La liqueur minerale anodine dont la vraye préparation a été confiée à M. Villebrun est un calmant sans opium dont le succès confirme tous les jours ceux qu'en célébre M. Hoffman dans ses Ouvrages, parce qu'en effet l'on n'en voit aucun malheur. On les donne aussi par goutes, douze jusqu'à 20. ou 30. dans quelques cuillerées d'eau froide.

Son uſage réuſſit même étant mêlé dans une cuillerée de beaume tranquille juſqu'à 15. & 20. goutes pour faire un liniment.

Sel ſédatif. Le ſel ſédatif eſt un ſouffre ds vitriole qui calme en effet de cruelles vapeurs dans les perſonnes du ſexe. Une jeune Demoiſelle qui en avoit des accès les plus terribles étoit ſûre de les ſuſpendre même pluſieurs jours, en prenant quatre grains de ſel ſédatif qu'elle mettoit ſans d'autre façon ſur ſa langue lorſqu'elle étoit ou en compagnie ou à la promenade, & elle guérit parfaitement au bout de quelque tems, mais la petite vérole la tua à la Campagne. Il faut bien obſerver que le ſel ſédatif ſoit préparé par ſublimation & non par criſtaliſation.

L'ens vénéris. L'ens vénéris ſe trouve bien décrit dans la Pharmacopée de Bath, on l'a vû guérir des va-

peurs qui mettoient la malade dans des Convulsions où il falloit trois ou quatre femmes pour la contenir.

Thériaque ordinaire. La thériaque ordinaire est un calmant cordial stomachique ami de tous les visceres dans les maladies chroniques. Le diascordium convient singulierement dans les dysenteries.

Céleste. La céleste est comme l'extrait de celle-ci dont elle remplit la place dans les personnes dont l'estomac ne comporte point la quantité ordinaire de la thériaque commune.

Pilules. Les pilules de Starkai conviennent dans les douleurs des reins. Celles de cynoglosse sont singuliere pour arrêter la toux. Celles de styrax sont singulieres dans les coliques convulsives de l'estomac, celles de Beker, sont louées par Stahl lui-même pour guérir les fiévres.

Celles

Celles de Wildeganſe ſont ſingulierement eſtimées par Hoffman dans ſes notes ſur Potier. Leur cherté en rend l'uſage moins commun.

Syrops.

Celui de Karabé convient ſur-tout quand les nerfs ſont habituellement ſujets à des criſpations ſpaſmodiques. Celui de diacode convient dans les maux de poitrine, comme encore celui de coquelicot.

L'oxymel ſcyllitique eſt une ſorte de ſyrop dont la vertu calmante eſt très relevée par Hoffman dans les affections aſthmatiques.

Sucs concrets.

Le camphre cet ambigu dans la matiere médicale, paroît un ſuc très-anodin, très-volatil dont l'efficacité eſt relevée par Hoffman & Tralles qui vient d'en donner au public un ſçavant Traité.

Le blanc de Baleine eſt auſſi une eſpece de ſuc dont la vertu calmante eſt ſenſible dans les oppreſſions aſthmatiques les plus préſſantes accompagnées même de râle de la poitrine.

L'opium. L'opium eſt le ſuc calmant par excellence, puiſque ſans d'autre préparation que d'être nétoyé de ſes ordures il appaiſe les douleurs comme fait ſon extrait qu'on nomme Laudanum. C'eſt le narcotique dont l'on effraye ceux qui craignent les aſſoupiſſemens. Auſſi n'eſt-ce que comme *aſſoupiſſant* qu'il eſt formidable. Et de là viennent tous ſes dangers, car ſon uſage ſûr & innocent, conſiſte dans ſa vertu calmante, étant donné à petite doſe. C'eſt la maniere pourtant de procurer du ſommeil aux malades; car ils recouvrent le ſommeil à meſure qu'on appaiſe le trouble des eſ-

prits, & l'érétiſme des nerfs. Par cette précaution il n'eſt point de perſonne d'âge, ni de maladie où l'on ne puiſſe lui trouver place, puiſqu'un quarentiéme de grain réitéré procure le calme, & que de plus petits atômes encore d'opium réuſſiſſent dans les maladies des plus jeunes enfans. C'eſt donc l'avantage de toutes les préparations ci-deſſus, de contenir l'opium en ſubſtance mêlé - en petite doſe avec des confortans ou *toniques*, *cordiaux*, *cephaliques*, *ſtomachiques* &c. Reſte à l'habileté d'un Praticien à ſçavoir contenir ou réduire le ſang dans un juſte volume, & bien tempéré par les délayans & le régime bien convenable. Et moyennant cette prévoyance il n'éprouvera aucune diſgrace dans l'uſage de l'opium. Mais une raiſon bien utile à ſçavoir pour

l'usage des narcotiques, c'est que dans le systême des calmants il est toujours supposé que le genre nerveux n'est en spasme que par un excès d'élasticité dans les esprits. Le dessein donc n'est que d'appaiser cet excès d'érétisme, ce qui ne prend rien sur le nécéssaire de la chaleur naturelle ou de la force des solides, autant qu'elle est nécéssaire pour entretenir la santé.

Ainsi l'opium donné par petite dose & après toutes les précautions qui ont été marquées, ne diminue rien de la vertu systaltique naturelle & nécéssaire pour l'entretien des fonctions de l'économie animale. Seulement le désordre qui le troubloit cesse, & les visceres demeurent dans leur integrité de puissance, soit par la continuation des oscillations dans

les ſolides, ſoit pour conſerver la circulation du ſang dans ſa juſteſſe & dans ſon uniformité. Avec une telle inſtruction l'on ſe trouve bien-aſſuré contre les frayeurs que l'on donne de l'opium. Car par une raiſon pareille, il n'arrêtera dans les pertes de ſang, & dans les cours de ventre, ſur-tout les dyſenteries, que l'excedent de l'évacuation, en laiſſant dans les vaiſſeaux la quantité de ſucs qui convient pour rétablir la ſanté, en finiſſant ces maladies. La raiſon c'eſt que les fluides n'ayant de mouvement que d'emprunt qu'ils ſont des ſolides, ceux-ci ceſſant de les chaſſer en ſe rapellant à leur ſyſtole ordinaire, les fluides ne peuvent ſortir des vaiſſeaux qui les entretiennent ou les remettent dans leur courant ordinaire. Quelques-uns croïent trouver moins de dan-

ger à employer l'opium en lavement. Cependant l'on croit avoir des preuves que son usage est plus perilleux en lavement qu'en potion. En cas donc de colique trop préssante, sur tout les *nephretiques*, l'on se trouvera bien de deux gros de *philonium romanum* dans un lavement. C'est encore une pratique qui a ses succès que de faire bouillir dans un demi-septier d'eau une grosse tête de pavot blanc, & quinze ou vingt grains *d'ipecacuanha* pour un petit lavement dans les disenteries opiniâtres, ayant soin de faire passer la décoction.

Jus d'herbes.

Ce sont des sucs liquides de concombre par exemple, de joubarbe, de pourpier, dont l'on met quelques cuillerées dans les bouillons. Le suc *d'anagallis* est sur tout estimé dans les affections *épileptiques*.

Les eaux de *ceriſes noires*, *d'oxytriphyllum*, *d'ulmaria* ſont des ſédatifs. La premiere dans les maux épileptiques; les deux autres dans les fiévres malignes. Celle de *canelle orgée* dans les maux d'eſtomac, celle de coquelicot dans les maux de poitrine, celle de fleurs d'oranges dans les vapeurs. Eaux calmantes.

Voici l'endroit le plus mal aiſé à ſatisfaire les eſprits en fait de calmants. Il eſt pourtant des purgatifs qui purgent ſi doucement & ſans être tormineux, qu'ils méritent place dans la Médecine calmante. Le ſel d'Angleterre en eſt le chef étant donné à 8. ou 10. gros avec autant de ſucre, & diſtribué dans quatre verres d'eau. Il purge ſans douleur & ſans laiſſer d'irritation dans les entrailles. La *magneſie blanche*, l'ordinaire ou la préparée avec Purgatifs calmants, ou rendus tels.

le *ſel commun* comme le fait *Hoffman* dans ſes obſervations chymiques, eſt un doux laxatif étant continué pendant pluſieurs jours à deux gros chaque fois. La crême de *tartre* purge auſſi très doucement. Mais l'huile d'amandes douces piſtée petit à petit avec de la manne fait une très douce purgation. Mais ce qui eſt beaucoup plus remarquable c'eſt que les purgatifs mêlés avec l'opium, ce qui étoit la pratique d'Hoffman, s'apprivoiſſent ou deviennent très doux quoiqu'efficaces, ſoit en pilules, ſoit en opiate. Enfin dit le célébre Pitcarn, les purgatifs ſont innocentés par l'uſage des narcotiques que l'on donne les ſoirs de la purgation.

V. Praxis.

Sudorifiques.

Les ſudorifiques autant tumultueux furent-ils, l'opium mêlé dans les potions qui les compoſent non-ſeulement les

rend plus efficaces, mais encore beaucoup moins phlegmoneuſes ou incendiaires. C'eſt ainſi que les poudres de vipére &c. & les eſprits volatils ſecs ou huileux trouvent place en certains cas de maladies.

Les diuretiques manquent très ſouvent parceque le ſpaſme a grande part dans les ſuppreſſions d'urine. Raiſon pourquoi le ſyrop de *Diacode* mêlé avec un jus de citron dans l'huile d'amandes douces appaiſe promptement les douleurs *néphretiques*, & en conſéquence le cours des urines ſe rétablit. Tout de même dans les affections chroniques la theriaque mêlée avec le *nitre* purifié, celui-ci juſqu'à dix ou douze grains. Les diuretiques, bouillans ou potions ont leur effet abondant. Tels ſont tous les bons effets des narcotiques en- Diuretiques.

tre les mains de ceux qui ſont verſés dans leur uſage. Croye après cela qui le pourra, que les narcotiques ſont des aſtringens? Au contraire il n'eſt ſorte d'évacuant où la nature ne ſe développe ou ne ſe releve par le mélange de ces remédes rendus cordiaux. Car encore ils rappellent les évacuations ſanguines qui ſont dans l'ordre de la nature, ou ſervant à ſes beſoins comme dans les perſonnes du ſexe & dans les ſuppreſſions d'hémorrhoides. Deſorte que l'on peut aſſurer qu'en bien des cas toutes ces ſortes de ſuppreſſions demeurent incurables, ou ſont ſuivies de mille incommodités, parcequ'un Médecin prévenu que l'opium eſt un aſtringent, aura manqué de s'en ſervir, ou pour calmer les douleurs ou pour reprimer les troubles du ſang.

Enfin ce n'est pas jusque dans la *Médecine Chirurgicale* où l'opium ne trouve place. Le sçavant *Horstius* s'en servoit avec succès la veille de quelque grande opération ; mais sans une occasion aussi triste, l'on trouvera des soulagemens inesperés de la part des narcotiques dans les tems d'une supuration accompagnée de vives douleurs ou d'insomnies opiniâtres.

Usage de l'opium dans les playes.

D'habiles Chirurgiens sçavent encore rendre supportable l'usage des *caustiques* en y mêlant quelques goutes anodines ou un grain d'opium.

Caustiques V. *Glandorp* oper.

C'est une autre adresse en chirurgie que de mêler parmi les *cantarides* quelques grains d'opium, pour rendre l'emplâtre moins douloureuse, en même tems que l'action des cantarides ou leur vertu ne perd

rien pour procurer une évacuation suffisante.

Mais une grande vertu calmante dans la Médecine naturelle se trouve double, car elle regarde la précaution contre les maladies à venir, & la guérison des maladies quand elles sont arrivées. C'est une observation (& elle est vraye) que l'on trouve dans la pratique de l'habile Hoffman, il conseille de faire boire habituellement soit à jeun, soit en d'autres tems des verrées d'eau froide, c'est le moyen d'éteindre des ardeurs de sang & de bile dans des corps échauffés. Desorte que des personnes seront tourmentées d'*inquietudes* dans tous les membres, de crampes, & d'insomnies pendant un tems considerable, jusqu'à ce qu'ils se soient mis dans l'usage de boire de l'eau froide soir &

matin. Moyen par lequel elles acquiérent le repos de la nuit, & la quiétude de leurs membres qui les agitent sans ce secours, qui ne demande qu'un peu de persévérance.

Le grand calmant est moins un reméde qu'une conduite.

Le grand calmant dans toutes les maladies est moins un reméde qu'un art, qui fut celui du célébre Stalh, par où il se passoit d'opium, & de semblables medicamens. C'est l'art de la diette, & de s'abstenir de ce qu'on appelle remédes ou drogues. Par cette adresse il sçavoit contenir les fluides en paix, & les solides dans le repos; les deux grands moyens pour contenir les parties dans leur équilibre naturel ou les y ramener. Cet équilibre consiste dans une compression égale dans tous les vaisseaux, de maniére que les fluides ne s'éxaltent point en se soulevant contre

les ſolides, & que le reſſort des artéres ne s'irrite point contre l'inſulte ou le ſoulevement des fluides : des alimens ſobrement pris & tout des plus ſimples, des délayans de même nature après de petites doſes de poudres nitreuſes, arroſées de jus de citron, cela ſeul ſuffit alors pour tenir ou remettre toutes les parties en repos ou en bonne intelligence les unes avec les autres. Cependant en cela ſeul n'eſt point renfermée la vertu calmante dont nous parlons. Le principal de cette méthode, c'eſt de ſçavoir s'abſtenir des purgatifs ou de ſemblables ſtimulans. En effet peu de Praticiens en uſent auſſi ſobrement que M. Stalh bien plus inſtruit dans la Médecine *expectative* que dans la *purgative*. M. Hoffman paroîtroit plus favorable à l'uſage

des purgatifs, ſur leſquels il ſe lâche quelquefois. Auſſi comme repentant de ſa hardieſſe, lui qui ne parle que de ſédatifs dans ſa pratique, & de cauſes ſpaſmodiques dans ſa pathologie, il met ſes purgatifs ſous la garde des narcotiques, ce n'eſt donc que ſous les auſpices de l'opium, comme par exemple des pilules de ſtyrax qu'il s'autoriſe à purger plus hardiment.

CONCLUSION. La Médecine calmante préſerve de tous les maux ſoit en les prévenant, ſoit en les diſſipant. Eſt-il titre plus glorieux pour la Médecine? C'eſt ce qui fait l'objet de la Médecine naturelle vûë dans la Pathologie vivante, & tout le contenu de ce Traité.

Questions mises en Problemes & hazardées pour avancer le progres de la pratique de la Médecine.

Licite de hazarder des proposi-tions pour l'avance-ment de la Médecine.

L'on appelle en effet hazardées les questions qui suivent, parce que l'on n'est ni décidé soi-même sur d'aussi graves matiéres, ni décidé pour les autres. Ce sont donc comme des canevas de cas de pratique, (semblables à ces cas de conscience qu'on envoye en Sorbonne) que l'on donne à remplir ou à répondre par les plus habiles dans l'art. De bons morceaux travaillés là-dessus par de bonnes plumes seroient infiniment capables de regler le jugement de personnes qui s'occupent de l'avancement de la pratique. Ainsi c'est dans ces vûës qu'on prend la liberté de

s'avancer ici jusqu'à proposer des cas de pratique, lesquels en procureroient l'avancement, si de sages Praticiens venoient à dessiller les yeux des autres; pour tâcher de mettre la pratique hors d'une routine; methode si l'on veut, mais trop negligée, par le trop peu d'attention que l'on auroit eu à enrichir la pratique d'expédiens ou de facilités plus grandes que l'ordinaire d'aujourd'hui, pour abreger des cures, prévenir ou terminer plus sûrement & avec moins de retours, & de rechutes, des restes d'infirmitez, qui tiennent les malades dans des langueurs de toute leur vie. Par de telles vûës l'on agite ici de formidables questions, comme celle de mettre la saignée de *l'artére* en certains cas à la place de la saignée de la *veine*, de mettre

la ſaignée de la jugulaire à la place des ſaignées ordinaires ; de mettre l'évacuation que procurent les *véſicatoires* au nombre des ſaignées. L'on conçoit & l'on convient combien ces propoſitions paroiſſent *diſparates* d'un prime abord , auſſi compte-t-on ſur le ſçavoir ſe défaire des préjugés pour ſe donner le tems de pénétrer les raiſons que l'on établit , ſans quoi il faudra éternellement croupir dans l'indolence , & ne jamais ſortir du cercle vicieux de ne ſçavoir jamais ſe tourner ou ſe manier dans la pratique : toujours content de paſſer condamnation ſur ce qu'on ne peut faire de plus. L'étude de l'œconomie animale éclairée autant qu'elle eſt par les connoiſſances anatomiques , excite merveilleuſement le courage de ceux qui jugeant de l'avenir

par le paſſé, comprennent combien de choſes l'on peut ajoûter à la Médecine ſans paſſer pour y innover des ſyſtêmes. C'eſt que ce ſeront tous moyens pris dans la ſtructure du corps humain, laquelle renfermant la *géometrie* la plus parfaite, conduit des eſprits curieux en ce genre, à la juſteſſe des raiſonnemens qui ſont à cet égard autoriſés en Médecine. Ce ſont de ces découvertes qu'Hippocrate a dit qui reſtoient à faire. *Cætera deinceps invenientur*, c'eſt donc ſe mettre en bonne compagnie que d'entrer dans les vûës où en eſt reſté ce Prince de la Médecine. Les queſtions ici propoſées ſont dans ce goût. Tout y eſt fondé ſur la ſtructure des parties, ſur des faits de la Phyſique expérimentale; ſur tout l'on prévoit tous les dangers, & cependant l'on n'y

Pareequ'il eſt permis de découvrir ce qu'Hippocrate a fait attendre.

pourvoit que par un jugement ſubordonné à celui des hommes ſages que l'on conſulte.

L'analogiſme eſt encore un des moyens dont l'on ſe couvre dans la liberté que l'on ſe donne de ſe mettre au-deſſus des penſées communes, en propoſant ces queſtions : & un exemple de cet analogiſme fait comprendre la ſureté des remédes ou des évacuations que l'on propoſe. On le tire cet analogiſme de la hardieſſe innocente qu'avoient les anciens Médecins de faire les ſaignées juſqu'à laiſſer tomber les malades en défaillance ; *ad animi deliquium*. Ils étoient ſi peu craintifs ſur cet accident qu'ils ne comptoient pour bien sûres les ſaignées que celles qui jettoient les malades dans cet accident. Sur de tels exemples on ſe trouve raſſuré ſur deux cas bien gra-

ves en pratique : celui de *l'artériotomie* qui oblige à prodiguer tant de ſang ; celui de la ſaignée de la *jugulaire* qui paſſe pour affoiblir davantage les malades ; enfin le nombre des ſaignées multipliées, qui emportent avec elles de ſi prodigieuſes effuſions de ſang. Car dès-là que l'on s'eſt raſſuré ſur des affoibliſſemens juſqu'où alloient les ſaignées des anciens, l'on ſe tranquilliſe ſur la peur que l'on fait ſur des grandes ſaignées ou des ſaignées nombreuſes qui ſe font par les vaiſſeaux ordinaires, & par celles de l'artére ou de la jugulaire. Cet analogiſme s'eſt fortifié par les obſervations qui ſont venuës depuis. Car par elles l'on a appris que des ſaignées du pied, juſqu'à deux par jour, pratiquées juſqu'à ce que les malades tombaſſent en foibleſſe, guériſſent

Analogiſme des évacuations du ſang avec les grandes ſaignées.

furement de la pefte. L'obfervation eft atteftée & par de célébres Auteurs, & par d'autentiques exemples. Enfin l'analogifme copié dans les Maladies ordinaires, a appris qu'une faignée ou deux faites promptement, dès auffi-tôt que commence l'inflammation, & laiffant couler le fang jufqu'à l'affoibliffement du malade; lui épargnent dix ou douze faignées que l'on auroit été obligé de lui faire fans cela. Sur le tout, cet analogifme eft confirmé par la maxime d'un grand Praticien qui, pour avoir roulé parmi les grands Maîtres, inculquoit à fes Ecoliers de faire quatre faignées par jour dans les commencemens des grandes maladies, s'ils vouloient guérir promptement & furement de tels malades.

Patin.

Meffieurs Piétre Brayer. &c.

Ces avis paroîtroient-ils des

leçons trop hardies & pour cela hazardées, capables d'induire de jeunes Médecins en de pernicieuſes pratiques? Mais le ſçavant Auteur moderne du Traité de la ſaignée de la jugulaire dont il voudroit rappeller l'uſage plus fréquent & plus hardi, n'en juge pas de même. Il penſe qu'il y a à la vérité un milieu à prendre pour faire une ſaignée plus ou moins grande; mais qui a bien connu juſqu'à préſent ou pû déterminer ce juſte milieu, de ſorte qu'il eſt permis de s'en éloigner en prenant les précautions néceſſaires pour ſe permettre de faire des ſaignées juſqu'à défaillance? *Neque ſemper media via eligenda, modo cautio prudens..., exquiſitiſſima penſitatio accedat.* Car, ajoûte-t-il, quoiqu'une ſaignée largement faite juſqu'à procurer la défaillance, puiſſe quel-

Trales *de venâ jugulari frequentiùs ſecandâ.*

Ibid. p. 14.

Sécurité de la ſaignée de la gorge

que fois être dangereuſe, cependant dans une fiévre grievement inflammatoire, je ſuis très perſuadé qu'une telle ſaignée pratiquée dans le prime-abord de la maladie, l'égorge elle-même, ou à tout le moins lui rompt le col. *Licet enim largiſſima & ad animi deliquium uſque ſine diſcrimine inſtituta ſanguinis miſſio interdum & periculoſa evadere poſſit, tamen febre gravi inflammatoriâ præſente, tali phlebotome morbum in ipſo incurſu ſuo ſi non jugulari prorſus, ſaltem arceri multum, enervarique poſſe ſum perſuaſiſſimus.* Et pouſſant la ſécurité juſqu'où elle peut aller, il ajoûte qu'il le penſe ainſi, & que tous les préjugés du monde ne ſçauroient le perſuader du contraire. *Quidquid etiam paſſim objiciatur.* C'eſt un Médecin moderne & très inſtruit certainement ſur les forces

Ibid.

ces

ces du corps humain, & il confirme, étant ainſi inſtruit, ce que l'antiquité nous a laiſſé de plus hardi ſur la ſaignée.

Mais la ſaignée *ad animi deliquium* renferme-t-elle quelque choſe d'auſſi hazardeux que l'imagination le repréſente? Examinons juſqu'où va la puiſſance des ſolides & des fluides, & ce que peut en ce genre-ci la nature. *Bellini* prouve avec combien peu de ſang la vie peut ſubſiſter : mais voici du particulier pour comprendre la queſtion préſente. Dans une pleureſie, par exemple, la plus preſſante, un malade ſe tire d'affaire moyennant, peut-être, douze à quinze livres de ſang qu'on lui tirera par pluſieurs ſaignés dans l'eſpace de 14. jours. Le malade guérit. C'eſt donc lorſque la maſſe du ſang a été allegée de 12. à quinze livres.

Une ſaignée juſqu'à foibleſſe réïterée dans l'eſpace d'un jour ou deux évacuera ſix à huit livres de ſang. Sera-ce avec plus d'inconvenient que d'en avoir évacué quinze livres au bout de 14. jours ? Au contraire l'allegement ainſi anticipé ne ſe fait-il pas avec moins de frais, puiſque la maladie eſt égorgée en moins de deux ou trois jours. C'eſt déja moins de ſang répandu, ou moins de *fluides* ſortis du corps. Mais alors les *ſolides* ne reprennent-ils pas plus aiſément leurs vibrations dans les artéres pour les dégager de leur congeſtion phlegmoneuſe ? Car cette ſaignée étant faite dès la naiſſance de la maladie, elle trouve les *ſolides* beaucoup plus en force qu'à meſure que le ſang coëneux remplira les *diametres*. Une telle ſaignée donc donnant tout

Saignée copieuſe au commencement des grandes maladies.

d'abord du jeu à la vertu *ſiſtaltique* par la prompte diminution du volume du ſang, ne ſera-ce pas le moyen de rétablir la circulation, & de diſſiper l'amas d'humeurs qui fait les ſupurations & la mort dans une telle maladie? Le tout donc péſé au poids de la raiſon, tirée du méchaniſme des parties, une ſaignée *ad animi deliquium*, n'intereſſe pas davantage le fond de la vie que la ſaignée ordinaire multipliée juſqu'à 12. Cette réflexion donc fait évanouir bien des allarmes.

L'étendue que ce ſçavant Auteur donne à la ſaignée de la jugulaire paroîtroit contenir des opinions bien hazardées; car il tient de ſes recherches & prouve par tout ce qu'il a de lumiere ſur la ſtructure des parties du corps humain, que la ſaignée de la gorge reſſemble de bien près

à celle de l'*artére* à laquelle il est favorable, jusqu'à l'adopter en bien des cas : C'est ouvrir une ample carriere à la saignée & favoriser d'étranges effusions de sang. Mais en faisant voir la raison par où la saignée de la jugulaire convient nécessairement dans les affections mélancoliques, c'est en montrer la nécessité dans autant de maladies ou d'infirmitez qu'il y a de vapeurs hystériques, rateleuses, mélancoliques, & de ce nombre étant toutes les affections spasmodiques, c'est comme donner sans borne la pratique de la saignée de la jugulaire.

Or quelle est cette raison du Docteur *Tralles* ? c'est, dit-il, que j'accorde très-volontiers qu'un Médecin tourne ses intentions aux mouvemens du sang dans les affections *hypochondriaques*, *hystériques*, *spasmodiques*,

mais en même tems je ſçais que dans ces maux le ſang *atrabilaire* ſe porte en très-grande abondance vers le cerveau, & que l'*atrabile* fixée dans les *meninges* rend ces maux très-opiniâtres. *Licet verò lubentiſſimè largior huc omninò mentem medentis præcipuè vertendam eſſe, ſcio tamen hypochondriacos & hyſtericos, ſpaſmodicos ſanguinem atrabilarium magno ſurſum determinare, atque ita vaſa cerebri & meningum bile atrâ jam gravata, novo perpetuò commeatu onerare.* A la bonne heure, continue-t-il, le Médecin aura calmé tous les déſordres ſpaſmodiques qui étoient dans les entrailles ou dans le bas-ventre; mais l'humeur attrabilaire s'étant fixée, en tenant ſon ſiege dans le cerveau, ce ne ſera rien moins guérir, juſqu'à ce qu'il ait dégagé les vaiſſeaux du cerveau

Etendue de la ſaignée de la jugulaire, à beaucoup de maladies.

Ibid p. 217.

par la ſaignée de la jugulaire. Ceci eſt bien certainement ce que dit en Latin ce ſçavant Auteur : mais ce ſeroit fatiguer un Lecteur en lui copiant d'auſſi longs endroits de cet excellent Ouvrage.

Une autre remarque qu'il fait eſt de la derniere importance, c'eſt au ſujet de l'*épilepſie*, à laquelle il juge abſolument néceſſaire la ſaignée de la jugulaire. Le fond de cette néceſſité, il le fait comprendre en attribuant l'amas du ſang qui eſt alors dans le cerveau, non à la *ſublimation* qui s'en feroit d'ailleurs, mais à ce que cette maladie appartient plus au genre nerveux, qu'aux fluides des vaiſſeaux ſanguins, parce que ceux-ci ne font & n'entretiennent la congeſtion du ſang, qu'autant que les fibres des *meninges* & de tous leurs *ſinus*, étant intime-

ment reſſerrées, elles tiennent dans des *lacunes* le ſang ainſi arrêté dans les artéres, dont le nombre étant infini dans les meninges, c'eſt une double conſtriction, 1°. Sçavoir dans les vaiſſeaux ſanguins. 2°. Dans les nerveux.

C'eſt donc une digue inſurmontable à tout autre moyen qu'à celui d'une ſaignée *topique*, parce qu'elle dégagera immédiatement le lieu où le ſang eſt en *ſtagnation*. La ſaignée de la jugulaire eſt de cette ſorte : & c'eſt la raiſon, dit notre Auteur, pourquoi les plus célébres Praticiens, comme M. *Hoffman* ſon illuſtre maître, ordonnent indiſpenſablement la ſaignée de la jugulaire dans les affections épileptiques. Le Docteur *Tralles* s'autoriſe à étendre bien plus loin encore l'éloge de la ſaignée de la gorge, & il mérite

Le Docteur Tralles penſe là-deſſus comme celui de la Médecine naturelle.

certainement par ſon érudition & les connoiſſances qu'il a dans l'économie animale d'être écouté. L'Auteur de la Médecine naturelle eſt bien éloigné de prétendre partager les louanges qu'on lui doit : mais ſon titre pour avancer des queſtions qui paroiſſent hazardées, eſt le zéle qu'il a pour le progrès de la Médecine, qui recule d'autant qu'on y oublie d'excellens remedes que pratiquoient nos Peres. A raiſon donc de ce titre l'Auteur de la Médecine naturelle ſe flatte d'être ſouffert en tout ce qu'il paroît avancer de nouveau, ou contre des opinions qui aient bien plus de cours que de vérité.

Queſtion miſe en problême propoſée aux Médecins-Praticiens.

Si la ſaignée de l'*artére* ſeroit plus efficace ſans être plus pré-

judiciable que *celle de la veine* pour la guériſon des maladies.

L'on demande s'il ſeroit plus efficace de ſaigner de l'artére que de la veine. Pour ne point commencer par réſoudre le Problême, on demande s'*il eſt*, ou s'*il ſeroit* plus efficace &c. Car l'on réſoudroit, ce ſemble, par anticipation la difficulté que l'on propoſe, au lieu que l'on ne veut que la mettre à la déciſion des Sçavans en pratique. L'on ſent donc le paradoxe frappant de cette propoſition, s'il ſeroit plus efficace d'ouvrir l'artére que la veine pour guérir les maladies? La queſtion eſt déja ſurprenante que de propoſer d'ouvrir l'artére, & ce ſurprenant ne ſera point oublié ci-après. Mais pour débarraſſer, ou éviter la diſpute, l'on laiſſe en arriere à répondre à cette premiere objec

La ſaignée de l'artere n'eſt qu'une propoſition problématique.

tion. L'on demande ſeulement, ſuppoſé poſſible & licite d'ouvrir l'artére, s'il en réſulte plus d'efficacité pour la guériſon.

Or toute étonnante que paroît la propoſition d'ouvrir les artéres, elle ſembleroit décidée par la coutume où eſt la nature d'ouvrir des artéres, ſoit pour des *criſes* en maladies, ſoit pour des *ſécrétions* en ſanté. Les premieres ſont des hémorrhagies par quelque endroit qu'elles ſe faſſent chez les malades; de ſorte qu'Hippocrate donne à connoître que les *criſes* par hémorrhagies ſont les plus naturelles: *Morbi acuti judicantur ſanguine de naribus fluente in die judicatorio* (Coac. 150.) *Morbi omnes ſolvuntur per os... alvum ... veſicam, aut ... Sudor verò omnibus communis eſt.* (De Acutis pag. 392.) Or l'exemple de Périclès (Epid. Sect. 3. L. 3.)

Exemple naturel de cette ſaignée.

eſt autentique pour prouver que l'évacuation du ſang méne naturellement à la ſueur. *Voyez* encore l'Aph. II. ſect. 6. Coac. 327. Doctrine qui eſt conſtante dans Hippocrate. Les ſecondes ſont des évacuations ſanguines, ſçavoir les régles dans les perſonnes du ſexe, les hémorrhoïdes dans les hommes. Or ſoit *criſes*, ſoit *ſécrétion* naturelle, ſont-ce des veines ou des artéres, qui s'ouvrent dans les corps des femmes pour l'évacuation de leur ſexe, ou dans les hommes pour faire un flux hémorrhoidal? Par la ſtructure des vaiſſeaux, il eſt démontré que les artéres ont des iſſues entr'ouvertes par la continuation des artéres lymphatiques, par leſquelles ſuinte continuellement l'humidité qui fait la ſoupleſſe des membranes. Car ces iſſues ſont des *pores vaſculeux*,

parce qu'ils ſont les extrémitez des vaiſſeaux qui aboutiſſent aux parois des membranes, & ces vaiſſeaux ſont autant artériels, que ces ſortes de lymphatiques ſont des artéres latérales, qui ſortent immédiatement du tronc des principales artéres ſanguines. Trouve-t-on de pareilles iſſues aux veines, d'où l'on les prenne, ou qu'on les faſſe partir ? Ce ſont des canaux par tout continués par la courbure des artéres capillaires. Et ceux qui ſont verſés dans l'Anatomie comparée, ſçavent avec quelle évidence on voit dans la *Salamandre* cette continuité des veines avec les artéres. Il faudroit donc que le vaiſſeau crevât pour faire une hémorrhagie, s'il s'en faiſoit par les veines: & alors comprend-t-on comment des vaiſſeaux crevés ſe refermeroient ?

Structure des artéres favoriſe leur ſaignée.

cette difficulté diſparoît en cas d'artéres : car comprenez que la partie rouge du ſang enfile les artéres lymphatiques (& cela eſt évident dans les *échymoſes* & les inflammations) ; cette même portion rouge du ſang continue à s'engager vers les extrémitez poreuſes, de ſorte qu'il en ſort du ſang, au lieu de lymphe en vapeurs, qui en exude en parfaite ſanté ; les diametres des pores ſe reſſerrent par la vertu de *ſphincter*, qui ouvre & ferme ces iſſues, ainſi l'ouverture des artéres eſt de l'inſtitution de la nature : l'art ſera-t-il téméraire ou indiſcret de la ſuivre dans ſes opérations.

Les circonſtances ou ſymptômes qui accompagnent les évacuations ſanguines, donnent à connoître que ce ſont les artéres qui les cauſent, parce que

leurs iſſues ſe dilatent forcément pour laiſſer échapper le ſang. Ce ſont des douleurs, (& l'on ſçait combien en ſouffrent certaines perſonnes du ſexe dans le tems que ſe paſſe en elles l'évacuation qui leur eſt propre) ce ſont des mouvemens *ſpaſtiques* dans les fibres : combien en ſont plus ſuſceptibles les tuniques tendineuſes des artéres, que les tuniques membraneuſes des veines ? Mais les efforts ſi reſſemblans à des vomiſſemens en ceux qui tombent en ces crachemens de ſang, où ils rendent avec des efforts étonnants le ſang par la bouche à flots, & juſqu'à les menacer de ſuffocation ; les veines venant à ſe rompre même, exciteroient-elles tant de fracas ? Ce ne ſont donc point elles qui prêtent paſſage à la ſaillie du ſang, mais les artéres dont la compreſſion

Auſſi ſont les évacuations ſanguines.

ſpaſmodique éleve la vertu ſyſtaltique à cet excès de force ou d'éjaculation, par laquelle le ſang ſort comme à gros bouillons par la bouche.

Une autre circonſtance en pareil cas découvre auſſi ſenſiblement ou aux yeux l'action des artéres dans l'opération de ces furieux crachemens de ſang. Les perſonnes rendent par la bouche des morceaux comme de chairs de poumon, qui ſont des concrétions *polypeuſes* de la partie blanche fibreuſe du ſang. Or où ſe trouve plus de ces ſubſtances fibreuſes que dans les artéres, qui ſont les dépoſitaires des ſucs nourriciers? Car ce qui eſt ici le plus convainquant, ſont-ce les veines où ſe font les polypes? Eſt-il douteux que ce ſont les artéres ſeules où les polypes ſe rencontrent ſi ſouvent dans l'ouver-

Encore l'opération du polype.

ture des cadavres. La conséquence donc est certaine que ce sont les artéres qui s'ouvrent & non les veines, dans les évacuations sanguines.

Ceci posé, non supposé, est-ce rien moins, ce semble, qu'un violement des loix naturelles dans l'économie animale, que d'exiger pour l'art de guérir, l'ouverture des veines préférablement à celle des artéres, qu'elle ouvre? En conséquence encore il est prouvé que la nature a son méchanisme pour sçavoir refermer les artéres qu'elle ouvre, & ainsi le danger d'aneuvrisme ne paroît point avoir traversé ses intentions. Enfin la conclusion qui se présente à tirer en dernier lieu, c'est que peut-être il faudra plus s'occuper de la recherche des moyens dont la nature se sert pour refermer ces artéres, que

Plus à propos de s'instruire des artéres qu'on peut ouvrir, que du reméde de les fermer.

des frayeurs que l'on ſe fait ſur leurs ouvertures.

L'inſtitution des artéres pour le ſervice de l'économie animale, leur ſtructure, leurs fonctions ; tout cela donne à connoître comment tout le ſang artériel y a toute la part pour la conſervation & l'entretien des fonctions de la ſanté. Par elles commence la vie, & par elles la vie finit. Le *Punctum Saliens*, ce point qui ſe réſilie dès la premiere formation de l'*Embrion*, eſt un *point vaſculeux* qui concentre le ſang dans ſon origine : ce ſang vraiment artériel remplit ce point ſaillant, & dans les corps morts les artéres ſe trouvent remplis d'un pareil ſang. Comme donc la diaſtole commence la vie, la ſyſtole la termine. Or tout ceci ſert d'un merveilleux fondement à la pathologie vivante, & par

la raiſon qui y enſeigne, que les cauſes des maladies ne ſe prennent bien sûrement que dans celles de la ſanté ; les artéres paroiſſant les organes capitaux ou les pieces maîtreſſes qui compoſent la machine du corps humain, eſt-il déraiſonnable d'y étudier la pratique de la Médecine pour entrer dans les vûes de la nature ? C'eſt en ſuivant le cours du ſang artériel dans tous les changemens qui lui arrivent, préférablement à l'étude de la circulation du ſang veinal. En effet, les veines n'étant que des canaux paſſifs, reçoivent le ſang des artéres, qui ſont des organes très-actifs. Pourquoi s'en prendre plus au ſang veinal en cas de maladie, qu'au ſang artériel, puiſque les veines ſont des vaiſſeaux de ſervitude, tandis que les artéres ſont des vaiſſeaux d'une ac-

Origine & hiſtoire de la circulation du ſang artériel.

tion & d'une vertu qui les domine. L'on accuſe le ralentiſſement du ſang dans les grandes maladies, comme en étant les cauſes, & l'on a raiſon. Mais où ſont les origines de ces ralentiſſemens ? Pourquoi les veines ne charient-elles qu'un ſang retardé dans ſa circulation ? Parce que leur force pour le mouvement progreſſif du ſang, leur vient toute de la puiſſance compreſſive & expulſive des artéres, dont les capillaires lancent le ſang qu'elles contiennent dans les veines. Or c'eſt dans ces capillaires artériels que le ſang ſe trouve ralenti. Pourquoi en demander compte aux veines qui n'étant qu'executrices de la vertu ſyſtaltique des artéres, tombent dans l'inertie dès que cette vertu ceſſe de leur être tranſmiſe.

Les choſes étant ainſi, quoi

de plus aiſé à comprendre comment les artéres doivent naturellement devenir les vaiſſeaux où le ſang (& ce ſang eſt artériel) ſe ralentit. La raiſon en eſt que les artéres étant des canaux *coniques*, leurs capacitez diminuent à meſure qu'ils approchent des capillaires. Alors le ſang devenu reſſerré forme par ſon volume une réſiſtance inſurmontable au reſſort des tuniques des artéres. Ce ſont des digues, leſquelles interpoſées entre les extrémitez des artéres & celles des veines qui en naiſſent, s'oppoſent à la continuation de la circulation du ſang des artéres dans les veines. Après cela il n'eſt point douteux que ce ſont les artéres qui contiennent les cauſes des maladies. Sera-t-il contraire au bon ſens d'attaquer les artéres préférablement aux veines, puiſ-

qu'en celles-là ſiege le ſang croupiſſant, tandis que le croupiſſement du ſang dans les veines, n'eſt que la ſuite de celui qui s'eſt fait dans les artéres; & voilà une raiſon bien fondée d'ouvrir les artétes plutôt que les veines, en cas de ſaignée dans les maladies.

Sur quoi poſé ce fondement? Comparez les diſtances immenſes que les artéres ont priſes du cœur d'où elles naiſſent juſqu'à l'habitude du corps, & prenez que ce ſont des vaiſſeaux d'une baſe large, qui vont toujours en rétréciſſant juſqu'à faire des cones de leurs extrémitez. Ces vaiſſeaux ne font leur fonction dans ce trajet du cœur à l'habitude du corps, qu'au moyen d'une vertu *contractile* ou de reſſort, dont la compreſſion fait avancer le ſang vers les extrémitez. Eſt-il poſſible

Méchaniſme qui prouve à l'avantage de ſaigner les artéres.

de ſe diſſimuler les dangers continuels qu'encourre le mouvement du ſang, dont la volubilité dans ſes globules dépend toute de cette vertu ſyſtaltique? La quantité de ce ſang prend-t-elle un peu trop de volume? Voilà la vertu ſyſtaltique arrêtée, & en conſéquence l'engouement de ces artéres : d'autre côté cette vertu ſyſtaltique ſi ſuſceptible d'érétiſme en conçoit-elle de quelque cauſe qu'il arrive? C'eſt encore une raiſon de retard dans le cours du ſang qui tombera dans l'épaiſſiſſement. Or de telles cauſes étant auſſi fréquentes dans la vie des hommes, que les dérangemens dans la diete, les variations de l'air & des ſaiſons, & que les occaſions journalieres de paſſion, de chagrin ou de peine d'eſprit : Eſt-il douteux que les ſources originaires des maladies

ſont dans les eſprits, l'air animal, qui remplit le ſang artériel, & les tuniques des artéres, celles-ci par conſéquent étant ouvertes donneront iſſuë à la cauſe principale & primitive d'une maladie. De plus c'eſt principalement dans les capillaires des artéres que le ſang eſt en retard, & ce ſont préciſément les extrêmitez des artéres qu'il eſt permis d'ouvrir.

Toutes ces raiſons qui indiqueroient l'artériotomie ſe tirent de la ſtructure des artéres & de leur action propre; mais le ſang artériel lui-même en montreroit la nécéſſité. C'eſt le ſang le plus plein de ces parties qui font les impétuoſitez (*impetum facientes*) qui le rendent ſuſceptible de cette ardeur qui fait la dureté du poulx, & l'élaſticité des fluides, ſi malaiſée à contenir dans les maladies.

Le ſang veinal eſt-il ainſi conſtitué ? En le vuidant donc comme il eſt ordinaire de faire, l'on tire précíſément le ſang le moins impétueux, qui eſt le moins en ferveur, & par conſéquent qui tient le moins de la cauſe d'une grande maladie. Ne feroit-ce point prendre le plus court chemin pour une telle guériſon que d'ouvrir immédiatement l'artére ? Car ce qui fait ſingulierement pour la Pathologie qui fait la baſe du Traité de la Médecine naturelle, c'eſt que le ſang artériel contient bien davantage de l'air animal, que le ſang des veines. Ce feroit tout d'un coup comme éventer la mine chargée de matiere la plus inflammable comme la plus exploſive, que de commencer par donner iſſuë à cet air enfermé dans les artéres. Ce ſont tous les avantages qui reviendroient

Par-là l'on diminuë le feu & l'impétuoſité du ſang.

reviendroient de l'ouverture des artéres eû égard à la partie rouge du ſang. En reviendroit-il de moins conſidérables eû égard à la partie blanche ? A t'elle moins de part que la rouge dans la cauſe des maladies , ou en cauſe-t-elle moins que la partie rouge ? D'où lui vient cette impétuoſité qui la jette ou la pouſſe hors des vaiſſeaux, pour exciter ces débordemens de ſéroſité, qui font les *fluxions* les *catheres*, les *rhumatiſmes* ; ou pour faire ces engagemens de lymphe d'où naiſſent tant de ſortes de concrétions, de durillons & de glandes ſimples ou *ſcrophuleuſes* , & *carcinomateuſes* ? Ne ſont-ce point les artéres qui par leurs vibrations ſerrées & exceſſives obligent la lymphe des vaiſſeaux à ſortir de ſes canaux, & des coups réitérés de ces vibrations n'arrive-t-il point

des épaiſſiſſemens de cette lymphe ? Car pouſſée en trop grande abondance dans les glandes, elle s'y enſerre, devenuë compacte elle durcit ces glandes & par ſon ſéjour elle y contracte des ſaveurs plus ou moins ordinaires. De-là enfin ſe forment ces matieres mielleuſes, *ſebacées* qui font des tumeurs d'une nature auſſi bizare que peu guériſables. Tant de maux ſont les effets des artéres ou de la lymphe artérielle qui donne matiere à ces tumeurs. Dans tous ces cas, vuider le ſang veinal, n'eſt-ce point préciſément porter le reméde où n'eſt point la cauſe du mal ? Ce ſang veinal qui eſt paſſé des artéres dans les veines ne trempe en rien dans l'expulſion que les artéres ont fait de la lymphe des vaiſſeaux dès-avant que le ſang ſoit paſſé des artéres dans les veines. C'eſt donc ſaigner au-

Sang veinal eſt en ſecond, & l'artériel en premier dans la production des maladies.

tant inutilement, que la cauſe du mal eſt moins atteinte par la ſaignée des veines. Au contraire celle des artéres allant au devant de l'expulſion qui va ſe faire de la lymphe des vaiſſeaux, feroit deux bons effets. 1°. Elle détourneroit le coup qui doit faire l'expulſion. 2°. Elle contiendroit dans les vaiſſeaux la lymphe qui va en être expulſée. De tels avantages ne vaudroient-ils aucune faveur à l'artériotomie ? Elle qui feroit diſſiper tant de fâcheuſes tumeurs, en les appetiſſant d'autant qu'elle leur déroberoit de matiere lymphatique qui alloit ſe groſſir & les expoſer à contracter les qualitez de cancers, de ſquirres, ou d'écrouelles. L'étiologie comme la Pathologie paroiſſent-elles ici hors du courant de la Médecine naturelle ? A qui s'en prendre qu'à la ſtructure des

parties, à celle des vaiſſeaux & des diſtributions de leurs ſucs qui ne favoriſe pas cette pratique.

Telles ſont les utilitez de l'artériotomie par raport à la lymphe des vaiſſeaux, ſera-t-elle moins utile pour prévenir les déſordres de la *lymphe nervale*, ou pour les réparer? Cette lymphe, tel nom qu'on lui donne, eſt donnée à comprendre par le ſçavant Willis ſous l'idée de rayons de lumiere qui ſortent comme par irradiation d'un corps lumineux. C'eſt donc un air qui ſort immédiatement du ſang artériel pour entrer dans les fibres nerveuſes. Ainſi évacuer ou ſouſtraire le ſang artériel, c'eſt attirer dans les artéres cette matiere aërienne, en affoibliſſant la vertu exploſive, parce que c'eſt donner iſſuë à cet impétueux volatil, lorſqu'il eſt prêt à porter le déſor-

dre dans les fonctions du cerveau & par tout le genre nerveux. Or le nombre de maladies que cause le cours des esprits étant presque infini dans le corps humain, quel service ne seroit-ce pas lui rendre que de le préserver de mal en tant de manieres ? Et ce service ne pourroit-il pas lui être rendu par l'ouverture des artéres? Ajoûtez que toutes les affections *flatueuses* étant comme des tourbillons de vents qu'excite dans les entrailles l'air intérieur, si abondamment répandu dans les parties solides & fluides, la saignée de l'artére seroit par la même raison ci-dessus donnée, un reméde qui mettroit la paix, le calme & la bonace dans toutes ces parties. Ces réfléxions promettent de grands avantages pour le progrès de la pratique ; mais sont-ce des promesses

Arteriotomie utile pour rédresser la lymphe nervale comme celle des artéres.

de séduction, de belles idées ou des paroles sans fondement ? Tout ceci est tiré du fond du Méchanisme du corps humain, & des loix de l'économie animale. L'on n'a même rien exageré, tant l'on s'est réglé sur les loix de la pure & simple nature. On la montre telle aux yeux des sçavans, & à l'équité du sens commun. Il est mal-aisé de se tromper avec de tels garands & de telles intentions. Avec ces précautions cependant & une telle étude, l'on ne veut aucunement précipiter son jugement en matiere si importante ; on le laisse porter aux personnes déprévenuës, qui comme l'Auteur de la Médecine naturelle, ne cherchent qu'à s'instruire pour le bien des malades & l'honneur de la profession.

Mais pourquoi voit-on une attention singuliere dans cet

Auteur à porter toutes ſes réfléxions vers les artéres & le ſang artériel ? C'eſt qu'il conçoit & voudroit faire bien concevoir que le corps humain eſt un machine *hydraulico-pneumatique*, c'eſt-à-dire à eau & à vent, l'un & l'autre contenu dans des canaux qui les charient. Ces canaux ſont les artéres; le ſang eſt le fluide aqueux & aërien, qui eſt porté vers les ſoupiraux, qui comme des *regiſtres* de fourneaux donnent iſſuë à l'excedent de ce volatil aërien qui forme *l'inſenſible tranſpiration*. Cette évaporation eſt-elle égale, tranquille, & complette ? C'eſt l'état de ſanté. Au contraire cette vapeur aërienne ſe concentre-t-elle dans ſes vaiſſeaux, c'eſt un exploſif furieux qui met en combuſtion toute la maſſe du ſang. C'étoit pour la ſanté comme une pompe *aſpirante*

compressive, par laquelle l'air des vaisseaux s'exhaloit par les pores vers lesquels cet air intérieur continuellement comprimé par le ressort des tuniques artérielles est déterminé. Et par où se fait la montée de cet air ou ses avances vers les cones artériels. Les fibres musculeuses qui font la péristole des artéres ou leurs mouvemens oscillatoires sont comme les dégrez ou les échelons qui servent à ce trajet. La pompe trouve toutes les soupapes qui doivent lui prêter passage, fermées, & voilà l'état de maladie.

Elle convient à l'état du corps humain qui est une machine à eau & à vent.

L'on ouvre les artéres, ce sont des soupiraux artificiels qui favorisant *l'event* d'un air trop abondant & trop élastique préviennent le trouble qu'alloit causer cet air retenu. L'impétuosité du sang artériel s'affoiblit, comme le son s'affoiblit

dans un tuyau d'Orgue quand l'air qui le traverſe le trouve percé dans quelque endroit. Sinon qu'arrivera-t-il de cet air fortement comprimé? En même-tems qu'il ſoulevera tous les ſolides par de puiſſantes & frequentes reſilitions, il s'abſorbera en ſe fixant dans la lymphe : ce ſont tout-à-la-fois des raiſons de *ſtagnation* & de ralentiſſement dans la partie rouge du ſang, & des raiſons de *ſtaſes* ou de fixation dans la double lymphe, ſçavoir celle des vaiſſeaux & celle des nerfs.

L'Hiſtoire des maladies confirme cette étiologie. Le ſang ſe dérange de ſon cours dans le corps d'une jeune perſonne du ſexe, la fiévre la prend accompagnée de laſſitude par tout le corps, & toute cette ſcene morbifique ſe termine à des maux de tête auſſi opiniâtres

qu'insuportables, tels que les connoissent dans les pâles couleurs, ceux qui ont suivi ces maladies : elles n'en sont pourtant point quittes pour ces souffrances, de plusieurs d'entre elles qui en sont attaquées, les unes perdent la parole, d'autres la vûë (au moins d'un œil,) d'autres l'oüie, & tout cela mêlé de furieux appesantissemens de tête, jusqu'à ne pouvoir la lever sans s'exposer à des défaillances : des assoupissemens se mettent dans la partie, de sorte que ces pauvres malheureuses paroissent bien plus proches de l'agonie que de la convalescence. Cependant l'on en voit parfaitement guérir, & par où ? Par des saignées de *l'artére temporale*, soit par la *lancette*, soit par les *sang-suës*, après que toutes les autres saignées (à l'exception pourtant

Raison tirée de l'histoire des maladies.

de celle de la jugulaire qui les ſoulage) celles des bras & des pieds réitérées auront été inutiles. On les voit revenir comme de mort à vie, & c'eſt préciſément parce que l'air animal abſórbé par la compreſſion dans les vaiſſeaux ſe révivifie dans l'état de fixité par où il s'étoit abſorbé, & dans la lymphe des vaiſſeaux (le véhicule propre de la partie rouge) & dans la propre ſubſtance des ſolides. Ces effets de l'air paroîtront-ils ſurprenans, l'on en voit les exemples dans ces *concrétions pierreuſes bilieuſes* qui ſe font dans la véſicule du fiel & ailleurs. Encore dans les *os*, les *cornes* & les *ongles* des animaux ; tous ſolides qui rendent par la diſtillation, la plus étonnante quantité d'air. Sur ce pied que font ces ouvertures d'artéres dans ces perſonnes qui

guériſſent ſi étonnamment après avoir paſſé par les ſymptômes les plus déſeſperans qui ſe voient dans ces ſortes de maladies ? L'air animal s'étoit abſorbé & fixé dans les fibres du cerveau, les ſaignées de l'artere mettant au large, & immédiatement cet air qui étoit en preſſe, il ſe releve, & ſe réſilie en recouvrant ſon élaſticité, & ainſi la lymphe aërienne redevenuë fluide rend aux globules du ſang leur volubilité. Les deux circulations, celle du ſang & celle des eſprits reprennent l'uniformité de leur cours; en même-tems que les fibres nerveuſes recouvrent leur ſoupleſſe & leur reſſort naturel; de tels évenemens dépoſent évidemment pour la ſaignée des artéres. Ne ſera-t-il point permis d'attirer ſur ces ſuccès de guériſon des eſprits attentifs au bien de la ſanté & de la vie ?

La circulation du ſang & des eſprits élevée par l'artériotomie.

La ſaignée de la jugulaire peut contracter avec l'artériotomie, parce que leurs effets ſymboliſent parfaitement entre eux. L'on vient de voir la lymphe nervale ſe révivifier avec l'air animal au moyen de l'ouverture des artéres, qui ont mis immédiatement au large le ſang dans les vaiſſeaux du cerveau où il étoit en preſſe; une tumeur comme un goetre va faire quelque choſe de ſemblable. Elle retenoit fixée la lymphe des vaiſſeaux, celle-ci comprimée abſorboit l'eſprit animal qui en devoit faire la fluidité, en la préſervant de ralentiſſement & de ſtagnation; tous les remédes, ſaignées & autres ou réuſſiſſent mal ou demeurent inutiles. Il ne reſtoit que la cure palliative pour au moins s'oppoſer à la croiſſance de la tumeur capable de prendre le volume le plus énorme, l'on met

le malade dans l'habitude de se faire saigner souvent de la jugulaire & l'on a la consolation non-seulement de voir se borner le volume de la tumeur, mais encore de la voir diminuer de tems-en-tems. Des saignées précédentes des bras & des pieds n'auront fait nul changement dans ce volume, la saignée de la gorge le fait décroître. D'où vient cette différence de cette saignée de toutes les autres ? De la correspondance prochaine & comme immédiate des capillaires de la veine jugulaire avec les capillaires de l'artére carotide, de maniere que les capillaires de ces veines sont par la proximité de la tumeur, comme les recipiens des artériels de la carotide. Qu'arrive-t-il de ce commerce immédiat? Que le sang évacué de la jugulaire met autant au large le sang accumulé dans les extrêmitez de ces artéres,

Avantage de l'artériotomie sur la saignée de la jugulaire.

qu'il trouve beaucoup moins de résistance à passer de ces artéres dans les veines. Car ce sang ralenti dans les capillaires des artéres, étant continuellement en efforts de *tendance* pour se liberer de la compression où le tient l'air animal qui y est absorbé, il est toujours prêt de reprendre son élasticité dès que quelque secours vient l'alleger de la contrainte où il est resserré; en conséquence la fluidité se rétablit dans les sucs, le courant de la circulation se grossissant il emporte les humeurs croupissantes. Et ainsi une tumeur decroît d'autant qu'il lui est ôté de ceux qui étoient renfermés. Une telle observation n'aprendroit-elle point à rendre artérielles des saignées des veines, & ne seroit-ce point une instruction pour préferer l'ouverture des veines qui sont dans les parties

ſupérieures à celles des veines qui ſont dans les parties infeтieures ? Ce ſeroit, ce ſemble, un étrange changement à faire dans la pratique, d'où ſeroient exclues bien des ſaignées, des pieds ſur-tout & encore des bras. Mais feroit-ce un changement d'imagination ? Pourroit-il être plus raiſonnablement fondé que ſur l'obſervation la plus utile en pratique, par laquelle les ſaignées des veines, en devenant comme artérielles en épargneroient beaucoup d'autres, dès que ce feroit un ſang preſque artériel qu'elles évacueroient.

Saignées des veines comment artérielles.

L'état ordinaire de la circulation du ſang va à faire comprendre la raiſon la plus naturelle par où des ſaignées de veines deviendroient comme celles des artéres. Tout ce qui ſe paſſe dans la diſcipline, l'ordonnance ou l'adminiſtration de la circulation du ſang pour

l'entretien de l'économie animale ne va qu'à porter la plus grande quantité du ſang au cerveau. Ce ſont les carotides qui font cette ſublimation du ſang le plus bouillant, le plus vif, & par conſéquent le plus plein de l'eſprit vital ou du ſpiritueux aërien qui en fait l'élaſticité. Un tel ſang eſt rapporté par les jugulaires. Le vuider donc au ſortir du cerveau, c'eſt le trouver encore tout recent de l'artériel. La preuve en eſt évidente, puiſque ce ſang doit être promené par tous les viſceres où il doit porter les ſucs nourriciers dont il eſt le dépoſitaire. Or ce ſang aura-t-il fait le tour des parties pour être rapporté par la veine-cave aſcendante ? Ce n'eſt plus qu'un cadavre de ſang étant comparé avec celui qui revient immédiatement du cerveau. Le ſang

veinal des pieds sur-tout est le plus dépouillé de cet esprit vital, puisqu'il n'est que le reste de celui qui a servi à vivifier toutes les parties par où il a passé. Un tel sang est-il bien capable de rabatre des feux, des impétuositez, & des explosions qui se commettent dans de grandes maladies? Il ne diminuë rien de l'élasticité du sang artériel qui fait tous ces désordres. Que de saignées donc qui se font à pure perte, parce qu'elles ne portent pas leur effet sur la sorte de sang qui fait le trouble dans les maladies. Toutes les veines au-dessous du *diaphragme* ont autant perdu de l'esprit aërien qui anime le sang qu'elles se trouvent éloignées des extrêmitez des artéres. Le contraire est manifeste dans les veines qui sont au-dessus des *clavicules*, où elles avoisinent si

Le sang artériel comparé à celui des bras & des pieds.

prochainement les artéres, qu'elles sont bien plus des continuations, ou comme des appendices ou des allonges artérielles, que des vaisseaux d'une nature absolument différente. Pour le comprendre il ne faut que comparer en esprit les distances ou les éloignemens qu'il y a entre les veines, quoique naissantes, d'artéres qui remplissent le corps humain, avec le voisinage, comme immédiat des *recipiens*, d'artéres, telles que sont les capillaires de la jugulaire avec les extrêmitez des artéres *carotides*, & la différence se montre si sensible & si aisée à concevoir, que peut-être seroit-ce le moyen de favoriser l'artériotomie, par l'usage de la préference que l'on donneroit aux saignées des vaisseaux des parties supérieures, à celles des vaisseaux des parties inférieures.

Sur tout ceci se réglera la résolution du *probléme*, si la saignée de l'artére seroit plus efficace que celle de la veine pour la guérison des maladies.

Que ce probléme ne pose point sur l'impossible.

Mais avant que de proceder à la résolution du probléme, l'on demande s'il est sensé de s'occuper d'un probléme qui pose sur l'impossible ? C'est le plus grand des malheurs d'ouvrir l'artére au lieu de la veine dans une saignée du bras. Peut on aprés cela mettre en question l'ouverture d'une artére au lieu de celle de la veine, pour des saignées dont ce semble, l'on voudroit faire des specifiques. L'objection paroît capitale. Mais tout d'un coup elle disparoît, s'il se trouve dans le corps humain une artére qui le domine, laquelle puisse être surement ouverte. La réponse à l'objection sera même infini-

ment plus forte ſi cette artére eſt ſituée de telle maniere, en tel endroit, en telle direction, & telle inclinaiſon, que de ſon ouverture s'en ſuive le ſuccès non ſeulement de guériſons ſurprenantes, mais encore le calme que l'on attend de quelque autre ſaignée que ce ſoit. Cette artére eſt la *carotide* dont la *temporale* s'ouvre ſans danger. Mais encore quel ſang eſt-ce que celui qui s'évacue par cette artére? Celui qui repaſſant néceſſairement par la jugulaire au cœur, & par celui-ci à tout le reſte du corps, qui ne reçoit pas de ſang d'ailleurs. N'eſt-ce point le ſecret de faire deſcendre des parties ſuperieures dans les inferieures un ſang, qui aura perdu autant de ſon feu & de ſon ardeur, que le ſang artériel évacué aura fait ſortir de l'air animal trop élaſtique, qui

fait la cause des fiévres, & le fond des maladies. Et ainsi l'artériotomie opére ce bon office de faire que les saignées des veines deviennent artérielles, en ce que le sang que l'on tirera par les veines & qui sera descendu dans les parties basses y apportera moins de ce qui fait ces excès de trouble & de feu qu'excite la fiévre dans un corps, où le sang veinal coule tout plein de l'élastique que les artéres qui n'ont point été évacués transmettent dans les viscéres. Non-seulement donc il est possible d'ouvrir des artéres sans inconvénient, mais encore des saignées des veines tenant quelque chose de l'artériotomie, deviennent en quelque maniere artérielles. Reste à proceder à la résolution du probléme que l'on attend des sages en l'art de

pratiquer la Médecine. Car on ne veut induire personne en tentation, ni jetter ou répandre des scandales parmi les Médecins. On ne voudroit pas même dominer les esprits des jeunes gens; on les remet au jugement de leurs maîtres; parcequ'il seroit hors du bon sens & de l'équité, de prétendre qu'il ne soit permis que de se faire entendre aux autres, sans qu'il leur fût permis de répondre. *Ego auditor tantum, numquamne reponam?*

Liberté laissée.

AUTRE PROBLEME.

Si la saignée de la gorge seroit préferable à celle du bras &c.

Aura-ce été trop éxiger des maîtres de l'art, que de demander leur décision ou leur pensée sur la saignée de l'artére préferablement à celle des

veines ? Comme l'on ne tient qu'à la vérité pour le bien des malades & l'honneur de la profession, l'on se rabat sur la saignée de la *jugulaire*, & sous son nom sur celles des veines superieures, comme préferable pour l'efficacité, aux saignées des autres veines que l'on nomme ici inferieures, étant comparées à la jugulaire. Mais demandera-t-on pourquoi tant d'inquiétude sur le fait des saignées ? Toutes les questions là-dessus ne sont-elles pas terminées par l'usage de tant de siécles où l'on a peu parlé des saignées de l'*artére* & de la *jugulaire* ? L'inquiétude ne vient que du bien de la chose en elle même. Tant de gens même raisonnables & de mérite, sans compter un peuple de contradicteurs de la saignée en général se plaignent de la quanti-

Raison de s'occuper des différentes saignées.

té

té de ſang que l'on tire aux malades, & du nombre étonnant de ſaignées qu'on leur fait des bras & des pieds & s'imaginent qu'on leur doit quelque ſatisfaction. L'onſçait l'injuſtice de ces contradicteurs qui ſont bien plus frappés de préjugez populaires, qu'inſtruits ſur la matiére qu'ils critiquent. Cependant ſi en bonne Médecine, ſans trahir ni ſes droits, ni ceux des malades, il étoit prouvé qu'une ſorte de ſaignée fut au moins auſſi utile, qu'aucune autre de celles qui ſont le plus à la mode, & de plus qu'elle épargnât ce nombre de ſaignées qui ſcandaliſe le monde, & qui diminue de la quantité de ſang que l'on eſt obligé de répandre par tant de ſortes de ſaignées, ſeroit-il hors de raiſon de donner à examiner aux gens habiles ſi l'on ne pourroit point

changer en cette ſaignée toutes celles que l'on fait journellement & des bras & des pieds. C'eſt le ſujet du préſent problême, que l'on ne veut ſoutenir qu'autant, ou que l'on n'y trouvera rien de raiſonnable à y oppoſer, ou que l'on trouvera véritables les raiſons que voici.

Une maxime très autoriſée en Médecine pour parvenir à la guériſon des maladies, c'eſt de ſe bien aſſurer du principe d'où part la cauſe de la maladie dont il eſt queſtion. Or s'il eſt vray que de la jugulaire vient originairement & indiſpenſablement tout le ſang qui fait quelque maladie que ce puiſſe être, dans quelque perſonne que ce ſoit, quelque âge, quelque ſexe, quelque condition, profeſſion ou pays, ſera-t-on mal fondé à demander la préfe-

rence pour la ſaignée d'un tel vaiſſeau, ſurtout ſi c'eſt le tronc que l'on en ouvre. Vuider l'eau d'une fontaine à ſa ſource c'eſt en tarir tous les ruiſſeaux. Le tronc de la jugulaire eſt la ſource de tout le ſang veinal qui ſe diſtribue par tout le corps ſoit dans les parties ſuperieures, c'eſt-à-dire dans le cerveau, ſoit dans les parties inferieures de la poitrine, du bas ventre, des membres principaux, ſçavoir les bras & les jambes. Vérité de fait qu'il ne faut que ſuivre pour s'en convaincre. Le tronc de la jugulaire rapporte autant de ſang qu'il s'en éleve par les carotides. C'eſt le tiers de toute la maſſe du ſang qui ſe porte par-là au cerveau. C'eſt donc le tiers de toute la maſſe du ſang que la jugulaire a à rapporter au cœur. En conſéquence tout le ſang veinal du

Neceſſité de bien remarquer le principe & le terme d'une cauſe morbifique.

cerveau, de la poitrine, du bas ventre, des pieds & des bras n'eſt rapporté au cœur de tous ces endroits comme par des filets, au lieu que dans le tronc de la jugulaire, il y eſt comme toute l'eau à ſa ſource. Sur ce pied ouvrir la veine du bras, celle des pieds &c. c'eſt ouvrir des ruiſſeaux étant comparées au tronc de la jugulaire. Au contraire ouvrir la jugulaire, c'eſt évacuer le ſang de l'endroit où il eſt plus abondant, juſqu'à fournir à quelques veines que ce ſoit de tout le corps le ſang qu'elle roule dans ſa capacité. Les veines des bras ramenent au cœur le ſang des *artéres axillaires*, du cœur il eſt renvoyé au cerveau par les *carotides* & les *vertebrales*, au bas ventre par l'*aorte*, aux cuiſſes & aux jambes par les artéres *iliaques* Or les veines de tous ces en-

droits n'ont de ſang à rapporter que ce qu'elles en reçoivent des artéres mentionnées. Ce ſont comme des ruiſſeaux que l'on ouvre en ſaignant ces veines. Mais quelle quantité de ſang tire-t-on par ces endroits ? Autant inferieur que l'eſt le ruiſſeau de la ſource. L'ouverture de la jugulaire détourne tout d'abord, toute proportion gardée, le tiers de toute la maſſe du ſang. Comparez quelle ſera la quantité du ſang des veines des bras & des pieds ? Ces vaiſſeaux n'ont pour leur cotte-part qu'une portion à prendre ſur deux tiers de la maſſe du ſang diſperſée du reſte dans des millions d'autres veines. Que détournez-vous donc en ouvrant les veines des bras & des pieds, vous détournez de très minces vaiſſeaux, en même tems qu'un tiers de toute la maſſe du ſang

La jugulaire, principe des maladies ou de leur cauſe.

vient fondre tout-à-la-fois par le tronc de la jugulaire ſur les parties inférieures. Piquer le tronc de la jugulaire, c'eſt détourner & diſſiper les cauſes des maladies dans leur ſource, puiſque de là ſeul vient, mais en détail, le ſang qui roule dans les vaiſſeaux qui arroſent les parties malades. Tout ce raiſonnement n'a rien que d'avoüé en anatomie, qui montre la vérité des diſtributions des vaiſſeaux & du ſang qui les traverſe.

Mais ſuivant ce raiſonnement une ſeule ſaignée de la jugulaire détourne le ſang ſans même en tant répandre, que pluſieurs ſaignées des bras & des jambes. Ne ſera-ce point épargner le nombre des ſaignées & la quantité de ſang que de permettre la ſaignée de la jugulaire préferablement à celle de

toutes les autres parties du corps ? En effet les ruiſſeaux diminueront d'autant que la ſource leur fournira moins de ſang, & ne ſera-ce point un moyen de faire taire les contradicteurs de la ſaignée, puiſqu'on ſera beaucoup moins obligé à la réitérer ; & cependant qu'il en coûtera moins de ſang aux malades. Car pourquoi eſt-on obligé de multiplier en certains cas les ſaignées d'une maniere ſi étonnante ſinon parceque les vaiſſeaux que l'on pique ne détournent que de loin & en petite quantité le ſang qui eſt reputé la cauſe de la maladie, au lieu qu'en vuidant le ſang par le tronc de la jugulaire l'on ſouſtrait tout-à-la-fois la grande quantité de ſang que la carotide décharge dans elle. Des exemples vont mettre cet-

La ſaignée de la jugulaire en épargne beaucoup d'autres.

cette vérité ſous les yeux , & l'on prend ces exemples dans les principales régions du corps & dans toute ſon habitude. Une *phréneſie* prend à un malade , une *apoplexie*, une *léthargie*. L'on ſe hâte à pratiquer la ſaignée du pied pour détourner la cauſe de ces grandes maladies. Par où eſt-ce s'y prendre ? L'on ouvre la *ſaphene*. C'eſt un vaiſſeau infiniment éloigné du cerveau par ſa longueur & par le tems qu'il lui faut pour qu'il puiſſe faire cette diverſion en remontant contre ſon poids , ce ne peut être qu'en affoibliſſant comme par le pied la colomne de ce ſang qui remonte au cœur par la veine cave aſcendante. Combien prochainement , en attendant , ſe précipite-t-il de ſang par la jugulaire dans le ventricule droit, le rendez-vous du ſang de la

veine cave ? Ainſi la même différence qu'il y a entre le tiers de toute la maſſe du ſang qui revient par la jugulaire, avec peut-être la *centieme* partie de cette maſſe qui remonte au cœur par la ſaphene. Cette différence ſe trouve entre l'avantage que l'on retire de la ſaignée de la ſaphene, & celui que l'on retireroit de la jugulaire. Suivant cette conſideration, meſurez les diſtances & le tems qu'il faut compter, pour ſe promettre cette légere diverſion, & tout d'abord l'on comprend la néceſſité de réitérer une telle ſaignée ou quelque autre. Celle de la jugulaire iroit au devant de tous ces inconvéniens.

Parallele entre cette ſaignée & celle du pied. &c.

Sera-ce une *péripneumonie* ou une *pleuréſie*, l'une & l'autre la plus preſſante ? L'on ſe hâte à faire les ſaignées du bras du même côté en cas de pleuréſie ;

indifféremment d'un côté ou d'un autre si c'est une *péripneumonie* : & de telles saignées se multiplieront jusqu'à dix & douze, avant qu'il arrive un véritable changement. Que signifie ce retard de soulagement ? Que l'on prend la diversion à faire de trop loin ; c'est un petit ruisseau qui est dans ce lointain, sçavoir la veine du bras que l'on ouvrira : Cette veine peut-elle vuider plus de sang & plus prochainement que l'artére ne lui en distribue ? Le bras reçoit-il plus que quelques livres tout au plus de sang ? Ce sera donc, si l'on veut, une livre de sang qui sera évacué par deux ou trois saignées du bras faites à distance de plusieurs heures. Cependant la jugulaire précipite dans le ventricule droit le tiers de toute la masse du sang : de combien & en combien peu de

tems la congeſtion phlegmoneuſe de ces parties groſſira-t-elle? L'artére pulmonaire en ſera d'abord gorgée; cette crûe paſſera-t-elle dans le ventricule gauche? Ce ſera en auſſi peu de tems & en même quantité, toute proportion gardée : mais cette crûe ſe portant par les artéres *intercoſtales*, les *mammaires*, les *dorſales*, ne ſera-ce point un accroiſſement prodigieux de douleurs, comme d'inflammation qui ſe feront ſentir dans le côté, dans la mammelle & dans le dos? L'iſſue que l'on auroit donné à la chûte du ſang de la jugulaire dans le ventricule droit, n'auroit-elle pas ſouſtrait aux artéres intercoſtales, &c. ce ſurcroit de ſang? Et n'auroit-ce pas été un moyen, & d'épargner bien des douleurs à un malade, & une grande quantité de ſang qu'il faut lui

Son utilité dans les maladies de la poitrine.

tirer par le bras, avant que d'obtenir un ſoulagement conſidérable ? Cette Pathologie ſuppoſe-t-elle quelque choſe ? Emprunte-t-elle de guériſon d'ailleurs que de la diſtribution des vaiſſeaux, & du maniement de la nature dans l'adminiſtration de l'économie animale ? Suppoſons à préſent une inflammation ſyſtrophique dans le *foye*, l'*eſtomac*, le *diaphragme*, la *rate* ; ſuppoſons-la encore dans le bas-ventre, les Praticiens hâtent en pareils cas les ſaignées du bras qu'ils reiterent puiſſamment ; car ces ſortes de maux font d'étranges progrès en peu d'heures, tandis que le ſoulagement n'arrivera qu'après pluſieurs jours. C'eſt que l'engagement du ſang eſt dans les capillaires infiniment éloignés du tronc de la veine *brachiale*. L'on vient de voir combien cet-

te veine a peu de ſang à évacuer, puiſqu'elle n'en reçoit qu'une petite portion, telle que les artéres de ces lointains la reçoivent de la diſtribution de toute la maſſe. Mais d'où vient à ces vaiſſeaux lointains le ſang qu'ils ont à diſtribuer & à pouvoir évacuer ? La meſure doit ſe comprendre par la place qu'occupe dans tout le ſyſtême des vaiſſeaux le nombre & les calibres des arteres, & les veines ou du foye, ou de l'eſtomac, ou de la rate ; enfin de quelque viſcére particulier que ce ſoit. Ce nombre de vaiſſeaux roule-t-il dans ces capacitez la même quantité de ſang qui tombe à plomb & comme un torrent par la jugulaire dans le ventricule droit ? Et ce n'eſt qu'une très-petite quotité de ce torrent de ſang que reçoivent les viſcéres chacun en ſon particulier.

La ſaignée de la jugulaire venant à ſouſtraire cette diſtribution en lui dérobant la crûe qu'elle auroit porté dans ces viſcéres ; ne ſeroit-ce point aller au devant des abſcès qui ſe forment dans ces viſcéres, d'où le ſang n'a point été détourné à tems ? Que de dépôts par conſéquent épargnés aux malades, que d'operations ils éviteroient, que de langueurs dont ils ſeroient exemts, ſi d'aſſez bonne heure l'on vuidoit les vaiſſeaux & la jugulaire toute ſeule, coupant comme par la racine ces grandes maladies, quels avantages ne vaudroit pas aux malades & à la Médecine la ſaignée de la jugulaire préferablement faite à toute autre ? Mais ce ſeroit s'expoſer à attirer ſur elle la note de ſcandale, que de la propoſer pour être (généralement parlant & ſauf les

Raiſon de préferer la ſaignée de la jugulaire.

circonſtances) plus convenable dans les maladies des femmes que toute autre ſaignée. Le préjugé va s'élever contre cette penſée, mais deux obſervations autoriſent à faire cette avance. 1°. La ſaignée du bras (auſſi généralement parlant, & ſauf les circonſtances) eſt ici préférable à toute autre, juſques-là que l'on n'eſt bien ſûr du ſuccès de la ſaignée du pied qu'après que celle du bras a précédé. Suivant donc cette obſervation, y aura-t-il plus de danger à propoſer la ſaignée de la gorge, puiſque de part & d'autre les raiſons ſont égales, par celle que l'ouverture de la jugulaire, n'a rien de plus à craindre que celle du bras. 2°. Quels ſont les ſymptômes qui commencent les maladies du ſexe? Ce ſont des ſaignemens de nez, des crachemens & des vomiſſemens de

ſang ; ajoûtez les cruels maux de tête, les vertiges, les aſſoupiſſemens qui prennent à ces perſonnes : ſont-ce rien autre choſe que comme des avertiſſemens de la nature qui montre d'où il faut tirer du ſang ? Ce qui en convainc, c'eſt que le fond de ces maladies conſiſte tout en manque ou en ſuppreſſion des régles : ainſi c'eſt comme ſi le ſang par les efforts qu'il fait vers la tête, donneroit à entendre que ce ſeroit de dedans la tête qu'il faut le dégager : la ſaignée du bras y réuſſira-t-elle mieux que celle de la jugulaire, puiſque celle-ci va d'abord à la ſource du mal ?

Ce ſera, va-t-on dire, attirer le ſang vers les parties ſupérieures, lorſqu'il faudroit le rabattre vers les inférieures. A cela remédie la diligence à faire la ſaignée de la

gorge, c'eſt-à-dire tout d'abord que le mal ſe fait ſentir, pour rompre les impétuoſitez des fluides, ſinon dès que le rapt du ſang s'eſt habitué vers le cerveau, ni la ſaignée de la gorge ni celle du bras, n'eſt exempte de laiſſer continuer au ſang ſon emportement ou ſa ſublimation vers la tête. Ce ſera donc une de ces circonſtances qui s'oppoſeront à la ſaignée des parties ſupérieures; ainſi ſe montre la ſûreté de préference pour la ſaignée de la jugulaire, dès lors qu'elle ſera miſe à ſa place. Le mal-entendu dans les maladies des perſonnes du ſexe, c'eſt que ſouvent ce ne ſont point des déterminations dont le ſang ait beſoin pour ſe ranger en régle. C'eſt ſur-tout l'attention à laquelle il ne faut jamais manquer, quand ce ſont de jeunes filles en qui la natu-

Equilibre dans la circulation par la ſaignée de la jugulaire.

re n'a encore rien operé de semblable. Alors l'intention d'un Médecin doit être celle d'établir l'équilibre ou l'uniformité dans la circulation du sang : par ce secours donné à la nature, elle sçait faire prendre au sang les déterminations convenables, si-tôt que les sécrétoires auront acquis les capacitez propres : ce sont celles qui conviennent pour amasser la pléthore dans les vaisseaux qui doivent donner issue à l'évacuation du sexe. La malade souffre-t-elle la suppression de ce que la nature avoit commencé d'évacuer ? il ne faut que lui donner le tems de continuer cette sécrétion, & elle ne manquera plus dès que par une saignée de la gorge on aura établi l'égalité dans le cours du sang ; & c'est ainsi que l'on observe tous les jours que l'évacuation

du ſexe ſe remet en régle ſans y faire autre choſe que mettre l'aiſance dans le ſang par le moyen de quelques ſaignées du bras, comme de mois en mois juſqu'à guériſon.

Après cela par où la note de ſcandale pourroit-elle tomber ſur la ſaignée de la jugulaire dans la pratique de la Médecine? C'eſt, dit-on, qu'il n'y a point de liaiſon entre la jugulaire & les vaiſſeaux utérins. Mais les liaiſons en Anatomie ſont les rapports réciproques des parties du corps humain où tout eſt en correſpondance, en contraſte, en conſonance. Sur ce pied qu'elle eſt la liaiſon d'entre la jugulaire & les vaiſſeaux utérins? La même qui eſt entre tous les vaiſſeaux du bas-ventre avec la jugulaire. Peut on aſſigner au ſang des vaiſſeaux utérins une autre ſource que celle

Rapports réciproques des vaiſſeaux de la jugulaire.

d'où tout le ſang revient à toutes les parties baſſes? En eſt-il une autre que la jugulaire de laquelle le cœur reçoit tout le ſang qu'il renvoye par le ventricule gauche & par l'aorte à toutes les parties qu'elle va arroſer? L'aorte ſe diviſant en iliaques, celles-ci dans les hypogaſtriques, puis dans les utérines, fournit toute ſeule le ſang qui doit y faire la pléthore utérine, d'où réſulte l'évacuation propre au ſexe. Cette liaiſon eſt-elle aucunement douteuſe? Il en eſt donc une bien réelle entre la jugulaire & les vaiſſeaux utérins. En conſéquence vuider immédiatement le tronc de la jugulaire, ce ſera ſouſtraire le trop de ſang qui fait par ſa turgeſcence ou ſon trop de volume la plûpart des maladies des femmes. Reſte à effacer le préjugé pris en faveur des autres

veines que l'on ouvre communément dans ces maladies, mais ce sera le fond d'une réflexion qui viendra en son lieu.

Un *Rhumatisme gouteux* est une affection des plus phlegmoneuses par les congestions sanguines qui s'amassent dans le voisinage des *jointures*, qui chasse ce sang vers ces endroits? Est-il pour cela une puissance distinguée du cœur? Or d'où le cœur reçoit-il tout ce sang qui se met en congestion? L'abondance de celui qui revient de la carotide par la jugulaire fournit au cœur une quantité exorbitante de sang. Une puissance antagoniste qui présideroit à la garde des jointures, les défendroit de l'engorgement sanguin qui va s'y faire; cette puissance antagoniste manque, c'est une occasion de rupture dans l'équilibre des parties. Elles sortent

Jugulaire cause des rhumatismes.

donc de leur ton, leurs réticences sont surmontées, & voilà des dépôts phlegmoneux qui se multiplient çà & là dans un rhumatisme gouteux. Y aura-t-il du scandale à s'en prendre au sang de la jugulaire qui se porte exorbitamment par la systole du cœur vers les endroits malades ? Au contraire ce sang donnant origine à ces tumeurs, sera-ce se méprendre que de commencer par l'évacuer ? C'est même avec moins de ces inconvéniens qu'attirent les saignées d'autres vaisseaux, lesquelles précipitent le sang sur des endroits qui en sont déja gorgés; car l'ouverture de la jugulaire n'imprime aucune impétuosité au cours du sang, au contraire elle le retient dans sa chute, & par là la circulation du sang a le tems de reprendre son uniformité. Peut-on donner la mê-

Plus sûre que les autres saignées.

me confiance aux ſaignées du bras ? celles du pied la méritent encore bien moins.

Ce ſera une *ſcyatique*. La différence alors n'eſt point dans l'origine du mal. Le ſang qui s'arrête ſur ſa marche dans les jointures des bras, des mains, pouſſe les engagemens juſques dans les ſecrets réduits des hanches; peut-être les artéres vertébrales qui ſont propres à la moëlle épiniére auront-elles quelque part à ce terrible mal, en tout cas l'on ne voit point de ſource plus abondante pour faire ou entretenir des engagemens ſanguins que le ſang de la jugulaire, parce qu'il porte par le cœur plus de ſang qu'aucune autre veine. Ainſi le dégagement qui ſe procure dans les congeſtions ſanguines par l'ouverture de la jugulaire, influe manifeſtement pour la gué-

Dans les ſcyatiques.

rison des Scytiques, qui sont en effet des affections phlegmoneuses. C'est donc, va-t-on dire, la saignée banale que la saignée de la jugulaire; puisqu'elle s'étend à tant de guérisons. Mais pourquoi ne pas trouver la même chose à redire contre les saignées du pied qui n'ont plus aujourd'hui d'exception? Cependant la saignée de la jugulaire se porte encore plus loin que tout ce qu'on vient de dire. En voici la preuve.

Dans les affections spasmodiques.

C'est dans les maladies convulsives, ces affections *spasmodiques-hystériques*, dans lesquelles on lit dans les Auteurs d'incroyables nombres de saignées pour les guérir. Et pourquoi ces saignées tant multipliées? Parce que les veines que l'on pique ne sont point celles qui contiennent le sang flatueux dont l'esprit fait la cause de ces maux.

Ce

Ce ſont les veines des bras & des pieds. Or ce ſont celles-là préciſément qui rapportent au cœur le ſang le plus dépouillé d'eſprits, puiſqu'elles rapportent le ſang que l'aorte a promené par tous les viſceres pour leur diſtribuer l'eſprit vital. Ainſi il repaſſe dans le ventricule droit preſque vuide de ce ſpiritueux. La jugulaire fourniroit un ſang bien différent. C'eſt le réſidu qui vient preſqu'immédiatement des capillaires artériels de la carotide; par conſéquent c'eſt évacuer un ſang qui porte beaucoup de l'eſprit artériel. Ici donc la ſaignée de la jugulaire feroit ſinguliérement utile, à l'exemple du ſang hémorrhoïdal que l'on tire ſi utilement par les ſang-ſues dans ces maux. C'eſt que ce ſang ſe trouve en rapport ſingulier avec celui de la veine-porte & des

vaiſſeaux ſpléniques, deux ſortes de ſang qui tiennent beaucoup de l'artériel. L'on ſçait d'ailleurs qu'une ſaignée de la jugulaire ſurpaſſe en vertu pluſieurs autres ſaignées en fait d'épilepſie, de ſorte qu'aucune ne va ſi directement à la guériſon de cette maladie qui paſſe pour incurable : l'expérience eſt certaine. En ce cas ne pourroit-elle point cautionner d'autres ſaignées de la jugulaire en d'autres maladies convulſives ? Paroît-il que l'on donne trop de valeur à cette ſaignée ? Les maîtres de l'art par devant qui l'on parle, en jugeront.

CONCLUSION.

C'eſt donc une conſéquence à tirer du fond de la doctrine répandue dans la Médecine naturelle, & des principes ſur leſ-

quels l'on a établi la préférence de l'artére & de la jugulaire, mais c'eſt à ces Maîtres à tirer cette conſéquence. L'on s'élevera d'abord contre leur déciſion, & d'avance on leur demande ce que va devenir ce qu'on a inculqué de vénération, de reſpect & de ſûreté pour les dogmes des anciens Maîtres, nos Peres & nos Docteurs. C'eſt un tout autre langage que le leur que l'on met ici dans la bouche des jeunes Médecins. Que deviendra donc la confiance que l'on a tant recommandée pour l'ancienne pratique? Mais voilà la réponſe toute faite. Ce langage ſi différent pour les termes de celui de nos Peres eſt préciſément le même en le rapportant aux notions qu'ils ont ſuivi pour gouverner l'économie animale. Pour en ſuivre ou en imiter les regles, ils ont été Mé-

Reproche à oppoſer à la ſaignée de la jugulaire.

decins-Méchaniſtes ſans le ſçavoir nommément, parce que la notion innée d'un méchaniſme naturel la plus juſte a fondé leur pratique, & en a fait les loix; c'eſt pourquoi l'on ne craint point d'inſinuer aux jeunes Médecins de la confiance pour la doctrine de la Médecine naturelle. Ce ſont les mêmes loix éclaircies par les nouvelles connoiſſances ſur celle de la circulation du ſang, ſurtout par le lumineux de toute l'anatomie moderne, ſimple & comparée avec les animaux & les végétaux ou les plantes.

L'on inſiſte en demandant où donc dans l'ancienne pratique, l'on trouvera la mention de ſaignées de l'artére & de la jugulaire préferées aux ſaignées des bras & des jambes? Mais n'eſt-ce point notre faute ſi nous nous ſommes rendus ſi peu

attentifs aux ſaignées qui s'y ſont faites juſqu'à laiſſer tomber les malades en ſyncope, ménageant auſſi peu qu'on faiſoit alors les veines pouſſantes (*venæ pulſantes*) étoit-ce autre choſe que des vaiſſeaux artériels que l'on ouvroit dans ces ſortes de ſaignées, juſqu'à couper l'artére par le travers? Et les Médecins ne témoignent point en avoir jamais obſervé d'aneuvriſmes. Reſte la ſaignée de la jugulaire. Mais pour en mieux juger, mettons nous dans le point de vûë où étoit la Médecine avant la découverte de la circulation du ſang, y ſçavoit-on faire la différence du cours du ſang par les artéres & par les veines? Les Praticiens donc d'alors n'ont pû prendre que dans leur ſageſſe les idées de conſerver dans le ſang des malades une juſte proportion pour

Cette ſaignée trop négligée.

prévenir les engagemens, les fontes & les dépôts. Ils ont donc compris que les veines du bras étant comme au milieu de tout le corps, c'étoit par elles que l'on pourroit évacuer le ſang ſans rompre l'équilibre de ſon cours. Juſque-là a été la ſolidité de leurs connoiſſances dans l'économie animale. Mettons à préſent dans l'eſprit de ces Praticiens la connoiſſance certaine d'une veine qui contient parfaitement le ſang dans une juſte modération, parce qu'elle ſouſtrait la plus grande abondance de ſang & le plus ſpiritueux qui pourroit par ſa déſcente dans le cœur mettre le trouble dans le mouvement du ſang. Eſt-il douteux que des gens juſque-là ſi meſurez en matiere de ſaignées, n'euſſent préferé ce vaiſſeau qui eſt la jugulaire, à la veine du bras, dont

ils avoient remarqué qu'il y avoit moins à craindre ? Nos anciens Maîtres donc n'ont pû parler en ce ſens de la ſaignée de la jugulaire, parce que juſqu'à eux a été inconnuë la circulation du ſang. La force de l'objection tombe donc abſolument.

Enfin que conclure de toutes les innovations qu'annonce la Médecine naturelle ? que penſer de cette face nouvelle que prendroit la Médecine par la pratique de la ſaignée de l'artére & de la jugulaire préferablement à toute autre ſaignée ? Il faut conclure, & penſer que ce Traité eſt un eſſai de la face nouvelle que l'on s'étoit attendu à voir naître par toute la Médecine, après la célébre & utile découverte de la circulation du ſang par l'illuſtre *Harvé*. Depuis ce tems juſqu'à nos jours l'on ſe plaint hautement

Innovations juſtifiées.

de voir la pratique demeurée comme en gaschiere au même point où elle étoit avant cette magnifique découverte. Une face nouvelle s'est pourtant montrée en Médecine depuis cette célébre époque, mais quelle disparate ? Car a-ce été en suivant les vûës de la découverte de la circulation du sang? La Médecine est devenuë Chimiste depuis ce tems dans ses étiologies & Chimique dans sa pharmacie. A-ce été en conservant les régles & les loix de la sage méthode de guérir ? Dieu le sçait, & ce seroit ample matiere à dissertation. Comparez à l'innovation Chimiste celle de la Médecine naturelle. Autant celle la prend à gauche pour la plûpart des esprits qu'a gâté la Chimie, celle-ci les a-t-elle mis hors de *game*, celle que les leur avoit tracée la dé-

Raisons de ces innovations.

couverte de la circulation du ſang ; autant celle-ci redreſſe les eſprits en les remettant en route, autant les rapelle-t-elle ſur les pas de la nature, tracés dans la diſtribution des vaiſſeaux, dans leurs directions & leurs raports. Voilà l'eſſai de l'innovation qu'on s'étoit promis à l'évenement de la circulation du ſang entrant dans le monde. Par elle la belle Phyſique, la geometrie médicinale ſe mettent de ſociété avec la Phyſiologie & la Pathologie. L'une & l'autre faiſant voir & comme toucher au doigt les raports immédiats de l'air intérieur de nos corps avec l'extérieur de *l'atmoſphere*. Ce ſeront découverts les ſecrets de *l'aërometrie* naturelle, de cette ſcience de meſurer l'air pour ſa quantité, & d'en calculer les dégrez d'élaſticité qu'il prend par les

expanſions dans les entrailles. Ainſi nos corps reconnus pour de véritables *aèromettres*, la Pathologie des vents ou des flatuoſitez qui ſoufflent & ſe ſoulevent dans nos entrailles, ſera ſuſceptible de beaucoup de ſecours omis juſqu'à préſent dans la pratique de la Médecine. Par tout cela donc la Médecine recouvre ſes dogmes confirmés & illuſtrés par tout ce qu'il y a de plus ſolide, de plus brillant, & de plus glorieux dans la Philoſophie ancienne & moderne. Un eſſai propoſé dans de telles intentions, & à tel deſſein peut-il encourir le blâme des gens ſages & impartiaux, auſquels la Médecine naturelle ſe ſoumet? Mais quelle aparence que l'on puiſſe s'accoutumer à voir ſaigner les malades ſi communément de l'artére & ordinairement de la ju-

gulaire ? L'accoutumance a ainſi prévenu les imaginations. Mais la doctrine de la circulation du ſang doit corriger cette accoutumance. Elle apprend cette doctrine que les veines des bras & des pieds ne font point les évacuations déciſives en fait de guériſon. Eſt-il contre la raiſon de ſuivre les idées Phyſiques Méchaniques & de Pratique qui ſe tirent de l'ordonnance naturelle des vaiſſeaux. Sera-t-il plus diſgracieux de voir ſaigner de l'artére & de la jugulaire, qu'eſt triſte & honteux à la Médecine, de voir miſerablement perir des perſonnes attaquées de terribles maladies ? Un malade eſt aſſommé, ce ſemble, par une forte apoplexie, les ſaignées des pieds & des bras, tant multipliées ſoient elles, ne le ſauvent point. Un tel manque à la pratique ordinaire n'autoriſera-il point

Incertitude. Incompetence des autres ſaignées.

avec raiſon la ſaignée de l'artére, ou celle des deux jugulaires tout-à-la-fois ? La connoiſſance que l'on a de la diſtribution des vaiſſeaux montre qu'il n'eſt point d'expédient plus prompt pour entierement dégager les artéres & les veines du ſang qui ſe met en ſtagnation dans les vaiſſeaux du cerveau. Peut-il être blamable d'induire les Praticiens à une telle ſorte de ſaignée ?

Ce ſera une phrénéſie furieuſe, l'artériotomie en eſt le reméde, eſt-ce honte à cette ſaignée, ou à la pratique qui laiſſe mourir de tels malades ? Une *fureur utérine* emporte une perſonne du ſexe à des diſcours, des geſtes, des actions, ou inclinations honteuſes. La mort ſeroit préferable à de telles diſpoſitions, ne fut-ce qu'en ne conſiderant que la ſeule raiſon,

mais elle apprend cette raiſon dirigée par la diſtribution des vaiſſeaux à tirer cette perſonne des dangers où elle eſt pour la vie & pour la vertu. Ce ſeront des ſaignées de l'artére & de la jugulaire qui opéreront un tel ſuccès. Ne ſont-ce pas des cautions pour de telles ſaignées en cas moins urgens & moins honteux, mais des maladies incurables. Enfin *l'hydrophobie*, l'humiliation de la Médecine qui laiſſe des malheureux à l'affreuſe reſſource d'être étouffés. C'eſt le comble de l'inflammation des eſprits qui fait une ſi furieuſe maladie. L'on ſaigne de tels malheureux avec quelque ſuccès des quatres membres; la ſaignée d'une ou deux artéres, & en conſéquence d'une ou deux jugulaires va à la prompte guériſon de cette maladie, qui confond la pratique

Pourquoi des maladies reſtées incurables.

ordinaire, & qui met en fuite les aſſiſtans. N'eſt-ce point une apologie complette des ſaignées de l'artére & des jugulaires ? L'on s'en rapporte à la raiſon & au jugement des ſages maîtres en Médecine.

Troiſiéme queſtion portée au jugement des Praticiens ſages & éclairés : Si les Véſicatoires *font office de* ſaignées blanches.

Ce ſeroit ici un de ces ſujets qui révoltent des eſprits inattentifs, en ceux qui ne ſçavent qu'aller où l'on va coutumierement, & non où la raiſon & l'étude conduiſent où il faut aller, ceux qui l'écoutent : ce ſont ceux qui vivent de penſées & de réfléxions ſur la meilleure maniere de traiter les maladies pour les guérir ſûrement.

Mais dira-t-on, une ſaignée que l'action des véſicatoires opére? Quel paradoxe! Une ſaignée blanche? Quelle expreſſion inſolite! Laiſſant donc à part les préjugez, l'on prie les Sçavans d'avoir plus d'attention & plus d'égard aux choſes qu'aux termes, plus à l'effet qu'à l'accoutumance vulgaire qui en juge.

Les véſicatoires ouvrent-ils des vaiſſeaux? Les vaiſſeaux contiennent-ils un fluide? Quel eſt ce fluide? Un reſſort fait-il agir & les vaiſſeaux & le fluide qui eſt contenu? La peau eſt l'endroit ſur lequel s'appliquent les véſicatoires, eſt-elle pourvûe de vaiſſeaux? Manque-t-elle d'une vertu ſyſtaltique? Elle eſt toute tendineuſe, & par conſéquent abſolument nerveuſe. C'eſt l'aboutiſſement des vaiſſeaux qui portent la tranſpiration; & ces vaiſſeaux ſont

Accoutumance retarde le progrès de la Médecine.

ſanguins, lymphatiques, nerveux, puiſque la tranſpiration renferme ces trois notions, en ce que le ſpiritueux qui exhale de ſes pores eſt un air mêlé de particules differentes de matieres ſanguines, lymphatiques & nerveuſes. Les véſicatoires découvrent les extrémitez des vaiſſeaux qui abondent en ces ſortes de ſucs ſanguins, lymphatiques, aëriens : voilà donc des vaiſſeaux ouverts par les véſicatoires, & ouverts par les endroits d'où s'échappe une vapeur la plus abondante ; puiſqu'elle ſurpaſſe en quantité celle de toutes les évacuations du corps. Nommez comme il vous plaira cette ouverture de vaiſſeaux ; en tout cas ſera-t-il déraiſonnable de l'appeller ſaignée, dès qu'elle procure une évacuation très-abondante de ſucs qui étoient contenus dans ces vaiſ-

ſeaux ? Que ſont-ce que ces ſucs ? A la vérité ils ne ſont pas ſaillants hors des vaiſſeaux comme le ſang eſt ſaillant par la veine que l'on picque par la Lancette. Ce ſont d'amples écoulemens, des expreſſions continuelles de matieres très-fluides. Quelle vertu fait ſortir de telles *excrétions* ? Elle ſe montre évidemment dans le tiſſu tendineux des fibres de la peau. En faut-il davantage pour convaincre d'un méchaniſme ſemblable à celui qui chaſſe le ſang des artéres & des veines dans les ſaignées de ces vaiſſeaux. Ainſi tombe la dénomination ſcandaleuſe de ſaignées pour des eſprits peu ou point inſtruits.

Véſicatoires ſont une ſaignée blanche, comment.

Cette ſaignée eſt appellée blanche. Quel autre nom donner à l'évacuation d'un ſuc lymphatique que répandent des vaiſſeaux creux lymphatiques ou-

verts : mais puiſque ces vaiſſeaux ſont impliqués ou mêlés de tant de ſcions de nerfs qui aboutiſſent à la peau, peut-il paroître douteux que les extrémitez de ces ſcions de nerfs, n'exudent la même matiere qui eſt contenue dans les fibres nerveuſes ? C'eſt l'air animal qui eſt un ſpiritueux : ſera-ce donc autre choſe qu'une vapeur aërienne, à laquelle des véſicatoires donnent iſſue : Telle eſt la nature de l'évacuation que procurent les véſicatoires ; telle eſt la condition du ſuc, du fluide ou de l'humeur qui ſort par cette évacuation. L'élaſticité des fibres picquées par les véſicatoires, entretient l'écoulement de ces ſucs pendant tout le tems que l'on veut entretenir cette évacuation, c'eſt une évacuation baveuſe, mais un ſang qui ſort bavant de la

veine picquée, perd-t-il ſon nom de ſaignée ?

Ce ſeroit aſſez pour affirmer la qualité de ſaignée à l'opération des véſicatoires ; mais un triple effet, qui eſt un triple avantage, d'où réſulte une prérogative très-ſinguliere, releve d'autant ce titre de ſaignée, parce qu'il l'amplifie. Ce n'eſt qu'un ſeul vaiſſeau qu'ouvre la Lancette dans la ſaignée de la veine & de l'artére, au lieu que dans l'opération des véſicatoires, ce ſont les trois ſortes de vaiſſeaux les plus conſidérables dans l'économie animale, qui ſont ouverts, ſçavoir les vaiſſeaux ſanguins, les lymphatiques, les nerveux. En effet la matiere de la tranſpiration ſe porte-t-elle à la peau par moins de vaiſſeaux que par ceux-ci ? Les artéres ſanguines aménent le fond des ſucs tranſpirables

Etiologie des véſicatoires.

dans les capillaires artériels ; les capillaires artériels deviennent lymphatiques dans leurs extrémitez, & les fibres nerveuſes y aménent leur *quotité* de ſucs qui leur ſont propres. Les véſicatoires ouvrent toutes les bouches différentes de ces vaiſſeaux, & par-là s'écoule la lymphe ſi abondante que les véſicatoires attirent. Ce n'eſt donc rien moins qu'une évacuation de la lymphe du ſang ou de ſa partie blanche ; enſemble la lymphe nervale ou le ſuc nerveux qui ſort par les ouvertures des véſicatoires. Doit-il s'en enſuivre un effet different de l'évacuation de la ſeule partie rouge que la Lancette fait ſortir de la veine ? Cette ſimple évacuation dégage les vaiſſeaux ſanguins, celle de la lymphe ſanguine & nervale, portera-t-elle moins de dégagement

pour l'utilité de l'économie animale ?

De quelle importance, demande-t-on, peut être la quantité de ſucs que les véſicatoires attirent ? Ce ne ſont que des gouttes, pour ainſi dire, d'humeur que ces excrétions opérées par les véſicatoires ; ajoutez que ce ne ſont que des atômes de fluides qui compoſent ces gouttes, & cependant la réflexion, à qui la peut faire, parce qu'il aura fait cette étude, fait comprendre l'immenſe quantité de ces atômes, de ces *infiniment petits*, qui ſortent par des millions infiniment petits, ſçavoir les extrémités des vaiſſeaux ; c'eſt la quantité que la tranſpiration pouſſe à travers les pores de la peau. Or ces pores ſont autant innombrables qu'on le comprend par le nombre indéfini de points ouverts dont le microſcope fait

Preuves par les infiniments petits.

voir criblés les moindres eſpaces de la peau. Mais ces pores étant les iſſues d'autant de ſécretoires qui apportent la matiere de la tranſpiration, n'eſt-il point évident à un eſprit qui penſe, que ce ſont des nuées d'atômes qui compoſent les gouttes des ſucs lymphatiques qui exudent par le moyen des véſicatoires?

Quantité de ſucs qu'évacuent les véſicatoires.

Une ſaignée de la veine ou de l'artére a-t-elle une évacuation plus abondante ou plus avantageuſe à l'économie animale? L'imagination prend le change par le volume de matiere qu'elle voit évacuer par la Lancette, tandis qu'elle ne voit qu'un peu de ſucs ſéreux lymphatiques, que des vaiſſeaux véſicatoires font ſortir. Mais un eſprit éclairé dans le Phyſique des fonctions animales, eſt bien plus attentif au ſpiritueux aërien qui fait l'ame

de ce volume de ſang, qu'à ce volume lui-même. En conſéquence comparant à cette matiere aërienne, la nature des ſucs lymphatiques qui exudent des nerfs & des autres vaiſſeaux ouverts par l'action des véſicatoires, il comprend que dans cette petite quantité de lymphe, eſt concentrée celle de tous les atômes lymphatiques & aëriens qui ſont attirés des nerfs & des artéres dans l'opération des véſicatoires. Le volume donc l'emporte dans la ſaignée par la Lancette; mais l'eſprit qui anime ce volume, & d'où dépend toute l'économie animale, n'eſt point en moindre quantité dans le peu de ſucs qui exudent par l'action des véſicatoires que celle qui eſt concentrée dans ce volume du ſang.

Dût-on donc refuſer le nom de ſaignée à l'opération des vé- Preuve que c'eſt une ſaignée.

ſicatoires, du moins faut-il reconnoître en elle la qualité & les avantages de la ſaignée, vû qu'aucune ſaignée ne va ſi directement à la vraie cauſe des maladies que l'opération opérée par les véſicatoires. C'eſt le ſuc nerveux, le vice des eſprits animaux, l'embarras qui eſt dans le genre nerveux, & ce ſont à toutes ces vûës que répondent les véſicatoires. L'évacuation qu'ils produiſent eſt celle de la lymphe ſanguine & nervale. Rien n'approche tant de la véritable indication pour la cure des maladies. Cependant ce n'eſt pas le ſeul avantage que produiſent les véſicatoires. En eux eſt renfermé le *ſtimulant* le plus doux, le moins vif du moins, & cependant le plus étendu dans ſon opération ; c'eſt ainſi que le picquant corroſif des cantarides excite & entretient des oſcillations

V. Bellinus

oſcillations dans les parties membraneuſes, & celles-ci comme des liſieres mouillées & imbibées de la ſéroſité morbifique, la diſtillent; car étant continuellement ſtimulées par le doux cauſtique de ces inſectes qui tient les fibres nerveuſes dans des ébranlemens propres à entretenir cette excrétion, eſt-il purgation *per epicraſin* plus innocente & en même tems plus efficace; puiſque c'eſt entretenir l'écoulement continuel de la cauſe primitive d'une maladie.

C'eſt d'ailleurs un digeſtif que ce ſalin des cantarides; car c'eſt un alkali naturel par rapport aux animaux, le moins turbulent qu'il ſe conçoive des ſels alkalis. Ainſi la lymphe nervale s'impreignant de ce volatil alkalin animal, elle ſe liquéfie & fait la dépuration du ſuc nerveux qui ſuivant la penſée de *Willis*

Singularité de la nature du ſtimulant des Cantarides.

est sujet à se laisser souiller par des impuretés plus malignes que grossieres. Un avantage non moins singulier de l'opération des vésicatoires, c'est qu'aucune saignée ne sçauroit faire ce que font les vésicatoires. L'on saigne du bras ou du pied. Or telle autre saignée pourra rappeller & retenir dans les grands vaisseaux la lymphe qui doit faire le suc nerveux, en passant des vaisseaux sanguins de la *substance corticale* du cerveau dans les fibres nerveuses, pourvû que l'on s'y prenne à tems à faire ces saignées. Mais dès que la lymphe sanguine a fait son trajet dans le genre nerveux, ces saignées ne peuvent absolument la rappeller en la faisant rétrograder dans les grands vaisseaux. Il faut donc une ouverture immédiatement faite sur les fibres nerveuses, pour en

exprimer la lymphe morbifique qui y a porté & y entretient l'altération dans les esprits. Les ouvertures que font les vésicatoires sont-elles ailleurs que sur les nerfs, puisque ce sont leurs extrémités qui sont ouvertes par l'opération des cantarides? C'est donc un suc nerval qui exude par toutes ces ouvertures; aucune saignée peut-elle en faire autant? & l'évacuation sortant immédiatement des fibres nerveuses, c'est la maniere de terminer & de prévenir bien des maux.

L'on a fait voir les avantages des saignées sanguines qui vont à ramasser le sang devenu traîneur sur la fin des maladies. Le suc nerveux est sujet aux mêmes inconvénients. Sa circulation laisse dans les parties membraneuses des restes de sucs qui les tiennent dans des gênes ou des spasmes continuels. Où

feroit l'inconvénient de placer çà & là un véficatoire, lequel rendu comme un égout donneroit iffue à des férofités ralenties & enchevêtrées dans les fibres membraneufes des parties foufrantes. De tels cas font-ils même rares dans l'hiftoire de la pratique? Tant de rhumatifmes ou d'affections rhumatifantes qui fe font fentir après de grandes maladies ne font-ils pas les indices des fucs croupiffants qui demandent & cherchent une iffue? En eft-il une moins équivoque que celle d'un véficatoire, lequel pouvant s'appliquer immédiatement fur le mal, prouve l'iffue demandée par les efforts fpaftiques que foufrent les parties & qui font les tourmens des rhumatifmes. Ce font des diaphorétiques, des fudorifiques qui s'emploïent contre ces maux. Les véficatoires portent-elles

Véficatoire placé çà & là, fupplée à ce que ne fçauroient faire les faignées.

dans le ſang & dans les nerfs, c'eſt-à-dire dans les ſolides & les fluides (ceux-ci ſanguins & ſpiritueux) les mêmes agitations, bouſemens ou érétiſme ? c'eſt au moins matiere à réflexion, & en effet c'eſt l'objet de tout le Traité de la Médecine naturelle, & en particulier de la queſtion préſente. On le répete donc, parce qu'on ne peut trop en faire reſſouvenir, que ce ne ſont pas ici des leçons d'Auteur qui dogmatiſe, que l'on prétende donner, l'on voudroit ſeulement tirer le vulgaire Médecin d'une routine trop autoriſée, de ſaigner, de purger. Après quoi, comme ſi tout étoit fait, l'on s'eſt bouché les yeux ſur tout ce qui pourroit être ajoûté à ces grands remedes, ou ce qui pourroit y être ſubſtitué. Un tel deſſein eſt celui d'avancer le progrès de la pratique ſans vouloir

ni maîtriser ni dominer les sentimens.

Reméde connu pour attirér & vuider les humeurs à travers la peau.

Au surplus est-ce une chose absolument inouie dans la pratique, de se proposer d'attirer à travers de la peau la cause d'une maladie? Le *moxa* des Chinois, qui a trouvé confiance ou faveur dans la Médecine d'Angleterre ne tend-il pas à cette intention? C'est une flamme trèslégere qui dilatant les pores de la peau en stimulant les fibres nerveuses, porte dans la partie malade un spiritueux, qui se mêlant avec celui qui fait une maladie se l'incorpore, pour, comme dans le doux tourbillon d'une flamme aërienne, l'enlever dans l'atmosphere & l'y perdre. Quelque chose encore de plus frappant, c'est l'excrétion de la cause d'une fiévre, laquelle réduite en vapeur par la Chymie naturelle, sort par

de très-légeres pustules qui se font sur les lévres d'un fébricitant. Sur de tels modeles se prend l'idée de l'opération des vésicatoires qui ne font autre chose que d'affiner la lymphe morbifique, & de l'attirer hors de la peau. En conséquence l'on comprend l'utilité des *circënnes* & surtout des emplâtres de poix de *Bourgogne*, lesquelles étant portées sur les parties affligées de rhumatisme, en font transpirer la sérosité rhumatisante; enfin se comprend, suivant les mêmes principes, comment réussissent dans les rhumatismes les *camisoles* de *flanelle* d'Angleterre; ce sont de doux stimulants que tous les brins de laine de cette étofe, lesquels sollicitent continuellement les pores de la peau à s'entr'ouvrir pour laisser évaporer l'humeur qui fait le rhumatisme.

Mais quelle néceſſité demande-t-on, & quelle raiſon de multiplier les eſpeces de ſaignées ? Ce remede qui ſouffre déja tant d'odieux parmi beaucoup de gens, ne devroit-il pas au moins être un peu plus ménagé, pour ne point achever de révolter les eſprits? La raiſon de cette multiplication des eſpeces de ſaignées ſe trouve dans la raiſon générale, qu'il y a de ſaigner dans les maladies; & la néceſſité eſt autoriſée par la ſtructure des parties malades, & par le méchaniſme qui y entretient la circulation des humeurs. La raiſon générale de la ſaignée c'eſt de faciliter le cours du ſang, en levant les digues qui s'amaſſent dans les vaiſſeaux, où ils font de fâcheuſes congeſtions; & c'eſt en vuidant les vaiſſeaux que le ſang mis au large ſe conſerve

fluide, coulant & incapable de s'épaiſſir en ſe ralentiſſant. La néceſſité de multiplier les eſpeces de ſaignées ſe prend donc de la multiplicité des vaiſſeaux par où le ſang a à continuer la circulation, & par la raiſon commune qu'il faut lever les digues qui ſe forment en particulier dans tel ou tel vaiſſeau, il eſt néceſſaire de pratiquer la ſaignée ſur les uns, ou les autres vaiſſeaux qui ſont menacés de tels embarras.

Chymie naturelle differente de l'artificielle.

Pour comprendre cette étiologie, il ne faut jamais perdre de vûë la maniere dont ſe font les *dépurations* dans nos corps, ou la rectification des ſucs qui y circulent. Les Chymiſtes ont leurs *précipitations*, leurs *ſublimations*, leurs *criſtalliſations*, au lieu que dans nos corps tout eſt rempli ou pétri de vaiſſeaux ſimplement *circulatoires* qui par des

rencontres & des abouchemens naturels *cohobent* les matieres dont ils operent de continuelles opérations. Ainsi les sucs dans nos corps se *dépurent* d'autant que par des milliers de circulations ils s'attenuent, s'apetissent & s'affinent au point que sans laisser après eux aucun résidu, ni lie ou feces, ni tête morte, ils parviennent à s'insinuer dans les canaux de calibre ou capacité aussi étroite que se comprennent des diametres de vaisseaux qui seroient plus menus que des cheveux. Voilà la nécessité pour les fluides de nos corps; ils doivent circuler à travers de tels vaisseaux, & par la même nécessité, il faut autant qu'il est possible, s'assurer de l'aisance que les fluides doivent trouver dans tous ces étroits vaisseaux, pour prévenir les congestions qui peuvent s'y amasser.

La nature du fluide qui doit

être suffisamment affiné pour traverser tant d'étroites espaces, demande un travail infiniment répeté, c'est celui de *circulations* & de *cohobations* à travers des vaisseaux de *rencontre* dont la nature a pétri les solides. Ce fluide est unique dans son origine, & tous les sucs qui s'en forment ne sont que des matiéres façonnées, mais toutes sortantes de la même source. C'est le fluide primordial. Or deux parties essentielles le composent, l'une fibreuse, c'est la lymphe, la portion blanche du sang; l'autre est globuleuse, la portion rouge du même sang. Ainsi se doit toujours conserver à travers les vaisseaux l'aisance convenable pour le roulage à la matiere globuleuse, & pour le passage de la filamenteuse. C'est se mettre en garde contre les congestions

Etiologie là-dessus.

ſanguines qui font les embarras ou les obſtructions des viſcéres, & contre les congeſtions lymphatiques ou les croupiſſemens que contracte la partie fibreuſe du ſang dès qu'il vient à ſe ralentir, parcequ'on lui aura donné le tems de s'appéſantir dans les vaiſſeaux ſanguins, dans les lymphatiques, & de là vient la néceſſité de pourvoir à l'aiſance que les fluides doivent trouver dans ces différens vaiſſeaux. C'eſt par la ſaignée des vaiſſeaux ſanguins que l'on prévient les congeſtions ſanguines. Se conçoit-il un moyen plus propre pour prévenir les congeſtions lymphatiques, c'eſt le fondement de la multiplicité d'eſpeces dans les ſaignées, & ſur quoi l'on demande l'attention, l'étude & les réflexions des ſçavans praticiens. Car il eſt dans le corps

Partie blanche du ſang plus abondante que la rouge.

un nombre de vaiſſeaux par où paſſe la partie blanche, d'autant plus grand que la partie blanche du ſang ſurpaſſe la quantité de la partie rouge, celle-ci n'eſt que le tiers de la maſſe du ſang, l'autre en fait les deux tiers. Ce ſont donc deux fois plus de vaiſſeaux lymphatiques dans le corps humain, dans leſquels un Praticien doit prévenir les embarras. C'eſt l'objet des ſaignées blanches dans toutes leurs eſpeces que l'on propoſe ici, l'objet eſt très réel, très poſitif, très exiſtant, faut-il d'autres raiſons pour autoriſer la liberté qu'on ſe donne ici de propoſer l'ouverture des vaiſſeaux ſereux, lymphatiques où la lymphe fait encourir tant de danger pour la ſanté? Attention fut-elle jamais, ou ſur toute autre choſe plus raiſonnable, plus néceſſaire? Et

Neceſſité de varier les ſaignées.

ainsi deviennent prouvées la raison & la néceſſité de multiplier, s'il eſt poſſible, les eſpeces de ſaignées.

Mais c'eſt une néceſſité qui va bien plus loin qu'on ne le penſe, & cette réflexion eſt peut-être la plus importante, en même tems que la plus profonde pour le traitement des maladies. La nouvelle eſpece de ſaignée dont il eſt ici queſtion eſt celle de la lymphe. Or quelle partie, quel viſcére, quelle région du corps cette ſaignée ne regarde-t-elle point? C'eſt l'humeur propre ou ſingulierement affectée au genre nerveux, membraneux, glanduleux; de quelle conſidération pourroit n'être point une ſaignée qui va au dégagement des parties univerſelles & fondamentales du corps humain. Ce ſont les nerfs & tous les

organes qui en sont tissus particulierement, & en eux est renfermé un spiritueux aërien, élastique, explosif & caché, mais plus souvent qu'on ne le croit, le fond & le foyer des plus grandes maladies. C'est une léthargie, une apopléxie, une paralisie, tous maux les plus irrémediables pour l'ordinaire. Quelle est la cause de ce peu de succès. L'on attaque une congestion humorale phlegmoneuse, & souvent c'est une fixation d'air, un air absorbé, une *stase* dans le suc nerveux, dont le ralentissement ou la fixité jettant les organes dans l'inertie, les prive de leurs mouvemens. C'est donc une lymphe qu'il faudroit dans ce cas débarrasser d'entre les fibres nerveuses. Ainsi les saignées rouges, que l'on prodigue avec raison dans ces maux

accablans, feront fouvent changées en faignées blanches ; car donnant iffue à cette lymphe, moins abondante qu'appéfantie dans les extrémitez capillaires des nerfs & des artéres lymphatiques, abbregeront bien des maux & des accidens. Les cantarides en véficatoires ouvrent toutes ces iffues, & par elles comme par des foupiraux, s'échappe une lymphe qui étoit ralentie. Mais ces capillaires aboutiffant à la peau dans quelque partie du corps que ce foit, ne font-ce point des iffues que la nature offre à qui fçauroit les ouvrir à propos. Tout de même on attribue des fiévres mefentériques à des glandes farcies de glaires ou de matiéres groffiéres. L'on cherche l'origine de ces matiéres dans les premieres voyes, dans des coctions vicieufes de l'efto-

Attaquer l'humeur dans l'endroit ou elle eft.

mac , & ce ſera une lymphe tardive laquelle croupiſſante dans les fibres nerveuſes des membranes & des glandes du méſentere , interrompt la circulation de la partie blanche du ſang dans le bas ventre. L'on porte les intentions des remédes par tout ailleurs ; ils échoüent par l'inatention que l'on aura euë pour le dégagement d'une telle lymphe par des ſaignées qui lui conviennent , des emplâtres de véſicatoires ſur les jambes , ſur les cuiſſes ; encore des remédes ſtimulans , dont l'on fait des cataplaſmes ſous la plante des pieds (*ſuppedanea*) ſont-ce là des vûës mépriſables, puiſqu'elles ſont fondées dans la ſtructure des parties , & qu'il s'agit de fiévres rebelles à tout reméde dans la Pathologie ordinaire.

Mais ce qui autoriſe particulierement l'uſage des véſicatoires, c'eſt qu'une lymphe engagée dans les capillaires ne peut en être rappellée ni par les purgations ni par les ſaignées ordinaires ; & la ſtructure des parties fait encore convenir de ce qu'on avance. Il n'eſt point d'une lymphe fixée dans les capillaires des artéres lymphatiques , comme d'un ſang en congeſtion dans les capillaires artériels ſanguins. Ces extrémitez y ſont des *cones* qui tiennent en retard la circulation du ſang , mais en laiſſant une reſſource à la ſaignée ordinaire , qui peut rappeller dans les grands vaiſſeaux un ſang ralenti dans leurs extrémitez. Au contraire les ſions nerveux & les capillaires lymphatiques artériels , parce que ce ſont des ſecrétoires , ſont des cilindres

dans lesquels un fluide étant engagé ne bute qu'à s'échapper par ses extrémitez si elles étoient ouvertes. C'est l'opération propre des vésicatoires, ne sera-ce pas un moyen naturel de vuider ces secrétoires qui étoient engoués par une lymphe ralentie ? Enfin en combien d'endroits ne pourroient point être appliqués des vésicatoires ? Ce seront des ouvertures par où s'opéreront des saignées blanches. Dira-t-on encore que c'est mal à propos multiplier les saignées ? Sera-ce multiplier des êtres sans nécessité, si les succès répondoient à la multiplication des saignées ? Restent à lever des difficultez que l'on prévoit ; & répondre à des inconvéniens que l'on ne se dissimule point. Mais le principe une fois convenu touchant la nécessité de telles saignées, l'on s'occupera

Action propre des vésicatoires.

Réponse aux difficultez.

des moyens d'épargner les inconvéniens. La douleur en eſt le capital, auſſi y a t-on remédié dans la Médecine naturelle. Deux célébres Auteurs conviennent d'un même danger auquel expoſent les véſicatoires. C'eſt une eſpece de perte, tant l'évacuation qu'ils procure eſt abondante. Eſt-ce un mal ſans reméde, ou une raiſon d'exclure l'uſage des véſicatoires ? L'accident eſt donc réel, mais il approche de bien près la reſſemblance de l'opération des véſicatoires de celle de la ſaignée. Ainſi cette opération n'eſt point ſi mal nommée ſous le titre de ſaignée blanche.

Willis
Bellinus.

Mais voulut-on faire paſſer cette dénomination pour l'idée creuſe d'une imagination qui ſe complaît à feindre, & à ſe forger des illuſions pour ſoi &

pour les autres ; voyons ſi la pratique de la Médecine éloigne ſi fort ces notions. Si au contraire l'on y découvre les raiſons véritables de la néceſſité des véſicatoires tenans lieu de ſaignée, dans des cas inconteſtables & des maladies les plus graves, ce ſont celles du cerveau, comme les apopléxies, les épilepſies &c. Pourquoi le cerveau eſt-il expoſé à de tels maux ? L'antiquité l'appelloit la métropole de la pituite, *cerebrum metropolis pituitæ.* Aucun viſcére en effet n'eſt tant baigné de lymphe, parce qu'aucun ne reçoit tant de ſang artériel qui en eſt fraichement chargé. C'eſt que la lymphe nervale doit s'en produire, c'eſt-à-dire le ſuc nerveux, qui eſt une lymphe aërienne dont toute la ſubſtance du cerveau eſt pénétrée. Par quelle raiſon s'ac-

Par où s'accumulent les féroſitez dans le cerveau.

cumule-t-il tant de lymphe ou de pituite dans ce viscére, le sanctuaire de l'œconomie animale, le réservoir ou l'arsenal universel des puissances qui s'y exercent? Il falloit que le sang artériel séjournât suffisamment dans les vaisseaux, pour donner à l'intégrité de cette secrétion principale son complement, ou tout ce qui doit suffire à tous les organes du corps humain; l'art de la nature pour cela est-il inconnu, même aux yeux? L'artére carotide entrant dans le cerveau laisse comme à la porte sa principale tunique qui est la musculeuse, à l'entrée du canal osseux par où passe cette artére dans le cerveau. Voilà donc que les rameaux de la carotide répandront le sang qu'ils apportent, comme un arrosement qui pénetrera intimement la substan-

ce du cerveau, par l'air animal qu'il insinuera dans les fibres. Après une telle opération le sang artériel ne trouve d'autre puissance pour le renvoyer au cœur que celle qui doit exprimer l'air animal par tout le corps; l'on s'attendoit à quelque organe puissamment muni d'instrumens à faire une telle expulsion, mais on la dit ailleurs, une action de *souflet*, une alternative de diastole & de systole entretient une compression alternative dans toute la masse du cerveau, c'est comme un soufle continuel très suffisant pour exprimer l'esprit animal. Mais suffit-il pour exprimer en entier le fond d'une lymphe abondante qui d'ailleurs, en certains sujets, sera trop épaisse, trop gluante, parce qu'ayant laissé dans les fibres nerveuses ce qu'elle avoit de plus spiritueux

elle perd d'autant de sa fluidité. Quelle source de pituite, de lymphe, de sérosité, qui vont noyer le cerveau, s'appésantir sur le *corps calleux*, la *voute à trois pilliers*, & sur ses fibres medullaires, une léthargie, une apopléxie, une affection carotide s'en ensuit. Une saignée blanche c'est-à-dire une évacuation abondante de ces lymphes retenues & croupissantes par tout le cerveau y est le reméde le plus puissant parcequ'il est le plus immédiat, aussi les vésicatoires hardiment employés à l'exemple de la pratique de *Spon* opérent-ils une telle évacuation.

La Médecine naturelle.

Etenduë de ce mechanisme.

Cette raison étiologique se borne-t-elle uniquement au méchanisme du cerveau? En ce cas ce ne seroit qu'un reméde passager ou accidentel que l'usage des vésicatoires. Mais un mechanisme

méchanisme d'artéres qui quittent leur tunique musculeuse, se trouve commun à tous les endroits où les artéres, ou bien des vaisseaux artériels, passent en capillaires. Car alors les artéres deviennent veineuses exposées par conséquent à occasionner des *stagnations*, des *stases*, ou des ralentissemens dans les vaisseaux de cette espece. Ainsi les carotides abordant la substance corticale communiquent en se continuant une tunique *arachnoide* aux fibres medullaires du cerveau; ainsi les cordons de nerfs qui tiennent lieu d'artéres quittent la forte tunique qui enveloppe leurs fibres, sans donner que des tuniques arachnoides aux veines lymphatiques qui renaissent de leurs extrémitez. Le détail de tous les endroits où se font ces dépouillemens d'artéres ou

affoibliſſemens dans les tuniques des vaiſſeaux demanderoit tout ſeul une très ample diſſertation ; mais ce léger crayon ſuffit pour faire comprendre en combien d'endroits , s'affoiblit le ton des parties, car c'eſt auſſi fréquemment qu'il y a d'endroits où ſe trouvent des *ſecrétoires* ; hé juſqu'où ne va point le nombre de ces endroits ? Ce ſont des occaſions prochaines à ſtagnations de ſucs lymphatiques. Ici donc revient la néceſſité de chercher à placer des *ſaignées blanches* , çà & là , pour faire écouler des ſucs croupiſſans , comme on vient de le voir faire par les véſicatoires dans les maladies du cerveau. L'on doute après tout ceci qu'il convienne à des eſprits inſtruits de ſe refuſer à la doctrine des ſaignées blanches , puiſque les cauſes pour leſquel-

les on les propoſe ſont très réelles dans la ſtructure des parties, & que la pratique confirme par ſes ſuccès les modeſtes conjectures que l'on expoſe dans cette diſſertation.

Cependant c'eſt quelque choſe de plus qu'une ſimple conjecture, que le fondement ſur lequel poſent les cauſes de la néceſſité des ſaignées blanches par les véſicatoires. Ce ſont des affoibliſſemens dans le ton des parties, des dépouillemens que les artéres ou les canaux artériels font de leur tunique muſculeuſe. Ce ſont des tuniques *arachnoides* ou au moins très-minces qui forment les vaiſſeaux lymphatiques, tous les vaiſſeaux de ce genre ſur-tout les *ſécrétoires* ſont ſemés par tous les viſceres, & par toutes les régions du corps, eſt-il plus d'occaſions à rélâchemens, à *atonies*

Diſpoſition ſinguliere des vaiſſeaux du cerveau.

même, qui feront dans tous ces endroits des dispositions *variqueuses*. Ce sont donc de fréquens croupissemens de lymphe, une maniere d'ouvrir ces *varices lymphatiques* (car il n'est point rare de voir les vaisseaux lymphatiques former des hydatides) ou au défaut d'ouvertures immédiates, des rigoles ou des issuës procurées pour vuider de telles lacunes, pourroient-elles passer pour inutiles? Et ce sont de telles issuës, de tels écoulemens que font les vésicatoires.

Ajoûtez que l'état naturel des fluides dans les vaisseaux étant un état de *pression*; est-il hors de raison de penser que ce seront des expressions ou des suintemens de sérositez lymphatiques qui se feront, quand le ton des parties deviendra *spasmodique*, parce que la stricture pren-

dra aux tuniques des vaiſſeaux? Où ſe termineront toutes ces expreſſions de ſucs, toutes ces compreſſions de vaiſſeaux? Sera-ce ailleurs que vers les extrêmitez des parties? L'art de ſecrétion qui ſe paſſe dans le bas ventre & par lequel la lymphe eſt reçûë dans les *veines lymphatiques*, prouve ſenſiblement tout ce qui vient d'être avancé. Que ſont-ce que les veines lymphatiques? Des appendices veineuſes des ſions de nerfs, qui dépouillés de la tunique denſe & muſculeuſe qui renferme toutes les fibres dans les cordons des nerfs, font des tuniques *arachnoides*, qui forment de ces veines, des canaux *cryſtalins*. Qu'eſt-ce que la lymphe reçûë dans ces canaux tranſparens? Uniquement le ſuc nerveux ou la lymphe nervale. Elle faiſoit *l'eſprit animal* dans les

Détail de cette ſtructure. Cauſe des glandes.

cordons des nerfs où il étoit répandu comme une matiere aërienne, dont tous les atomes de cet air se raprochent en tombant dans les veines lymphatiques, & dont elles forment la lymphe qui y circule ; parce qu'elle a sa remontée par les glandes du mesentere vers le *canal thorachique*, & par celui-ci vers les *souclavieres*, dans le cœur. Mais bien d'autres expressions de lymphe se font par tout le systême membraneux, & là par tout ne se trouvent point des sentiers qui remontent ces expressions. C'est l'état ordinaire de tout ce qu'il y a de *glandes* ou de membranes dans le corps ; à combien donc de *stagnations*, de *stases*, de ralentissemens, ne sont point exposées toutes les parties membraneuses qui sont parsemées de glandes. Ici se découvrent les

causes si fréquentes des affections glanduleuses, des durillons qui se trouvent dans les visceres les plus membraneux: de-là tant de tumeurs connuës, & bizarres, de loupes, d'excrescences, de glandes tumefiées, *carcinomateuses*, tant de tristes objets ne meritent-ils pas la peine de chercher d'efficaces issuës en cas de besoin à la lymphe ç'a ou là, dans l'intérieur des parties, & sur celles qui sont extérieures. Le sçavant & experimenté *Severinus*, qui a singulierement médité la matiere des vésicatoires, se propose la difficulté de les appliquer sur le pubis, le scrotum, le bas ventre, où cependant se forment tous les jours des dartres ou semblables affections cutannées. Ce sont tous maux contre lesquels ne font que blanchir les remédes ordinaires. Les

véſicatoires en pareil cas lui ont parfaitement réuſſi, & où les applique-t-il ? Sur les hauts des cuiſſes (coxæ) parce qu'il n'y a nul danger à attirer ſur des endroits charnus la plus grande abondance de ſéroſité quand elles y trouvent des iſſuës ſemblables à celles qu'ouvrent les véſicatoires, comme des évacuans très puiſſans qui vuident l'intérieur comme l'extérieur des parties, cet avis de Séverinus, ne pourroit-il pas rapeller le reſouvenir de ce fameux Oculiſte de Paris qui guériſſoit les ophtalmies les plus cruelles en appliquant un véſicatoire de ſon invention par deſſus les paupieres des yeux enflammés, il mettoit le malade à une diette laiteuſe, & il guériſſoit en très-peu de jours. Son ſecret s'eſt perdu avec lui ; ſeroit-il mal-à-propos de s'étudier à le retrouver ?

Applications des véſicatoires ſur les yeux.

Ce ſont de telles évacuations que l'on donne ici pour ſaignée à placer par-tout où une lymphe croupiſſante eſt réſidente, parce qu'il eſt ſûr que par-tout où ſe trouvent des excrétoires de la lymphe, il eſt poſſible d'en déterminer l'évacuation par des goutieres déclives, ou du moins placées près du ſiege où eſt cachée une lymphe retardée. Comme donc il eſt ſi utile en pratique d'ouvrir des varices ſanguines ſoit par la lancette, ſoit par les ſang-ſuës, ne ſera-t-il pas d'une pareille utilité d'ouvrir à leur maniere des varices lymphatiques, autant réelles & fréquentes dans les maladies chroniques qu'elles y ſont peu aperçûës ou négligées; ce ſeroient cependant des ſaignées blanches topiques, c'eſt-à-dire à placer ſur les endroits malades, pour terminer des maux qui devien-

nent incurables par la méthode ordinaire de les traiter.

Eſt-il ſans exemple dans la pratique de la Médecine, qu'il s'y ſoit fait avec ſuccès des ſaignées blanches topiques ou locales pour dégorger immédiatement des endroits imbibés de ſéroſité lymphatique? L'exemple y eſt très-connu, on le verra inceſſamment, mais auparavant il convient de faire précéder à cette obſervation, la raiſon capitale de néceſſité qui fait voir comment l'on ne peut guérir bien ſurement par d'autres remédes, des engorgemens de lymphe, qui ſe ſont cependant très-ſouvent ſur la peau ou dans les parties qu'elle recouvre. Ce ſont des *dartres*, des *eryſipeles*, des *prurits* inſupportables que ſoufrent tant de perſonnes dans quelque endroit de leur corps. L'on y applique

d'excellens remédes pour résoudre ou dissiper ces éruptions sereuses. Les plus sûrs de ces remédes sont les astringens, parce qu'ils les font disparoître avec plus de certitude, que ne font les resolutifs par lesquels l'on tente à propos pour faire évaporer par la transpiration ces sérositez. Mais à quels dangers n'exposent pas les astringens ? Ils font à la vérité disparoître le mal, mais une *apoplexie*, une *fievre maligne* emporte subitement un malade, qui d'ailleurs se portoit bien. La guérison des *echimoses* fait ici prendre le change, parce qu'on ne distingue point la structure des vaisseaux. Ce sont des artéres sanguines où se fait l'engorgement de la partie rouge, au lieu que dans une dartre ce sont des vaisseaux *excrétoires* qui sont engoués de partie blanche.

Resolutif moins efficace que les vésicatoires.

La partie rouge étant globuleuſe eſt en état de rouler utilement pour ſe dégager à l'ayde des fibres muſculeuſes, dont la vertu ſyſtaltique en les preſſant, la contraint d'enfiler les ouvertures qui ſe trouvent dans les branches laterales des artéres. Cet expédient manque abſolument aux vaiſſeaux ſecrétoires, qui ſont des canaux cylindriques qui ſe portent en droite ligne vers la peau, ſans avoir aucune ramification. Ajoûtez que la lymphe, qui y eſt engorgée étant gluante, fibreuſe, ne peut ni reculer ni ſe débarraſſer par les chemins qu'elle trouveroit à ſes côtez. Que font donc alors de puiſſans aſtringens? ils agiſſent violemment ſur les membranes, les mettent en ſtricture & forment dans ces endroits des digues ou des reſiſtances inſurmontables à la dou-

ble circulation des esprits & du sang. En conséquence le désordre s'y met au point que tout équilibre se rompant sur le champ, c'est la fin miserable ou le sort malheureux des personnes qui meurent toutes en vie. En pareil cas quelques rigoles ouvertes à la sérosité par des vésicatoires placés à propos auroient prévenu ces malheurs. Est-il étude plus raisonnable à imposer à des Praticiens qui sont les témoins journaliers de tels désastres? Ce seroit de sçavoir employer ce reméde dans ce cas. Est-ce témérité que d'y avoir pensé, pour les inviter, comme l'on fait ici, à s'appliquer à de telles recherches?

L'on a promis de produire une exemple de *saignées*, *blanches*, *topiques* ou *locales*, qui guérissent sans inconvenient, en dégorgeant des parties, on

le trouve dans une *anazarque* ou *leucophlegmatie*, & dans les bouffiſſures ſereuſes ſi ordinaires à la ſuite des aſthmes, où elles tenoient les pieds, les jambes, le ventre dans des enflures monſtreuſes, le voici. L'on fait des mouchetures très-ſuperficielles & en petit nombre ſur les endroits déclives des parties gonflées, & l'on eſt étonné de l'incroyable quantité d'eau qui ruiſſelle comme de ſource par toutes ces ouvertures. Un tel ſuccès eſt arrivé en réitérant ces mouchetures ſur chacune des parties gonflées l'une après l'autre, de ſorte que l'on a la conſolation de voir ces évacuations ſereuſes ſe terminer à la guériſon des malades. Mais que d'ailleurs l'on faſſe ces mouchetures à tems, c'eſt-à-dire avant que quelque viſcere ſe ſoit laiſſé gorger lui-même,

Immenſe quantité d'eau vuidée par les ſaignées blanches

durcir ou entamer , car alors quelque dépôt phlegmoneux porte la pouriture dans ces viſceres. En quoi conſiſte la comparaiſon d'une telle opération avec celle des véſicatoires? Le paralelle eſt frapant , une lancette fait ſur la ſur-peau des ouvertures d'une part ; les cantarides le font d'autre, où eſt la difference? Le modele eſt-il ſi diſparate qu'on ne puiſſe le propoſer pour être imité? C'eſt une de ces choſes que la Médecine naturelle propoſe à l'examen d'habiles Praticiens que l'on prendra pour juges dans des propoſitions que l'utilité ou le progrès de la pratique tout ſeul fait prendre la liberté de leur offrir un tel travail.

CONCLUSION.

Ce ſont comme les corollai-

res de la Médecine naturelle, les inductions, ou les conséquences qui se tirent de la doctrine qui y est insinuée, & c'est le fruit que l'on voudroit obtenir du travail qu'a coûté cet ouvrage. A quoi bute la mention si frequente de ton des parties, de vertu systaltique des solides, de l'esprit animal, ou de l'élasticité de l'air intérieur qui entretient l'équilibre de la santé entre les solides & les fluides? C'est précisément induire les jeunes Médecins à se former à la pratique d'une Médecine *confortante*, en les mettant en goût de cette indication trop négligée qui apprend à préserver la vie, *indicatio præservatoria*, indication souvent mentionnée dans les Auteurs modernes, & dont cependant s'occupe si peu l'étude d'un jeune Médecin.

Corollaire de la Médecine naturelle.

Or quelle eſt la ſource qui fournit la force aux parties, ou qui contribuë principalement à l'entretenir. Le cerveau eſt la ſource originaire des forces du corps humain, parce que de lui ſe répandent dans toutes ſes parties les nerfs, à qui il donne origine, & de lui partent toutes les membranes, parce que la dure mere en eſt le principe. L'eſtomac participe ſingulierement des deux genres, le nerveux & le membraneux, & il eſt le laboratoire des matériaux qui doivent ſervir aux puiſſances de tout le corps. Ainſi devient fort ſimple l'objet de la Médecine pratique, puiſque la vûë d'un Praticien ſe borne à une ſeule choſe. Un reméde univerſel, une panacée, un médicament propre à tous maux, c'eſt la fable de l'empiriſme, l'illuſion des

Egard pour l'eſtomac. Médecine confortante.

Charlatans Chymiſtes coureurs ou avanturiers en Médecine, mais une ſeule Médecine eſt la Philoſophie des ſages dans l'art de guérir, & cette unique Médecine eſt renfermée dans la ſcience de régir le genre nerveux, en faiſant ou empêchant d'agir le ſyſtême des nerfs. Leurs fibres ſont les rênes de la ſanté, les guides de la vie, de ſorte qu'il ſuffit à un Praticien de ſçavoir faire manœuvrer ces fibres pour tenir en force ou y mettre le genre nerveux, ſoutenir le ton des parties, maintenir l'équilibre entre les ſolides & les fluides, & ainſi pourvoir au maintien de l'ordre dans la circulation du ſang, & dans l'adminiſtration de l'économie animale. De-là vient le ſoin qui eſt dû en pratique ſi ſingulierement à veiller à la vertu de l'eſtomac; car comme en lui réſide

éminemment la qualité de toutes les digeſtions, coctions, & des diſtributions par conſéquent de tous les ſucs qui ſervent en ſanté & en maladie à l'économie animale, l'on ne ſçauroit pourvoir avec trop de vigilance à ſoutenir cette puiſſance, comme celle du laboratoire public qui travaille pour tout le bien commun de la diſcipline animale. Mais cette puiſſance dépend eſſentiellement de celle du genre nerveux & du genre membraneux, preſque l'un & l'autre font dans ce viſcere toute l'énergie qui influe de ſon action dans toutes les opérations qui ſe font dans la Chymie naturelle du corps humain. De-là part la force qui maintient le ton des parties, force qui fait celle de tous les viſceres chacun dans ſon *diſtrique*, ou ſa ſphere, & dans ſes propres fonc-

tions. Ce n'eſt pas qu'il faille adopter toutes les dénominations bizares que Vanhelmont par deſſus tous les Chymiſtes a publié ſous les titres d'empire qu'a l'eſtomac ſur toutes les puiſſances du corps humain. Mais à cela près que l'imagination ou l'entouſiaſme Chymiſte a toute la part dans ces idées, la ſtructure nerveuſe eſſentiellement & membraneuſe de l'eſtomac en fait l'organe capital pour l'exercice des fonctions qui font la ſanté. Car quel raport plus immédiat avec les membranes du cerveau, deſquelles l'eſtomac eſt la prolongation, l'appendice, & la copie en même tems de quelle étenduë ne ſe comprend point la vertu de ſes fibres nerveuſes? Car l'un & l'autre, le genre nerveux, & le genre membraneux, tenant ce viſcere en raport avec le cerveau,

L'eſtomac organe capital, ſes raports avec le cerveau.

& toutes les régions du corps humain, de quelle importance eſt-il de veiller en pratique à ce que ces raports ſe conſervent dans leur intégrité, leur ordre & leur deſtination naturelle? De-là donc dépendent les indications qu'il faut ſuivre dans le traitement de toutes les maladies. Ainſi en rempliſſant les ſeules vûës qu'inſpire le genre nerveux, c'eſt remplir toutes celles qu'il faut avoir pour la guériſon de quelque maladie que ce ſoit.

Ce ſont donc des confortants ou des toniques qu'il eſt à-propos de ſçavoir employer parmi les remedes qui ſont dûs contre le fond de la maladie qui ſe traite, ou du moins faut-il rendre confortante la méthode de guérir qu'on employe, pour en même tems que par d'autres remedes l'on travaille à détruire

la cauſe du mal. L'eſtomac & avec lui tous les organes, qui ſervant à la ſanté, le maintiennent en force ſuffiſante pour la recouvrer par une heureuſe convaleſcence.

L'uſage des purgatifs & des émétiques étant autant capables qu'ils le ſont de renverſer le *ton* des parties nerveuſes, eſt bien contraire à l'indication naturelle des toniques ou confortants. Mais d'où leur vient cette contrarieté? De ce que ce ſont des *ſtimulants* qui ſoulevent l'action des ſolides quoique ſans pénétrer dans les vaiſſeaux. Mais l'analogiſme étant juſte dans les opérations naturelles, il n'eſt pas hors de raiſon de croire que les remedes puiſſent par leur contact ſur les parties extérieures, contenir le ton de ces parties, ſans pénétrer plus loin, & voilà des toniques bien naturels, &

ils vont autant à fortifier la nature qu'ils sont propres à affermir le ton des parties. La thériaque commune & la céleste, la *liqueur minérale*, le *sel sédatif*, les pilules de *cynoglosse*, les *gouttes anodines*, prouvent l'existence de tels confortans, est-ce en passant dans les vaisseaux? Ce sont des calmants qui arrêtant par leur contact sur les membranes de l'estomac, le désordre des oscillations, contiennent toutes les parties dans leurs rapports naturels.

Calmants fortifient l'estomac.

Ils suffisent pour guérir.

Pourquoi cette observation? C'est uniquement pour bien faire sentir qu'il ne faut qu'employer des adoucissants anodins pour mettre le calme dans les membranes & dans le genre nerveux, & que pour lors ce sont des confortants que ces remédes anodins, en ce qu'ils donnent à la nature autant de for-

ce qu'ils manquent de lui en dérober autant que font les ſtimulans. Le préjugé eſt bien contraire à cette étiologie : L'on croit qu'il n'eſt de bons confortants que ceux qui pénétrent le ſang & les eſprits : ce ſont des ſpiritueux, des ſulphureux, des ſels volatils, auſquels la pratique vulgaire accorde le titre de confortants. On les y appelle des cordiaux ; eſt-ce conformément aux manieres dont la nature fortifie les parties ? En ce cas la marâtre qu'elle ſeroit d'avoir fermé les entrées à ce qui auroit pu la conforter ? A la vérité elle donne paſſage au volatil le plus parfait, pour en faire la matiere des eſprits qui la ſoutiennent. Mais eſt-il art Chymique, ou autre qui puiſſe travailler un tel ſpiritueux ? Les eſprits volatils les plus *déphlegmés* ſont ſi peu d'une atténuation

tion pareille à ce ſpiritueux qui paſſe des *carotides* dans la ſubſtance corticale, que ces volatils ſalins ou ſulphureux ſe bouchent tellement ce paſſage qu'ils attirent l'inflammation dans le cerveau; inflammation qui eſt ſuivie de léthargie ou d'apoplexie. Un tel trajet eſt donc uniquement réſervé à la Chymie naturelle; & ſi la nature s'eſt réſervé le paſſage pour accroître les eſprits dans le cerveau, elle ne le prête aucunement à la plus grande ſagacité de l'art; c'eſt donc d'ailleurs qu'il faut tirer les ſecours confortants: mais l'emploi de ceux qui viennent d'être nommez apprendront aux jeunes Médecins, quels doivent être les remédes qui confortent la nature.

Ils ſont plus ſûrs que les volatils.

Préſomption en leur faveur.

Tous les remédes nommés ſont des calmants, des ano-

dins, des narcotiques ; les malades les continuent jusqu'à des années, sans inconvenient ; & ces remédes les fortifient, en conservant à l'estomac sur-tout, le *ton* naturel de ses fibres : en conséquence les digestions par tous les viscéres, les coctions, les sécrétions se maintiennent ; enfin la dépuration du sang s'achéve. L'heureuse & la favorable présomption pour les narcotiques, les calmants, les anodins ; est-il preuve plus sensible que ce sont des confortants & des cordiaux ?

Calmants thériacaux dans les maladies aigues.

Qu'ainsi soit, dit-on, on le passe, peut-être que dans les maladies chroniques ces remédes *thériacaux* peuvent être accordés ; mais en est-il de même dans les maladies aigues ? Ont-elles leurs calmants confortants ? le préjugé donne fondement à cette objection, l'on

ne croit cordiaux que les drogues chaudes, vineuſes, brulantes ou ſulphureuſes, volatiles ; cependant la vertu confortative s'abſtient de remédes, ſon expédient eſt bien plus ſimple, puiſque l'eau toute ſeule eſt capable d'augmenter le reſſort des fibres par ſon ſeul contact. Une corde éleve une immenſe maſſe, la machine qui fait cette élevation ſe trouve au bout de ſa force, au moment que la maſſe alloit arriver au point qui devoit la placer. Employe-t-on des liqueurs vineuſes, brûlantes ou ſulphureuſes, dont le volatil doit augmenter ou rehauſſer le reſſort des fibres, dont la corde eſt compoſée ? Une éponge imbibée d'eau ſimple, eſt appliquée autour de la corde, & ſes fibres s'affermiſſent, elles ſe contractent, & en ſe contractant elles élevent le poids à

ſon terme. L'exemple eſt frappant pour faire comprendre que la vertu confortative, ou que le rehauſſement des fibres contractiles dépend bien moins de ce qui eſt chaud, aromatique, vineux, balſamique, que de ce qui pénetre intimement les filets des fibres nerveuſes pour les affermir, ou les remettre dans leur ton, ou les y contenir. Tout ce qui a été dit ailleurs de la maniere dont les narcotiques opérent, ſeroit ici une pure répétition; mais montreroit la conformité de leur vertu, avec celles qui ſont naturelles.

Cependant ſans craindre d'entrer dans la diſcuſſion des narcotiques, ou calmants propres à conforter les organes dans les maladies aigues, en affermiſſant le ton des fibres nerveuſes, l'exemple de tant de po-

tions narcotiques-anodines, qui étoient ſi fréquentes dans l'heureuſe pratique de Sylvius d'Hollande, juſtifie en plein la penſée que les narcotiques ſoutiennent leur vertu confortante dans toutes les maladies, fuſſent-elles aigues ; & c'eſt la maniere inſinuée ci-deſſus, de ſçavoir en pratique rendre confortante la méthode de guérir : car quoique l'uſage bien entendu des narcotiques ne ſoit point abſolument exclus de la cure des maladies aigues, l'adreſſe à rendre tout calmant ou ſédatif dans le cours d'une telle maladie, épargne l'uſage des narcotiques.

Les *Mixtures*, les *juleps*, les *émulſions*, les *laits d'amandes*, quelque choſe de tout cela donné journellement à la cuillere en potion, julep ou lait d'amandes, les ſoirs & dans la

nuit, ce ſont des moyens ſûrs & innocens, de procurer aux malades d'heureuſes nuits, & de leur mênager la fureur & la fréquence des redoublemens. Quels ſont les ingrédiens de ces compoſitions anodines ? Les eaux d'orge, de frai de grenouilles, de pourpier, d'oxytriphillum, les poudres abſorbantes bien choiſies, le nitre purifié, le ſyrop de diacode, celui de coquelicot, ou de nénuphar; enſemble deux ou trois gros d'eau de fleurs d'orange: & de-là réſulteront les remédes calmants, qui peuvent ſans aucun danger occuper une des meilleures places dans la cure d'une maladie aigue. Par où ces calmants réuſſiſſent-ils ? En affermiſſant le *ton* des fibres, d'autant qu'ils le leur conſervent. Ce n'eſt donc plus une queſtion que les

Calmant temperé.

narcotiques puiſſent devenir des confortants.

Autre préjugé. L'on s'eſt imaginé qu'un confortant doit être quelque choſe de ſucculent & de ſubſtantiel; & cela faute de régler ſes réflexions par les opérations de la nature. Par où mene-t-elle le corps humain à ce *ton* de force qu'acquierent tous les organes? En ſuivant leur croiſſance depuis tous les momens de ſa formation juſqu'au tems du plus fort de l'âge, un air plutôt qu'une ſubſtance, un eſprit plûtôt qu'une matiere pénétre intimement les fibres de la machine qui prend ſa croiſſance, ſes dimenſions & ſa force. En étant là venu, par où ſe maintient-il en force? Une matiere aërienne lui forme des eſprits en même tems qu'un air intérieur & inné par ſon élaſticité, fait l'affermiſſement, ou

Comment se forme ou se rétablit le ton des parties.

la force du *ton* des parties qui se forment. Sur ce modele quelle condition doit-on demander à un reméde pour le rendre confortant ? Des atômes, des presque rien de matiere, mais d'une atténuation, d'une finesse, d'une pénétration & d'une légereté élastique comparable à l'air le plus affiné. C'est l'idée du sçavant *Wedelius*, qui voudroit que les Médecins s'étudiassent davantage à la doctrine des *infiniment petits*, qui comme un air infiniment pénétrant, animent & soutiennent comme autant de petits piliers, les interstices des fibres nerveuses, car c'est par de pareils *infiniment petits*, qu'il comprend que la *Thériaque*, & semblables compositions narcotiques cordiales, confortantes, se sont fait & se conservent en Médecine, une réputation convenue parmi tous les Praticiens.

Wedelius de Punctis Medicis.

L'on vient d'entendre le Physique de l'opération confortante des narcotiques, en voici les preuves autorisées par la pratique. Une jeune personne est surprise d'une violente colique d'estomac, ses régles dans lesquelles elle étoit, s'arrêtent sur le champ ; un grain d'opium appaise la douleur, & les fibres reprenant leur *ton*, l'évacuation du sexe reprend son cours : une colique néphrétique supprime les urines ; un narcotique l'appaise & les urines coulent. Quelque chose de plus frappant, c'est qu'un travail laborieux pour accoucher ferme le passage à l'enfant ; les *goutes anodines* courageusement données une fois, deux fois, trois fois, c'est-à-dire brusquement, calment les douleurs, & l'enfant sortira de sa prison. Rien prouve-t-il plus évidemment la vertu confortan-

Exemple & preuves de la vertu confortante des narcotiques.

te des narcotiques. Cependant le cas d'une *gangrene* séche & douloureuse, a encore quelque chose de plus étonnant, c'est un état de déchet de la nature, qu'une affection gangréneuse, c'en est la ruine ; cependant l'*Opium* donné appaise les douleurs, la gangréne change de forme, le malade dort & la nature réparée rétablit la santé.

Après cela est-il hors de raison, de faire bien comprendre à de jeunes Médecins en quoi consiste la force du corps, en leur montrant ce que la nature fait, pour que les fibres nerveuses prennent force, s'y maintiennent, ou la recouvrent. Pour tous ces bons effets qu'employe-t-elle ? L'esprit animal, c'est-à dire un air répandu dans tous les nerfs. Est-ce une pensée gratuite ou ingenieuse que de donner à croire que ce n'est

qu'un air qui eſt renfermé dans les nerfs ?

Mais ſeroit-il poſſible de s'en faire une autre idée, en voyant la nature tenir enfermée & comme bouchée *hermétiquement*, ce fluide imperceptible dans des tuyaux, ce ſont les cordons des fibres nerveuſes, qui ont bien plus de poroſitez que de capacité ; c'eſt qu'une telle lymphe aërienne s'évapore ſi parfaitement, dit *Bellinus*, qu'il n'en reſte aucun veſtige. Cependant ce fluide aërien, d'une ſubſtance ſi légere, donne une telle élaſticité aux fibres organiques, qu'elles ſont capables par des efforts convulſifs, qu'elle leur fait faire, de ſurmonter les forces de pluſieurs hommes. Voilà le tableau que l'on met ſous les yeux d'un jeune Médecin, pour l'accoutumer à ne jamais perdre de vûë, qu'il n'a qu'un

Comment l'air animal y intervient

air à modifier pour la guériſon des maladies, & des fibres à arranger pour leur faire reprendre ou garder leur ton, afin de les remettre en celui qui fait la ſanté.

Sur ce pied le contraſte devient naturel pour l'uſage des remédes confortans, faut-il leur demander du volume, de la quantité ou quelque choſe de bien ſubſtantiel ? Ils n'ont à agir que ſur un air ; & ainſi que ce ſoit un air analogue en qui ils abondent, ce ſera faire dans le corps humain des alliages autant naturels que la vertu du mixte ou d'une drogue ſe trouve dans une convenance plus propre, & dans une affinité plus prochaine avec l'air qui fait la force du corps humain. Il n'eſt point de mixte qui y reſſemble de plus près par le ſpiritueux qui le compoſe, que l'o-

Air dans l'Opium analogue à l'air animal.

pium dont le volatil naturel va jusqu'à six onces sur une livre. C'est donc une telle matiere éthérée que l'on mêle avec les esprits, en donnant de l'opium. Est-il convenable que ce qui fait le fond des forces du corps humain, ne s'associe point amiablement avec un vaporeux frais, leger & naturel, capable de corriger le morbifique de l'*esprit animal*? Car par la raison que des associations d'esprits étrangers ou ennemis, (*copulæ hostiles*) font de cruelles maladies; des alliages d'esprits sociables & amis, peuvent dissiper bien des maux. Deux grands Médecins d'Allemagne prétendent, autorisés par la pratique, avoir trouvé dans le camphre de ces aimables assortimens pour les esprits animaux; & cela est conformément à ce que les anciens Praticiens

Hoffman, Tralles.

Air semblable dans le camphre

nous ont laiſſé dans leurs Livres, ſçavoir que le camphre étoit un ſi puiſſant calmant, qu'il *eunuchiſoit* les hommes, ce qu'ils appelloient *caſtrare ſpiritus*. Autre calmant donc des plus puiſſants, qui pourroit partager avec l'opium la vertu ſédative la plus efficace.

De ces conſidérations en naît une autre des plus utiles à inſinuer en Médecine. Ce ne ſont point de ces heureux alliages que fourniſſent aux eſprits les drogues nommées cordiales, telles que ſont les *aromatiques*, les *céphaliques*, les *volatils* huileux, ſulphureux, balſamiques; en quoi conſiſte cette difference? C'eſt une réflexion qui va bien plus loin qu'on ne le croit d'abord; puiſqu'à ceci reviennent tous les *ſpiritueux*, les *ſtomachiques*, les *béchiques*, les *pectoraux*, les *diurétiques*, les *anti-*

ſcorbutiques , & bien d'autres. Tous ces remédes ſont très-chauds ; ils ſont pourtant à juſte titre autoriſés en pratique, comme encore & dans un dégré éminent le quinquina, qui eſt chaud, ſec, & aſtringent. S'aviſe-t-on de ſe faire des monſtres de ces qualités dangereuſes en général, pour s'interdire l'uſage du quinquina ? Il y a donc une raiſon eſſentielle de ſe confier aux remédes chauds ; il ne faut que ſçavoir démêler en eux la vertu ſpécifique qui les innocente, & pourquoi ? C'eſt qu'en ſe permettant d'échauffer le malade, l'on eſt en droit d'attendre la guériſon qui s'opére par la vertu ſpécifique de ces remédes, dont la chaleur & la ſéchereſſe auroient fait perdre tant d'heureux ſcccès. De-là il faut conclure qu'il eſt permis d'employer des remédes chauds,

Air dangereux dans les cordiaux.

quand l'on eſt ſûr qu'à travers ces chaleurs, l'humeur qui fait l'eſſence d'une maladie ſe trouvera enfin ſous l'opération d'un tel reméde, qui la corrigera, la concentrera, l'étendra enfin, en la mettant à portée de s'échaper par la tranſpiration.

Ainſi ſe trouvent juſtifiés les antiſcorbutiques, parce qu'il eſt ſûr que dans un ſcorbut véritable, il y a un ſel dans le ſang, qu'un autre ſel ſon antagoniſte, que contient la plante antiſcorbutique, détruira. Dans une confiance ſemblable l'on pratique les *bechiques*, les *diuretiques* &c. parce que ce ſont des remédes qui renferment une vertu ſpécifique, & qu'ils rencontreront dans le ſang la cauſe ſpécifique du mal ; encore il n'eſt point de reméde chaud au quel on ſe livre plus communément que des *vulneraires*. D'où

leur vient ce titre de confiance? De ce que l'uſage a confirmé que le volatil de ces plantes, eſt ſingulierement propre pour relever le ſang de ſtagnation, en relevant les eſprits, & c'eſt rétablir la fluidité dans le ſang, & par-là prévenir les abſcès. Revenant à preſent aux *narcotiques*, il eſt aiſé à comprendre d'où leur vient la ſécurité avec laquelle on ſe les permet. Ce ſont des remédes autant chauds qu'ils abondent en eſprits volatils. Ces eſprits s'allient amiablement avec les eſprits animaux, ils ſe flatent les uns & les autres, le calme s'en enſuit, & voilà pourquoi les *narcotiques* tous chauds qu'ils ſont, conſolent des chaleurs qu'ils excitent par la paix qu'ils procurent. Dût-il même paroître paradoxe, un cordial, un confortant, un ſudorifique, n'eſt ſûr dans ſon opération de

Raiſon de la ſureté des narcotiques

fortifier & de procurer la sueur, qu'autant qu'il est mêlé d'opium. C'est pourquoi Wedelius croyoit, dit-il, la thériaque un corps sans ame, si l'opium en étoit retranché.

Quelle idée d'ailleurs se faire de la vertu confortante? Pourquoi vouloir l'attacher à quelque chose de chaud, puisque l'eau toute simple est un merveilleux confortant. C'est sur cette vertu qu'est fondée celle des bains froids, par lesquels l'eau froide, glacée même (car elle n'effraye point les Baigneurs en eau froide) l'eau donc toute simple faisant rehausser le *ton* des fibres de la peau & de toutes les membranes, elle remet toutes les oscillations en tel ordre dans les fluides, & tel affermissement dans les solides, que des malades désespérés, renaissent, dit-on, en

Bains froids sont confortants.

aſſez peu de tems frais & vigoureux comme s'ils ſortoient d'un bain de *jouvence*, en même-tems que diſparoiſſent tous les ſentimens de douleur, & que tous les ſecretoires rentrent dans leurs fonctions & leurs forces; n'a-t-on pas vû un verre d'eau froide guérir quelque-fois ſur le champ une colique bilieuſe qui avoit réſiſté à tous remédes. Eſt-il inconnu en pratique qu'un verre d'eau froide devient un cephalique très efficace & très prompt pour certaines perſonnes ſujettes à tomber dans des étourdiſſemens ou vertiges apoplectiques, en qui des accidens ſi alarmans ſont arrêtés ou prévenus en buvant promptement un verre d'eau froide. La mépriſe vient du trop peu de lumiere que l'ancienne Phyſique répandoit pour l'intelligence de la vertu confortante. Elle dé-

pend toute de l'élaſticité que les fibres & l'air intérieur prennent dans les organes ; & cette ſcience de l'air intérieur fut infiniment bornée parmi les Philoſophes vulgaires. Aujourd'hui l'on ſçait combien l'eau la plus ſimple contient de parties aëriennes ; que les eaux minérales chaudes & froides tiennent leur vertu d'un eſprit qui en fait des *panacées*, pour ainſi-dire, tant elles remédient à pluſieurs maux, qui ont manqué de guérir par les remédes les plus chauds, les plus actifs, les plus ſtimulans ; & ces eaux merveilleuſement confortantes, manquent-elles de vertus *anodines* ou calmantes, elles qui font diſparoître les douleurs rhumatiſantes, néphretiques, & bien d'autres ? Que de jeunes Médecins ſe ſouviennent donc toujours de la préſence d'un air in-

Abondance d'air dans l'eau.

térieur qui remplit le genre nerveux en le pénétrant jusque dans ses moindres sions ; & avec cette idée ils seront bien plus étonnés du peu de matiere dont les organes ont besoin pour se mettre en force.

D'où vient donc demanderont-ils ces affreux sentimens de foiblesse & d'abattement, où tombent les malades, souvent dans les premiers jours de la maladie? La Médecine naturelle leur a fait considérer l'art singulier par où l'esprit animal, l'air vital, passe des carotides dans la substance corticale. C'est, leur a-t-elle dit, un sang artériel accumulé dans les capillaires des artéres qui soufle ce vent dans les nerfs. Cette congestion naturelle sanguine est-elle trop grossie? Elle se bouche à elle même le passage de cette matiere aërienne ; elle la concen-

Etiologie sur les foiblesses.

tre & la retient dans ces extrémitez capillaires, alors s'éclipſe le paſſage de cet air dans les nerfs. Cependant ceux-ci privés de ce *contingent* d'air que devoit lui fournir le ſang artériel, ils tombent dans la langueur, en même-tems que la plethore des artéres carotides augmente & ſe groſſit, c'eſt un double mal pour la nature d'une part accablée de ſucs qui demeurent ralentis à l'entrée du cerveau, & d'autre part apauvrit d'autant qu'elle ne reçoit point ce qui devoit lui revenir d'air du ſang artériel. Le malade eſt foible, faut-il s'en prendre au genre nerveux ? Les vaiſſeaux ſanguins artériels lui manquent en ſe concentrant la portion d'air qu'ils devoient tranſmettre dans les nerfs. Eſt-ce-là un manque d'eſprit ? ç'en eſt la retenuë dans les vaiſſeaux

ſanguins. A eux doivent donc s'en prendre des Praticiens éclairés ſur les véritables cauſes de la force du corps, & de l'agilité des organes pour ſe manier, & vacquer aux fonctions de l'économie animale. Un exemple vulgaire fait comprendre ceci. Un Avare ſe laiſſe manquer de pain & d'habit, tandis qu'il ne lui faudroit qu'ouvrir ſon Tréſor pour ſe mettre dans l'abondance. Tout de même un fond plus que ſuffiſant d'eſprit eſt retenu dans le ſang, les eſprits manquent ſi peu qu'il ne faut qu'ouvrir la veine pour mettre le ſang au large & pour lors ce ſeront des nuées d'eſprits qu'il répandra dans les nerfs. D'autre fois ce ſera le ſuc nerveux qui ſera en *ſtaſe*, ou les eſprits qui ſe ſeront fixés, il ne faut que ſçavoir les remettre en liberté. Les délayans les

Non le manque d'eſprits mais leur fixité cauſe des foibleſſes.

plus simples pourroient y suffire & ainsi les esprits reprennent leurs étonnantes èxpansions. Le ton des fibres nerveuses se releve, les vibrations & les oscillations renaissent par tout. Car c'est en vertu d'une admirable ductilité que l'on a fait observer dans la Médecine naturelle, que se reproduiront ces expansions. Un grain de matiere pas plus gros qu'une atome prend des dimensions incommensurables. Telle est l'étendue de l'air qui se reproduit dans la distillation d'un très-petit volume de matiere; volume qui se trouve surpassé de cent fois & au de-là par celui de la vapeur aërienne qui en sort. Ceci est-il gratuitement ou sans raison remarqué dans la Médecine naturelle? Rien ne fait si bien comprendre l'œuvre de la nutrition. C'est moins la substance

ſtance groſſiere des alimens qui fait la nutrition que le ſpiritueux aërien qui s'en ſepare ou ſe dévelope dans l'eſtomac pour aller remplir les immenſes étenduës du genre nerveux & membraneux dont les fibres ne tiennent leur ton que de l'expanſion de cette vapeur nourriciere par où s'execute une telle expanſion ? C'eſt peut-être l'article le plus important de la Médecine diætetique, & il ſe trouve ainſi expliqué dans l'Hygine naturelle. Un délayant, ni acre, ni ſalin, ni vineux, ni ſpiritueux, c'eſt la lymphe *gaſtrique*, détrempé d'une boiſſon aqueuſe opére cette diſſolution dans l'eſtomac, & cette ſorte de ductilité dans les ſucs nourriciers. A ſi peu de frais l'abondance d'eſprits eſt facile à eſpérer. Rien donc de ſi rare dans l'économie animale que le manque d'eſprits, de

Etiologie de la nutrition.

ſorte qu'un Médecin entendu dans l'Hygine naturelle ſera bien plus occupé non d'un diſſolvant actif & ſalin, que délayant qui ſerve comme d'intermede ou de véhicule à l'eſprit nourricier qui doit entretenir les forces du corps.

L'on pratique tout le contraire dans la diette ordinaire pour peu que l'on croye avoir beſoin d'eſprits dans l'économie animale. L'on commence par mettre le ſpiritueux dans l'eſtomac, & il ſe dévelope avant que d'avoir parcouru les eſpaces qui ſont du centre à l'habitude du corps, par où doivent s'évaporer les reſtes de la lymphe aërienne, qui eſt réſultée de la diſſolution des alimens dans l'eſtomac. Qu'en arrive-t-il? Un trouble général dans toutes les coctions, de maniere que le ſang chargé de ſucs qui n'ont

Ordre des alimens mal entendus.

pas acquis leur dégré de dissolution, remplissent les organes de sucs croupissans qui étouffans les esprits font d'un corps trop plein une machine languissante, est-ce faute d'esprits? C'est manque de les avoir mis au point d'atténuation qui les auroit rendus pleins de cette élasticité spiritueuse aërienne qui fait la véritable force du corps. Ce sont des réfléxions à recueillir des principes répandus dans la Médecine naturelle. Sont-ce les seules.

L'on vient de voir le mal-entendu des remédes chauds, la Médecine naturelle trouve encore à réformer celui qui est touchant les remédes froids ou rafraichissants. L'équivoque roule sur le terme de rafraichissant, que l'on ne distingue pas de celui d'adoucissant, de temperant, d'anodin. Bien plus la vérita-

ble idée de rafraichiſſant, eſt ignorée par la plûpart du monde, de ſorte qu'il n'eſt bien connu que de très-peu de choſes vraiment rafraichiſſantes, tandis qu'on tourne en crime & en accuſation le nom de rafraichiſſant pour décréditer la plûpart des remédes de cette ſorte. Un rafraichiſſant proprement dit eſt une choſe preſque ſans odeur, ſans ſaveur qui n'a preſque rien que de fade. Et l'exemple d'un tel rafraichiſſant ſe trouve dans le concombre qui eſt un fruit abondant dans une eau fade, ſans odeur & preſque ſans goût, les citrons, les oranges, les ceriſes, les groſeilles, l'épine-vinette ſont auſſi des rafraichiſſans, comme encore *l'eſprit de vitriole* rend rafraichiſſante l'eau, dont on fait par ſon mélange des limonades minerales. Mais ſortes

Remédes rafraichiſſans expliqués.

de rafraichiſſans qui ſont autant au-deſſous du concombre, que le concombre eſt au-deſſous de l'eau ſimple rafraichiſſante, le plus vrai, comme le plus naturel rafraichiſſant. La citrouille & le potiron ſont encore comptés parmi les rafraichiſſans. Mais dans eux ſe découvre l'équivoque des rafraichiſſans & adouciſſans. Les quatres ſemences froides les plus ſolemniſées parmi les rafraichiſſans, ne ſont telles que parceque ce ſont des ſubſtances douces & onctueuſes, dont la vertu rafraichiſſante eſt auſſi peu réelle qu'il eſt vrai que l'huile y eſt ſi abondante, qu'il ne faut que les mettre à la preſſe comme l'on fait les amandes pour en obtenir une huile non équivoque.

Fut-on donc autoriſé à faire appréhender les rafraichiſſans

à l'estomac, est-il possible en bonne physique de confondre avec eux les adoucissans, les calmants ou les anodins, puisque la tissure toute nerveuse de l'estomac s'accommode parfaitement de ce qui est anodin? Quelle est la raison pourquoi les anodins l'accommodent si particulierement, c'est qu'étant comme le dépositaire du calme qu'il doit faire passer dans tout le genre nerveux, il lui convient d'être lui-même constamment & perséveramment affermi dans une disposition tranquille de ses fibres. L'institution du Createur nous a appris cette physique, car ce sont des graines qu'il a établi pour être la nourriture des animaux. Rien est-il plus doux, plus flateur & plus anodin pour les fibres membraneuses de l'estomac. Mais aussi il leur a don-

né à même intention les plantes & les fruits, eſt-ce un préjugé déſavorable pour les nourritures rafraichiſſantes, & peut-on ſe mettre en droit de critiquer les alimens froids, vû que le Créateur n'en a pas donné d'abord d'autres à l'homme, la Médecine naturelle établit cette doctrine, & préviendra heureuſement les eſprits des jeunes Médecins en faveur de l'hygine naturelle.

Mais quoi jamais que des choſes fades, aqueuſes & froides pour ſe nourrir? L'exemple des animaux qui ſubiſſent les gros travaux & ne vivent que des légumes & d'eau, donne évidemment à concevoir qu'il ne faut ni vin, ni liqueur ardente pour donner des forces dans l'œconomie animale. Cependant ce n'eſt pas à ce prix que l'on veuille faire l'apologie

Alimens fades & groſſiers ſont nourriſſans.

de l'eau pour boiſſon & d'alimens maigres en graines & en fruits pour la nourriture, l'eſtomac a ſes défaillances, ce ſont des affoibliſſemens dans le ton de ſes fibres, il tombe dans des fadeurs comme s'il avoit ſes ennuis, toute l'œconomie nerveuſe auroit à en ſouffrir, & la raiſon trop réflechie ou trop expoſée, ayant la meilleure part dans les déſordres de l'eſtomac, elle lui doit des ſoulagemens ou des ſecours. Tout le monde ſe tourne d'abord vers le vin, & en effet c'eſt un puiſſant conſolateur. *da ſiceram mœrentibus*, mais auſſi le vin eſt un ami trompeur *amicus doloſus*, le *tartre* qu'il roule dans ſon fluide eſt ſujet à faire des concrétions ſalines, *tupheuſes*, pierreuſes, & la bonne Médecine veut que l'on veille à ces malheurs; c'eſt

donc prudence de ſubſtituer au vin ordinaire celui *d'Eſpagne*, de *Navarre*, *d'Alicante* infiniment moins ſujet à s'aigrir. Manque-t-on de ces liqueurs ? *L'hydromel vineux* y ſupplée & avec quelques cuillerées de ces liqueurs à la fin des repas, l'on releve puiſſamment le ton des fibres de l'eſtomac, ni ce que les nourritures affadiſſantes pourroient cauſer, ce ſont des conſeils de ſanté, qui ſortent des principes de la Médecine naturelle ; par-là la calmante eſt confirmée. De ſorte que des jeunes Médecins ſe trouveront avec ſa doctrine très ſûrs des ſoulagemens qu'ils donneront aux malades.

Une leçon des plus importantes qu'ils prendront dans la doctrine naturelle, c'eſt celle qui les rappellera à la vraye Médecine des anciens, chez

qui elle consistoit principalement à tenir propre, pour ainsi dire, net & comme balayé l'estomac par des vomissemens de tous les jours. Les Grecs & les Egyptiens furent dans cette opinion, de maniere que leur remède quotidien étoit de se faire vomir. Là-dessus fait une terrible sortie sur des Praticiens de nos jours, un sçavant Auteur qui entreprend de mettre en valeur la Médecine de ces premiers Maîtres. Il s'éleve hautement contre ces Médecins qui abusent aujourd'hui de la coutume de ces Anciens Médecins, en chargeant leurs malades d'émetiques les plus violens. Ils mettent cette methode sur le compte de ces Anciens, mais avec l'injustice, dit il, la plus criante, puisque ces Médecins n'employoient pour se faire vomir que de

Rappeller la pratique des anciens.

Schulzius hist. Med.

l'eau tiede & de l'intrusion des doigts dans la gorge, au lieu que ces modernes employent l'antimoine & semblable violent purgatif. *Quis non videt, quam diversus sit iste diæteticus priscorum vomitus ab illis apud nos frequentibus vomitum provocandi modis per medicamenta emetica in febribus intermittentibus acutis?* Et tout de suite ce sçavant avertit combien cette pratique de nos jours est différente de la coutume qu'avoient de se faire vomir les Egyptiens, les Grecs & les Romains. Ce sera ainsi que de jeunes Médecins s'accoutumeront à ménager l'estomac sans mettre à tous les jours des drogues que l'on ne sçauroit trop lui épargner; ceci va plus loin dans l'avis que donne l'historiograhe moderne. Il trouve qu'il est grand tems de fortifier l'étude des jeunes Mé-

Idem. præfat.

Peu de drogues, beaucoup de diete.

decins par de ſolides principes, perſuadé que ce ſeroit l'avantage le plus grand qui put arriver à la Médecine, que d'employer des remédes tels qu'ont fait nos peres, bien différens de ceux d'aujourd'hui.

Idem. Præfat.

Neque fieri etiam poteſt, ut non jucundum æque ac fructuoſum ſit intelligere quantum medicinæ faciendæ noſtro ævo familiaria inſtrumenta ab iis differant, quibus antiquitas adverſus morbos pugnare noverat. C'eſt la remarque de ce ſçavant éleve de M. Hoffman, ſuivant le conſeil duquel il a travaillé à l'hiſtoire de la Médecine pour y ramener les drogues de l'ancienne pratique. Ainſi c'eſt moins l'avis d'un Docteur particulier en Médecine, qu'une leçon priſe dans l'Ecole du célébre M. Hoffman ſi capable de former de grands Medecins. Ici donc s'écrie en

gémissant le sçavant Schulzius pénétré de douleur de voir la Médecine d'aujourd'hui si dissemblable de celle d'Hippocrate. Que diroit-il le bon Hippocrate s'il revenoit en vie ? Que penseroit-il de la pharmacie d'à présent, & de toutes les manieres autorisées dans la pratique d'aujourd'hui. *Usque adeò certè diversa vetus illa medicamentorum supellex a nostro apparatu fuit..* Je suis persuadé, ajoûte-t-il, qu'Hippocrate s'accommoderoit aussi peu des drogues d'aujourd'hui pour vaincre les maladies, que *David* s'accommoda peu des armes de *Saül*, pour combattre contre *Goliat*; & le surmonter. *Credam bonum, Hippocratem, si ipsi redivivo apud nos versari liceret, non magis uti nostris armis posse, quam Davidi adversus Goliatum pugnaturo Saüli arma concrua videbantur.*

La Médecine d'Hippocrate trop oubliée.

Ibid.

Ibid. toute cette préface est très digne d'être lûe.

A quoi butent toutes ces réflexions du sçavant Schulzius ? A exhorter les jeunes Médecins à retourner sur leurs pas, pour reprendre dans l'ancienne Médecine les vrais dogmes de pratique, parcequ'il a trouvé que depuis la naissance de la Médecine jusqu'au tems où nous vivons, la doctrine des esprits a été celle de la Pathologie. *Per omnia inde à medicinæ ortu, ad hodiernum usque diem tempora, spiritus in subsidium vocati sunt ad explicanda æconomiæ vitalis varia negotia.* Il prend l'époque de la Pathologie des esprits du tems *d'Hippocrate*, qui les a reconnus pour les architectes de la formation du corps humain ; puis d'*Erasistrate*, puis de Galien qui ont reconnu combien les esprits avoient de part dans l'économie animale, par l'abondance que les artéres en renfermoient.

Ibid.

Vint *Athenée* qui se fit chef de la Médecine pneumatique. Secte qui a été moins méprisée que négligée pour avoir été mal entenduë. La Pathologie humorale a eu encore beaucoup à souffrir par le systême d'*Erasistrate* qui ne vouloit point de remède, parcequ'il n'en prenoit que dans la diette & la gymnastique. La doctrine des humeurs a dominé cependant, parceque le peuple a entendu plus facilement cette philosophie. Mais ce n'a pas été sans contradiction dès que l'esprit ou la réfléxion est entrée en Médecine. *Vanhelmont* le coriphée des Chymistes, s'est hautement déclaré contre la Médecine humorale. Depuis lui est venu un Chymiste qui n'a eu de méprisable que ses imaginations. C'est *Virdig* qui a ouvertement professé dans un ou-

Médecine pneumatique.

vrage fait exprès la Pathologie des esprits. *Bontekoe* & *Ouverram* sont aussi entrés dans le systême de la Médecine des esprits. C'en seroit assez pour faire sentir que cette doctrine a trouvé des partisans dans tous les tems. Mais qui a le plus illustré le systême Pathologique des esprits, c'est le célébre & sçavant *Morton* qui en a fait le fondement de la Pathologie des fiévres & des plus grandes maladies? Cependant *Willis* avoit déja donné un grand lustre à la Médecine par les lumieres qu'il a répandues sur le genre & le suc nerveux. De sorte que sous ses auspices un sçavant moderne a osé avancer qu'il y avoit deux ames dans le corps humain, une immatérielle & l'autre matérielle, qui est toute composée d'esprits animaux, le lan-

Rappellées par plusieurs Modernes.

Barthusen, Acroamat.

gage & les promeſſes des plus fameux Chymiſtes donnent encore à connoître quel prix ils donnoient aux eſprits, qui ont fait l'objet de leurs recherches pour la conſervation de la vie. Ainſi il eſt certain que toutes les Ecoles, & celles des modernes plus que les autres, ont dit des merveilles pour relever le cas que l'on doit faire des eſprits. C'eſt la remarque du ſçavant Schulzius *recentiores denique autores ſpiritus ubique laudant & magnis in corpore regendo utilitatibus præficiunt.* Mais pourquoi, dit-il, ces égards ſi pompeux dans leur bouche? Uniquement pour relever chacun le ſyſtême qu'il veut mettre en crédit. De-là il eſt arrivé que l'étude des eſprits a été bien plus pour la parade du parti qui en fait les éloges que pour le progrès de la pratique en Médecine. *præfat.*

L'on en eſt donc encore à faire demander par les jeunes Médecins, à quoi il faut s'en tenir ſur la doctrine des eſprits, eux dont l'exiſtence eſt encore en litige parmi quelques Médecins qui ont du nom & du mérite. C'eſt bien pis touchant l'air intérieur qui doit en faire la pâture, l'on fait demander s'il eſt bien vrai qu'il y ait dans nos corps un air intérieur qui ſoit d'un auſſi grand prix, & dans l'abondance que l'on voudroit le faire croire ? Cela eſt reprendre par les fondemens un édifice, & comme faire rajeunir une ancienne doctrine. Cependant la queſtion ſe décide, avec autant de certitude que de facilité. L'on demande en réponſe, s'il y a un air dans le grand monde, & alors la concluſion eſt directe, qu'il y en a auſſi dans le petit, qui eſt le

Exiſtence des eſprits, de l'air intérieur, &c.

chef-d'œuvre du Créateur, & comme l'abregé de toutes ses merveilles. Or l'Ecriture nous dit, que d'abord ce fut un vuide qui couvrit la terre, *terra erat inanis & vacua*. Se conçoit-il que ç'ait été autre chose que ce que nous appellons atmosphére, & c'étoit comme la pierre d'attente qui devoit fonder l'Univers, en le remplissant de germes féconds de tous les êtres, qui devoient en faire l'ameublement, ou la parure. Voilà donc l'air principe de la formation des corps sublunaires. Hippocrate si solidement instruit sur le fond de la nature, pensa que l'air étoit le principe qui formoit le corps humain. Quoiqu'il en soit, voilà de grands espaces remplis d'air, le corps humain comme l'abrégé du monde, a ses espaces vuides, sçavoir ses ventres ou capacitez.

Encore les *inteſtins*, l'*eſtomac*, la *veſſie*, la *matrice* & toutes les *véſicules* qui compoſent les viſcéres. Ce ſont comme des antres, des cavernes, des cryptes, tous réſervoirs à l'air, ſuivant l'uniformité de la nature qui obſerve par tout les mêmes manieres de s'arranger pour ſes opérations. Ces raiſons ne seront-elles pas aſſez palpables ? Les yeux les autoriſent en voyant ſortir des entrailles d'animaux nouvellement égorgés ces épaiſſes fumées qui exhalent de tous les viſcéres ; ſe comprend-t-il d'ailleurs que le ventricule, les inteſtins &c. demeurent vuides, ſans que l'air les rempliſſe ? En tout cela l'air eſt palpable, nous ne voyons point celui que les alimens portent dans le ſang ; mais la raiſon permet-elle d'en douter ? La reſpiration en tout cas montre ſi ſenſiblement l'air

Preuves ſenſibles.

qui entre dans nos corps, qu'il eſt étonnant que l'on puiſſe former là-deſſus la moindre queſtion. Apparemment ne conteſtera-t-on pas à l'air ſon élaſticité : mais à cet égard, & par cette raiſon l'air étant le plus puiſſant agent qui ſoit dans l'Univers, ſera-t-il contraire au bon ſens d'établir que l'air intérieur ou intimement renfermé dans nos vaiſſeaux, n'y exerce la principale force de toutes celles qui régiſſent l'économie animale. Dans le grand monde, la cauſe de tout le bien & de tout le mal qui arrive, c'eſt l'air, qui eſt répandu dans tous les êtres. Sera-ce d'une autre cauſe que viendra la ſanté ou la maladie? Le fondement de la Médecine des eſprits a-t-il beſoin d'autres preuves? Ces eſprits ſont des atômes aëriens d'autant plus élaſtiques, qu'ils ſeront plus pu-

Force de l'air intérieur concevable par celle de l'air extérieur.

res & plus dénués de maſſe, de volume ou de matiere. Mais le Créateur mettant dans la nature un agent aſſi puiſſant & auſſi tyrannique que l'air, auroit-il voulu expoſer la vie des hommes au gré de cet impétueux, ſans lui avoir oppoſé dans cette même nature des remédes capables de le brider. Dieu dont la bonté voulut rendre ſupportable les menaces affligeantes qu'il faiſoit par ſes Prophetes à ſon peuple, avoit coutume d'y ajoûter des paroles conſolantes: *Conſolatoria verba*, c'étoit des promeſſes de faire finir les malheurs qu'il alloit faire tomber ſur lui. Snr cet exemple de miſéricorde, eſt-il mal à propos de croire, que par une même bonté il aura pourvû à ce que les caprices de l'air puſſent être temperés; & ce feront les remédes calmants, les anodins,

les narcotiques qu'il aura créé pour lier ce fort armé. Ainsi la Médecine calmante se trouveroit dans l'institution du Créateur ; & en effet c'est une telle Médecine que Dieu a créée pour l'utilité des hommes. Les remédes de cette Médecine ne sont que les calmants, ou contre la douleur, & les *confections* ne doivent être que des adoucissans : *Creavit Altissimus medicamenta .... in his curans* (*Medicus*) *mitigabit dolorem*, *confectiones suavitatis*, *&c.* Et voilà le fruit que l'on s'est proposé en travaillant la Médecine naturelle calmante. Le Créateur avoit institué l'art de guérir, il ne falloit que le chercher pour le découvrir. Des loix éternelles en sont le fondement ; c'étoit donc à ces loix qu'il falloit donner ses soins comme à l'objet capital de la

Ecclesiast. c. 38.

Médecine : Ce ſont ces loix, des proportions & des convenances, qui tendent à mettre les choſes dans leur niveau, ou leur ordre naturel. C'étoit la nature ſentie par la Médecine Payenne, qui ne la connoiſſoit que ſous l'idée d'un agent; dont elle ne connoiſſoit pas les con ſeils qui la guidoient, *natura ſibi, per ſe, non ex conſilio motiones ad actiones obeundas invenit.* De ſorte que ne cherchant alors la nature qu'à tatons, l'on trouve qu'Hippocrate en étoit encore à ne point connoître une certaine force qui dirigeant cette nature, la faiſoit agir. *Exiſtimandum eſt naturam.... vi quadam cogente moveri ac doceri.* Ce myſtere naturel a été revelé par la connoiſſance de la nouvelle Anatomie, & par la ſcience des proportions méchaniques. Là ſe trouvent les principes

Epid. l. 6. ſect. 3.

Libro de Praceptionibus.

cipes & le fond de ces ſciences. L'Auteur de la Médecine naturelle propoſe une telle étude aux jeunes Médecins. C'eſt les mettre ſur le chemin de la vraie nature, tant louée, & ſi cherement adoptée par Hippocrate. Eſt-ce les ſituer ſi mal? Et ſuivant l'inſtitution du Créateur la Médecine qu'il a établie, eſt l'art de compoſer des médicamens qui appaiſent la douleur, & des confections agréables à la nature. C'eſt donc la Médecine calmante que la Médecine naturelle, & l'une & l'autre ſont créées.

Loix des proportions, régles en Médecine.

Que manque-t-il donc à la ſécurité de la Médecine que propoſe l'Auteur de ce Traité? Ses réflexions ſur l'air concourent avec les loix eſſentielles de la nature. La doctrine de ce Traité les ſuit, & en elles il ſe trouve réellement exiſtant, & dans

une analogie parfaite entre le grand & le petit monde ; car tel eſt l'air animal, ſon élaſticité, ſon abondance dans le corps humain : toutes choſes connues depuis long-tems dans le grand monde, & de nos jours découvertes dans les animaux, dans les végetaux ou les plantes. Ainſi la Médecine naturelle a tous les traits ou le caractere de la nature la mieux connue ; étant rendue calmante elle ſe trouve conforme à l'art de guérir, inſtitué par le Créateur qui lui aſſigne les ſeuls remédes adouciſſans, gratieux & anodins. C'eſt donc un fruit excellent à retirer de l'étude du Traité de la Médecine calmante. Seroit-il en effet un plus grand avantage que celui de voir s'établir parmi les jeunes Médecins une Médecine conſolante, douce, anodine, qui aidât les infirmes

à souffrir la vie, & à accepter la mort; c'est-à-dire une Médecine qui leur procure l'*euthanasie*, au défaut de guérison. Mais à cela seul ne se borne pas l'exercice de la Médecine naturelle calmante, aucune ne pare à tant de malheurs en maladie; aucune n'éloigne autant la mort jusqu'au moment ordonné par le souverain Maître de l'Univers, & l'arbitre de la vie des hommes.

Avantage de la Médecine calmante.

CONCLUSION.

Il n'y a ni indiscrétion ni danger, ni témérité à mettre entre les mains des jeunes Médecins de tels dogmes, pour la conservation du genre humain, le soulagement des infirmes & la guérison des malades.

La Médecine Expectative, festina lentè.

C'eſt la deviſe propre au Praticien, à qui l'art de temporiſer fait autant d'honneur, que s'en eſt fait en temporiſant cet illuſtre Romain, dont la ſageſſe, la prudence & la retenue ſçut ſauver la République, qu'un redoutable Conquerant avoit comme ſubjuguée par des conquêtes étonnantes, & des victoires redoublées; ce fut en lui la ſcience moins de ſurmonter les difficultez, que de les faire échouer. Or eſt-il plus de difficultez par tout où ſe porte la penſée, que dans la Médecine? La difficulté d'y juger en fait le principal caractere. Auſſi en avertit tout d'abord Hippocrate, le plus entendu dans les ménagemens, & dans tou-

Fabius.

Annibal.

Avantage de la Médecine Expectative.

tes les affaires de la Médecine, qui ne ſont rien moins que des négociations avec la nature, *judicium difficile*. Il en ajoûte incontinent une ſeconde, *occaſio præceps*, pour convaincre un Médecin que la difficulté en pratique eſt d'autant plus grande qu'elle roule ſur la rapidité des occaſions, qu'il doit ſçavoir ſaiſir avant que de rien entreprendre. Ainſi ſe montre l'immenſe difficulté de réuſſir en pratique, parce que la nature étant incompréhenſible, elle n'a de ſûreté pour le Médecin que quand il l'a ſuit; & c'eſt à travers toutes occaſions fuyardes, qui ne ſe montrent qu'en courant; de maniere que c'eſt bien plus en les ſaiſiſſant par les cheveux, qu'en leur ſautant comme au viſage, ou les arrêtant en face, qu'on les maîtriſe. Comme donc le titre de *temporiſeur*

(*cunctator*) a fait tout le lustre du célébre *Fabius*, un Praticien doit s'honorer de celui de *cunctateur*, pour attendre les occasions de faire, après avoir bien médité l'adresse de sagesse que demande l'exercice de la Médecine. Or c'est tôt faire que de faire bien : *Sat citò, si sat benè.*

Ces occasions sont des *détentes* parce que dans le corps humain tout est ressort, & toutes les parties sont en tension. Cette tension dans l'état naturel est compressive, sçavoir cette compression universelle, si bien expliquée & prouvée par le sçavant Auteur des pensées de relever la Médecine, & dans l'état de maladie cette compression est *spasmodique*. Les maladies donc & les symptômes qui leur surviennent sont des *détentes* de parties qui perdent leur équilibre ou bien des équilibres dé-

De Moor, Cogitationes de instaurandâ Medicinâ.

C'est l'art des occasions.

concertés qui arrivant auſſi promptement & auſſi ſubitement que ſe relache & ſe débande un reſſort, & qui peuvent paſſer auſſi vîte qu'un vent. En effet comme c'eſt un air qui dans l'état naturel entretient l'état des parties, cet air altéré dans ſa craſe, ſes qualités, ſon agilité devient un vent qui gonfle les parties, & qui les dégonfle. Tout ceci donc n'étant rien moins que des actions de fibres nerveuſes, il fait voir que la Médecine *expectative* eſt une ſuite néceſſaire de la Médecine naturelle, à qui elle tient autant que le méchaniſme tient au genre nerveux ſur lequel eſt fondée la Médecine naturelle. En même tems la Médecine expectative devient-elle autre choſe que l'*appendix* naturel de la Médecine calmante? L'air animal occupe celle-ci, ne paroît-

il pas évidemment être la cause de ces événemens subits qui arrivent dans les maladies, & qui y multiplient les changemens qui sont attachés à l'air & à son élasticité? Deux raisons donc doivent faire l'attention d'un Praticien : un air inné dont il a à étudier les mouvemens ; ce sont ceux des parties nerveuses dont il a à prévoir les *détentes* ; & de celui des fluides, dont il doit conserver ou rétablir l'équilibre; car la conséquence est sûre : les fibres font-elles des relâchemens d'un côté, ce sont des contractions dans l'opposé? Les contre-coups sont ici des exemples, & une apopléxie qui dégénére dans la paralysie est un témoignage de la chute du ton des parties, comme la paralysie est la cause de la perte de l'équilibre des parties paralytiques. Cette alternative dans les

mouvemens des mufcles eft à la vérité moins fenfible dans la fiévre ; mais y eft-elle moins réelle, moins fréquente & moins compréhenfible, puifque ce font des pertes d'équilibre dans les vaiffeaux capillaires qui fe relâchent & des excès de reffort dans les parties malades. Ainfi donc elles s'affoibliffent en quelques endroits dans leur *ton*, tandis que ce *ton*, cette fermeté des parties nerveufes prend ailleurs de nouveaux efforts : tout fpafme en des endroits, tous atômes en d'autres.

Dès là commence la fonction de la Médecine expectative, c'eft-à-dire dès les premieres atteintes d'une maladie naiffante, & pour en mieux juger dès les menaces d'une telle maladie. C'eft vers une telle atteinte que doit fe porter toute l'attention d'un Médecin pour fe guider

Tems de la Médecine Expectative.

dans la connoiſſance & la cure qu'il entreprend d'une telle nature. Les bornes que l'on donne vulgairement à la Médecine expectative, ſont donc retrécies beaucoup au deçà d'où on doit les prendre. L'on croit que c'eſt tout fait que de ſçavoir veiller aux événemens capitaux qui ſe font dans les grandes maladies, aux criſes, par exemple, aux cours de ventre, aux pertes de ſang, aux phrénéſies; tous ſoins certainement qui doivent être infiniment chers à un Praticien qui veut réuſſir. Mais n'eſt-il pas d'autres attentions qu'il ne doit pas obmettre? C'eſt de ſe dreſſer de bonne heure ſur la connoiſſance des menaces des maladies en attendant qu'elles ſe montrent ou ſe déclarent, afin qu'ayant été attendues l'on n'y ſoit pas ſurpris. Cette méthode de la Médeci-

ne expectative ne fut point inconnue à Hippocrate. Il recommande à un Médecin d'être attentif non seulement aux choses présentes, dépendantes personnellement de l'état d'un malade, mais encore aux choses extérieures. *Medicum oportet promptum seipsum exhibere quæ oportet facientem, sed etiam ægrum, & præsentes, & externa.* Dans un autre endroit Hippocrate étend bien plus loin la vûë expectative d'un Praticien, puisque c'est jusqu'à l'engager à s'informer de la profession d'un malade. Cet avis est-il hors d'œuvre? s'il est autant vrai qu'on l'observe, qu'une même fiévre prend des caracteres différens dans une personne d'étude, dans les Ouvriers, dans les Femmes, les Filles, enfin dans les personnes plus ou moins sages dans leur régime, dans leurs

V. *Ramazzini*, De Morbis Artificum.

mœurs, ou la conduite de leur vie. Ce ſont des ſingularités ou proprietés de maux auſquels doit s'étendre la vigilance d'un Médecin dans ces cas. Ses ſoins doivent être aſſidus auprès des malades : raiſon pourquoi Celſe voudroit qu'un Médecin viſitât ſouvent ſon malade, parce que par là il peut connoître l'humeur, les manieres & les inclinations d'un malade, par des entretiens ſagement amenés, démêler bien des ſignes ſur leſquels, ſans cette précaution dûë à la Médecine expectative, un Praticien prend le change : au contraire par les connoiſſances ci-deſſus inſinuées, il parviendra à celle du tempérammenr, de l'état du ſang, de la nature que les eſprits animaux ſe feront fait dans un malade ; enfin la diſpoſition où ſe feront mis les ſolides par les affections de l'ame ou

Surquoi interroger les Malades.

les paſſions, le regime & le genre de vie. En conſéquence il attend que la maladie ſe déclare, ſans être expoſé à ſe laiſſer tromper par les reſſemblances qui font, dit Hippocrate, illuſion en bien des occaſions.

Mais que de menus ſoins à inculquer dans les eſprits des jeunes Médecins! Quel bas avis ſera-ce leur donner? Hippocrate veut qu'un Praticien s'inſtruiſe des gens du peuple & des femmes même de ce qui peut ſervir à la cure des maladies. Tout y eſt bon quand il n'eſt pas criminel. Et de là il eſt vrai que les *infiniment petits* n'ont pas moins d'utilité dans le morale que dans le phyſique, & qu'il faut qu'à l'exemple de Fernel qui ſe laiſſoit inſtruire des Artiſans même des choſes triviales, il faut mettre à profit tout ce qui concerne la conſervation de la ſanté. Tout examiner.

Par où cependant jugera-t-il ſpécialement de la nature des ſymptômes qui écloſent à tous momens dans les grandes maladies ? Les premieres menaces qui s'en feront, avertiſſent un Praticien verſé dans l'étude de l'économie animale. Quels ſont les vaiſſeaux ſanguins ou nerveux qui composent la partie d'où partent les premieres atteintes d'une maladie ? Quelles ſont les glandes répandues ſur ces parties ? Quel genre de glandes, ſi *conglobées*, ſi *conglomérées* qui ſont les réſervoirs de ſucs particuliers à ces endroits. Ce ſont tous rayons de lumiere qui éclairent un Praticien ſur une maladie naiſſante. Par là donc ſe trouvant à portée d'être d'autant moins ſurpris par la ſingularité des ſymptômes, qu'il s'y ſera attendu, ce ſera dans cette attente qu'il aura pris les devants

néceſſaires contre tout ce qui peut arriver. L'on doute qu'après tant de ſoins, de prévoyances qui ſont néceſſaires pour réuſſir, la Médecine, cette profeſſion (comme la ſcience véritable de guérir) ſoit rien moins qu'un travail de pluſieurs années. Mais alors que devient la promeſſe qu'oſent faire des Auteurs que la Médecine s'apprend en peu de jours?

Examiner bien longtems.

Telle eſt l'importance de la Médecine expectative, telles les connoiſſances qu'elle demande dans un Praticien. Eſt-ce une Médecine de ſurérogation que l'on puiſſe croire de trop? Elle renferme toute la ſageſſe dont Hippocrate veut que la Médecine ſoit la ſœur. Et cette ſageſſe eſt-elle autre que la ſcience de l'économie animale, de l'hiſtoire des fonctions de la ſanté & de la vie? L'art de guérir

étant donc une ſcience d'attente, qui conſiſte à ſçavoir quel reſſort doit ſe détendre, s'affoiblir ou ſe rehauſſer dans les maladies, il doit ſçavoir préciſément les vaiſſeaux ſanguins, nerveux ou lymphatiques, les glandes conglobées ou conglomérées; quels *ſecrétoires*, quels ſucs doivent entrer dans la maladie qui ſe forme. De telles connoiſſances ſont-elles de ſurérogation dans un jeune Médecin? Elles ſont toutes anatomiques. En eſt-il de plus ſingulierement propres à former l'eſprit d'un jeune Praticien? L'avis capital qu'Hippocrate donne ſur les annonces des grandes maladies lui fait préciſément connoître que rien ne découvre tant les vrais notions des maladies que l'étude de l'anatomie. Ce ſont, enſeigne-t-il, les laſſitudes ſpontanées qui annoncent les grandes

Topographie des vaiſſeaux.

maladies : *Spontaneæ laſſitudines morbos prænunciant* ; mais qui cauſe des laſſitudes, ſinon le reſſort naturel ſpontané des ſolides dont l'excès devient la menace d'une grande maladie. Or où s'apprend mieux qu'en anatomie les raiſons de reſſort, d'élaſticité, de contractilité dont ſont capables les fibres nerveuſes par elles-mêmes? Ainſi comme une laſſitude ſpontanée eſt une menace générale de maladie, l'état ſpaſmodique des nerfs enſeigne à un jeune Médecin où il doit prendre la cauſe générale des maladies.

C'eſt dans les nerfs, & par conſéquent dans l'air animal & dans l'élaſticité réciproque de l'un & de l'autre. C'eſt un grand jour ouvert à l'eſprit d'un jeune homme, puiſque de-là il verra les cauſes de tous les ſymptômes qui naîtront dans une

maladie, & comme il ſera préparé à une action ſpaſmodique regnante dans toutes les maladies, il trouvera dans l'étude de la Médecine calmante de quoi reprimer les impétuoſitez des ſolides & des fluides, & par-là il ſçaura ramener les fonctions de la ſanté à leur calme naturel. Telle eſt la correſpondance où entrent les deux Médecines, la calmante & l'expectative, toutes deux tendantes à la guériſon. Tous les ſyſtêmes le promettent & celle-ci la procure. Car cette double Médecine approchant un Praticien de la nature, l'ayant appris à converſer avec elle en s'entretenant de ſon art, de ſes manieres & de ſes adreſſes, il s'eſt appris à juger des maladies par leurs menaces & des ſymptômes qui doivent y arriver par la nature des ſignes

Affinité de la Médecine expectative avec la calmante.

prodromes ou avant coureurs des maladies, ainſi il eſt plus ſurement au fait du fond du mal, ſon dianoſtic plus ſûr, ſon prognoſtic moins incertain. Mais pour cela il faut ſe ſouvenir du Sçavant Traducteur de la Statique des végétaux dans ſa Préface. Qu'il eſt des Livres qui demandent bien moins de lecture, que de méditation. Or de ce genre ſont ceux qui traitent de l'air animal dans les animaux, ou intérieur des végétaux, parce que les expériences, toutes incertaines qu'elles ſont, y ſont nouvelles, & que l'opinion d'une Phyſique *pneumatique* a été moins écoutée juſqu'à préſent que les imaginations ſyſtematiques. Ce ſont celles d'agens auſſi peu efficaces que peu réels que l'ont été les *fermens*, les *fermentations* & les *ſels* inventés à cet uſage. Qu'avec

un tel avis un jeune Médecin étudie la nature dans l'existence & l'efficacité, ou la puissance d'un air inné dans la substance des mixtes, il se trouvera étonné de la justesse des conséquences sur laquelle pose la Pathologie des esprits.

Au surplus l'observation d'Hipocrate sur les lassitudes spontanées comme annonces de maladies, étend la vûë d'un Praticien à bien d'autres pressentimens en ce genre qui lui confirment ce que les sentimens de lassitude lui ont fait comprendre. Par tout ce sont des affections du genre nerveux qui se font sentir; un mal de tête sourd & opiniâtre, des assoupissemens, des embarras dans le cerveau, des insomnies, des dégoûts, des suppressions ou des dérangemens d'évacuation dans les deux sexes, soit des

Ce que font connoître les lassitudes spontanées.

régles, ſoit d'hémorrhoïdes; toutes ces indiſpoſitions ſe paſſent-elles ailleurs que dans les nerfs ou dans les eſprits qui les rempliſſent? En conſéquence que pourra penſer autre choſe un Praticien de tous les ſymptômes qui viendront à ſe manifeſter dans une maladie? Pour lors le voilà inſtruit des indications qu'il a à ſuivre; parce que ſachant à quoi s'en tenir ſur les ſignes prodromes, il conclut directement à ce qu'il doit faire, c'eſt-à-dire au choix des remédes, à la place qu'il doit leur accorder, au tems, aux occaſions qui doivent regler & guider ſa conduite. Ce ſont des cas & des circonſtances des tems les plus orageux en fait de maladies dans leſquelles concourent toutes ces difficultez pour ſçavoir prendre ſon parti ſur l'emploi des remédes,

pressé que l'on est par l'urgence du mal, la griéveté des dangers, & par leur variété multipliée à plus d'un égard. L'on se presse de donner un reméde, parce que ces cas demandent de la promptitude, & par l'envie d'aller vîte, l'on retarde la cure d'une grande maladie. L'avis d'Hippocrate pourvoit à cette méprise, il recommande de bien s'assurer de la vergence des humeurs, c'est-a-dire, d'où elles partent & vers où elles tendent. Ce sont ces efforts dont un jeune Médecin doit s'être instruit dans la Pathologie vivante, en s'étant appliqué à connoître dans les premiers pressentimens d'une maladie naissante, quels sont les sucs ou les humeurs qui ont besoin d'être évacués, & qui pour cela cherchent des issuës. Les connoissances anatomiques des

Etudier la vergence des humeurs.

lieux malades éclairent un Praticien, s'il s'eſt familiariſé avec cette étude, elle lui aura appris la pente des humeurs, leur nature, leurs ſecrétoires, & les routes que doivent prendre ces humeurs par les vaiſſeaux qui doivent les tranſmettre. Le *nerveux*, le *lymphatique*, le *ſpiritueux* aura-t-il dans ces accidens plus de part que le *ſanguin* proprement dit, ou l'humoral ? Ce ſont des differences d'indication, mais l'examen que l'on aura fait de la ſorte d'effort que l'on aura obſervé dès-l'origine d'une maladie précautionnera un Praticien contre toute mépriſe. Les diſtances des lieux par où a commencé une maladie avertiſſent de la témérité qu'il y auroit à vouloir ſur le champ vuider une humeur qui eſt très-éloignée des ſecrétoires que l'on ſollicite par les ſtimu-

Bien diſtinguer le ſanguin, le lymphatique, le nerveux.

lans les plus puiſſans. L'exemple que donne la nature dans l'œuvre des ſecrétions ſert ici de modele; par quel aparcil prépare-t-elle un ſuc dont elle veut faire la ſecrétion ? Tous ſes ſoins ſont renfermés dans ſon adreſſe à retarder à propos le cours du ſang vers l'endroit d'où doit ſortir l'humeur qui a à ſe ſeparer. C'eſt un ſage ralentiſſement dans la circulation, l'art par où la nature ſçait attendre les évacuations qu'elle médite. L'action des ſtimulants fait tout le contraire, elle hâte la marche des humeurs à force d'aiguillonner les ſecrétoires, de ſorte que ceux-ci tombent en *ſtricture*, parce que leurs diametres ſe reſſerrent avant que l'humeur qui eſt à évacuer y ſoit parvenuë. Ainſi des remédes les plus efficaces échouent en excitant de grands troubles ſans

ſans procurer l'évacuation des humeurs attenduës, & ce ſont des drogues qui portent le trouble dans toutes les humeurs ſans en évacuer aucune, *movent, non promovent*. Ainſi il arrive que pour s'être trop preſſé on n'obtient rien, parce qu'à l'exemple de la nature, l'on ne s'y eſt pas pris par ſe preſſer lentement pour expedier une opération. C'étoit comme elle fait de mettre à profit tous les pas qu'une humeur doit faire pour parvenir à ſa ſortie. Auſſi Hippocrate recommande-t-il ſoigneuſement de bien préparer les humeurs qu'on veut purger. Ce ſont chez lui des manieres de *ductilité* à procurer dans les fluides dont il faut ménager le véhicule; un émétique bruſqué dès avant que des parties ſe ſoient dévelopées, entre-t-il dans tous ces ménagemens?

Suivre tous les pas d'une humeur.

Peut-être un Praticien qui aura vieilli auprès des malades qu'il aura traité, pourra-t-il comme au premier aſpect d'une maladie qu'il aura traitée mille fois, prendre tout d'abord le parti de purger, de ſaigner, de faire vomir, ou de faire ſuer, inſtruit qu'il eſt par un long uſage. Il en a appris à décider de la nature d'une maladie par un ſigne *caracteriſtique* que de tels malades portent ſur le front. A la bonne heure qu'un tel Praticien ſe hâte d'employer bruſquement les remédes les plus formidables, un tel homme eſt reſpectable. Mais où eſt-il, pour que nous le louïons? *Ubi eſt, & laudabimus eum.* Il eſt donc une Hiſtoire des maladies qui montre dans les ſignes qui les déſignent, ceux qui les accompagnent individuellement, ceux qui les terminent en bien & en

Coup d'œil ſe trouve dans un vieux Praticien, non dans un jeune.

mal ; c'eſt l'Hiſtoire des maladies contenantes dans leur ſuite naturelle , les ſymptômes, les changemens , les fins , les chutes & les ſucceſſions des maladies, *quæ ex quibus*, c'eſt le titre de l'excellent Traité qui apprend ces routes. Comme donc un jeune Médecin doit avoir préſente l'Hiſtoire anatomique pour l'éclairer ſur l'étiologie des maladies à venir, l'Hiſtoire de ces maladies quand elles ſont arrivées, lui doit être auſſi préſente. Voilà où en ſera le routier , le vieux Praticien ci-deſſus , il n'eſt hardi à entreprendre en pratique, que parce qu'il eſt conſommé connoiſſeur en maladie. Un jeune homme peut-il avoir cet avantage ? La ſcience de pratiquer en Médecine n'eſt point une ſcience infuſe; elle s'acquiert chez les Hiſtoriographes de

la Médecine. Ce sont ces grands hommes qui nous ont recueilli les observations qui se prennent auprès des malades. *Hippocrate* est le chef de ces Historiographes, *Galien*, *Aretée*, *Celius Aurelianus*, *Celse*, & les Grecs du second âge nous ont transmis ces connoissances. L'Ecole de Paris, cette faculté d'une antiquité si célébre par la sureté de ses maximes qu'elle a puisées dans ces sources, les a grossies & enrichies de ses observations. Tels sont les Historiographes dont les exemples, les avis ou les remarques peuvent autoriser un jeune homme à se hâter dans l'emploi des plus grands remédes. Après l'illustre *Fernel*, si attentif à contenir les Médecins qu'il instruit à la pratique, viennent les *Durets*, *Hollier*, *Baillou* &c. De tels Praticiens dépeignent

La sage Médecine dans l'Ecole de Paris.

tant au naturel les ſignes qu'ils ont copié ſur les malades, juſqu'à leurs geſtes, leur attitudes, leurs manieres de veiller & de dormir, les évacuations *critiques*, & *ſymptomatiques*, les heureuſes ou malheureuſes qui leur arrivent dans l'ordre & la ſuite de ces évenemens, qu'un jeune Médecin voit par les yeux de ces grands hommes dans tout ce qu'ils ont obſervé, de la même maniere que le vieux Praticien s'eſt rendu propres les connoiſſances que l'uſage lui a appriſes. C'eſt donc en compagnie de tant de célébres Praticiens qu'un jeune homme d'âge deviendra vieux en pratique, & en état de marcher plus hardiment, plus promptement dans une route, non une routine de pratique, parce qu'elle devient aveugle, téméraire & criminelle, ſi elle eſt deſ-

C'eſt là que les jeunes Médecine la trouveront.

tituée de tels appuis. Telle eſt la confiance ſur laquelle ils peuvent ſe repoſer, fondée qu'elle eſt ſur la ſageſſe & la probité des grands Maîtres. Elle enhardit un jeune Praticien, & c'eſt l'avis qui eſt donné d'oſer ambitionner les grands coups de pratique en Médecine, parce que l'on marche ſur les pas des grands Praticiens. Là-deſſus poſe le fondement de la confiance qui excite à oſer avec ſageſſe, *Audendum cum prudentia.*

Par où donc commencer la cure d'une maladie ? Par où s'y prendre, puiſqu'il eſt ſi dangereux de commencer par des remédes qui ne ſe laiſſent approcher que de loin ? Cependant eſt-il ſûr de demeurer les bras croiſés ? La néceſſité d'attendre à placer des remédes n'eſt pas la même par tout, la

ſageſſe conſiſte à les bien diſtinguer. Le plus preſſant, & ſur quoi l'on ne peut ſe tromper quand on connoît l'économie animale, c'eſt d'employer d'abord les choſes qui vont à prévenir les débordemens des humeurs hors de leurs canaux. Car comme tout eſt en preſſe dans les vaiſſeaux, l'adreſſe eſt de ménager inceſſamment de l'aiſance à la circulation du ſang. La ſaignée produit certainement ce bon effet, ainſi c'eſt le reméde qu'il eſt permis de bruſquer dès que les fonctions du corps tombent en déſordre; il ne faut alors que ſçavoir prendre ſur le commun de la circulation, le ſang que l'on évacue, parce qu'il ne s'agit que de la décharge des vaiſſeaux, à quoi répond ſans inconvenient la ſaignée du bras. En même tems s'employeront

Premier ſoin d'une grande cure.

les *calmants delayants* pris dans le régime des boiſſons par exemple, & des bouillons, & par là l'érétiſme des ſolides ſe modérant, les fluides allegés de leur maſſe, détrempés d'ailleurs d'un véhicule abondant. C'eſt aller au-devant des ſymptômes les plus pernicieux, ſi l'on ſe ſouvient en même tems qu'il eſt une Médecine domeſtique, un Médecin inné dans le corps, où il ne perd point le tems, qui travaille ſous œuvre, mais continuellement à continuer l'équilibre qui doit maintenir la ſanté ou la rétablir. Sans donc ſe hazarder à donner de puiſſants remédes, il ſe fait bien de bonne beſogne pour la guériſon d'une maladie qui va éclore.

Sur quoi donc roule l'affreux danger qu'il y a à hâter des medicamens? Sur le danger de celui dont la néceſſité paroît ſi

peu preſſante à un ſçavant Médecin, qu'après une meure diſcuſſion qu'il fait dans un Traité fait exprès, il fait voir que l'on ne trouve preſque pas de place à placer un purgatif dans une grande maladie. C'eſt pourquoi il ne ſeroit pas éloigné de conclure, que la ſanté pouvoit bien ſe paſſer de purgatifs, & c'eſt la matiére de ſa diſſertation, *de ſanitate purgationis non indigâ*, tant il trouve à craindre l'uſage de la purgation dans les fiévres aiguës! C'eſt donc pour la purgation que la Médecine expectative eſt ſi néceſſaire, parceque l'on ne ſçauroit trop peu lentement ſe pouſſer à la pratiquer. Ajoûtez que l'humeur qui pouvoit être bonne à purger dès le commencement d'une grande maladie; deviendra encore plus propre à ſe laiſſer évacuer quelques jours après

Bruno. Purgationis remora.

Danger de ſe trop hâter.

aussi a-t-on oui dire d'un ton plaisant à un vieux Praticien, *par ma foi j'oublie la purgation*, tant il la trouvoit dangereuse. La raison en est évidente autant que certaine. La purgation légitime, c'est-à-dire réduite à ses propres bornes, est une œuvre de maturation, c'est la continuation d'un meurissement d'humeurs; cette opération a donc ses tems & ses momens, & ce sont les occasions qui ne se saisissent que par l'attente qui doit être aussi patiente, qu'est souvent lente une occasion à venir. C'est pourquoi l'empressement ne sçauroit être trop lent, *festina lentè*.

Pour quelle raison encore plus importante la purgation & semblable stimulant ne sçauroient-ils être trop ménagés? Le sçavant & expérimenté M. Hoffman en fait sentir toute la con-

séquence. L'on se tourmente, dit-il, & l'on tourmente un malade par des remédes qui doivent dissiper des humeurs, & après de cruelles douleurs, & de la part des maladies, & de la part des remèdes, l'on fait l'ouverture du corps du défunt malade, l'on examine scrupuleusement la partie qui faisoit le siege de la douleur la plus vive, & l'on n'y trouve aucune humeur ramassée. L'exemple qu'il en apporte est de la cruelle douleur de vessie pour laquelle fut inutilement employé toute sorte de drogues. Enfin le malade étant mort, que trouva-t-on dans cette partie ? *Vesica integra omni vacans inflammatione fuit inventa, nec vestigium sabuli, aut calculi in eâ inventum, ipsa verò vesica membranacea substantia præter naturam, valde crassa*

Incertitude du diagnostic.

Tome 4. partie 2. page 413.

& densa erat, copiosis, amplis & distentis sanguiferis vasis &c. Il fait observer la même chose touchant les douleurs *cardialgiques* & les coliques. Jusqu'où donc ne s'étend pas la preuve que le spasme est la cause fondamentale des plus grands maux?

Ibid. p. 415. Une autre de ses observations ajoûte infiniment de vérité à cette étiologie. Une douleur de vessie des plus pressantes étoit alternative avec une paralysie qui tomboit sur le bras, & quand la paralysie venoit à cesser, la douleur de vessie revenoit dans toute sa cruauté. Rien manifeste-t-il tant la fausseté de l'opinion commune qui attribue à des humeurs les *metastases* qui se font d'une partie à une autre, au lieu que par cet exemple, ce ne sont que des oscillations de nerfs, des ondulations d'es-

Preuve de cette incertitude.

prits qui transmettent l'érétisme d'un endroit à un autre. Cependant ce n'est qu'un air trop élastique qui fait ces ravages. Par la même observation l'on conçoit comment la paralysie succede si ordinairement aux affections spasmodiques, aux coliques par exemple : M. Hoffman fait encore comprendre par où cela arrive, en faisant remarquer que des fibres souvent irritées, contractées & convulsives étant trop souvent & trop fortement allongées, contractent une sorte d'atonie, parce que les fions des nerfs se lassent d'une distension si souvent répetée. Un pur relâchement produit donc ces effets, sans l'intervention d'aucune humeur qui fasse dépôts sur les nerfs.

L'on a vû ailleurs une observation semblable dans l'histoire

d'une colique la plus cruelle, après laquelle le malade étant mort, *Fernel* ne trouva rien d'humoral dans les parties qui avoient tant souffert. Une telle cause, dit M. Hoffman, est peu connue par les Médecins, & leurs écrits en font peu mention. Cependant elle est très fréquente. *Posterior causa, quamquam minus à medicis usque eò fere cognita atque in eorum scriptis tacta sit, frequentissima tamen.* Mais il en appelle à la cardialgie, aux affections iliaques, aux coliques, tous maux qui ne sont causés que par des spasmes & des flatuositez. *Testante id, inter alia, cardialgia, dolore ilei & coli spasmodico, à sanguine intra tunica ventriculi & intestinorum nervea stagnante subortis.* Après cela est-on mal fondé à mettre en garde les jeunes Médecins contre l'empressement à

donner des purgatifs? Au contraire rien seroit-il plus capable d'autoriser le conseil qu'on leur donne de ne se hâter que lentement dans l'usage des purgatifs : *Festina lentè*. On ne peut donc trop leur inculquer cette maxime. L'action de l'air animal est-elle moins manifestée par toutes ces observations? La doctrine Pathologique des esprits animaux, les flatuositez sont par là évidemment démontrées. L'on cherche à exterminer des humeurs, où il ne faudroit que calmer un air, rabattre un vent, c'est pourtant le secret de la Médecine la plus sûre en pratique. Hippocrate l'a enseigné dans son livre *de Flatibus*. Tout prouve aujourd'hui cette Pathologie qui se trouve en parfaite convenance avec la Médecine expectative; est-ce témérité que de l'appeller

Que le spasme a plus de part qu'on ne pense dans la cause des maladies.

le ſentiment d'Hippocrate, vû que toutes les connoiſſances modernes en découvrent la vérité. Et en tout cela l'Auteur de cette ouvrage trouve ſes cautions ; il les partage avec les jeunes Médecins ; peut il en arriver le moindre inconvénient au progrès de la Médecine dont il fait ſon objet ? Il voudroit en faire celui de tous ſes reſpectables maîtres & confreres dans la perſonne des jeunes Médecins. Il leur demande ici la permiſſion de joindre ſes foibles efforts à leurs travaux, afin que d'un commun concert les amateurs du bien de la Médecine ſe portent à ſervir à ſon progrès, *ei ſerviant humero uno.*

Réünir ſes effortspour le progrez de la Médecine.

POST SCRIPTUM.

L'on ne craint rien tant que de penſer tout ſeul dans un ſiécle auſſi éclairé que celui où nous vivons, & ſous les yeux de tant de ſçavans hommes qui en font la gloire. Il échappe peu de choſes à ces eſprits qui ſaiſiſſent tout ce qu'il y a d'utile & de bon dans les Sciences; de ſorte que l'on ſe trouve toujours, & avec raiſon, en défiance avec ſoi-même, ſur ce que l'on a à avancer ſur la ſcene littéraire, de peur que ce ſoit quelque choſe que la raiſon, l'étude & le bon ſens ayent mis au rebut dès-là qu'ils n'en n'ont point parlé. C'eſt pourquoi l'on s'eſt trouvé raſſuré, & agréablement flatté en voyant que l'ouvrage de la *Médecine naturelle* paroît dans le monde en concurrence d'i-

Aimer à penſer comme les ſages.

dées, de notions & de maximes, avec deux très-ſçavans Médecins. Ils viennent de publier chacun un Ouvrage bien différent l'un de l'autre, à n'en conſiderer que le volume, mais tous deux ſe réuniſſent dans les mêmes points de vûës que l'Auteur de la Médecine naturelle. *L'aréometrie*, le ſyſtême de l'air ou des eſprits, donnoit une apparence de ſingularité à ce Traité de Médecine: mais *Roſetti.* voilà qu'un ſçavant Médecin d'Italie, fonde ſur la doctrine des eſprits ſon nouveau ſyſtême de Médecine Pratique, comme on le verra dans un moment.

En même-tems paroît le Traité de la ſaignée de la ju- *Tralles.* gulaire, par un autre ſçavant d'Allemagne: & cette ſaignée y tenant non-ſeulement la principale place, mais en en faiſant

tout l'objet, elle diſſipe l'idée d'une opinion ſinguliere à l'Auteur de la Médecine naturelle, de ſorte que par la publication de ce Traité ſur la ſaignée de la jugulaire, l'on ſe reconnoît les uns & les autres ſur la pratique de la Médecine, dans des notions communes, qui ont été dans les eſprits des anciens. Ce ſont donc non-ſeulement deux Maîtres que l'on trouve en Médecine, mais encore deux Compagnons de Doctrine dont l'autorité ſervira d'appui à la Médecine naturelle pour l'introduire dans le monde Médecin, avec l'agrément & la confiance que donnent d'auſſi illuſtres ſuffrages. Le paralelle entre le nouveau ſyſtême du ſçavant Italien, & le Traité de la Médecine naturelle paroîtra dans ce que l'on en produira ci-après. Mais la comparaiſon faite dans le Traité de la ſaignée

L'uſage de la ſaignée de la jugulaire à reconnaître dans la pratique.

La Médecine naturelle apuyée d'illuſtres ſuffrages.

de la jugulaire & celui de la Médecine naturelle, paroît dans une si grande justesse, qu'ils sembleroient être sortis du même cerveau, parce qu'un même esprit paroîtroit l'auteur de l'un & de l'autre.

Car suivant la Méthode des Chymistes, à qui un mot d'Hippocrate suffit pour s'en dire les Disciples, & en faire le chef de leurs systêmes, ce ne sont point ici des termes ou des expressions sur quoi l'on établit la ressemblance entre les deux Ouvrages en question, mais les vérités naturelles, prises de part & d'autre dans les éternelles & immuables loix de la nature, dans l'économie animale du corps humain. Ç'auroit été peu de chose que de ne trouver dans ces deux livres que les mêmes termes de la saignée de la gorge & de l'artére, des mots tout seuls font de tels paralelles.

Mais le Docteur Tralles n'en demeure pas aux mots, il creuſe la nature qu'il a étudiée dans la ſtructure des parties, & ſur de telles copies, il fonde le ſyſtême de pratique qu'il donne dans ſon Ouvrage. C'eſt donc l'étude de l'homme priſe dans l'homme même qu'il prend pour modele & pour regle de ſa pratique. Or en cela ſe reconnoît ſi ouvertement l'Auteur de la Médecine naturelle, qu'il oſe s'aſſocier avec un ſi ſage Médecin : auſſi les leçons dans l'un & dans l'autre ſont priſes dans celles de l'illuſtre M. Boerhaave, par qui la Médecine moderne voit ſi clair dans l'économie naturelle. Rien donc ne reſſemble ſi peu à l'innovation que la doctrine de la Médecine naturelle ; les dogmes des grands hommes en Médecine ſont ſes appuis. La Métho-

Etude de l'homme malade dans l'homme ſain.

C'eſt l'étude du Docteur Tralles.

de du Docteur Tralles en demeure-t-elle-là ? Elle en dit assez à la Page 29 .... de son Ouvrage pour insinuer le cas singulier que l'on doit faire de la Pathologie vivante, par le conseil qu'il donne d'étudier le corps vivant & en santé, pour juger à propos de la nature des maux qui lui arrivent.

V. *Tralles* de vena jugulari frequentius secanda 1735.

Il commence à la Page 28. à donner des regles pour s'assurer des véritables indications qu'un Praticien doit suivre. Elles se reconnoissent, dit-il, en examinant les différences des mouvemens qui s'exercent dans l'économie animale, par les variations qu'ils prennent, & dans la distance où ils se trouvent dans les solides & dans les fluides. Par ce moyen, ajoûte-t-il, l'on trouve le fil de conduite que l'on doit tenir dans le labyrinte de la cure des

maladies. Mais la chose qu'il reste à faire, c'est d'examiner tout ceci dans le corps vivant, en comparant les uns avec les autres, les effets des choses naturelles sur le corps humain, & ceux qui résultent de l'usage des médicamens. *Unum adhuc restat idque prorsùs necessarium clinico Medico, quod tamen solâ, assiduâ, & indefessâ observatione, sobriâque scientiâ eorum quomodo in corpus animale victum agant corpora naturalia, & iis producta, seu omnia illa quæ Pharmacorum nomine veniunt.* De telles connoissances, ajoûte-t-il, ne s'acquierent qu'à force de méditer la nature & de la suivre assiduement : *Hisquè juncta diligentissimâ meditatione parandum.*

Etude trop peu suivie aujourd'hui

Il conclut cet avis, en demandant si cette sorte d'étude a été jusqu'à présent assez sui-

vie, pour mieux dire ſi l'on s'en occupe aſſez dans la pratique d'aujourd'hui, ou autant qu'il ſeroit néceſſaire? *Nunc adhuc excuſſum imò verò nunc de eodem excutiendo ſatis cogitatum fuerit, lectorum cuivis determinandum relinquam.* Ces maximes tiennent de ſi près à celle de la Pathologie vivante dans la Médecine naturelle que l'Auteur de celle-ci eſt juſtement fondé à s'aſſocier en ce genre de pratique au Docteur *Tralles.* Car il faut ajoûter à tout ceci ſa méthode de ſe conduire ſur la ſtructure, la direction & la diſtribution des vaiſſeaux, avec le préalable de remettre en valeur bien des remédes de l'ancienne Médecine qui ſont trop négligés dans la nouvelle; puiſque c'eſt par l'étude des vaiſſeaux qu'il eſt revenu de la plûpart des préjugés par où il étoit d'uſage

Etude des vaiſſeaux par où l'on entre dans

ſage ou de mode de ne pratiquer la ſaignée de la gorge qu'après avoir fait précéder celle du bras ou du pied. Concluant donc par un *appendix* il déclare qu'il s'en tient à la Méthode de *Freind* ſur l'étiologie & pour la ſaignée de la gorge. Car demande-t-il, eſt-il queſtion des préludes de *révulſion* & de dérivation, pour employer *l'artériotomie*, qui eſt paralelle à la ſaignée de la gorge? Mais une preuve non douteuſe de la conſonance de la Médecine du Docteur *Tralles* avec la naturelle, eſt la profeſſion qu'il fait hautement de diſtinguer infiniment dans les maladies la part qui occupe le genre nerveux ou les vaiſſeaux ſanguins. Il tire les preuves de cette doctrine de l'étiologie des affections épileptiques, mais là-deſſus, comme partout le reſte, il faut

la Pathologie & véritable ſur la ſaignée de la gorge.

& ce sera sans s'en repentir, lire tout l'Ouvrage de ce sçavant Moderne.

Rosetti systema novum Mechanico-Hippocraticum 1734.

Le nouveau systême du sçavant Italien approche non-seulement de très-près la doctrine de la Médecine naturelle, mais il en contient aussi véritablement la même, qu'il se plaint amerement du retard du progrès de la Médecine sur ce que dans la Pathologie l'on s'est trop éloigné de la science des esprits animaux pour donner des causes aux maladies. Ce sont, dit-il, eux qui font toute l'énergie des phénomenes de l'économie naturelle en santé comme en maladie : en eux résident les puissances qui la troublent le plus rudement, ou avec le plus d'impétuosité, & ce sont de tels agens qui sont compté pour rien, à en juger par la nature des causes morbifiques qui sont aujourd'hui

Médecine des esprits est celle du Docteur Rosetti : preuve de cette Médecine.

les plus autorisées. Cette réfléxion est juste : mais une autre, aussi vraye, lui donne fondement. Réfléxion d'ailleurs qui se présente si naturellement à l'esprit, qu'il est étonnant que l'on ait pû la mettre à si peu de choses dans le petit monde, lorsqu'il est notoire qu'elle manifeste dans l'univers la plus puissante de toutes les causes des phénomenes qui y arrivent. C'est l'air; il fut le premier créé dans le monde, quoique la terre fut encore dénuée des Etres que le Créateur y ajoûta dans la suite. C'étoit l'esprit de vie, destiné à vivifier tous les corps. Aussi les Chymistes ont-ils compris que l'air étoit un *recipient* universel dans la nature, dans lequel ont été reçûs & sont renfermés les germes de tous les Etres qui ont à s'y produire. Sur ce pied, & conformément

au nouveau ſyſtême du Docteur Italien, pourquoi n'avoir pas reconnu dans ce reſervoir de tous les germes naturels, ceux des maladies ? En effet, eſt-il moins vrai que le corps humain eſt plein d'air, que l'Univers en eſt pénétré ? Au contraire de bons connoiſſeurs en Phyſique ont penſé que le corps humain étoit ſi parfaitement rempli d'air, qu'il en faiſoit une meſure plaine, parce qu'il l'enfermoit en ſoi comme s'il en étoit la *capſe*, ou la boëtte, parce qu'il contenoit une portion principale de toute la quantité d'air qui eſt répanduë par tout le monde. Sur ce principe ils ont appellé le corps humain un *äerometre*, & parce qu'en lui s'obſervent beaucoup d'effets de l'air, ils l'ont encore appellé un *aëroſcope*, comme qui diroit un inſtrument, qui tout-à-la-fois

Vid. Langium *homo aërometrum* Dans Verdries conſpectus philoſoph. naturaliſ. p. 505.

mesure une quantité d'air & en manifeste la force, l'action & les effets.

C'est donc, va-t-on dire, qu'il faut revenir sur ses pas dans l'étude de la Médecine ; seront-ce de nouvelles connoissances à faire ? Les anciennes connoissances suffisent, il ne faut que les repasser pour y reprendre ce qui a été négligé, omis, ou méprisé. L'on a été chercher en pathologie des *sels*, des souffres &c. pour expliquer les maladies. C'ont été des abîmes d'obscurité à démêler, tandis qu'un agent qui fait la puissance des *sels*, des *souffres* a été oublié. L'on s'est prostitué à des idoles, de *fermens*, *de levains & de fermentations*, en s'oubliant sur l'élasticité d'un air qui remplit les fluides & les solides par tout le corps humain. La Physique la plus exacte

Etude de l'air dans le corps humain trop négligée.

a donné à l'air, à ſon élaſticité & à ſes impétuoſités les cauſes des orages, des *volquants*, des houragants, & de ces impétueux vents qui renverſent tout dans l'Univers : il eſt conſtant qu'un air non moins réel exiſte dans les entrailles ; outre toutes les maladies qui s'y forment les *flatuoſitez*, les *borborigmes* & des tourbillons de vents les déſolent ; pourquoi donc oublier dans le petit monde la cauſe qui fait de ſemblables ravages dans le grand ? La phyſiologie eſt ornée des expériences les plus admirables de l'élaſticité de l'air, & en pathologie cette élaſticité toute ſemblable dans la production des maladies, où elle éclate avec une évidence ſenſible, l'idée s'en perd ſoudainement pour ſe perdre dans les recherches de qualités que prennent les humeurs, leſquel-

les cependant ne ſont que les effets, les ſuites ou les productions de cette élaſticité qui domine les ſolides & les fluides. C'eſt l'*Enormon* d'Hippocrate, les *Enormonta* dont il eſt occupé dans ſa pratique: tout cela s'oublie dans la moderne, & c'eſt ce qui fait l'objet du gros & excellent Ouvrage du Docteur Roſetti.

Syſtema novum Mechanico-Hippocraticum. &c. *in fol.*

Il s'étonne de l'aveuglement dans lequel on voit tomber la pathologie moderne. Tout y retentit de la puiſſance des ſolides, de l'élaſticité des fluides, d'*orgaſme*, de *turgeſcence* dans les humeurs: tout, dit-il, y eſt *Enormontique* (car les termes ordinaires ne ſuffiſent pas pour exprimer l'*enormon* d'Hippocrate) dans la production des maladies, & à cela ne répondent aucunement les indications que l'on ſe propoſe de ſuivre pour

C'eſt l'énormon d'Hipocrate qui s'eſt oublié en Médecine.

les guérir. Le Docteur Rozetti ne craint point donc de l'appeller ſur ſes pas l'étude de la pratique en Médecine, & après avoir montré dans un très grand détail l'*enormon* qui domine, & dans les fluides privativement, ou indépendemment des ſolides, ou dans l'*organiſme* des ſolides, il explique les cauſes des maladies ſuivant ces idées, plus ou moins ſuivant la différence qui ſe trouve en quelques unes. Ses indications roulent ſur les notions *enormontiques*, ſur ces élaſticités doubles, ſçavoir & dans les fluides & dans les ſolides. Ce ſont des termes nouveaux dans ſes étiologies, des indications peu connuës & encore moins uſitées ou moins ſuivies : c'eſt donc une face nouvelle qu'il donne à la Médecine, mais face qui ſort du ſein de la nature dont

les puiſſances étant examinées en elles mêmes ſans ſe diſtraire en des ſpeculations étrangeres au corps humain, il fait voir combien cette face nouvelle repréſente veritablement l'eſſence propre de ce qui fait nos maux & de ce qui va à les guérir. La Médecine naturelle n'entreprend rien davantage ; elle ſe trouve dans le goût de doctrine répanduë dans l'Ouvrage ſi ſçavant & ſi ſage du Docteur Rozetti : ſes notions ſont encore les mêmes que celles ſur leſquelles le Docteur *Tralles* regle ſa Médecine, & ſur leſquelles il voudroit que ſe reglat celle de tous les Praticiens. C'eſt le méchaniſme de part & d'autre : & voila encore que vient en concurrence de ces deux excellents ouvrages de pratique, le traité d'un autre ſçavant Allemand. Il a pour objet l'u-

Berner de applicatione mechaniſmi ad medicinam

ſage ou l'application qu'il faut aujourd'hui faire du méchaniſme dans la pratique de la Médecine, & là par d'autres obſervations, mais toutes méchaniques, il fait ſentir la néceſſité de ce ſyſtême pour l'exercice de la Médecine & la guériſon des maladies. Toutes ces vûës ſont ſi peu différentes de celles de l'Auteur de la Médecine naturelle, qu'il ne craint point de s'aſſocier pour appuis d'auſſi grands maîtres dans l'art de guérir, & ſur leurs ſuffrages, de ſe perſuader de la ſureté de la doctrine qu'il communique concurremment avec ces trois ſçavans Médecins.

Mechaniſme applicable aux maladies.

Quelle eſt cette doctrine ? Le paralelle, le plus abregé, & tiré de l'ouvrage du ſçavant *Rozetti* va le faire comprendre. Toute la doctrine de la Médecine naturelle conſiſte dans la ſcience

Conformité entre le ſyſtême de Rozetti avec la Medecine naturelle.

des eſprits, dans la force, l'énergie & l'action continuelle de cet air animal, qui remuę tout dans le corps humain. Le nouveau ſyſtême du ſçavant Rozetti poſe-t-il ſur un autre principe ? A-t-il un autre fondement que l'*Enormon* d'Hippocrate ſon *impetum faciens* ? Et cet *Enormon*, l'interprête-t-il d'autre choſe que de la puiſſance des eſprits animaux, leſquels comme le premier moteur de tout ce qui ſe paſſe corporellement dans la machine animale de l'homme y font la ſanté & la maladie.

Il ne diſſimule point l'oppoſition que ſon ſyſtême va trouver dans les eſprits : mais ne rougiſſant point de revenir ſur ſes pas dans l'étude de la pratique, il revient au principe d'Hippocrate, c'eſt dans *l'impetum faciens*, que *Vanhelmont* même accuſe les Ecoles d'avoir trop négli-

Medecine mutilée tant qu'on y négligera l'Enormon d'Hippocrate.

gé. Le Docteur Rozetti y revient donc, persuadé que la pratique en Médecine demeurera mutilée, tant que l'Enormon d'Hippocrate y sera négligé. C'est selon lui, la nécessité la plus pressante pour le progrès de la Médecine : *Ideòque*, dit-il, *opportunum erit tantæ urgentiæ veritatem à falsis impositionibus expiare, ac Hyppocraticum Enormon proprio in toro restituere ... per hoc ritè cognitum &c. Medicam Methodum & Physicam veritatem ne detruncamus*. Voilà ce qu'avance le sçavant Rozetti en commençant son excellent Ouvrage : & cela est si peu, selon lui, une innovation en Médecine, qu'il n'est point de vérité qui y soit plus ancienne. Pour y ramener les esprits, il veut qu'ils prennent les vrais principes de Médecine dans le corps vivant (est-ce ici autre chose que la *Pathologie vivante*

Lib. 1. p. 6.

de la Médecine naturelle ?) Ce ſont les parties *contenuës*, *contenantes*, & les faiſeuſes *d'impétuoſités*, ſur quoi roule toute la Médecine d'Hippocrate. En conſéquence, il proteſte que tout ce qu'il ſçait de meilleur & de plus ſûr en Médecine, c'eſt de s'en tenir aux obſervations de ce prince en Médecine, ſans jamais perdre de vûë le principe qui fait les *vergences*, les *directions*, les *orgaſmes* dans les entrailles : car en cela eſt renfermée toute l'idée du premier moteur de cet agent dominant, de *l'Enormon* qui anime, commence & finit tous les mouvemens dans le corps humain. Il ſçait, dit-il, combien ces maximes de pratique, ces loix reſpectables de la Médecine ſont mépriſées par quelques Modernes, mais il ne daigne y répondre que par ces deux mots, *nimium ne*

Avantage & défaut des nouvelles connoiſſances géométriques.

Mépriſer les mepris des jeunes gens en Médecine.

crede juventæ. Ce n'eſt pas qu'il manque d'égards très ſérieux pour les nouvelles découvertes, il confeſſe qu'il en a infiniment profité ; mais auſſi il en confeſſe les défauts juſqu'à dire que les beautés de la *Géometrie* & des *Mathematiques* lui ont toujours paru avoir trompé en les éblouiſſant, tous ceux qui s'en ſont fait des guides dans la pratique de la Médecine, en abandonnant l'étude des obſervations : Et tout de ſuite il ajoûte, que jamais dans ſes difficultés, il ne s'eſt décidé que par l'admirable Auteur des *Coaques*, ce livre d'Hippocrate qui renferme tout ce qu'il y a de moëlleux comme de plus utile pour l'exercice de la Médecine.

Attachement qu'il faut ſe faire avec la Médecine d'Hippocrate.

Il manqueroit un trait bien important à la reſſemblance de la doctrine du Docteur Rozet-

ti & celle de la Médecine naturelle si la calmante entroit pour moins dans le systême de cet Auteur que dans la doctrine de la Médecine naturelle. Mais *l'Enormon* qui n'est autre que la vertu dominante des esprits faisant le fond de sa Pathologie, les remédes qui répondent directement à cette idée, doivent être les calmants ou les *sedatifs*. Aussi se déclare t-il pour la saignée, comme le principal calmant; & ses soins sont de diriger vers ce point de vûë toutes les *formules magistrales*, c'est-à-dire qui sont de sa façon. L'Auteur de la Médecine naturelle donne une liste des *calmants*. L'Auteur du nouveau systême donne non-seulement une liste de calmants usités parmi de grands Auteurs mais encore lui-même donne la formule d'une tinture cal-

Médecine calmante est celle de Rozetti.

mante dont il a éprouvé les heureux ſuccès.

Ni les purgatifs ni les émetiques ne ſont bannis de ſa pratique : mais il en uſe avec la ſobrieté que lui inſpire l'idée qu'il a ſur les humeurs & ſur les mauvaiſes qualitez que contractent les ſucs dans la maſſe du ſang : la vertu Enormontique excedée ou affoiblie en étant la cauſe, ne ſera-ce point à eux qu'il faut s'en prendre ? Ne ſera-ce point eux qu'il faudra traiter ? Il ajoûte, que les humeurs telles qu'elles ſoient par la ſorte de corruption qui les a renduës telles, ne ſont que des matieres paſſives, ou mortes par elles-mêmes. Sont elles *aigres*, *acres*, *acides*, *ſulphureuſes*, *alkaliſées*, *lixivielles* tout le pouvoir qu'elles ont de faire du mal leur vient de la vertu *Enormontique*, c'eſt l'éré-

Purgatifs émétiques, humeurs, notions ſur tout cela dans Rozetti.

tiſme que les eſprits trop élaſtiques ou enflammés leur font prendre ; de maniere, ajoûte-t-il, que ces humeurs ſi énergiques, quand elles ſont pouſſées par les eſprits irrités ſont auſſi mortes dans un corps mort que le corps mort lui-même, parce que les eſprits ayant perdu leurs mouvemens, les humeurs qu'ils agitoient tombent dans une inertie auſſi parfaite que celle des parties d'un corps mort. Toutes ces notions répanduës dans l'ouvrage du Docteur Rozetti, font diſparoître bien des purgatifs & des émetiques. Les uns & les autres cependant y trouvent leur juſte place, & le détail de toutes les maladies qu'il traite, chacune à ſon rang confirmeroit la juſteſſe d'une reſſemblance entre le nouveau ſyſtême & la Médecine naturelle

Efforts conamina, preuves de l'Enormon.

calmante, occupée qu'eſt la nature en chacune de ces maladies & travaillée par ces efforts continuels qui ſont l'eſſence de la fiévre : *Naturæ conamina, molimina*, toutes pentes ſouvent vers des hémorhagies, ou fautives ou manquées, enfin tous effets de *l'Enormon*, languiſſant ou exceſſif. L'Auteur de la Médecine naturelle ne donne ſi peu autre choſe à obſerver ſur la doctrine des hémorhagies, que là-deſſus poſe la vérité de ſon ſyſtême ſur la ſaignée. Rien donc n'eſt plus clairement montré par la nature que l'évacuation du ſang, mais auſſi ſont les hémorhagies des effets de l'impulſion du ſang preſſé dans les vaiſſeaux. Or conçoit-on dans l'économie animale une autre cauſe des impulſions, expulſions, ou expreſſions qui vont à chaſſer le ſang hors des

Ce ſont toutes impulſions du ſang.

vaiſſeaux, que la vertu ſyſtaltique des ſolides irrités & mis en *ſtructure*? L'Auteur de la Médecine naturelle penſe-t-il autrement là-deſſus.

Mais le comble que met le Docteur Rozetti au ſyſtême des eſprits morbifiques, c'eſt de prétendre, & il le prouve, que ces eſprits, quelques déſordres qu'ils apportent, c'eſt ſans aucun mêlange qui leur vienne de la maſſe du ſang. Ils ſont tellement ſequeſtrés de tous autres ſucs dès-lors qu'ils ſont paſſés des artéres dans les nerfs qu'ils n'ont d'autre vertu, à tel excès qu'elle monte, que celle de leur élaſticité, par où ils excitent dans le corps humain autant de troubles que l'on y voit de différens *ſpaſmes*. Ainſi le nouveaux ſyſtême Italien renferme l'idée la plus parfaite de la Médecine ſédative. C'eſt

Deſordres des eſprits ne viennent d'aucun mêlange d'humeur mais de leur élaſticité.

pourtant sans admettre le *rigorisme* méchanique ; comme l'appelle Rozetti, de ces nouveaux Auteurs qui donnent tout à l'unique *organisme* proportionnel des parties, faisant du corps humain un pur *automate* qui tient les mouvemens des différentes positions que prennent les fibres à raison de leurs contractions, & par les changemens des angles, par où les fibres accourcies ou allongées expriment des mouvemens différens. Au surplus le Docteur Rozetti reconnoît bien hautement l'existence indispensable des esprits animaux comme d'illustres Modernes, & l'Auteur de la Médecine naturelle se trouve absolument dans ces mêmes idées. Ce n'en sont donc point de privées ou de singulieres que celles qu'il essaye de donner aux jeunes

Rigidum.

Rigorisme du méchanisme à rejetter.

Médecins. Il a ses cautions dans les sçavans écrits qui viennent d'être cités : & sous de telles auspices, quelle faveur n'est-il pas en droit d'attendre du public Médecin?

La preuve de l'Enormon est sensible dans le *punctum saliens.*

Car ce seroit un juste sujet de défiance pour l'Auteur de la Médecine naturelle, si le Docteur Rozetti ne donnoit que des preuves équivoques de la vertu énormontique, mais il la démontre invinciblement dans les solides, dans les fluides, jusqu'à faire voir que la circulation du sang, d'où dépend la vie, la commence si peu dans l'homme naissant, que l'Enormon, *dont le punctum saliens* est l'anonce, ou le prodôme, la précede, de sorte que l'Enormon est comme la vertu plastique, ou l'action architecte de l'édifice de la machine animale, ce *punctum*

saliens, se montre aux yeux ; mais il faut en creuser l'origine & la cause. C'est un esprit qui travaille cette œuvre; mais le Docteur Rozetti cherche le lieu, la matiere & la source d'où il vient. Le sang artériel lui paroît tout propre à en être le siege, la nature & la cause. Mais d'où lui vient-il ? Où se forme-t-il ? Car d'en chercher le principe dans le cœur avec *Willis* & d'autres grands hommes, c'est se prêter à une idée imaginaire. Le nouvel Auteur parcoure donc toutes les *glandes* où l'on soupçonnoit quelque levain pour cette œuvre. Mais les *fermens* & la *fermentation* s'étant évanoüis des entrailles comme la fumée s'évanoüit dans l'air, il passe aux glandes du cerveau ; il y examine tous les ouvroirs que l'ancienne & la nouvelle Médecine avoient soup-

C'est un air qui fait cette résilition saillante.

Recherche sur l'origine de cet air.

çonnés, ſur tout dans les *ventricules* ; convaincu enfin que les eſprits animaux ne ſe produiſent ou ne ſe créent nulle part, il trouve que c'eſt un volatile qui paſſe ſans d'autre préparation que par la *filtration* dans les fibres nerveuſes. Il va à l'origine d'un tel volatile, & il le trouve dans l'air, l'agent univerſel dans le grand monde; & parceque le Créateur n'en a point fait à deux fois, & que cet agent a été fait pour le petit comme pour le grand monde, il donne à comprendre que comme ce n'eſt pas un nouvel air qui ſe crée dans l'univers pour toutes les productions qui s'y font, il conclut & laiſſe conclure que c'eſt un air inné en conſéquence de la création, que celui qui préſide aux phénomenes du grand monde : & tout de ſuite, que c'eſt auſſi

Elle eſt dans l'air de l'Univers.

un air inné dans le ſang qui fait le premier *Enormon* de la vie dans le *punctum ſaliens*, & qui en ſe filtrant dans les nerfs, fait la vertu *énormontique* de toutes les parties du corps humain. Sur ce pied, qu'eſt-ce que cette production d'eſprits volatiles que l'analyſe des mixtes donne aux Chymiſtes ? Rien certainement que l'air inné dans tous les êtres retrouvé, que le feu développe, ſans ni le créer ni le produire aucunement ; c'eſt l'élaſtique naturel qui fait l'ame de la matiere dans ces êtres. Mal à propos, donc, & l'imputation eſt fauſſe contre la Chymie, de la part de ceux qui n'admettent *d'eſprits*, de *ſel* & de *ſouffres* que ceux que le feu produit ; mais ces qualités ſpiritueuſes, ſalines, ſulphureuſes, vont ici trouver leur explication.

C'eſt

C'eſt donc un air bien démontré qui fait l'Enormon dans le corps humain ; qu'il ſoit bien réel dans les germes animaux, on le comprend en vertu de la création ; mais le corps venant à croître & à prendre un volume autant différent que l'eſt un grain de lentille d'un édifice de ſix pieds de longueur & gros à proportion. Le Docteur Rozetti ſe met en quête pour trouver d'où viendra la prodigieuſe quantité d'air qui aura à animer tant de parties. Mais il ne tarde point à en découvrir la ſource. L'homme reſpire à tous les inſtans de la vie. La Médecine naturelle donne là-deſſus & ſur tout ſur la dilatation des véſicules du poumon, des calculs étonnans. C'eſt donc une affluence prodigieuſe d'air qui pénétrant juſqu'au plus intime des vaiſſeaux aëriens & les ſan-

La reſpiration amene cet air dans le ſang.

guins du poumon s'insinuë dans le sang. La belle couleur rouge & vermeille qu'il prend dans la veine pulmonaire ne permet point au Docteur Rozetti de ne point croire que conformément aux expériences de *Louver*, l'air tout seul venant à se mêler avec le sang, n'y produise ce changement si soudain & si merveilleux. Or d'où vient à l'air cet énergie si prompte & si efficace? Sans sortir de son principe, le Docteur Rozetti conclut que l'air inspiré est de la nature de celui que le Créateur a répandu dans l'Univers. *Boyle* & tous les Physiciens depuis lui ont démontré l'immense élasticité de cet air : c'est donc à cette élasticité qu'il est prouvé qu'appartient l'énergie si prompte de changer le sang veinal, noir, épais & grossier comme il étoit, en sang artériel, aussi

L'élasticité de l'air toute seule en fait l'énergie.

vermeil que leger, auſſi vif & vivifiant que le veinal étoit languiſſant, & comme mourant. Car c'eſt comme une révification ou une renaiſſance de la vie que l'effet de la reſpiration. La circulation viendroit finir & comme expirer dans le poumon, ſi le ſang n'y reprenoit comme une nouvelle vie par la rareſcence que lui fait prendre l'élaſticité de l'air. Cette élaſticité ſe communique partout où pénétrent les artéres; & de-là cette vertu d'impulſion & de *réſilition* qui fait l'*Enormon* d'Hippocrate. Jamais fut-il ſyſtême de Médecine mieux ſuivi, plus exact dans ſes preuves, plus intelligible à la raiſon, ſenſible même par tout ce que les ſens peuvent y appercevoir.

Révivification ou renaiſſance de l'eſprit vital dans les poumons.

L'élaſticité toute ſeule donne à connoître toute la force énor-

L'immense expansion de l'air fait l'élasticité prodigieuse des esprits.

montique des esprits. Ceux-ci en effet, n'étant que l'air qui remplit l'Univers, l'immense expansion dont celui-ci est susceptible suivant toutes les expériences les plus certaines de la bonne Physique, & l'élasticité en faisant toute sa force, sa puissance & sa vertu prodigieuse, ç'en seroit assez au Docteur Rozetti pour donner à l'Enormon d'Hippocrate toute l'efficace qu'on lui connoît en tant de symptômes qui font la violence & la véhémence des maladies les plus urgentes. Cependant la Philosophie du nouveau systême va plus loin. Les notions des Praticiens sur les esprits morbifiques sont d'être crus, *sulphureux*, *salins*, *acres*, *acides* &c. Par où peuvent-ils se faire ces qualités, & mériter ces dénominations ? Le Docteur Rozetti fait remarquer

que l'air porté dans le ſang par l'inſpiration ſe trouvant renfermé dans des vaiſſeaux, autant *hermetiquement* bouchés qu'ils ſont exactement fermés, il eſt contraint de ſe comprimer, ſe réſilier & ainſi ſe confondre, s'unir ou *s'amalgamer* avec les particules du ſang. Seront-ce des ſouffres ou des ſels, des acres, des acides, des lixiviels ou des atômes urineux. Ce ſeront de telles aſſociations de tels mêlanges de telles *corporiſations* qui feront des parties de l'air des eſprits ſulphureux, nitreux, exploſifs, acres, ſalins, acides, brulants; enfin ces volatiles véhémens à qui l'on donne ces dénominations dans les différens ſymptômes *ſpaſmodiques* ou fougueux, brulans, pourriſſans, inflammatoires, gangreneux qui accompagnent cruellement les maladies

Comment ils deviennent ſulphureux, ſalins, &c.

& qui les terminent mortellement. Jusques-là va l'*Enormontisme* du Docteur Rozetti, par là se comprennent toutes ces étiologies. Un Praticien y trouve tout ce qu'il faut pour le soulagement & pour la guérison de ses malades : ce lui en est assez pour remplir ses intentions, & payer les travaux de son esprit ; sa conscience ne l'oblige à rien de plus. L'Auteur de la Médecine naturelle ne porte plus loin ni son ambition, ni ses devoirs ; il se trouve en conformité d'étude, de réfléxions & de maximes avec un Praticien aussi sçavant aussi sage & aussi expérimenté que le Docteur Rozetti. Quarante ans sont la durée du tems qu'il a passé dans la pratique : autant & plus d'années ont amené l'Auteur de la Médecine naturelle à ce qu'il propose

L'Enormonrisme eclaircit bien des choses.

dans ſon Ouvrage. L'expérience & la raiſon, l'étude & la ſageſſe ont formé le nouveau ſyſtême de M. Rozetti. L'Auteur de la Médecine naturelle partage ces titres. Ils entrent au moins dans ſes vœux, & ainſi il s'acquite de ce qu'il a pû pour le progrés de la Médecine.

L'Auteur de la Médecine naturelle autoriſé, juſtifié, ſatisfait.

Fin du ſecond Tome.

Approbation de M. Andry, ancien Doyen de la Faculte de Medecine de Paris.

J'Ai lû par ordre de Monſeigneur le Garde des Sceaux, ce Manuſcrit, intitulé : *La Médecine Naturelle*, &c. je le juge très-digne d'être imprimé. Fait à Paris, ce 15. Mars 1737.

ANDRY.

PRIVILEGE DU ROY.

LOUIS, PAR LA GRACE DE DIEU, ROY DE FRANCE ET DE NAVARRE : A nos amés & feaux Conſeillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conſeil, Prevôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Juſticiers qu'il appartiendra; SALUT Notre bien-amé GUILLAUME CAVELIER Libraire à Paris, ancien Adjoint de ſa Communauté, Nous ayant fait ſupplier de lui accorder nos Lettres de permiſſion pour l'impreſſion d'un Livre, qui a pour titre; *La Médecine Naturelle*: Offrant pour cet effet de le faire imprimer en bon papier & beaux caracteres, ſuivant la feüille imprimée & attachée pour modele ſous le contreſcel des Preſentes. Nous lui avons permis & permettons par ces Pre-

ſentes de faire imprimer ledit Livre ci-deſſus ſpecifié, conjointement ou ſéparément & autant de fois que bon lui ſemblera, & de le vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume, pendant le tems de trois années conſécutives, à compter du jour de la date deſdites Préſentes : Faiſons défenſes à tous Libraires, Imprimeurs & autres perſonnes de quelque qualité & condition qu'elles ſoient d'en introduire d'impreſſion étrangere dans aucun lieu de notre obéiſſance; à la charge que ces Préſentes ſeront enregiſtrées tout au long ſur le Regiſtre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, dans trois mois de la date d'icelles; que l'impreſſion de ce Livre ſera faite dans notre Royaume & non ailleurs, & que l'impétrant ſe conformera aux Reglemens de la Librairie, & notamment à celui du dix Avril 1725. & qu'avant que de l'expoſer en vente, le Manuſcrit ou Imprimé qui aura ſervi de copie à l'impreſſion dudit Ouvrage, ſera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier le Sieur d'Agueſſeau, Chancelier de France Commandeur de nos Ordres & qu'il en ſera enſuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier le ſieur d'Agueſſeau, Chancelier de France, Commandeur de nos Ordres, le tout à peine de nullité des Préſentes : du contenu deſquelles vous mandons & enjoignons de faire joüir ledit ſieur expoſant ou ſes ayans cauſe, pleinement & paiſiblement; ſans ſouffrir qu'il leur

ſoit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons qu'à la copie deſdites Préſentes, qui ſera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Livre, foi ſoit ajoûtée comme à l'original. Commandons au premier notre Huiſſier ou Sergent de faire pour l'exécution d'icelles tous actes requis & neceſſaires, ſans demander autre permiſſion, & nonobſtant Clameur de Haro, & Charte Normande, & Lettres à ce contraires : CAR tel eſt notre plaiſir. DONNÉ à Paris le cinquiéme jour d'Avril l'an de grace 1737. & de notre Regne le vingt-deuxiéme. Par le Roy en ſon Conſeil.

SAINSON.

Regiſtré ſur le Regiſtre IX. de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, No 439. fol. 401. conformément aux anciens Reglemens confirmés par celui du 28. Fevrier 1723. A Paris le neuviéme Avril 1737.

Signé G. MARTIN Syndic.

TABLE
DES MATIERES
Contenuës dans le second Volume.

A

B

C

D

E

N

O

P

Q

R

S

FIN.





